This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

UC-NRLF
$B 285 134

Digitized by Google

THE LIBRARY
OF
THE UNIVERSITY
OF CALIFORNIA

PRESENTED BY
PROF. CHARLES A. KOFOID AND
MRS. PRUDENCE W. KOFOID

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

MANUEL

D'INSTRUCT

RELIGIEUSE

PAR

A. RÉVILLE

Docteur en théologie, Pasteur de l'Église réformée
de Rotterdam.

PARIS

J. CHERBULIEZ, LIBRAIRE-ÉDIT
10, RUE DE LA MONNAIE, 10

A GENÈVE, MÊME MAISON

A Rotterdam, chez KRAMERS

1863

Digitized by Google

Digitized by Google

MANUEL

D'INSTRUCTION

RELIGIEUSE

Digitized by Google

SAINT-DENIS. — TYPOGRAPHIE DE A. MOULIN.

Digitized by Google

MANUEL

D'INSTRUCTION

RELIGIEUSE

PAR

A. RÉVILLE

Docteur en théologie, Pasteur de l'Église réformée wallonne
de Rotterdam.

PARIS

J. CHERBULIEZ, LIBRAIRE-ÉDITEUR

10, RUE DE LA MONNAIE, 10

A GENÈVE, MÊME MAISON

A Rotterdam, chez KRAMERS

1863

Tous droits réservés.

Digitized by Google

Gift of C. A. Kofoid

Digitized by Google

BR121
.R48

OBSERVATIONS

RELATIVES A L'USAGE DE CE MANUEL.

Le but du présent livre est de contribuer à élever le niveau de l'instruction religieuse, si déplorablement arriérée, et de la faire profiter des progrès accomplis par les sciences théologiques et historiques. Dans un temps où l'enseignement de toutes les autres sciences a reçu tant d'heureux développements sous le rapport du fond et des méthodes, il serait infiniment regrettable que l'enseignement religieux restât seul immuable, et cet état de stagnation ne tarderait pas à porter le plus grave préjudice aux grands intérêts qu'il a pour mission de servir. L'immutabilité n'est concevable qu'au point de vue catholique-romain, qui n'est pas le nôtre, et qui sera toujours moins celui de la société moderne.

Ce Manuel est rédigé en vue des jeunes gens des deux sexes qui reçoivent une éducation soignée. Il renferme certainement des allégations dépassant la portée intellectuelle de beaucoup de nos jeunes contemporains. Toutefois j'insiste auprès de leurs maîtres et directeurs pour qu'on n'hésite pas à le leur mettre, autant que possible,

R
M339172
Digitized by Google

entre les mains à tous tel qu'il est. Qu'on ne confonde pas ici l'instruction religieuse avec la foi chrétienne. Celle-ci, dans son éternelle substance, est d'une simplicité divine, et ce Manuel le prouvera après bien d'autres. Mais quant à la connaissance théorique de la vérité religieuse, il faut au contraire l'élever autant que l'on peut. Avec de la persévérance et quelque lucidité dans les explications, on obtient souvent des résultats surprenants d'esprits peu développés, mais qui ne demandent qu'à l'être. D'ailleurs il est fort difficile de savoir au juste ce qui est ou n'est pas accessible aux intelligences ordinaires. Ce qu'un jeune homme ne comprend pas encore au début du cours ou pendant l'adolescence proprement dite, il peut bien souvent le comprendre par la suite. Pour plusieurs, le Manuel sera peut-être le seul livre de science religieuse qu'ils posséderont de leur vie. Il importe que jamais ils ne se croient autorisés à se rappeler avec dédain leur instruction catéchétique. Enfin, moyennant la division numérotée de toutes les parties de ce cours, rien ne sera plus facile au maître, connaissant ses élèves et leurs capacités, que de marquer les pages qui devront être étudiées de préférence, celles qu'il suffira de lire, celles qu'il croira inutiles pour le moment. Mais que le tout reste toujours à leur disposition. Ce sont les considérations qui m'ont fait rejeter l'idée que j'avais eue quelque temps de rédiger deux Manuels, l'un plus populaire, l'autre plus scientifique [1].

Le plan de cet ouvrage est calculé de façon à provoquer chez l'élève le goût et l'habitude de la réflexion religieuse.

[1] En fait d'ouvrages élémentaires, pouvant donner aux enfants des connaissances bibliques préparatoires, — ce qui est, en tout cas, on ne peut plus désirable, — nous signalons le *Résumé d'histoire sainte*, de M. le pasteur G. Collins. Besançon, 1862, chez l'auteur.

Digitized by Google

Il faut surtout qu'il soit amené à penser par lui-même et à s'examiner lui-même en matière de religion. Une instruction purement formelle, se bornant à des exercices de mémoire, a manqué son but. Quand même d'autres motifs, d'une grande valeur, ne militeraient pas en faveur de la méthode que nous préférons, celui-ci suffirait déjà pour justifier la prépondérance que nous avons donnée à l'élément historique. On pourra s'étonner de ce qu'à l'opposé d'autres publications analogues, nous n'ayons attribué qu'une place relativement restreinte à la morale proprement dite. C'est de propos délibéré que nous l'avons fait. Une instruction chrétienne doit être pénétrée d'un bout à l'autre d'un esprit de haute moralité, elle doit montrer les principes de la vie chrétienne, exposer leur indissoluble connexion avec leur base religieuse, en indiquer les conséquences, montrer surtout comment elles se rattachent à l'esprit de Jésus-Christ comme les fruits aux branches et celles-ci au tronc qui leur fournit la séve, mais elle ne doit pas se transformer en traité de morale. En le faisant elle perd son caractère propre, empiète sur la prédication ou dégénère en casuistique.

Ce qui précède explique d'avance pourquoi le Manuel n'a pas suivi la vieille méthode des catéchismes rédigés par *questions* et *réponses*. En général la mémorisation pure et simple doit être écartée. Que le maître lise avec ses élèves une partie du cours, qu'il la leur explique en provoquant, séance tenante, leurs réflexions et en s'assurant qu'il est bien compris; puis, qu'il les charge de répondre par écrit aux questions se rapportant à la partie expliquée, qu'il trouvera formulées dans le livre lui-même, et de lui soumettre leurs réponses à leur prochaine réunion. Telle est, à mon sens, la meilleure méthode à suivre pour arriver au but désiré. Si la mémorisation ne doit pas être

Digitized by Google

complétement mise de côté, qu'elle se borne aux en-tête des §§. La seconde partie du cours, consacrée à l'exposition de l'enseignement personnel du Christ sur le royaume de Dieu, n'a pas de questionnaire. Là, en effet, il faut que l'élève apprenne à se dire lui-même : Que me dit ce passage? que m'enseigne cette parole? et qu'il prouve à son maître, en résumant par écrit ses réflexions, qu'il s'est ainsi questionné lui-même. Avec les élèves les plus avancés, il sera excellent de leur demander des compositions plus étendues, en prenant pour thème tel numéro du Manuel que l'instituteur trouvera bon.

Il faut avertir les jeunes gens et les lecteurs que si l'instruction religieuse se compose d'histoire, d'explication de la Bible et de doctrine, elle n'est pas en elle-même une histoire, un commentaire biblique et une dogmatique juxtaposées. Elle est une *théologie appliquée*, c'est-à-dire qu'elle emprunte leurs résultats aux sciences théologiques proprement dites, en vue d'une situation et d'une société déterminées. En histoire, en doctrine, il faut montrer aux élèves toutes les grandes lignes, un cadre complet, mais remplir les divers compartiments proportionnellement aux besoins de la connaissance et de la vie religieuses dans la société au sein de laquelle ils sont placés. Ceci soit dit pour justifier le degré d'extension relative accordée aux différents objets traités dans ce Manuel.

Enfin, l'auteur ne se flatte pas de voir son livre adopté par ceux qui ne partageraient pas ses sympathies et ses tendances. Mais ce serait bien mal comprendre l'esprit et la portée de son Manuel que de s'imaginer qu'on ne pourra s'en servir qu'à la condition d'approuver textuellement tout ce qu'il renferme. Il n'a aucune prétention de se substituer aux anciens catéchismes officiels qui, au nom d'une Église infaillible ou d'une Confession arrêtée,

Digitized by Google

dictaient plus qu'ils ne proposaient aux catéchumènes une série d'oracles dogmatiques. Il serait plutôt en conformité avec le Manuel lui-même qu'à l'occasion le maître apprît à ces élèves à s'en émanciper sur les points qui lui paraîtraient erronés. Après tout, c'est dans un sentiment d'attachement profond pour les trois grandes causes connexes de la religion, du Christ et de la Réforme que ce livre a été écrit; et, s'il est une vérité dont il faut aujourd'hui se pénétrer plus que jamais, c'est que les causes vraiment sacrées ont tout à attendre, rien à craindre de la liberté.

Digitized by Google

ABRÉVIATIONS :

all.	=	allusion.
c.-à-d.	=	c'est-à-dire.
comp.	=	comparer.
D. R.	=	Doctrine religieuse (3e Partie du cours).
ex.	=	exemple.
H. R.	=	Histoire religieuse (1re Partie du cours).
litt.	=	littéralement.
m. ou †	=	mort.
n.	=	né.
p. e.	=	par exemple.
rappr.	=	rapprocher.
s.-ent.	=	sous-entendu.

Digitized by Google

MANUEL

D'INSTRUCTION

RELIGIEUSE

PRÉLIMINAIRES

I

Les innombrables phénomènes du monde visible, en provoquant dans l'esprit humain le désir de les étudier pour les bien connaître, ont donné naissance aux sciences de tout genre; par exemple, la *physique*, qui nous enseigne les lois du mouvement et des changements extérieurs des corps inanimés; la *chimie*, qui nous apprend à les décomposer et recomposer; la *physiologie*, qui s'occupe des corps vivants, de la manière dont ils se conservent et se propagent, etc. De même, il existe un ordre de phénomènes dits de l'*esprit* (la pensée, les sentiments, la volonté, le sens moral, etc.), et parmi eux une classe distincte, dite *religieuse*. Nous voyons qu'il existe des formes et des institutions *religieuses*, et qu'il y en a eu longtemps avant nous; que nous faisons partie d'une société *religieuse*, d'une Église, et qu'il en existe d'autres; que ceux qui nous entourent éprouvent et que nous éprouvons nous-mêmes des besoins et des sentiments *religieux*; que la plupart des hommes professent des croyances, des craintes, des espérances *religieuses*. La *science religieuse* est donc cette branche

Digitized by Google

de connaissances qui nous doit conduire à la vérité sur ce domaine particulier, de même que chacune des autres sciences nous y conduit sur son domaine spécial.

II

La science religieuse est extrêmement vaste et peut absorber toute une vie d'homme sans être épuisée. Nous devons nécessairement nous borner aux éléments et aux enseignements les plus nécessaires de cette science. Comme toutes les autres sciences et encore plus, s'il est possible, celle de la religion exige de ceux qui s'y adonnent l'amour pur de la vérité, l'indépendance dans le jugement et la persévérance dans la recherche. Elle exige aussi une disposition religieuse sincère et sérieuse : car les faits qu'il s'agit d'étudier ne pouvant être compris qu'à la condition d'en apprécier la valeur religieuse, si l'on manquait d'une telle disposition et qu'on voulût étudier la religion, on ressemblerait à un sourd qui voudrait apprendre la musique.

III

Depuis que l'homme réfléchit, il n'a cessé de s'occuper de la religion et des choses religieuses : ce qui a amené tous les changements qu'ont subis successivement les croyances et les idées religieuses. Ces changements n'ont pas été sans cause. Car si l'homme avait atteint du premier coup la vérité évidente et absolue, il ne s'en serait jamais détaché, pas plus qu'il ne peut se détacher des vérités évidentes sur lesquelles repose son existence quotidienne. Par conséquent, pour arriver aussi près que possible de la vérité religieuse, il faut connaître, au moins dans ses traits généraux, la marche suivie par l'esprit humain sur ce domaine si mystérieux et si attirant. Il faut, en d'autres termes, étudier l'*Histoire religieuse* et connaître ses évolutions les plus remarquables. On comprend alors ce qui a mené l'esprit humain d'une conception imparfaite et grossière à une idée plus rationnelle et plus pure des choses religieuses, et l'on fait ainsi son

Digitized by Google

profit de l'expérience de toutes les générations qui nous ont précédés.

Cette histoire nous met en face d'un enseignement si pur en lui-même, si fécond par ses conséquences, si supérieur à tous les autres, dominant de si haut l'histoire du monde depuis qu'il a été donné aux hommes il y a plus de dix-huit siècles, que nous devons lui consacrer une étude spéciale et approfondie. C'est l'*enseignement de Jésus* de Nazareth.

Mais cet enseignement n'a pas été systématisé par son auteur lui-même, il s'appuie sur des principes qu'il pouvait supposer acquis par le peuple auquel il s'adressait ; il contient plutôt les principes et les bases morales de la vie religieuse que la science religieuse proprement dite. Nous devons donc clore nos recherches par une exposition rationnelle de la vérité ou de la *doctrine religieuse* dans son ensemble, telle que nous pouvons la présenter dans l'état actuel de nos connaissances.

Nous devons aussi avoir égard, dans le choix des faits à étudier et des vérités à développer, aux exigences particulières de la société religieuse ou de l'Église dont nous désirons devenir des membres actifs et éclairés.

De là la division de ce cours :

1re PARTIE : *L'Histoire religieuse.*

2e PARTIE : *L'Enseignement de Jésus.*

3e PARTIE : *La Doctrine religieuse.*

Digitized by Google

Digitized by Google

PREMIÈRE PARTIE.

HISTOIRE RELIGIEUSE.

CHAPITRE I.

Origine et diversité des religions.

§ 1.

La Religion est un fait universel dans l'humanité. Tous les peuples ont toujours professé une religion quelconque, c.-à-d. que tous ont toujours cru qu'au-dessus ou au-dessous des apparences premières des choses, il y avait un être ou des êtres supérieurs à l'homme dont celui-ci dépendait et qu'il se sentait porté à adorer. L'origine de la religion est donc la nature elle-même de l'esprit humain, chez qui la vue et le contact du monde éveille une disposition religieuse dont il apporte le germe avec lui.

On a quelquefois parlé de peuplades sauvages extrêmement grossières qui ne professaient aucune religion. En général il s'est trouvé que ces assertions provenaient de voyageurs trop prompts à conclure sur des observations incomplètes. Mais, quand même cela serait, il n'en résulterait rien de valable contre la nature

Digitized by Google

religieuse de l'homme ni contre l'universalité de la religion dans l'humanité : pas plus, par exemple, que l'incapacité de certaines tribus sauvages, qui ne savent pas compter plus haut que 20, ne prouve que les calculs supérieurs ne sont pas naturels à l'esprit humain ; pas plus que l'existence des aveugles-nés et des idiots ne nous autorise à dire que l'homme est dépourvu de vue et d'intelligence.

§ 2.

Sur cette base commune se sont élevées un très-grand nombre de religions diverses correspondant aux divers degrés de développement de l'esprit humain.

1. On peut calculer qu'il y a eu dans l'antiquité au moins autant de religions que de langues, peut-être plus de 2,000.— 2. Il résulte en effet du § 1, que l'homme a toujours dû concevoir l'objet de son culte comme lui étant supérieur. Donc, lorsqu'il a senti que les êtres qu'il adorait étaient au-dessous de lui, il n'a pu continuer à les adorer ; mais le besoin religieux existant toujours en lui, il s'est élevé à la conception d'un être ou d'êtres supérieurs à ceux qu'il adorait auparavant. On comprend déjà que le dernier terme de ce mouvement ascensionnel devait être le culte de l'Esprit pur, infini et parfait, au-dessus duquel l'esprit humain ne peut pas s'élever.

§ 3.

Les Religions se divisent en deux grandes classes, selon qu'elles reconnaissent un ou plusieurs dieux. Les premières sont *monothéistes*, les secondes *polythéistes*. Les religions polythéistes comprennent toutes celles que l'on désigne ordinairement sous le nom de religions païennes. Les religions monothéistes ou ne reconnaissant qu'un seul Dieu sont au nombre de trois : 1° Le *Judaïsme* ; 2° le *Christianisme* ; 3° l'*Islamisme* ou *Mahométisme*.

Digitized by Google

1. Monothéisme, de deux mots grecs, *monos* seul et *Théos* Dieu (mots formés de même : *mono*game, *mono*logue, *mono*tone, etc). — 2. Polythéisme, du même mot *Théos* et de *polys*, qui signifie *plusieurs* (ainsi *poly*gamie, *poly*gone, *poly*technique, etc.) — 3. Le mot *païen* signifie *paysan*, et provient de ce que, lorsque le monothéisme chrétien était déjà prépondérant dans les villes, les habitants des campagnes étaient encore en majorité polythéistes. — 4. Il ne faut pas confondre *païen* et *idolâtre*, comme on le fait souvent : l'idolâtre, c.-à.-d. *celui qui adore des images*, peut être monothéiste (l'adorateur du veau d'or), et il y a eu des polythéismes sans images (p. e. le polythéisme germain) et par conséquent sans idolâtrie.

§ 4.

Le centre de tous les cultes est le *sacrifice* dans lequel l'homme se dessaisit, pour en faire hommage à la Divinité, de choses par l'offrande desquelles il espère se concilier sa grâce.

1. De là les différents genres de sacrifices, soit de *propitiation*, pour se rendre la Divinité favorable; soit d'*action de grâces*, pour lui montrer sa gratitude; soit d'*expiation*, pour apaiser son courroux. — 2. Il en résulte aussi que, selon l'idée que l'homme se fait de la Divinité, les sacrifices seront ou naïfs, ou pompeux, ou tragiques. P. e., il est des sauvages en Amérique qui offrent de leur propre sueur à leur divinité; ailleurs on répandra à flots le sang humain dans l'idée que cela est très-agréable aux dieux. — 3. Il est un côté du sacrifice par lequel il rentre dans les éléments inférieurs du développement religieux, c'est sa supposition que l'homme peut *donner* quelque chose à Dieu, comme si Dieu avait des besoins et des désirs comme nous; par un autre côté, il appartient aux éléments éternels de la religion, car il exprime toujours plus l'idée que l'homme doit *se donner* lui-même, c'est-à-dire se soumettre entièrement à Dieu. Voilà ce qui explique pourquoi les premières

Digitized by Google

offrandes (Gen. IV, 3-4) portent la marque *personnelle* de celui qui les présente à Dieu. Caïn ne va pas chercher les agneaux élevés par Abel ni Abel les fruits cultivés par Caïn. Chacun d'eux donne de ce qu'il a acquis par son travail personnel. C'est pourquoi aussi le sacrifice va toujours en augmentant d'intensité, se rapprochant toujours plus de l'homme lui-même. Celui des animaux devient ainsi d'une plus grande valeur que celui des végétaux, celui d'un ou plusieurs autres hommes plus précieux encore, par places on ira jusqu'à l'immolation des enfants, considérée comme le plus grand sacrifice auquel l'homme puisse se résoudre. On conçoit donc que l'idée de Dieu devenant toujours plus spirituelle et absolue, d'un côté l'homme devait comprendre que Dieu n'a besoin de rien et qu'il ne peut proprement rien donner à Dieu ; de l'autre, que le seul vrai sacrifice est celui de ses désirs contraires à la sainte volonté de Dieu (Rom. XII, 1).

Digitized by Google

CHAPITRE II.

Les religions polythéistes.

§ 5.

Le polythéisme ou paganisme représente un degré inférieur du développement religieux de l'humanité. Sous toutes les croyances et tous les mythes qu'il consacra, on retrouve constamment l'*adoration de la nature*, de ses forces et de ses phénomènes marquants considérés comme des êtres personnels et intelligents.

1. Des deux grandes conceptions religieuses définies dans le § 3, le polythéisme est en effet la plus ancienne, a été longtemps et de beaucoup, et est peut-être encore aujourd'hui la plus répandue, bien que son empire diminue chaque jour. — 2. Il correspond à l'âge enfantin de l'humanité, lorsque l'homme, commençant à réfléchir, se mit à examiner la nature autour de lui et à éprouver des besoins et des sentiments religieux. Alors le spectacle des forces et des phénomènes de la nature lui parut, et avec raison, dénoter une puissance et une intelligence bien supérieures aux siennes. Mais, dans son ignorance première et avec cette facilité à personnifier les êtres inanimés que l'on peut remarquer chez l'enfant (rappelez-vous vos jeux du premier âge, la poupée, le cheval de bois que vous croyiez vivants, la lune, qui vous faisait l'effet d'un grand visage blanc vous regardant du ciel), il crut voir des *êtres personnels* vivant, réfléchissant et

Digitized by Google

voulant, dans les *choses* qui frappaient le plus son imagination. Le ciel bleu, le soleil, la lune, les étoiles, l'aurore, l'orage, le tonnerre, les vents, les nuées, la rivière fertilisante, venant il ne savait d'où, allant à l'inconnu et coulant toujours, la pluie rafraîchissante, la végétation printanière, les sources, les cascades, certains animaux mystérieux dans leurs allures ou redoutables par leur force (serpent, crocodile, taureau, éléphant), la mer et ses mille aspects, des rochers, des pierres ou des arbres de forme bizarre, etc., etc., tout cela fut *divinisé* par lui, c.-à-d. transfiguré à l'état d'êtres supérieurs, de qui sa vie dépendait et qu'il fallait adorer. On peut encore voir cette antique et naïve conception religieuse de la nature dans les plus anciens Védas ou hymnes que chantaient les Aryas quand ils s'établirent dans les Indes il y a environ quatre milliers d'années, et qui ont été conservées dans les livres sacrés des Indiens. De là tout à la fois la poésie et l'absurdité du polythéisme. De là résulte aussi la tendance à reconnaître plusieurs dieux, c.-à-d. autant que l'on croyait connaître d'objets adorables. On connaissait trop mal la nature pour saisir l'unité supérieure qui relie et commande tous les faits de détail. De là aussi les différences notables du polythéisme selon les peuples et les climats. — 3. Un mythe est un récit dépourvu de réalité qui sert d'enveloppe figurée à une idée ou à un fait. Ex., le mythe grec de la naissance de Minerve, déesse de la lumière pure et ultérieurement de la pénétration et de la sagesse : Jupiter, son père, est tourmenté de violents maux de tête; Vulcain, dieu forgeron, lui fend le front d'un coup de hache, et aussitôt la déesse en sort armée et rayonnante. C'est la description mythique d'un orage. Le ciel (Jupiter) est lourd et chargé de nuages. Le tonnerre (coup de hache de Vulcain) fend sa surface et la lumière éthérée resplendit derrière le nuage dispersé. Minerve est armée et repousse la nuée orageuse avec sa lance (l'éclair). Bien se rappeler que la distinction entre le mythe lui-même et l'idée qu'il renferme est étrangère au temps où les mythes se formèrent. Les deux ne faisaient qu'un dans l'imagination naïve de la haute antiquité. C'est ce qui fait la différence avec la *fable* moderne et l'*allégorie*.

Digitized by Google

§ 6.

Selon les climats et surtout selon le génie particulier des races et des peuples, le polythéisme revêtit un caractère élevé, poétique, serein, ou grossier, ridicule, sombre. D'ordinaire il associe ces deux caractères en proportion déterminée par le développement spirituel de chaque peuple.

1. Ainsi, dans les polythéismes les plus épurés, on retrouve des traces nombreuses des notions religieuses les plus grossières, qui persistent par la force de la tradition à côté des notions plus élevées. — 2. La *tradition*, c.-à-d. la transmission non interrompue (apparente ou réelle) de croyances et d'usages remontant à une haute antiquité, exerce un grand empire sur les âmes religieuses, parce qu'elle communique à ce qu'elle enseigne un caractère vénérable et comme le cachet de l'éternité. Il faut respecter la tradition, l'examiner avec un sérieux respect, car sans elle et livrés à nos seules forces nous n'arriverions à rien, mais non se laisser fasciner par elle.— 3. Dans le développement religieux des peuples, on doit signaler deux tendances également funestes : 1° La *superstition* (ce qui survit, persiste), qui fait que l'on continue d'admettre des erreurs dont le progrès religieux déjà accompli aurait dû détacher depuis longtemps (p. e., ces chrétiens qui croient encore aujourd'hui à certains vestiges d'erreurs païennes, tels que l'existence des fées, l'influence funeste du nombre 13 ou du vendredi) ; 2° l'*incrédulité*, provenant de ce que l'homme, rebuté par certains points évidemment absurdes de la tradition religieuse dans laquelle il a été élevé, la rejette en bloc sans rechercher si elle ne contient pas des vérités éternelles mêlées à des erreurs passagères et tombe dans une irréligion aussi desséchante pour le cœur que nuisible à la moralité.

§ 7.

Le plus bas degré du polythéisme est le *fétichisme*, dans

Digitized by Google

lequel l'homme croit reconnaître une puissance divine dans le premier objet venu qui parle à son imagination.

1. C'est encore aujourd'hui la religion de la plupart des nègres, des sauvages de l'Amérique et de la Polynésie. Du reste, on le retrouve mêlé à presque toutes les autres religions. — 2. Une bûche singulièrement façonnée, une pierre de forme bizarre, une racine reproduisant grossièrement une forme animale ou la forme humaine, suffisent pour éveiller un sentiment de crainte et de mystère qui provoque l'adoration. Souvent le sauvage fait lui-même son fétiche, le bat ou le remplace quand il n'est pas content de lui. — 3. La *magie* ou le moyen prétendu d'exercer un pouvoir surnaturel par des formules, des incantations, des extases, etc., se rattache au fétichisme, dénotant comme lui une complète ignorance de la nature et de ses lois. *Shamans* de la Tartarie, *sorciers* des Indiens d'Amérique, etc.

§ 8.

Lorsque l'homme eut reconnu qu'il y avait de l'ordre dans la nature et une subordination relative des différents phénomènes les uns aux autres, il organisa aussi les différentes divinités qu'il adorait en un système de dieux et déesses, dont les relations supposées dérivaient du phénomène que chacun d'eux personnifiait. Ainsi se formèrent les *mythologies*.

1. La religion chinoise, peut-être la plus anciennement fixée, n'a jamais dépassé l'idée que tout provient du Ciel, principe mâle, actif, et de la Terre, principe femelle et passif, qui sont ainsi les deux divinités suprêmes, entre lesquelles se trouve l'homme qui doit vivre conformément aux rites et lois de l'État, lesquels émanent du Ciel et sont maintenus par l'empereur, fils du Ciel et son représentant sur la terre. C'est une religion toute politique. Tout est fixe, immuable et doit rester ce qu'il est. A quoi s'ajoute le culte, très-populaire en Chine, des ancêtres et

Digitized by Google

des empereurs morts, ce qui s'accorde avec l'esprit de vénération pour le passé et de conservation opiniâtre qui fait le fond de la politique et du caractère des Chinois. Les *Kings* sont leurs livres sacrés, Confucius (ve siècle av. J.-C.), à qui l'on en attribue la rédaction, leur plus grande autorité religieuse. Beaucoup de superstitions locales, le culte des démons, des génies, un bouddhisme et un mahométisme défigurés se mêlent à cette religion officielle de la nation proprement dite. La morale est pratique, utilitaire, sensée, mais sans élévation. Cérémonialisme creux, l'obéissance aux rites élevée au rang de vertu suprême. Grande habileté manuelle, absence de science et de grand art, manque d'élan vers l'infini.

2. Les Indiens ont en revanche un polythéisme très-compliqué, dont nous ne pouvons indiquer ici que les traits les plus généraux. L'antique religion des Védas, celle des Aryas émigrés de la haute Asie et conquérants de l'Inde, était l'adoration pure et simple de la nature. Varouna, le ciel couvrant tout, était le dieu suprême, Indra, l'azur et le maître du tonnerre, les deux Açwins (cavaliers), les étoiles du soir et du matin, Uschas (la vierge), déesse de l'aurore, Savitri, le soleil, Roudra, l'ouragan, etc. Agni, le feu, joue un grand rôle dans cette mythologie comme bienfaiteur des hommes et leur protecteur contre les Asouras et les Rackshas, esprits des nuages et des ténèbres. Jama est le dieu du monde souterrain. L'offrande du *soma* (suc enivrant d'une plante) est caractéristique de ce culte encore très-simple et rustique.

3. Mais après la période de la conquête, et lorsque la société indienne se fut organisée, de grands changements survinrent. Il se forma plusieurs castes séparées l'une de l'autre par des barrières infranchissables. En tête, les *Brahmanes* ou les *priants* qui constituent la caste sacerdotale ; puis les *Kschatryas* ou guerriers ; puis les *Vaïçyas* ou marchands. Au-dessous sont les impurs, de race mélangée, les *Çoudras*, et enfin les *Parias* qui ont perdu toute affiliation à une caste quelconque et sont exclus de la société. Brahma, originairement *la prière*, est devenu le dieu suprême, auquel sont associés Vishnou le conservateur et Çiva le destructeur (transformation de Roudra.) Ce sont donc les trois forces fondamentales réunies

Digitized by Google

en une sorte de trinité sous le nom de *Trimourti*. Chacun de ces dieux a son épouse. Tout part de Brahma par Vishnou et doit y retourner par Çiva. Au-dessous sont d'innombrables divinités, celles des Védas et d'autres encore empruntées aux aborigènes vaincus. Les Apsaras sont les nymphes, les Gandharves des chœurs célestes. Le Gange est un fleuve sacré. Il y a aussi des animaux sacrés, tels que l'éléphant blanc, la vache, etc. L'opulente nature de l'Inde fit du panthéon indien le plus riche de tous. Les âmes doivent remonter vers Brahma à travers une foule de transformations (*métempsycose.*) C'est surtout en s'imposant des tortures raffinées qu'on se rapproche de la perfection (fakirs, ermites, pénitents.) Les méchants et les impies deviennent après leur mort des animaux ou même des plantes, et doivent recommencer dans les tourments leur ascension manquée. Vishnou s'est incarné dix fois pour le bien des hommes (*avatares*). Une philosophie subtile, généralement panthéiste, s'associa à cette religion qui nous montre l'homme dominé, terrassé par la nature déployant toute sa puissance. Son intelligence se raffine dans la méditation contemplative, mais sa volonté reste inerte, tout effort individuel est comprimé, l'homme demeure passif et oisif. De là l'étonnante mollesse du peuple indien, jointe à un culte souvent sombre et cruel et à quelque chose de délirant dans sa poésie. L'homme ne songe qu'à s'immoler à la nature. Le char de Jaggernauth (forme de Çiva) écrase en passant les fidèles qui se précipitent sous ses roues. Les idoles indiennes sont généralement monstrueuses. Les formes animales s'associent symboliquement aux formes humaines exagérées (p. e. Vishnou représenté avec une tête et une trompe d'éléphant pour figurer sa sagesse, idoles à 12 bras pour représenter la puissance universelle, etc.).

4. La vieille Égypte crut voir la puissance divine principalement dans la nature organique (animaux et plantes.) Le culte des animaux redoutables ou mystérieux paraît avoir été le fond primitif de sa mythologie, et se retrouve dans les systèmes plus élevés qui furent enseignés plus tard dans les sanctuaires. La nature particulière du climat de l'Égypte se peint dans le mythe d'Isis et d'Osiris. Celui-ci, qui est le soleil, est tué en au-

Digitized by Google

tomne par Set ou Typhon, le vent brûlant du désert, le *Simoun*, et pleuré par la terre, Isis, qui le cherche partout, et finit par rencontrer son cadavre en Phénicie. Son fils Horus, le jeune soleil du printemps, venge son père et règne à sa place. Osiris devient par la suite Sérapis, dieu du monde souterrain. Le bœuf vivant, Apis, lui est consacré, la vache l'est à Isis. Anubis, dieu à tête de chien des tombeaux lybiens, est né du mariage de la sœur d'Isis, Nephtys, l'eau du Nil débordé, avec Set le désert. Phré ou Phra, le soleil (d'où Pharaon, *fils du soleil*), fut la divinité généralement adorée comme suprême et se combina ainsi avec les divinités similaires Pthah à Memphis, Amoun à Thèbes, Osiris à Abydos. Le crocodile, l'ibis, le chien, recevaient les honneurs divins. L'amour de la nature organique se montre encore dans le soin extrême des cadavres et des tombeaux (momies et pyramides.) Les prêtres étaient fort puissants, formaient la caste supérieure, et ne confiaient leurs doctrines secrètes qu'à des initiés. L'âme est immortelle et va rejoindre les dieux si elle a bien vécu, mais dans le cas contraire elle est soumise à des métempsycoses douloureuses. Du reste bien des ténèbres planent encore sur l'interprétation des monuments de cette très-antique civilisation, et il est probable que la religion populaire et celle des prêtres et des initiés différaient notablement.

5. Il faut aussi parler du polythéisme sémitique qui régna à Babylone, en Syrie, en Arabie, à Tyr, à Carthage. C'est le soleil et la lune qui en sont les principales divinités, mais les noms divins de cette mythologie montrent qu'il y a plus qu'ailleurs une tendance marquée à distinguer la divinité elle-même de l'objet naturel. Baal ou Bel, *le Seigneur*, El, *le Fort*, Adonaï ou Adonis, *le Maître*, Moloch, Milkom, *le Roi* (Moabites et Hammonites), Melkart, *roi de la cité*, à Tyr et dans les colonies tyriennes, sont les divers noms du soleil. Baaltis, Aschera, Astarté, Melecheth, *la reine des cieux*, sont les noms de la lune épouse du soleil. Le taureau, ordinairement de fonte, en fer ou en or, est le symbole le plus fréquent du dieu; la vache, celui de la déesse. Les grands taureaux ailés de Ninive et de Babylone font partie du même symbolisme. C'est un culte immoral et cruel, dans le-

Digitized by Google

quel pourtant s'exprime plus qu'ailleurs le sentiment que l'homme doit sacrifier à Dieu ce qu'il a de plus précieux. De là de nombreux sacrifices humains, ceux en particulier des petits enfants. — 6. En Arabie, et surtout à Babylone, le culte et l'observation des astres en général s'associe à cette religion solaire. Les astres témoignent de lois immuables qui dirigent leur cours, et dont, sur la terre, bien des choses dépendent (jours et nuits, saisons, moissons, etc.). De là l'idée que tous les événements terrestres sont dirigés par les astres, et qu'on pourra les prévoir en étudiant bien la marche de ceux-ci : c'est l'origine de *l'astrologie*. Les Mages sont une corporation sacerdotale en possession de cette prétendue science. Les astres font rayonner leurs vertus sur les pierres scintillantes du désert, d'où le culte des pierres ou *bétyles*, surtout en Arabie (Kasba de la Mecque, talismans), que favorisa probablement aussi le phénomène des aérolithes.

7. Les anciens Germains et les Scandinaves (Allemagne, Danemark, Suède et Norwége), avaient à peu près la même mythologie. Tout provient, selon l'Edda, livre sacré des Scandinaves, de l'union du géant Ymer avec la vache Audumbla, les Ases ou les dieux, Odhin (ou Wuotan), dieu du ciel et du soleil, Hœnir, dieu de sagesse, Loki, le feu et plus tard le dieu méchant, les Nains, petits dieux travailleurs, la terre elle-même. Les hommes sont sortis des arbres. Il y a douze divinités qui président aux douze mois de l'année, entre autres, Balder le bon, le pur, Thor (ou Donar), dieu du tonnerre. Les Asines sont les divinités féminines, représentant le plus souvent la terre, comme Frigga, l'épouse d'Odhin, Nerthus ou Hertha. Freyâ est la déesse de la lune ou du printemps (Holda ou Vénus germanique), Hel la déesse du pays des morts. Les Nornes, comme les Parques grecques, personnifient le destin. Cette mythologie attribue aussi un grand rôle aux géants (Jettes, Trolls), aux Elfes, esprits des monts et des fleuves (d'où *Elp*, *Alpe*), aux Nains, aux Nixes, filles de la mer, les vagues belles et perfides. Il y a aussi beaucoup de mauvais dieux en guerre avec les Ases, entre autres le grand loup Fenrir, l'hiver. Après la mort, les âmes des héros sont portées par les Valkyries dans le Valhalla, demeure d'Odhin; les autres vont

Digitized by Google

dans le pays brumeux de Hel. Le monde actuel finira, car les Ases seront à la fin vaincus par les méchants dieux, mais il renaîtra un monde nouveau, ils seront délivrés, feront régner les justes avec eux, tandis que les méchants resteront dans le pays de Hel. Cette dernière croyance se forma probablement sous l'influence du christianisme envahissant. Le culte était fort simple, sans temples et sans images. Il y avait des sacrifices humains, mais surtout des sacrifices de chevaux. Pas de prêtres formant caste, mais souvent des prophétesses; car on croyait que les femmes recevaient de préférence l'inspiration divine.

8. En revanche, les Celtes avaient un sacerdoce organisé, les Druides, parmi lesquels se trouvaient aussi des Eubutes ou devins et des Bardes ou chanteurs-prophètes (légende de Merlin.) Le dieu suprême chez les Bretons était Hou, chez les Gaulois Bellenus, dieu du ciel et du tonnerre. Teutatès et Taran sont ses surnoms. Son épouse est la déesse Ceridwen, en Gaule Bellisana, déesse-terre dont la mer est la baignoire. Les fées, les dames blanches, les sylphes, lutins, farfadets, esprits de l'air, des bois, des bruyères, n'ont pas encore cessé de hanter nos campagnes du nord et du centre. L'âme, dans cette mythologie, est immortelle, et passe selon ses mérites à travers divers états de bonheur ou de malheur. Les trépassés s'en vont sur un navire mystérieux vers l'île des Morts, située dans le septentrion brumeux. La magie et le sacrifice humain étaient aussi en honneur. Dans l'origine, les Celtes n'avaient pas non plus de temples, mais beaucoup d'îles, de montagnes saintes, d'arbres sacrés, entre autres le chêne sur lequel on cueillait le gui, dont la feuille toujours verte semblait attester le caractère divin.

9. Un développement analogue s'est opéré en Amérique avant l'arrivée des Européens. Sur la religion primitive s'éleva le polythéisme compliqué des Mexicains et des Péruviens. Chez ces derniers surtout, gouvernés par les Incas, le culte du soleil était prépondérant. A ses temples étaient attachés des prêtres nombreux et des vierges considérées comme ses épouses. A côté des mœurs douces de ces peuples, on est surpris de trouver la coutume des sacrifices humains poussée jusqu'au plus haut point d'atrocité,

Digitized by Google

§. 9.

Parmi les polythéismes antiques il faut assigner le premier rang à la religion des Grecs et à celle des Perses, la première à cause de sa *perfection artistique*, la seconde à cause de sa *valeur morale*.

1. La mythologie grecque est celle que nous connaissons le mieux et celle aussi dont l'étude offre le plus de charmes à cause de l'exquise beauté des mythes et des formes divines. C'est là que les images animales et monstrueuses des dieux-nature, arrivées à la pure forme humaine, reproduisirent l'idéal physique et intellectuel de l'homme. C'est un grand progrès spirituel. Au point de vue grec, les dieux sont sortis du chaos et n'ont pas créé, mais ont organisé et dirigent l'univers. Ils se divisent en trois catégories, d'après les trois parties du monde, ciel, terre et mer. Leur lutte victorieuse contre les forces désordonnées de la nature est dépeinte par les combats mythiques contre les Titans, les Géants, etc. — 2. Les dieux olympiens ou célestes sont : *Jupiter* (Zeus) le ciel brillant, organisateur et législateur suprême, *Junon* (Héré) son épouse, l'air, *Minerve* (Athéné), sa fille, déesse de lumière et de sagesse, *Phébus Apollon*, le soleil, *Diane* (Artémis), la lune, *Mercure* (Hermès), dieu du crépuscule, intermédiaire entre le ciel et la terre, la lumière et l'obscurité, messager des dieux, caractère oblique, rusé, *Mars* (Arès) le nuage tempétueux, dieu de la guerre, *Vénus* (Aphrodite) la nature matinale ou printanière, déesse de la beauté, *Vulcain* (Héphestus) dieu du feu céleste, tombé du ciel en terre (éclair), travaillant depuis lors dans les volcans et soulevant le sol; *Vesta*, sœur de Jupiter (Hestia), primitivement le feu domestique, patronne de la famille, etc. Les révolutions célestes, qui font succéder Jupiter et Junon à *Saturne* (Cronos, le ciel mûrissant) et *Rhéa* (la terre), ceux-ci à *Uranus* (Varouna, le ciel couvrant tout) et *Géa* (la terre), sont des inventions poétiques basées sur l'absorption finale des cultes rendus à ces couples similaires

Digitized by Google

dans celui qu'on rendait au premier. De même, les fables qui racontent les nombreuses amours de Jupiter, proviennent de ce qu'en beaucoup de lieux on lui assignait primitivement une autre épouse que Junon et que celle-ci fut à la fin considérée généralement comme la seule qui dût porter ce titre. — 3. Les divinités marines que gouverne *Neptune* (Poséidon, *le coulant*), frère de Jupiter, personnifient la mer, ses aspects changeants, ses divers phénomènes, *Océanus*, *Pontus*, *Amphitrite*, *Protée*, *Glaucus*, *Nérée* et les Néréides (les vagues). Les *Syrènes* sont de beaux oiseaux bleus, au chant aussi doux que perfide (les horizons azurés de la mer tranquille). Les fleuves, les rivières, les sources sont les fils et les filles de l'Océan.—4. Les divinités terrestres sont *Cérès* (Démèter, la terre productive), *Proserpine* (Perséphone) sa fille, la végétation, enlevée en automne par *Pluton* (Hadès), autre frère de Jupiter et roi du monde souterrain, et revenant chaque printemps vers sa mère, *Bacchus* (Dyonisos), pouvoir fructifiant de la terre, spécialement dieu du vin, les *Érynnies* ou *Furies*, originairement nuées noires et rapides, vengeresses de l'ordre moral, etc. Il faut y joindre une foule de nymphes, de satyres, de silènes, d'égipans, divinités champêtres, génies des bois, des sources, des collines. — 5. Les *héros* sont d'anciennes divinités ramenées à la nature humaine, mais d'une intrépidité et d'une force exceptionnelles, fils d'une mortelle et d'un dieu. Libérateurs, civilisateurs, législateurs et fondateurs de villes, ils ont des légendes épiques ordinairement mêlées à d'obscures traditions historiques. La plupart, Hercule en tête, Persée, Bellérophon, Jason, Thésée, sont des personnifications du soleil. Castor et Pollux sont les deux étoiles du soir et du matin ; Hélène, leur sœur, est une lune. — 6. Dans les plus anciens temps, la mythologie grecque n'attribuait aux morts qu'une existence insensible dans les enfers, peu à peu surgit l'idée d'une rémunération en vertu de laquelle les bons allaient dans les Champs-Élysées, les méchants dans le Tartare. — 7. Les temples étaient nombreux et ornés. On y rendait des *oracles*. Le plus célèbre est celui de Delphes où l'on recueillait pieusement comme une révélation du ciel les paroles entrecoupées qui s'échappaient de la bouche con-

Digitized by Google

vulsive de la Pythie soumise aux vapeurs enivrantes de l'antre fatidique. A Dodone on interprétait le bruissement des feuilles du chêne consacré à Jupiter. — 8. Les *mystères* enseignaient à leurs initiés sous des formes symboliques certaines hautes vérités religieuses et morales, sans toutefois dépasser réellement de beaucoup le niveau de la religion populaire. — 9. Notre énumération des divinités grecques est loin d'être complète et nous devons renvoyer aux traités spéciaux. Au-dessus de cette multitude d'êtres divins et comme par un pressentiment du monothéisme, les Grecs plaçaient la *Parque* (la Mœre), personnification du Destin que les dieux eux-mêmes ne pouvaient changer, et qui se présentait sous forme de trois vieilles sœurs (présent, passé, avenir) filant le fil de la vie des mortels. — 10. Les fêtes locales et nationales se célébraient en l'honneur des dieux (jeux olympiques, isthmiques, etc.). L'architecture, la statuaire, la peinture prirent au service de cette religion sereine et poétique un essor qui, du moins pour les deux premières, n'a jamais été dépassé.

11. La religion des Romains est sœur de celle des Grecs et même elle se fondit insensiblement avec elle. C'est sous leurs noms latins que nous connaissons généralement les dieux grecs apportés en Gaule par la conquête romaine. Seulement elle resta toujours moins poétique, plus politique, plus abstraite. C'était le sénat qui la réglait par ses décrets. Parmi les divinités latines proprement dites, nous signalerons la *Grande Mère* (la Terre), *Flore*, déesse du printemps, *Pomone*, de l'automne, *Janus*, sorte de Jupiter local à deux têtes, personnification du destin, puis des abstractions, l'Amour, la Piété, la Concorde, la Crainte, etc. Les *augures* répondaient par oui ou par non d'après le vol des oiseaux, les *aruspices* d'après les entrailles des victimes. Les *sibylles* sont originairement des collections d'oracles grecs à tendance politique, fort goûtés en Italie. Les différents colléges de prêtres, le pontife suprême à leur tête, étaient aussi des magistratures (*Pontifex*, le magistrat chargé de construire et de surveiller les ponts). L'État décidait des cultes autorisés ou interdits.

12. Chez le peuple zend de l'Iran, d'où proviennent les Perses, se développa au contraire une religion qui, sans égaler celle des

Digitized by Google

Grecs sous le rapport de l'art et de la poésie, peut être considérée comme la plus pure des religions polythéistes. Son prophète, *Zoroastre* (Zarathustra, vers le VIᵉ siècle av. J.-C.), prêcha une doctrine qui fut déposée dans le Vendidad, la plus ancienne partie du *Zend Avesta*, dont l'autre partie, le Bundehesh, est beaucoup plus moderne. Cette religion est fondée sur le dualisme, c.-à-d. l'existence et le combat de deux principes suprêmes, l'un bon, l'autre méchant, combat dont la surface de la terre est le théâtre. *Ormuzd*, dieu de la lumière, est le dieu bon et bienfaisant qui crée le monde spirituel par sa parole (*Honover*), en tête duquel monde sont les 7 *Amschaspands* (7 planètes et 7 anges supérieurs), puis les *Izeds* et les *Fervers*, bons génies qui exécutent les volontés de leur maître et combattent sous ses ordres. *Mithra* est le dieu-soleil, conducteur des étoiles. *Ahriman*, dieu des ténèbres et du mal, a produit un essaim parallèle de mauvais génies qui ne songent qu'à introduire le péché, la douleur, la mort dans le monde sorti pur, en 6 jours, des mains d'Ormuzd. L'homme créé immortel par Ormuzd a été entraîné par le serpent Ahriman à manger un fruit qui l'a rendu mortel. Pour échapper à la tyrannie d'Ahriman l'homme doit s'efforcer de se joindre par la piété et la vertu aux bons génies qui combattent avec Ormuzd. Après la mort l'âme doit passer sur un pont étroit d'où elle est infailliblement précipitée dans l'abîme infernal si elle a mal vécu. Les bons rejoignent Ormuzd dans un lieu de félicité. — 13. A la fin Ahriman sera un moment vainqueur, mais le héros *Sosiosch* le vaincra à son tour, le monde sera dissous par un embrasement général qui purifiera tout, au point que les méchants et Ahriman lui-même se convertiront, et Ormuzd régnera éternellement sur un monde délivré de tout mal. Une morale relativement très-pure s'associait à cette mythologie qui présente tant de rapports avec plusieurs traditions juives. Souvent l'adorateur d'Ormuzd, dans sa haine et son mépris d'Ahriman, parle et pense presqu'en monothéiste. Le feu joue un grand rôle dans ce culte comme symbole de pureté. La religion de Zoroastre, supprimée par l'invasion musulmane, compte encore quelques partisans en Perse et dans les Indes (Guèbres).

Digitized by Google

§ 10.

Le polythéisme était condamné à périr à cause de son insuffisance rationnelle et morale. Là où il ne fut pas remplacé par un monothéisme élevé et moral, il prononça dans le *Bouddhisme* son arrêt de mort.

1. A mesure que l'intelligence de l'homme grandissait, il s'apercevait que ce qu'il avait pris pour des personnes étaient des choses inanimées, et il pouvait toujours moins accepter les mythes contradictoires ou absurdes qui formaient la tradition polythéiste. Sa conscience morale, devenue plus délicate, ne lui permettait plus de vénérer des dieux dont le caractère était si souvent blâmable. En effet, en transformant les forces et les phénomènes de la nature en personnes ayant leur histoire, leurs combats, leurs haines, leurs amours, leurs vengeances calqués sur leurs mouvements et leurs rapports apparents, le polythéisme avait à chaque instant attribué à ses divinités des actions qui ne révoltaient pas moins la conscience que le bon sens (dieux égoïstes, adultères, gourmands, voleurs, etc.). A partir du moment où l'homme se sentait ou du moins pouvait se sentir supérieur à ses dieux, il ne pouvait plus les adorer (§ 2). Depuis le VI^e^ siècle av. J.-C., nous voyons le polythéisme grec perdre toujours plus de son crédit. La philosophie le mine, la comédie le raille, la foi s'en va. En Perse même, la religion de Zoroastre ne jeta qu'un éclat passager. Elle était trop mêlée d'éléments polythéistes pour que le peuple ne retombât pas bientôt au-dessous du niveau relativement supérieur où elle avait tâché de l'élever, et elle ne put prévenir la corruption qui finit par dissoudre le grand empire persan. Heureusement pour lui, le monde occidental allait voir se lever le monothéisme chrétien.

2. Dans l'extrême Orient il en fut autrement. Au sein du Brahmanisme et de son polythéisme exubérant s'éleva un penseur, Siddhârta, prince de la race des Çâkyas (Çâkyamouni, VI^e^ siècle av. J.-C.), qui abandonna sa cour et son rang pour prêcher de

Digitized by Google

parole et d'exemple une réforme radicale de la religion brahmanique. Son nom sacré, Bouddha, signifie l'*éclairé*. Il nia la légitimité des castes, l'autorité des brahmanes, l'existence réelle des dieux, l'utilité des sacrifices, etc.. Au fond, le Bouddhisme primitif n'est pas une religion, c'est un enseignement moral parfois très-puéril, souvent très-élevé, dont le but est d'apprendre à l'homme le moyen de fuir l'existence personnelle, ses fatigues, ses douleurs, par le renoncement à tout égoïsme, à toute joie, à toute sensation particulière. Si on le suit fidèlement, on arrive à la *Nirvâna*, état de repos absolu ou d'anéantissement (ce point n'est pas encore éclairci). Le monde n'est qu'un cercle sans fin dans lequel les âmes doivent passer par divers degrés de malheur, tant qu'elles ne sont pas arrivées à la Nirvâna. Le Bouddhisme a enseigné, comme le Christianisme, l'amour des hommes, la bienveillance, la charité, le pardon illimité des injures; il a joint à cette morale élevée des préceptes d'une austérité aussi pénible qu'absurde, mais il n'a pas connu l'amour de Dieu. Si le Brahmanisme nous montre l'homme enivré de la nature, le Bouddhisme nous le présente dégoûté et fatigué de la vie. Aussi avons-nous le droit de le désigner comme l'arrêt de mort du polythéisme, l'aveu que finalement il aboutit au néant. C'est le linceul dans lequel se sont ensevelies des sociétés, des civilisations entières, dans lequel elles dorment encore aujourd'hui, en attendant que la voix du Christ vienne les réveiller à leur tour.

3. En un sens, le Bouddhisme est de toutes les religions celle qui compte encore aujourd'hui le plus de sectateurs (400 millions approximativement). Mais on se tromperait beaucoup si l'on supposait que les peuples qui le professent le connaissent sous cette forme toute morale que nous venons de résumer. Persécuté violemment par le Brahmanisme, le Bouddhisme, qui comptait déjà trois siècles d'existence et avait eu ses conciles généraux, fut chassé de l'Inde, mais se répandit à Ceylan, dans les îles voisines, dans le Thibet, en Chine et au Japon. Par sa tendance universaliste, qu'il doit à son principe de l'égalité de tous les hommes, il offre encore une certaine analogie avec le Christianisme. Beau-

Digitized by Google

coup de doctrines et de divinités brahmaniques s'y étaient réintroduites lors de son expulsion. Bouddha lui-même avait été divinisé et on l'adorait comme un dieu bienfaisant et protecteur. A mesure qu'il se répandit vers le Nord, il se mélangea toujours plus avec les religions locales et redevint un paganisme comme un autre. C'est à Ceylan qu'il s'est le moins éloigné de sa première nature. En Chine, au Japon, il est à peu près méconnaissable. Au Thibet il a une espèce de pape, le Dalaï-Lama, qui passe pour une incarnation continue de Bouddha. Du reste, il faut noter le nombre étonnant de pratiques et d'institutions que le Bouddhisme a en commun avec le catholicisme romain, telles que les couvents (*bonzes* chinois, *lamas* thibétains), le clergé célibataire avec des pouvoirs supérieurs, les chapelles, une sorte de messe, les images miraculeuses, les reliques, les rosaires, etc. Sur ce dernier point, le Bouddhisme a atteint l'idéal du mécanisme religieux avec ses *roues de prières* qui tournent constamment et présentent au ciel leurs prières écrites à la place de celles de l'homme. Le mérite du Bouddhisme a été de propager des maximes humaines et douces au milieu de populations grossières et cruelles : mais, religion morte par son principe, il n'a su rien vivifier ni féconder.

Digitized by Google

CHAPITRE III.

Le monothéisme sémitique.

§ 11.

Il n'entrait pas dans le plan de Dieu que l'humanité restât toujours dans cet état d'ignorance et de misère spirituelle. Dieu avait doté une race humaine, la race dite *sémitique*, d'une disposition particulière à comprendre et à goûter le monothéisme, et de cette race sortit finalement un peuple qui fit du monothéisme sa religion nationale et qui, lorsque les temps furent accomplis, le propagea dans le monde entier.

1. Un fait immense domine l'histoire des religions, c'est que les trois seules religions vraiment monothéistes qui aient exercé un empire durable et propagé le monothéisme avec puissance, savoir : le judaïsme, le christianisme et l'islamisme, ont été fondées par des Sémites chez des Sémites. — 2. Si le polythéisme décroît à mesure que la raison et la conscience s'élèvent, le monothéisme n'en devient au contraire que plus fort. On ne peut attribuer l'antique monothéisme des Sémites à des raisonnements profonds, mais à une inspiration religieuse appuyée sur une moralité supérieure. L'homme moral est en lutte avec la nature et la domine. Donc il ne l'adore plus, mais, reconnaissant dans ses mouvements et changements les effets d'une volonté divine, il reconnaît en lui-même cette même volonté sollicitant la sienne à

Digitized by Google

l'obéissance. Aussi le monothéisme s'associe-t-il à une meilleure morale que le polythéisme. L'idée d'une *loi* exprimant la volonté de Dieu et les conditions de l'*alliance* avec lui est essentiellement monothéiste. — 3. On comprend sous la dénomination de Sémites ou descendants de Sem (d'après Gen. x, 21-31), les peuples tels que les Phéniciens, les Syriens, les Chaldéens, les Assyriens, les Israélites, les Arabes et d'autres moins célèbres, qui s'étendaient de la Mésopotamie jusqu'à la Méditerranée et la mer Rouge, en lutte fréquente avec les populations couschites ou *chamites* (descendantes de Cham), qui occupaient en partie les mêmes régions. De nombreuses conformités intellectuelles et morales, mais surtout la langue, font de ces peuples un groupe à part nettement caractérisé. C'est surtout en menant la vie nomade dans les déserts que cette race se conserva pure. Vers le Nord, elle paraît s'être mêlée beaucoup plus aux populations chamites qu'elle avait subjuguées (à Babylone, à Ninive, en Syrie, en Phénicie, en Canaan).

4. Nous avons déjà observé, en parlant du polythéisme des Sémites, qu'il avait une certaine tendance plus marquée que celle des autres polythéismes à distinguer ses dieux des objets naturels qu'ils personnifient. Il faut ici noter deux choses : 1° il y a des faits attestant que le monothéisme n'a pas été le partage exclusif du peuple d'Israël et de la famille patriarcale dont il descend; ainsi Melchisédec et Abimélec adorent le même Dieu qu'Abraham (Gen. XIV, 18-20; XX, 3-4), Jéthro le Madianite (Exode III, 1; XVIII, 1-12), Balaam, le devin de Moab (Nom. XXII), sont des monothéistes, ainsi que Job l'Arabe et ses amis, dont l'un est Édomite et les autres également Arabes. C'était une vieille tradition chez les Arabes avant Mahomet, que dans les temps anciens l'Arabie n'adorait qu'un Dieu, et cette tradition ne fut pas étrangère aux succès du réformateur arabe. — 2° Toutefois il ne faudrait pas s'imaginer que les peuples sémites fussent généralement et solidement monothéistes. Là, comme ailleurs, le polythéisme exerça fort longtemps un grand prestige, même au sein du peuple d'Israël. Il ne peut être question que d'une disposition particulière, d'une tendance innée qui

Digitized by Google

ne se fait jour avec quelque puissance que dans l'élite religieuse et morale de cette race : à peu près comme on pourrait dire que les Grecs furent une nation artiste et philosophe, bien qu'en réalité les grands artistes et les vrais philosophes ne furent jamais qu'une imperceptible minorité dans l'ancienne Grèce.

§ 12.

Pour étudier l'histoire du monothéisme sémitique et surtout de sa formation au sein du peuple d'Israël, nous avons pour nous renseigner les livres de l'Ancien Testament.

Nous parlerons ailleurs de leur valeur religieuse comme *livres sacrés*. Pour le moment nous devons les envisager uniquement comme sources historiques.

§ 13.

L'histoire proprement dite du monothéisme sémitique commence avec ABRAHAM, le patriarche d'une émigration nomade qui, deux mille ans environ avant notre ère, partit de Karan en Mésopotamie pour le pays de Canaan où elle désirait se fixer.

1. Gen. XII-XIII. — 2. Avant Abraham la Genèse raconte sans doute des événements fort importants. Mais autant il faut étudier avec attention et respect ces vénérables traditions qui sont les plus anciens souvenirs que nous possédions sur les origines de l'humanité, autant il est impossible de les rédiger en histoire réelle. Le serpent du ch. III, l'union des filles des hommes avec les fils de Dieu (les anges, dans lesquels on a voulu voir les descendants de Seth sans le moindre motif), l'arche, dont la longueur est indiquée et qui aurait contenu un ou plusieurs couples de toutes les espèces animales, etc, nous montrent que nous sommes encore dans la région du mythe. Il faut seulement ob-

Digitized by Google

server que ces mythes bibliques sont d'une grande simplicité et d'une haute moralité si on les compare aux fables païennes, et qu'il serait injuste de leur refuser absolument toute valeur historique. Ainsi il est certain que l'homme, au moins sur notre continent, est apparu au centre de l'Asie, et que l'humanité a dû être témoin et victime de quelque grand déluge, puisque la tradition s'en est conservée chez presque tous les peuples. Nous résumerons donc simplement, en suivant le récit biblique, les traditions des temps antérieurs à Abraham, laissant aux sciences spéciales l'étude plus approfondie de ces réminiscences qui se perdent dans la nuit des temps.

3. Dieu ayant créé en six jours le ciel, la terre et tout ce qui est en eux, créa l'homme en dernier lieu et le plaça en Éden, dans un beau jardin, dont il pouvait manger tous les fruits, à l'exception du fruit de l'arbre de la connaissance du bien et du mal. Il devait s'abstenir de ce dernier sous peine de mort. Pour qu'Adam eût une compagne semblable à lui, Dieu prit une de ses côtes pendant son sommeil et en fit la première femme.—4. Alors le serpent insinua à Ève que si elle mangeait du fruit défendu, elle deviendrait semblable à Dieu, connaissant comme lui le bien et le mal. Ève, amorcée par l'ambition et la sensualité, goûta de ce fruit et en fit manger à son mari. En effet, leurs yeux furent ouverts; ils connurent le bien et le mal. Mais Dieu punit le serpent, la femme et l'homme et les expulsa du jardin d'Éden.

5. Adam et Ève, condamnés au travail et à la mort, eurent d'abord deux fils, Caïn le laboureur et Abel le berger. Le premier tua son frère parce que Dieu avait préféré les offrandes de celui-ci et dut s'enfuir. Lui et sa femme eurent pour fils Hénoc et bâtirent la première ville. La civilisation primitive, l'art, l'emploi des métaux, la poésie se développe dans sa descendance, mais cette civilisation est corrompue et sanguinaire (polygamie et soif du sang, Gen. IV, 17-24).— 6. A noter ici que les noms propres de la Genèse sont évidemment collectifs, c.-à-d. représentant non pas seulement un individu, mais aussi la famille, la tribu, le peuple dont cet individu est le patriarche ou le chef.

7. Seth, autre fils d'Adam, eut aussi une nombreuse descen-

Digitized by Google

dance. Les fils de Dieu s'unissent avec les filles des hommes, et de cette union provient une race de géants ou d'hommes de grand renom. Le genre humain est en proie à une effroyable corruption. Dieu veut le faire périr par le déluge, à l'exception de Noé et des siens. Sur l'ordre de Dieu, Noé construit l'arche où il se renferme avec un ou plusieurs couples de chaque espèce animale. Alors Dieu fait tomber une pluie continue qui, jointe aux eaux du grand abîme, recouvre la terre entière pendant 150 jours. L'arche s'arrête sur le mont Ararat en Arménie et les eaux se retirent. Le corbeau, puis la colombe sont lâchés. La seconde revient avec une branche d'olivier. Enfin Noé et les siens peuvent sortir.

8. Sacrifice de Noé à l'Éternel, qui jure par l'arc-en-ciel qu'il n'y aura plus de déluge. Noé plante la vigne et en tire le vin; n'en connaissant pas la force, il s'enivre et devient l'objet des indécentes moqueries de Cham, l'un de ses fils, tandis que Sem et Japhet respectent pieusement leur père endormi. Noé maudit Cham dans la personne de son petit-fils Canaan et bénit Sem et Japhet.

9. Ce sont ces trois fils qui ont donné naissance à tous les peuples connus dans la Bible. La descendance de Japhet a formé les peuples qu'on appelle ordinairement *indo-européens* et qui se sont répandus de l'Inde à l'occident de l'Europe. Celle de Cham a peuplé l'Égypte, l'Éthiopie, Canaan et les pays à l'E. de celui-ci. Nous avons indiqué le séjour de celle de Sem.

10. Le genre humain resta quelque temps encore autour d'un même point et ne parlant qu'une langue. Mais alors les hommes s'avisèrent de construire, sur l'emplacement où s'éleva Babylone, une tour dont le sommet atteignît jusqu'aux cieux, *afin de s'acquérir du renom et de ne pas être dispersés* (première tentative d'un grand empire oriental, despotique, dont Babylone et le fameux temple de Bel devaient être le centre). Mais Dieu confondit ce projet en diversifiant les langues, de sorte qu'ils ne purent s'entendre et durent se disperser.

11. La descendance de Sem se fixa au pays d'Ur en Chaldée. Taré, père d'Abraham, s'avança jusqu'à Karan. Ce fut Abraham qui conduisit sa tribu en Canaan.

Digitized by Google

§ 14.

Le monothéisme des patriarches, descendants d'Abraham, consistait dans l'adoration du Dieu *Fort tout-puissant.*

1. Tel est, en effet, le sens de *El-Shaddaï,* nom désignant le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob (Gen. XVII, 1; XXVIII, 3; XXXV, 11; Ex. VI, 3), ce qui dénote un monothéisme plus formel, non-seulement que le nom d'*Élohim* (les forts) qui pouvait s'appliquer, soit à un seul Dieu (pluriel d'excellence), soit à plusieurs; mais même que le nom connu de Melchisédec, Gen. XIV, 18, pour qui Dieu est le *Très-Haut.* Dieu étant non-seulement la puissance la plus élevée, mais encore la *toute-puissance,* est décidément sans rival et sans égal possible.

2. Le culte patriarcal était fort simple comme la vie elle-même des patriarches. Il faut toutefois noter : 1° qu'il surgissait du sein d'un polythéisme analogue à celui des autres peuples sémites et dont la famille patriarcale elle-même n'était pas toujours exempte (Gen. XXXI, 13, 30); 2° que Dieu conçu comme la force absolue pouvait encore être représenté par un symbole visible et donnant lieu à l'idolâtrie, bien que les patriarches eux-mêmes en restent purs. C'est ce qui nous explique pourquoi, dans leur descendance, le culte du taureau de métal (veau d'or) resta si longtemps populaire (Exode XXXII, 1; 1 Rois XII, 28-30). Cette analogie avec le polythéisme sémitique en général (§ 8, 5) en favorisa évidemment beaucoup d'autres. Ainsi le culte hideux de Baal ou de Moloch, malgré la vigoureuse opposition des prophètes, se maintint fort longtemps au sein du peuple hébreu. Jephté (Juges XI, 30-40) sacrifie sa fille et longtemps après encore on croit que la colère divine doit être apaisée par du sang humain (2 Sam. XXI, 1-14). Le sacrifice d'Abraham (Gen. XXII) à qui Dieu demande l'immolation de son fils Isaac, mais ne la lui laisse pas accomplir, suppose que l'on s'élève au sentiment que Dieu se contente de la disposition à se soumettre, s'il l'exige, à un tel sacrifice, mais n'exige plus qu'on l'exécute. Il semble aussi

Digitized by Google

que la circoncision fut considérée comme suppléant l'immolation des enfants mâles (Comp. Ex. IV, 24-26). De même que les autres Sémites, les Hébreux ont eu très-longtemps la coutume d'adorer sur les *hauts-lieux*, c.-à-d. sur le sommet des collines et des montagnes : ce qui dénote un ancien culte des astres qu'on croyait ainsi approcher de plus près et ce qui devait aisément y ramener, tant que cette coutume subsista. Le nom lui-même d'Élohim, *les forts*, qui dans la Bible signifie Dieu, suppose qu'il y eut un temps où ceux qui l'employaient croyaient à la pluralité des dieux.

3. Voilà donc l'explication des difficultés prolongées que rencontra la religion de Moïse. Le monothéisme d'Israël, jusqu'au moment où il est devenu la vie même du peuple, tend constamment à se rabaisser au niveau du polythéisme, du milieu duquel il a surgi, dont il conserve longtemps mainte forme et mainte notion, et quelquefois même il y retombe complétement.

4. Nous continuons à résumer, d'après la Bible, l'histoire de la tribu patriarcale. Abraham, qui a plusieurs enfants de ses autres femmes, n'en a pas de Sara, son épouse en titre et avancée en âge. Dieu, toutefois, lui promet qu'il lui naîtra un fils par lequel il sera père d'un grand peuple qui habitera le pays de Canaan. Isaac, l'enfant de la promesse, vient au monde, et Ismaël, fils d'Agar, doit quitter la demeure paternelle. C'est le patriarche des Arabes. Vers le même temps, Dieu détruit les villes corrompues de la plaine, Sodome et Gomorrhe. Lot, neveu d'Abraham, échappe seul avec les siens au désastre; sa femme, regardant en arrière, est changée en statue de sel et il devient par ses filles le père des Hammonites et des Moabites. — 5. Sacrifice d'Abraham (Gen. XXII, 1-14). — 6. Éliézer, serviteur d'Abraham, va chercher Rébecca au pays d'origine et l'amène à Isaac qui l'épouse. Ils ont deux fils, Ésaü *le roux*, père des Édomites, et Jacob *le rusé*, père des Israélites. Celui-ci achète à son frère son droit d'aînesse pour un plat de lentilles et, dirigé par sa mère, surprend la bénédiction de son vieux père aveugle. Il doit s'enfuir dans la famille de sa mère et sert son oncle Laban pendant quatorze ans pour obtenir ses deux filles, Léa et Rachel. Devenu

Digitized by Google

riche et possesseur de grands troupeaux, il retourne avec sa famille en Canaan. Sa lutte avec Dieu sur les bords du Jourdain lui confère le nom d'Israël, *vainqueur de Dieu* (vieux et profond mythe raconté Gen. XXXII, 24-32, qui exprime la grande idée que, pour arriver à la terre promise, il faut lutter avec énergie et persévérance contre les obstacles que Dieu lui-même suscite à l'homme à qui pourtant il a ordonné d'y aller). Il se réconcilie avec Ésaü et continue à mener l'existence nomade de ses pères.—7. Il a douze fils, père des douze tribus d'Israël, Ruben, Siméon, Lévi, Juda, Dan, Nephtali, Gad, Aser, Issacar, Zabulon, Joseph et Benjamin, ce dernier né pendant les événements que nous allons raconter. Joseph, favori de son père, est l'objet de la jalousie des autres, à qui il raconte imprudemment des songes présageant sa supériorité future. Ceux-ci forment le dessein de le tuer, mais le vendent à des marchands passant en caravane qui le revendent en Égypte à Putiphar, officier de Pharaon. Très-bien traité par son maître, Joseph est odieusement calomnié par son impudique maîtresse et jeté en prison. Là il rencontre le panetier et l'échanson du roi tombés en disgrâce et interprète les songes qui annoncent la rentrée en grâce du second, la prochaine pendaison du premier. Deux ans après, le roi a un songe qui le tourmente (sept vaches maigres qui en dévorent sept grasses, sept épis minces qui en absorbent sept gros). Joseph est tiré de prison pour l'interpréter, et le roi satisfait l'élève au rang de premier ministre. Joseph a prévu qu'il y aurait sept années d'abondance, puis sept de famine. En conséquence, il fait remplir les greniers pendant les années d'abondance et vend ces provisions aux Égyptiens et aux étrangers quand la disette est venue. Ses frères viennent aussi chercher du blé en Égypte, et après plusieurs incidents destinés à les mettre à l'épreuve, Joseph se fait reconnaître d'eux, leur pardonne et fait venir auprès de lui Jacob et toute sa tribu. Le Pharaon régnant leur assigne pour demeure la terre de Goscen.

§ 15.

Moïse (1500 ans environ av. J.-C.) confirma et éleva

Digitized by Google

encore le monothéisme des patriarches en apprenant à son peuple à adorer Dieu comme JEHOVAH ou l'ÉTERNEL.

1. Jehovah, c.-à-d. *Celui qui est.* C'est l'être vivant, absolu, sans limites, l'être vrai, permanent, auprès duquel tous les autres n'ont qu'un être emprunté, transitoire. Le monothéisme est désormais proclamé dans toute sa rigueur et séparé du polythéisme par un abîme. On pouvait encore représenter symboliquement la *force*, on ne peut pas représenter l'*Être*. Le spiritualisme religieux le plus pur est donc fondé en principe par Moïse. Comp., en se rappelant le sens du mot Jehovah, le second commandement du Décalogue. « Tu ne te feras point d'images » taillées... car je suis Jehovah ton Dieu. » Si les adorateurs de Jehovah doivent souvent retomber encore dans l'idolâtrie, ce sera contrairement au principe même de leur religion, et il ne manquera jamais de protestations véhémentes, finalement victorieuses, contre cette superstition.

2. La tribu d'Israël, favorisée par la dynastie qu'avait servie Joseph, s'accrut rapidement en nombre et en richesse, au point de former bientôt douze tribus considérables (et même treize, en ce sens que Joseph, par ses deux fils, Éphraïm et Manassé, fut le père de deux tribus distinctes.) Mais il vint un autre Pharaon *qui ne connaissait pas Joseph*, et qui se mit à opprimer tant qu'il put les Israélites, fort antipathiques d'ailleurs à la population égyptienne. Il paraît, en effet, par l'étude des antiquités égyptiennes, qu'il y eut en Égypte une révolution nationale qui chassa la dynastie, peut-être sémite elle-même, à laquelle les Israélites avaient dû un si bon accueil, et la remplaça par une dynastie indigène mal disposée d'avance pour les étrangers.

3. Édit cruel du Pharaon, tendant à la destruction des enfants mâles israélites. Naissance de Moïse. Sa mère ne pouvant plus le cacher, l'expose dans un coffret sur le Nil, où il est recueilli par la fille du roi qui l'adopte et le fait élever à l'égyptienne. Mais Moïse est resté Israélite au fond de l'âme, et, devenu grand, prend parti pour un de ses compatriotes contre un Égyptien qu'il tue. Ce qui le force à s'enfuir au désert chez Jéthro,

Digitized by Google

sacrificateur madianite, dont il épouse la fille Séphorah.

4. C'est alors que Dieu se révèle à Moïse en lui parlant au désert du sein d'un *buisson ardent* (rapp. la comparaison de Dieu et d'un *feu consumant*, Exode XXIV, 17; Deut. IV, 24; IX, 3). Dieu n'est pas le buisson ardent lui-même, mais il parle à travers, la lumière ardente est sa manifestation la plus immédiate. Tout cela confirme le rapport du monothéisme des Israélites avec le polythéisme solaire des Sémites, et en même temps sa séparation nette et positive d'avec lui. Moïse apprend que *Jehovah* est le *Fort tout-puissant* d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, bien que ceux-ci ne l'aient pas connu sous son nom de Jehovah (Exode VI, 2-4), et reçoit la mission de délivrer son peuple au nom de l'Éternel pour le conduire dans la terre promise aux patriarches et à leur postérité.

5. Moïse retourne en Égypte, secondé par le lévite Aaron, et doit triompher des refus du Pharaon qui ne veut pas libérer le peuple esclave. Les plaies d'Égypte. La Pâque, c.-à-d. la manducation dans chaque famille de l'agneau consacré à Dieu, est célébrée au moment de quitter l'Égypte, et tandis que les premiers nés des Égyptiens sont exterminés par l'ange de l'Éternel, le sang de l'agneau pascal protége ceux des Israélites. (Comp. Ex. XIII, la loi ordonnant le rachat des premiers nés.) Moïse part enfin, suivi du peuple entier. Le Pharaon le poursuit avec une grande armée et l'atteint près de la mer Rouge. Mais Moïse fend miraculeusement la mer qui laisse passer le peuple d'Israël et engloutit le Pharaon avec son armée (interprétation probable de cet événement fondée sur le phénomène des marées combinées avec des vents violents.)

Digitized by Google

CHAPITRE IV.

Le mosaïsme.

§ 16.

La mission de Moïse était à la fois politique et religieuse. Il voulait réunir les douze tribus d'Israël en un seul peuple dont le lien commun fût l'adoration du seul vrai Dieu, Jehovah, lequel avait promis sa faveur et sa protection aux Israélites, tant que ceux-ci observeraient fidèlement la *loi* contenant les conditions de son *alliance* avec eux (§ 11, 2).

1. Moïse arrivé dans le désert s'occupa de discipliner le peuple qui l'avait suivi et, près du mont Sinaï, lui donna, pour base de sa législation, les 10 paroles fondamentales promulguées au nom de l'Éternel ou le Décalogue (Ex. xx, 2-17), lequel, inscrit sur deux tables de pierre portatives, se présentait probablement de la manière suivante :

Je suis l'Éternel ton Dieu.

Ire Table.	IIe Table.
1. Pas d'autre Dieu devant ma face.	6. Pas de meurtre.
2. Pas d'images taillées pour les adorer.	7. Pas d'adultère.
3. Pas de faux serment en mon nom.	8. Pas de vol.
4. Pas d'œuvre le jour du Sabbat.	9. Pas de faux témoignage.
5. Honore ton père et ta mère.	10. Pas de convoitise.

D'un côté, les devoirs envers Dieu (comprenant avec raison la

Digitized by Google

piété filiale), de l'autre, les devoirs envers nos semblables. Les développements que présente aujourd'hui le Décalogue [1] sont vraisemblablement d'une époque moins reculée et servirent à préciser ou à renforcer les divers commandements.

2. Il ne faudrait pas penser, en effet, que toutes les lois qui se présentent dans le Pentateuque sous le nom de Moïse, remontent à ce grand législateur. Son œuvre fut de poser les bases d'une législation qui devait varier avec les temps et les lieux, à la seule condition, ou plutôt afin de mieux maintenir ses principes essentiels. Il est, p. e., des lois qui supposent un temps tout autre que celui de Moïse, un temps où le peuple d'Israël mène une vie sédentaire (Lév. XIX, 9-10), possède un temple (Deut. XII), est gouverné par des rois (Deut. XVII, 14), etc. Ces lois furent promulguées au nom de Moïse, parce qu'elles étaient dans l'esprit de sa législation, nécessitées par les circonstances nouvelles ou les abus qui mettaient en danger le précieux trésor confié par Moïse à ses successeurs, prêtres ou prophètes. Cette manière de faire n'a rien d'étonnant pour qui connaît l'antiquité et ses coutumes.

3. La *circoncision*, dont l'origine est antérieure à Moïse, était le signe de l'appartenance à Dieu et à son peuple élu. — 4. *L'Arche de l'alliance* était le coffre portatif dans lequel étaient déposées les tables de la Loi. — 5. Le *Tabernacle* était la tente sous laquelle il était déposé ainsi que l'autel des sacrifices. C'était donc le centre religieux et politique des douze tribus errant dans le désert d'Arabie et le symbole de la présence de l'Éternel au milieu d'elles. — 5. La tribu de Lévi, à laquelle appartenaient Moïse et Aaron, et qui se distinguait par sa ferveur monothéiste (comp. Ex. XXXII, 26-28), fournissait les prêtres chargés du service de l'autel. — 6. D'autres règlements concernant le sabbat, les mariages, les lépreux, les mets défendus, achevaient de donner à la loi des Israélites son caractère distinct.

[1] A remarquer l'image du Dieu *jaloux* dont se sert le second commandement sous sa forme actuelle. Elle exprime fort bien le sentiment monothéiste qui considère comme un devoir de rendre un culte *exclusif* au seul vrai Dieu, comme un crime de le partager entre plusieurs divinités.

Digitized by Google

§ 17.

Moïse rencontra de nombreux obstacles dans la grossièreté et l'indolence du peuple qu'il venait d'arracher à la servitude et dans son penchant pour l'idolâtrie et même pour le polythéisme sémitiques. Lui-même mourut avant l'établissement du peuple en Canaan, mais laissant derrière lui une élite religieuse animée de son esprit et capable de le transmettre à la postérité.

1. L'Exode accomplie sous la direction du grand libérateur hébreu fut un de ces mouvements généreux qui peuvent emporter les peuples sur lesquels passe le souffle de la liberté. Après le premier élan, et lorsqu'on se trouve aux prises avec les difficultés inévitables de toute émancipation, il n'y a que les forts et les courageux qui persistent. La masse se prend à regretter l'insouciance et le bien-être matériel de la servitude. Moïse en fit plus d'une fois la triste expérience. Le peuple menaça de s'insurger pour avoir de l'eau, du pain, de la viande. Même quand il fut arrivé sur la frontière du pays qu'il devait occuper, le peuple montra peu d'ardeur pour une conquête dont il s'exagérait les dangers (Nom. XIII, 18-XIV.) — 2. Nourriture miraculeuse avec la manne (Ex. XVI), et les cailles (Nom. XI, 31.) L'eau jaillit du rocher frappé par la verge ou le sceptre de Moïse (Nom. XX, 10-11). On présume que la manne est la baie savoureuse d'un arbuste qui croissait en abondance dans le désert d'Arabie. Les cailles en hiver gagnent les pays chauds par troupes innombrables. L'art de découvrir et d'approprier les sources fait partie des qualités requises d'un conducteur d'armée ou de tribu dans les sables d'Arabie. — 3. C'est l'ascendant que Moïse avait gagné sur le peuple, qui, seul, maintenait le culte pur de Jehovah. Dès qu'il s'éloignait, le peuple redemandait à grands cris un Dieu visible, et adorait avec

Digitized by Google

transport la vieille idole sémitique, le veau ou le taureau d'or (Ex. XXXII, non pas, comme on le dit ordinairement, une imitation du bœuf Apis, lequel était adoré *vivant* par les Égyptiens). Aaron lui-même condescendait à ses vœux. Ou bien le peuple se laissait entraîner à adorer Baal (Nom. XXV) ou Moloch (Amos V, 26.) Le serpent d'airain que Moïse éleva au désert (Nom. XXI, 9), était-il aussi une condescendance momentanée de sa part? un symbole visible de l'Éternel? Comp. 2 Rois XVIII, 4. Ou bien plutôt une sorte de talisman devenu plus tard un objet d'idolâtrie? — 4. Cependant l'œuvre de Moïse ne fut pas anéantie. La conscience nationale, le patriotisme, la pureté morale furent désormais associés en Israël au nom et au culte de Jehovah. Le peuple s'aguerrit pendant ses quarante ans d'errements dans le désert par les combats qu'il dut livrer aux Amalécites, aux Cananéens du Sud, aux Madianites, et autres peuplades belliqueuses. — 5. Épisode de Balaam le devin, Nom. XXII — XXIV, — 6. Des hommes tels que Caleb et Josué s'inspirèrent complétement de l'esprit de Moïse et furent en mesure de continuer son œuvre.

§ 18.

Conduits par Josué, les Israélites franchirent le Jourdain et s'établirent victorieusement au milieu des populations cananéennes.

Passage du Jourdain à pied sec. Prise de Jéricho, dont les murs tombent au son des trompettes israélites. Victoire de Gabaon. Guerres heureuses contre les Cananéens du Nord et du Sud. Le tabernacle est fixé à Scilo et l'alliance avec Jehovah est renouvelée. Voy. le livre de Josué.

Digitized by Google

§ 19.

Après Josué le culte de Jehovah ne suffit pas pour maintenir l'unité nationale et se corrompit lui-même. Les tribus divisées, retombées en grande majorité dans l'idolâtrie et souvent dans le polythéisme, furent asservies aux Cananéens, aux Philistins, et autres peuples. Toutefois le patriotisme et la fidélité à Jehovah se réveillaient conjointement de temps à autre et suscitaient des héros libérateurs qui rétablissaient, au moins en partie, la liberté et la religion nationales (§ 17, 4). Ce furent les JUGES, dont le nom vient de ce que, par leur ascendant sur le peuple, ils exerçaient au nom de Jehovah une sorte de magistrature suprême. 1450-1109 avant J.-C.

1. Principaux Juges : OTHNIEL qui délivre les Israélites de l'E. asservis par les Mésopotamiens. — 2. ÉHUD, qui délivre son peuple des Moabites. — 2. Les Cananéens confédérés oppriment les Israélites qui se révoltent, conduits par BARAK et la prophétesse DÉBORAH. Voy. le beau cantique de Déborah, Juges v. — 3. Nouvel asservissement aux Madianites dont GÉDÉON triomphe. Première tentative d'instituer la royauté, éludée par Gédéon qui la refuse en véritable adorateur de Jehovah, seul roi d'Israël : ce qui ne l'empêche pas d'établir lui-même un culte idolâtrique (Jug. VI-VIII.) Après sa mort, un de ses fils, Abimélec, usurpe le pouvoir suprême et est tué sous les murs de Tébets. — JEPHTÉ délivre son peuple du joug des Hammonites. Immolation de sa fille (X, XI.) — 4. SAMSON, le juge danite, accomplit de grands exploits contre les Philistins. Premier exemple du *Naziréat* ou consécration particulière à Dieu. Le Naziréen ne boit rien de fermenté, laisse croître sa barbe et ses cheveux. Son mariage avec la philistine Delilah qui le livre à ses compatriotes. Samson aveugle meurt en faisant écrouler une salle pleine de guerriers philistins. — 5. Judicature d'HÉLI, désordres de ses deux fils,

Digitized by Google

Hophni et Phinées. Le jeune éphraïmite Samuel est élevé près du tabernacle. Guerre malheureuse contre les Philistins, qui tuent Hophni et Phinées et emportent l'Arche de l'alliance. Mort d'Héli.—6. SAMUEL, devenu grand, venge son peuple en infligeant aux Philistins une défaite signalée et est reconnu comme juge par tout Israël (1 Sam. I-VII.)

Samuel fut en quelque sorte le second fondateur de la nation d'Israël, à la fois prophète, prêtre et juge. C'est avec lui qu'apparaissent les *écoles de prophètes* ou s'entretient et se développe l'esprit monothéiste.

1. Samuel était, pour ainsi dire, un roi. Les Israélites voulurent avoir la royauté réelle. Le vieux juge, comme Gédéon, voyait dans un tel désir une infidélité à Jehovah. Mais il dut céder au vœu général et oignit Saül, benjaminite, au nom de l'Éternel. Le nouveau roi dirigea d'abord des guerres fort heureuses contre les Philistins et les Amalécites, mais il perdit bientôt l'appui de Samuel, dont il voulait s'émanciper, et le cœur de beaucoup de ses sujets par son humeur soupçonneuse et cruelle. Samuel oignit secrètement David, jeune berger de Juda, qui se distingua bientôt par son fameux combat contre le géant Goliath (1 Sam. XVII), et par son talent de chanteur à la cour de Saül, dont il était devenu le gendre et dont il calmait les accès d'humeur noire. David, en butte aux soupçons meurtriers de Saül, dut se réfugier chez les Philistins. Saül, toujours plus infidèle au jéhovisme pur, va consulter la devineresse d'Endor, succombe à Gilboé et est pleuré généreusement par David qui, à plusieurs reprises, avait respecté en lui l'oint de l'Éternel. Amitié touchante de David et de Jonathan (1 Sam. VIII-XXXI).

§ 20.

DAVID fut le roi par excellence de l'histoire d'Israël, malgré les fautes graves qui tachent sa mémoire. Il fit de Jérusalem la capitale du royaume, y transféra l'Arche de

Digitized by Google

l'alliance, maintint victorieusement l'indépendance de son peuple dont il agrandit le territoire et donna comme poëte et chanteur le modèle des hymnes religieuses d'Israël connues sous le nom de PSAUMES.

1. David, après la mort de Saül, ne fut d'abord reconnu que par la tribu de Juda, tandis qu'Isboseth, fils de Saül, régnait sur les autres tribus. Mais il fut assassiné et David fut reconnu roi par la nation entière. — 2. Guerres victorieuses contre les Philistins, les Moabites, les Syriens, les Édomites, les Hammonites, etc. — 3. La prospérité et le pouvoir absolu lui furent funestes. Il s'éprit d'un amour adultère pour Bath-Séba, femme d'Urie, un de ses meilleurs officiers, qu'il envoya à une mort certaine dans la guerre contre les Hammonites. Le prophète Nathan lui reprocha son crime en face. La corruption et la discorde s'introduisirent dans sa famille. Absalon, son fils, se révolta contre lui et il dut s'enfuir dans le Nord, mais ses vieilles troupes furent victorieuses des partisans d'Absalon qui mourut le soir même de sa défaite. — 4. Cependant David sut se relever par le repentir et mourut avec une renommée que le temps ne fit qu'accroître et qui, du moins dans le sud du pays, protégea toujours sa dynastie.

§ 21.

SALOMON, fils de David et son successeur, construisit le temple de Jérusalem, mais toléra les cultes étrangers et fit peser lourdement sur le peuple ses goûts fastueux et sensuels. Son règne fut long, paisible et brillant. A son nom et à sa renommée de sagesse pratique se rattache la poésie didactique d'Israël (les Proverbes, l'Ecclésiaste).

1. Le jeune prince, dès son avénement au trône, fit preuve d'une sagesse remarquable (son jugement dans la querelle des deux mères). Son alliance fut recherchée par les rois étrangers, particulièrement par le roi tyrien Hiram, qui lui envoya des

Digitized by Google

constructeurs et des artistes pour l'érection du temple. La reine de Sçaba vint du fond de l'Arabie pour être témoin de sa grandeur et de sa science. Il construisit aussi beaucoup de palais et chercha à s'entourer de tout le faste d'un grand souverain oriental. De là ses nombreuses femmes, parmi lesquelles se trouvaient beaucoup d'étrangères, ce qui l'induisit à tolérer et même à pratiquer des religions païennes. Probablement aussi ce roi désirait neutraliser l'influence des prophètes en affaiblissant le monothéisme, et peut-être rêvait-il la formation ultérieure de quelque grand empire sémitique. En tout cas, c'était une infidélité à la cause nationale et religieuse, et les lourds impôts qu'il prélevait sur le peuple indisposèrent contre la dynastie davidique le plus grand nombre de ses sujets, surtout ceux du Nord.

§ 22.

Après la mort de Salomon (975) le royaume se sépara pour toujours en deux parties, *le royaume de Juda* ou du Sud, qui resta fidèle à la maison de David, et *le royaume d'Israël* ou du Nord (Éphraïm) qui se choisit une autre dynastie.

1. Roboam, fils et successeur de Salomon, refusa de diminuer les impôts, ce qui amena la révolte du royaume des dix tribus du Nord. — 2. L'antipathie entre les tribus du Nord et celles du Sud remonte beaucoup plus haut et n'avait cessé que momentanément sous la direction de Samuel et de David. Le royaume du Sud comprenait les tribus de Juda et de Benjamin, ainsi qu'une partie de la tribu de Siméon. Le royaume du Nord, dont la tribu dirigeante était celle d'Éphraïm, était donc beaucoup plus étendu, mais aussi plus exposé aux ennemis du dehors, plus divisé, moins attaché au mosaïsme. — 3. L'Éphraïmite Jéroboam, qui déjà avait inquiété Salomon et avait dû s'enfuir en Égypte, fut rappelé par les Israélites du Nord et proclamé roi. Le nouveau souverain, pour rompre les liens religieux qui rattachaient tous les Israélites à l'arche de l'alliance et par conséquent à Jérusalem,

Digitized by Google

sans doute aussi pour plaire à ses sujets, rétablit le culte populaire du veau d'or à Béthel et à Dan. Ce n'était pas un culte polythéiste, c'était encore un culte national, mais c'était un culte idolâtre qui devait en amener de pires encore. 1 Rois XII; 2 Chron. XI, 13 suiv.

§ 23.

L'histoire du royaume d'Israël, jusqu'à sa destruction par les Assyriens, est une triste succession de guerres, de révolutions, de chutes religieuses, à peine interrompues par quelques moments de prospérité et d'amélioration relative. Il s'agit moins, dans ce royaume, du maintien et du développement du mosaïsme que de préserver le monothéisme national des envahissements du polythéisme sémitique (975-722).

1. Le royaume d'Israël fut de bonne heure en lutte réglée avec les Syriens, ses voisins, qui y faisaient à chaque instant des incursions dévastatrices. La dynastie de Jéroboam ne compta que deux rois, Nadab, son fils, ayant été tué par Bahasça, dont le fils Éla fut assassiné par Zimri, qui ne régna que sept jours. — 2. Sous Omri, Samarie fut construite (923) et devint la capitale du royaume. *Achab*, le 7e roi d'Israël, prince brave à la guerre, mais faible de caractère, sous l'influence de sa femme, la tyrienne Jézabel, favorisa le culte infâme de Baal et persécuta les prophètes (918-897).

3. C'est sous son règne que parurent les deux grands prophètes du Nord, ÉLIE et ÉLISÉE, ces héros du monothéisme, qui déclarèrent une guerre aussi courageuse qu'acharnée à l'idolâtrie étrangère. Leur histoire nous atteste la puissance de leur action, en nous montrant combien leur souvenir se transfigura dans les souvenirs populaires. Élie le prophète, nourri par les corbeaux près du torrent de Kérith, brave à chaque instant la colère d'Achab en venant lui reprocher en face son idolâtrie et sa ty-

Digitized by Google

rannie. Au Carmel, il confond les prêtres de Baal et les livre à la fureur du peuple. Jézabel ayant juré sa perte, il s'enfuit en Horeb, où il a une sublime vision (1 Rois XIX, 9-12) et revient en Israël où il s'attache Élisée comme disciple. Il prononce le jugement de Dieu sur la maison d'Achab en présence d'Achab lui-même, coupable de s'être emparé de la vigne de Naboth que Jézabel a fait lapider. Enfin il est enlevé au ciel sur un char de feu, laissant à Élisée son manteau et son esprit prophétique. — 4. Élisée fait aussi, comme Élie, de grands miracles, contribue à la délivrance de Samarie, assiégée par les Syriens, et fait exécuter par *Jéhu*, oint par les prophètes, la sentence divine rendue par Élie contre la famille d'Achab. Jéhu purge son royaume du culte de Baal, mais maintient le veau d'or. Du reste, ni Élie ni Élisée ne semblent avoir insisté pour renouer des liens religieux intimes avec Jérusalem. Élisée meurt sous le règne de Joas, qui délivra Israël du joug des Syriens, devenus depuis la mort de Jéhu, maîtres du pays. Le contact de ses os ressuscite un mort.

5. Sous le règne de ce *Joas* et de son fils *Jéroboam II* (844-780, 1re olympiade 776), le royaume d'Israël jouit d'une prospérité remarquable et le monothéisme reste en vigueur, mais toujours sous sa forme idolâtrique. Après la mort du dernier, l'ère des révolutions et des guerres malheureuses recommence. Le grand empire assyrien menace plus fortement encore que les Syriens l'indépendance nationale. Pul, roi d'Assyrie, rend tributaire le royaume des dix tribus (772). Sous Pékach, l'avant-dernier roi, Tiglath-Pélézer transporte en Assyrie une partie de la population. Hosée, assassin de Pékach et tributaire de Salmanasar, se révolte avec l'appui de l'Égypte. Salmanasar entre au pays d'Israël, s'empare de Samarie après un long siége et déporte presque toute la population dans ses États (722). Cette méthode paraît avoir été fréquente parmi les conquérants de la Haute-Asie, afin d'extirper les nationalités et de les absorber dans l'unité de l'empire. Depuis lors, on ne peut faire que des conjectures sur ce que sont devenues les dix tribus du Nord.

Digitized by Google

§ 24.

C'est principalement pendant la période qui va du schisme des dix tribus à la destruction totale des deux royaumes (975-588) que les PROPHÈTES d'Israël ont exercé leur ministère. Sans appartenir à une classe plutôt qu'à une autre de la population, les prophètes surgissent à chaque instant du sein du peuple, prêchant au nom de Jehovah « dont l'esprit les a saisis » contre les infidélités des princes, des prêtres et du peuple, contre l'idolâtrie et le formalisme, et maintenant, en dépit de toute opposition, un noyau d'Israélites fidèles, parfois prépondérant, plus souvent comprimé, mais qui emporte avec lui l'avenir de la nation et de l'humanité.

1. Les prophètes d'Israël sont les vrais successeurs de Moïse, bien plus que les Lévites, trop souvent infidèles à leur mission. Il serait faux de considérer les prophètes comme des devins de profession, des faiseurs de prédictions, capables d'annoncer à coup sûr et en détail les événements les plus lointains. *Prophétiser* est toute autre chose que *prédire*. Si leur supériorité religieuse et morale leur permit bien souvent de discerner l'avenir avec une justesse qui explique le nom de *voyants* que le peuple leur avait donné, là n'était pourtant pas leur principale fonction. Avant tout ils étaient prédicateurs, censeurs et consolateurs; ils travaillaient à purger le pays du polythéisme, de l'idolâtrie, à inculquer à tous qu'il n'y avait de salut que dans la fidélité à Jehovah.—2. En face des prêtres, ils représentaient la libre conscience, puisqu'ils ne relevaient que de Dieu parlant à leur âme. En face des rois, ils étaient l'opposition religieuse et honnête et limitaient par leur autorité, ordinairement subie même par des princes idolâtres, la tyrannie royale qui autrement eût été sans frein. Au peuple, ils disaient sans ménagement et sans peur la vérité qui lui déplaisait. Leur prédication poétique, ardente,

Digitized by Google

pleine de symboles et d'énergiques images, s'imposait ainsi à tous, même aux récalcitrants. Au fond, la conscience nationale était avec eux, et de là leur force. On les détestait, mais on les écoutait. — 3. Un de leurs traits communs, qui dérive de la sincérité de leur piété, c'est leur opposition au *formalisme*, à cette tendance funeste qui consiste à regarder l'accomplissement mécanique, extérieur, des cérémonies légales comme tenant lieu de la pureté du cœur et de l'obéissance réelle à la volonté de Dieu. Comp. Ésaïe, I, 11 suiv.; XXIX, 13; LVIII; Jérémie, VI, 20 suiv.; VII, 3 suiv.; Osée VI, 6; Amos V, 21; Michée VI, 6 suiv. — 4. Les idées fondamentales de la prédication des prophètes et qui se retrouvent plus ou moins développées chez eux tous selon les temps et les circonstances, peuvent se ramener à ces trois thèses : 1° Israël a été choisi par le seul vrai Dieu qui en a fait son peuple de prédilection; 2° malheureusement Israël, par ses infidélités, s'est rendu indigne des faveurs divines; 3° mais Dieu, dont la fidélité est éternelle, après avoir purifié son peuple par l'épreuve, réalisera ses promesses en suscitant un roi de la maison de David (*le Messie*) qui vengera Israël de ses ennemis, détruira toute idolâtrie et fera régner partout la justice et la vérité. — 5. Des passages tels que Gen. IX, 27; XII, 3, montrent que le pressentiment d'une grande destinée historique, en rapport avec sa supériorité religieuse, remonte fort loin dans la famille d'Abraham. C'est ce pressentiment qui se précise et prend un corps dans l'espérance messianique des prophètes. Comp. Joel II, Ésaïe II, Zacharie XII-XIV; Sophonie III; Jérémie XXXI, 21 suiv.; Ézéch. XXXIV, 20 suiv.; XXXVI, XXXVII; Ésaie XLIX, LII, LIV, LVI, LIX, 17-21; LX-LXVI. Depuis la séparation, le temps de David paraît l'âge d'or ou l'âge-type de la monarchie israélite, et la croyance se forme qu'un rejeton de David sera le Messie espéré. Comp. Osée III, 5; Amos IX, 11; Michée, V, 1 suiv.; Jérém. XXIII, 5 suiv.; XXXIII, 15; Ézéch. XXXIV, 23 suiv.; Zach. III, 8; VI, 12. — 6. Il y avait donc dans la prédication des prophètes, comme dans la loi de Moïse, un élément politique et temporel joint à un élément spirituel. Le règne futur de la justice et de la vérité était certain pour eux, mais s'associait toujours à la grandeur et à la prospé-

Digitized by Google

rité d'Israël. C'est le mélange que l'Évangile devait séparer. — 7. Les plus anciens prophètes n'écrivaient pas leurs prophéties et on ne les a pas écrites. D'Élie et Élisée eux-mêmes, nous n'avons qu'une tradition populaire. C'est depuis l'an 800 environ que l'on commence à rédiger par écrit des discours prophétiques.

§ 25.

L'histoire du royaume de Juda jusqu'à sa destruction par les Chaldéens, quoique moins constamment triste que celle du royaume d'Israël, présente toutefois des caractères analogues. La principale différence est que le mosaïsme ou le monothéisme pur fut implanté définitivement dans une partie notable de la population (975-588).

1. Sous *Roboam*, Sisak, roi d'Égypte, envahit et pilla le royaume. Asa son petit-fils revint au monothéisme de David, défendit le culte des idoles et résista victorieusement à une seconde invasion égyptienne. — 2. *Josaphat*, son fils, fut aussi un prince fidèle. La campagne contre les Syriens en compagnie d'Achab fut malheureuse, mais il remporta de grands succès dans ses guerres avec les peuples voisins de Juda. Après lui Joram, gendre d'Achab, dominé par sa femme *Athalie*, et Achazia son fils favorisent le polythéisme. A la mort du dernier, Athalie fait périr ses petits-enfants, à l'exception de Joas qu'on réussit à cacher. L'idolâtrie, le polythéisme triomphent partout. Mais une révolution monothéiste éclate en faveur de *Joas*, qui remonte sur le trône de ses pères. Vers la fin de son règne, Joas est lui-même infidèle au Dieu d'Israël, de même que son fils Amazias et son petit-fils Hozias qui se distingue à la guerre, mais veut usurper la sacrificature. Jotham revient au monothéisme, mais le peuple reste adonné à l'idolâtrie, et son successeur Achaz sacrifie un de ses fils à Moloch. Son royaume devient tributaire de l'Assyrie. — 3. Sous *Ézéchias* (725, fondation de Rome 753) une puissante réaction monothéiste restaure le culte exclusif de Jehovah. On commence à

Digitized by Google

proscrire le culte des *hauts-lieux* qui jusqu'alors avait été toléré par les princes les plus pieux et qui remettait toujours le monothéisme en question (§ 14, 2). Cependant les Assyriens envahissent le pays. Malgré sa soumission première, Ézéchias s'efforce de résister à l'oppression étrangère. Jérusalem, assiégée par une très-forte armée, va succomber, mais en une nuit l'armée assyrienne a fondu comme si l'ange de l'Éternel l'eût exterminée. C'est sous le règne d'Ézéchias qu'a lieu la destruction du royaume des dix tribus par Salmanasar. Un certain nombre d'Israélites fidèles du Nord, échappés à la déportation, viennent dans le royaume de Juda renforcer le parti monothéiste. Vers le même temps les rois d'Assyrie envoient des colons occuper les terres devenues désertes du royaume du Nord, ceux-ci se mêlent au reste des habitants et en adoptent le monothéisme en tant que religion de la *contrée* (ils l'adoptent donc au point de vue païen). De là les *Samaritains*, si détestés depuis par les Juifs, 2 Rois XVII, 24-33. — 4. *Manassé*, successeur d'Ézéchias, favorisa de nouveau l'idolâtrie et fut emmené captif à Babylone, d'où il revint converti, mais dépendant. Amon, roi idolâtre, a pour successeur *Josias*. C'est sous le règne de ce dernier que le mosaïsme arriva dans le royaume de Juda à son complet développement. Josias proscrivit toute espèce d'idolâtrie, abolit le culte des *hauts-lieux* revenu après Ézéchias, fit lire publiquement un livre de la Loi trouvé par le sacrificateur Hilkija et tint la main à ce qu'on en observât strictement les prescriptions. Ce roi périt dans une bataille contre les Égyptiens. Son fils Joachaz fut emmené en Égypte, dont le Pharaon établit Jéhojakim comme roi de Juda. Celui-ci se montra favorable à l'idolâtrie et persécuta le prophète Jérémie qui ne prévoyait que trop sûrement la ruine de sa pauvre patrie. — 5. Du temps de Josias, l'empire assyrien de Ninive s'était démembré, mais il avait été remplacé par l'empire chaldéen de Babylone, plus redoutable encore et en guerre avec l'Égypte. Jéhojakim, allié du Pharaon, fut par cela même en butte aux attaques des Chaldéens. *Nébucadnetzar*, leur roi, prit Jérusalem et déporta à Babylone un certain nombre de Juifs. Jéhojakim, devenu tributaire, se révolta trois ans après et mourut, laissant le trône à son fils Jéhojakin qui ne

Digitized by Google

vécut que trois mois. Jérusalem fut de nouveau prise par les Chaldéens, et son roi, ainsi que les principaux habitants, transféré à Babylone (599). *Sédécias*, oncle de l'ex-roi, fut mis à sa place par le vainqueur, voulut se soustraire au joug et persécuta Jérémie dont le patriotisme éclairé conseillait de se soumettre aux Chaldéens. Après un siége de deux ans, Jérusalem fut encore prise, mais le vainqueur cette fois fut impitoyable. Sédécias eut les yeux crevés, Jérusalem, ses murs, son temple furent brûlés, un gouverneur fut établi sur les quelques habitants laissés pour cultiver la terre, et presque toute la population fut emmenée en exil sur les bords de l'Euphrate (588). — 6. Les prophètes les plus remarquables pendant cette période sont *Michée* (sous Ézéchias), *Ésaïe* sous Jotham, Achaz et Ézéchias, *Jérémie* sous Josias et ses successeurs, *Sophonie* et *Habakuk* sous Josias. Jérémie dut partir pour l'Égypte avec un certain nombre de Juifs qui avaient tué le gouverneur établi par les Chaldéens. *Ézéchiel* fit partie de la seconde déportation.

Digitized by Google

CHAPITRE V.

Le Judaïsme.

§ 26.

La captivité de Babylone fit sortir un peuple nouveau, le peuple JUIF, de l'ancien Israël ruiné par ses divisions et dispersé par l'exil. C'est au sein des descendants de Juda, revenus de Babylone, que le monothéisme mosaïque devint irrévocablement la religion d'un peuple entier et offrit ainsi à la religion universelle le terrain dont elle avait besoin pour prendre pied et se répandre dans le monde.

1. Il ne faut pas confondre les Juifs avec les Hébreux ou Israélites. Les Juifs (du latin *judæi*, fils ou habitants de Juda) sont à proprement parler le peuple formé par les familles de Juda qui revinrent de l'exil avec le pieux désir de servir le Dieu de leurs pères sur la terre sacrée « qu'il avait choisie pour y mettre son nom. » Ils sont donc le reste, l'extrait monothéiste du vieil Israël, criblé en quelque sorte par les événements, mais se survivant à lui-même dans ce qu'il avait de plus élevé et de plus durable, son monothéisme.

2. Dans l'exil les Juifs, du moins les meilleurs, se sentirent animés d'un zèle nouveau pour leur religion et, attribuant leurs malheurs à leurs infidélités, voyant dans leur ruine totale la pleine con-

Digitized by Google

firmation des menaces des prophètes, ils espérèrent que la miséricorde divine leur rendrait, après les jours d'épreuve, leur liberté et leur patrie.

3. Le patriotisme et la foi ne doivent, en effet, jamais abdiquer devant les événements. L'empire chaldéen dut à son tour succomber sous les coups du conquérant perse *Cyrus*, qui s'empara de Babylone (festin de Balthazar, Dan. v), et qui autorisa les juifs à retourner dans leur patrie (536). Mais il s'en fallut de beaucoup que tous les exilés profitassent de cette permission. La plupart restèrent dans le pays où de nouvelles habitudes, de nouveaux intérêts les retenaient désormais. Ce furent les plus pieux qui revinrent par troupes peu nombreuses, la première conduite par Jésuah et *Zorobabel* (536), une autre par le prêtre et scribe *Esdras* (458), une autre encore par *Néhémie* (445), etc., assez nombreuses toutefois pour dominer moralement les Juifs restés dans le pays. Les prophètes *Aggée* et *Zacharie* furent aussi du nombre. Ils s'occupèrent de relever le temple et les murs de la ville, mais ils eurent beaucoup à lutter contre les *Samaritains* (§ 25, 3) qui, piqués d'avoir vu leurs offres d'association repoussées, leur suscitèrent une foule d'obstacles à la cour. Ils réussirent enfin, et les directeurs de cette restauration s'appliquèrent à conformer strictement le culte et les mœurs à la loi désormais réunie et complète dans toutes ses dispositions. — 4. Sans indépendance politique, mais jouissant sous le gouvernement assez doux et sympathique des rois de Perse d'une grande liberté intérieure, trop peu nombreux encore pour songer à jouer de nouveau un grand rôle, les Juifs se concentrèrent sur cette tâche obscure et féconde. Le sacerdoce s'organisa complétement, le souverain sacrificateur se vit à la tête d'un nombreux clergé. Le *Sanhédrin* ou grand conseil national, composé des principaux sacrificateurs, de docteurs de la loi et de notables de Jérusalem, décida souverainement des causes civiles et religieuses. — 5. Les Samaritains élevèrent de leur côté un temple sur le mont Garizim, près de Sichem, non loin d'un ancien campement de Jacob (comp. Gen. XXXIII, 18-20, Deut. XXVII, 12), et la vieille hostilité entre le Nord et le Sud d'Israël reparut dans l'antipathie réciproque des Juifs

Digitized by Google

et des partisans de Garizim. Mais les Juifs avaient une supériorité marquée sous tous les rapports et, à la fin de la période, le noyau samaritain était depuis longtemps déjà entouré de populations fidèles au temple de Sion. — 6. La Judée suivit le sort de l'empire perse lors des conquêtes d'Alexandre (332), et l'état de choses que nous venons de décrire, ne changea pas notablement lors du partage de son empire entre ses généraux, bien que leur domination se fît plus rudement sentir que celle des rois perses. Les Juifs furent d'abord soumis aux Ptolémées, rois d'Égypte (depuis 301), puis aux Séleucides, rois de Syrie (depuis 176.) La population juive avait beaucoup augmenté. En même temps, à Alexandrie et à Antioche, la colonie juive acquérait une importance considérable.

7. Une série d'événements fort graves vint prouver la solidité pour jamais conquise par le monothéisme dans le cœur même du peuple juif. Le roi de Syrie, *Antiochus Épiphane* (depuis 175), voulut extirper la religion juive et espéra *gréciser*, habituer aux mœurs et aux idées grecques, les habitants de la Judée comme ses prédécesseurs y avaient réussi avec les Syriens. Une statue de Jupiter Olympien fut érigée dans le temple de Jérusalem. Si, comme toujours dans des cas semblables, Antiochus rencontra de l'appui dans une partie de la population, le reste se montra intraitable, et ce même peuple juif, qui jadis avait à chaque instant abandonné sa religion nationale pour les cultes étrangers, soutint une lutte désespérée pour la maintenir contre les armées envoyées pour le soumettre. Une famille de héros, les *Macchabées*, de la race des Asmonéens, le conduisit à la victoire. *Judas Macchabée* reprit Jérusalem, purifia le temple et força Antiochus à conclure la paix. Celui-ci mourut et la guerre recommença avec des alternatives de revers et de succès entre les rois syriens et les Macchabées. Enfin *Simon* (142) fit reconnaître la complète indépendance du peuple juif par le roi Démétrius, et reçut des Juifs reconnaissants le principat héréditaire. Son successeur, Jean Hyrcan, vainqueur des Édomites (Iduméens) et des Samaritains dont il détruisit le temple, rétablit presque l'ancien royaume de David (135-107). Mais après lui commença la

Digitized by Google

décadence. Avec Aristobule I l'intrigue et la corruption régnèrent. La rivalité d'Hyrcan II et d'Aristobule II fournit aux Romains, dont l'empire supplantait en Orient celui des Grecs, l'occasion de s'immiscer dans les affaires juives. Pompée arriva à Jérusalem l'an 63. L'Iduméen Antipater fut préposé par lui comme tuteur au dernier Macchabée, Hyrcan. *Hérode le Grand*, fils d'Antipater, (34 av. J.-C.), fut nommé roi avec l'alliance apparente, sous la suprématie réelle du sénat romain. Son origine iduméenne, son despotisme, sa cruauté indisposèrent le peuple juif malgré les efforts qu'il fit pour lui plaire en reconstruisant le temple sur un plan grandiose. Mais son habileté consommée lui valut un règne incontesté, non sans gloire, de trente années. — 8. A sa mort, ses fils, avec l'approbation de l'empereur Auguste, se partagèrent ainsi son royaume : *Archélaüs* eut l'Idumée, la Judée et la Samarie; *Hérode Antipas*, la Galilée et la Pérée (Palestine du Nord); *Philippe*, les pays situés au N.-E. du Jourdain, savoir : la Batanée, la Gaulonite et la Trachonite. Mais, l'an 6 de notre ère, Archélaüs ayant provoqué le mécontentement impérial fut détrôné, exilé en Gaule et son royaume rattaché au proconsulat de Syrie avec un procurateur spécial, assisté d'une garnison romaine, pour gouverneur. Toutefois, à l'exception du tribut à payer au fisc impérial et de certains droits de souveraineté réservés au procurateur (tels que celui de prononcer en dernier ressort dans les causes capitales), l'indépendance religieuse et civile du peuple juif était encore à peu près respectée.

9. Ainsi, lorsque Jésus-Christ commença à prêcher l'Évangile, l'état politique du pays était celui-ci : Au N.-E., Philippe; au N., Hérode Antipas, dont Jésus, comme Galiléen, était le sujet; au Sud, le procurateur romain, chargé d'administrer et de surveiller la Samarie, la Judée et l'Idumée.

§ 27.

Dans la période qui s'écoula depuis le retour de la captivité (536) jusqu'à Jésus-Christ, le JUDAÏSME proprement dit

Digitized by Google

se constitua avec son profond attachement au passé d'Israël, mais aussi avec les nouvelles croyances et institutions qui le distinguent de l'ancien mosaïsme.

C'est une distinction qu'il est essentiel de bien comprendre, si l'on ne veut pas confondre deux situations bien différentes. C'est aussi de cette manière seulement que l'on peut se faire une idée claire de l'état réel dans lequel Jésus trouva les esprits et les choses dans sa patrie.

§ 28.

Le *sacerdoce* et le *culte* lévitiques furent rétablis conformément à la loi de Moïse étendue et développée par les prescriptions successives dont l'ensemble avait été réuni dans les *livres de la loi.*

1. Jusque sous Josias des faits nombreux démontrent que le sacerdoce n'avait jamais été organisé d'une manière rigoureusement conforme aux prescriptions légales. — Nous donnons ici le tableau résumé du culte lévitique, tel qu'il devait être conformément à ces prescriptions.

2. Le *Souverain Sacrificateur* ou Grand-Prêtre était censé le médiateur entre le peuple et Dieu. — 3. Le *Temple* avait des portiques spéciaux se rapprochant toujours plus du sanctuaire : 1° pour les étrangers ou *Gentils* ; 2° pour les femmes israélites ; 3° pour les hommes ; 4° pour les prêtres. Dans le portique des prêtres était l'*autel des sacrifices* et la *mer d'airain*, grand carré de métal creusé, destiné aux ablutions et porté par des veaux d'airain. Puis venait le *sanctuaire* proprement dit, avec les flambeaux, la table aux pains de proposition et l'autel des parfums. Enfin, et séparé du reste par un rideau, venait le *Saint des Saints* où se trouvait l'Arche de l'Alliance (§ 16, 4), et où le Grand Prêtre ne pénétrait qu'une fois l'an, le jour des expiations. Sur le couvercle ou *propitiatoire* de l'arche (qui, ce jour-là, était aspergé du sang du sacrifice), étaient deux *chérubins* se faisant face, entre les-

Digitized by Google

quels Dieu était censé particulièrement présent. Les chérubins sont des animaux symboliques destinés à figurer la puissance et l'activité universelle de Jehovah. On n'est pas très-sûr de la forme qu'ils avaient dans le Temple, si ce n'est qu'ils étaient ailés et se rapprochaient plus ou moins des sphynx d'Égypte et des taureaux ailés de Babylone. Il est d'ailleurs difficile de dire jusqu'à quel point cette description de l'arche telle qu'elle devait être avant la captivité est conforme à ce qu'on fit lors de la restauration. — 3. Les *temps consacrés* étaient, outre le *sabbat* hebdomadaire : 1° La *nouvelle lune* du septième mois ; 2° *l'année sabbatique* revenant tous les 7 ans, pendant laquelle la terre devait se reposer ; 3° l'année du *Jubilé*, revenant tous les 50 ans, et dans laquelle les terres vendues devaient retourner à la famille qui en était primitivement propriétaire. Cette loi paraît n'avoir été que très-peu observée. Il y avait de plus 4 grandes fêtes annuelles : 1° La *Pâque*, célébrée le jour de la pleine lune du premier mois du printemps, fête des prémices et souvenir de la sortie d'Égypte. L'agneau pascal devait être mangé dans chaque famille avec du pain sans levain et des herbes amères. 2° La *Pentecôte*, fête des moissons et souvenir de la législation promulguée au Sinaï. 3° Les *Tabernacles*, fête d'automne et souvenir du séjour au désert. On logeait alors sous des tentes de feuillage. 4° Le *Jour des expiations*, dans lequel le peuple entier témoignait son repentir à Dieu pour les péchés commis et implorait sa miséricorde. Le *bouc émissaire*, chargé des péchés du peuple par l'imposition des mains du grand-prêtre, était conduit au désert et chassé dans les solitudes. Plus tard, on ajouta encore à ces fêtes légales celle des *Purim*, un mois avant la Pâque (fête de printemps, peut-être établie en mémoire du retour de Babylone, rattachée par le livre d'Esther à la délivrance des Juifs menacés d'extermination par Aman), et celle de la *Purification* du Temple. — 4. Enfin, le Judaïsme maintint et renforça encore par ses interprétations minutieuses les lois relatives à la souillure, aux viandes défendues et aux dîmes.

Digitized by Google

§ 29.

L'un des plus grands changements apportés par l'exil fut l'institution des SYNAGOGUES ou réunions de prière et de méditation.

1. La captivité, en privant les Juifs de leur temple et du culte cérémoniel, les poussa d'elle-même à organiser de telles réunions, afin d'entretenir leur foi et leurs espérances communes. Il n'est pas question de synagogues avant la captivité, bien qu'il soit probable que les *écoles de prophètes* eussent déjà réalisé quelque chose de semblable. — 2. On ne saurait exagérer les immenses conséquences de cette féconde innovation. C'est la naissance du culte en esprit et en vérité, sans sacrifice matériel et sans sacerdoce. Le judaïsme avec ses synagogues put se maintenir et se propager partout. — 3. Elles répondaient à un besoin trop réel pour cesser avec l'exil. Sans prétendre rivaliser avec le temple, elles se multiplièrent à Jérusalem, dans toute la Judée, partout où il y eut des Juifs. Chaque jour de sabbat la population de chaque localité se rassemblait dans la maison de prière sous la présidence d'*anciens* choisis dans son sein, ayant à leur tête le *chef de la synagogue*. — 4. Le culte de la primitive Église, celui de l'Église évangélique dérivent de celui des synagogues.

§ 30.

Le même besoin de maintenir et de nourrir la foi commune présida au rassemblement des livres historiques et religieux du passé d'Israël, c.-à.-d. à la formation du *canon de l'Ancien Testament* qui est le livre sacré du peuple juif.

1. Avant la captivité, il y avait déjà des livres religieux en possession d'une autorité plus ou moins grande, mais rien de rassemblé ni de fixe. Le *canon* (d'un mot grec signifiant *règle*) fut

Digitized by Google

formé dans les siècles qui suivirent l'exil et réunit les livres historiques et religieux que l'on considéra comme devant régler la foi et la vie des fidèles. La tradition juive a attribué sa clôture à Esdras, dont elle fit une sorte de second Moïse et qui sans doute eut une très-grande part à l'œuvre générale de la restauration, mais qui n'a pu rassembler des livres écrits après lui comme quelques-uns de ceux qui composent l'Ancien Testament (Daniel, Esther, certains psaumes). Comme il arrive d'ordinaire dans la réunion de plusieurs livres en un seul corps d'écrits sacrés, ce fut peu à peu, à mesure que les différents livres furent connus et trouvés conformes à la conscience religieuse du peuple en général, qu'ils furent annexés à la Loi.

Les Juifs, au temps de Jésus-Christ, divisaient leurs livres sacrés en trois classes : 1° la *Loi*; 2° les *Prophètes*; 3° les *Psaumes* ou *Hagiographes*.

3. I. La *Loi* avec son introduction et ses accompagnements historiques formait les cinq livres du Pentateuque. Sous sa forme actuelle, le Pentateuque provient de la combinaison de plusieurs documents.

4. A. La *Genèse* renferme la vieille tradition hébraïque sur les origines du monde et de l'humanité, et l'histoire des patriarches du peuple d'Israël. C'est là surtout qu'on peut distinguer un vieux document *élohiste*, dont l'auteur sait fort bien que Jehovah ne fut adoré sous ce nom qu'à partir de Moïse, et un autre document *jehoviste* à qui cette distinction est inconnue et dont le rédacteur définitif s'est servi pour compléter le premier. — 5 B, C, D. L'*Exode*, le *Lévitique*, les *Nombres* sont la continuation de la Genèse, mais de plus en plus le contenu légal prédomine sur le contenu historique. — 6. E. Le *Deutéronome* est un livre à part, plus moderne que les précédents, qui résume l'histoire et la législation mosaïques, en développant celle-ci sous forme *parénétique* ou exhortante. C'est comme une prédication en forme de loi. Il doit dater des derniers temps de la monarchie. § 25, 4

7. II. Les *Prophètes* comprenaient A les livres historiques dont on attribuait la rédaction à des prophètes, et B les prophéties proprement dites.

Digitized by Google

8. A. 1° *Josué*, récit de la conquête de Canaan. Vieux fragments poétiques se présentant çà et là (p. e. x, 13 est emprunté textuellement à un recueil de chants héroïques, le livre du *Brave* ou du *Juste*. Comp. Nom. xxi, 14, où il est question d'un autre recueil analogue, le livre des *Guerres de Jehovah*). — 9. 2° Le livre des *Juges* est une combinaison de vieux fragments, dont plusieurs remontent très-haut, p. e. le cantique de Déborah (ch. v), relatifs à l'époque des juges.—10. 3° *Ruth*, touchante histoire champêtre relative aux ancêtres de David. — 11. 4° Les deux livres de *Samuel* (1 Rois chez les Juifs) contiennent l'histoire de ce juge et de la monarchie jusqu'à la mort de David. — 12. 5° Les deux livres des *Rois* (2 Rois chez les Juifs) contiennent l'histoire de Salomon et celle des deux royaumes jusqu'à leur destruction. Les sources en sont tantôt les annales du royaume, tantôt, surtout pour le Nord, la tradition populaire.

13. B. Les *prophètes*, proprement dits, désignent les livres contenant les discours des prophètes, rédigés soit par eux-mêmes, soit par leurs disciples. On les distingue en *petits* et *grands* prophètes, ces derniers étant Ésaïe, Jérémie et Ézéchiel. Nous les rangerons, autant que possible, dans l'ordre chronologique.

14. Dans la période *syro-assyrienne*, quand Israël a principalement à combattre les Syriens et les Assyriens (800-700), 1. *Joel* (vers 800), à l'occasion du fléau des sauterelles, exhorte le peuple à la repentance. — 15. 2. *Amos*, berger juif (aussi vers 800) prêche en Israël, sous Jéroboam II, contre le luxe et l'idolâtrie. — 16. 3. *Osée* (vers 780) reproche au royaume d'Israël ses infidélités à Dieu. — 17. 4. *Michée*, contemporain d'Ésaïe (après 730) prophétise à l'occasion des dangers que court sa patrie entre l'Égypte et l'Assyrie. — 18. 5. *Ésaïe*, peut-être le plus grand des prophètes (de 759 à 700). Ses prophéties, sous leur forme actuelle, contiennent des fragments d'autres prophéties qui ont été combinés avec les siennes, surtout les chap. xl-lxvi. On peut désigner comme lui appartenant certainement i-xii; xiv, 24-xxiii; xxviii-xxxiii.

19. Dans la période *chaldéenne* nous citerons 6. *Nahum* qui prophétise la ruine de Ninive (vers 630). — 20. 7. *Sophonie*

Digitized by Google

(sous Josias, vers 620) prévoit la ruine de Jérusalem et les temps messianiques — 21. 8. *Habakuk*, plaintes à l'Éternel et réponse, du temps de l'oppression chaldéenne, vers 605. — 22. 9. *Jérémie*, de famille sacerdotale, prêcha depuis 629 jusqu'à la destruction de Jérusalem, que ses sages avis eussent conjurée, prophète du patriotisme souffrant, méconnu, plus orateur que poëte. — 23. 10. *Ézéchiel* (594-572) suivit les exilés sur la terre étrangère, remarquable par son goût pour l'allégorie et la vision, quelque chose de babylonien dans ses images. — 24. 11. Le second *Ésaie*, c.-à.-d. l'auteur inconnu des chap. XL-LXVI du livre actuel d'Ésaïe, digne de ce rapprochement par la sublimité de ses inspirations. La description du *serviteur de Jehovah*, expiant à cause de sa fidélité même les péchés de son peuple (LII, 13-LIII), a pu être nommé *un cinquième évangile* et le « premier hymne à la douleur. »

25. Les prophètes postérieurs à l'exil sont :—12. *Haggée*, compagnon de Zorobabel (vers 520).—13. *Zacharie*, de même. Toutefois depuis le ch. IX les prophéties qui lui sont attribuées remontent à un temps antérieur.—14. *Malachie*, contemporain de Néhémie (vers 440), prophétise contre le sacerdoce corrompu. — 15. *Abdias* prophétise contre les Édomites, époque incertaine. — 26. 16. *Jonas*, récit légendaire, basé sur une tradition du Nord concernant un vieux prophète (2 Rois XIV, 25), voulant expliquer par la miséricorde divine le non-accomplissement de certaines prédictions contre les villes étrangères; quelque malveillance contre le caractère prophétique, quelquefois compromis par ceux qui s'en prétendaient revêtus (les *faux prophètes*, Jér. XXIII, 14; Ézéch. XIII, 2, etc.), se fait jour dans ce livre étrange. Le psaume reproduit II, 3-10, chant de reconnaissance d'un naufragé échappé à la fureur des flots, n'est pas en harmonie avec la situation supposée du prophète.

27. III. Les *Psaumes* ou *Hagiographes* (saints écrits) forment une troisième collection composée de livres d'édification et nommée d'après le livre qui l'ouvrait.

28. 1. Les *Psaumes* proprement dits sont un recueil de 150 hymnes religieuses composées à différentes époques, depuis

Digitized by Google

David jusqu'au temps des Macchabées (5 collections distinctes I-XLI, XLII-LXXII, LXXIII-LXXXIX, XC-CVI, CVII-CL). L'épigraphe *Psaume de David* ne signifie pas en soi que le psaume est de David lui-même, mais qu'il est composé dans l'esprit et d'après le modèle de ceux de David.—29. 2. Les *Proverbes*, collection de sentences tantôt isolées, tantôt liées, formée par 5 collections distinctes : I-IX, éloge de la sagesse; X-XXIV proverbes isolés; XXV-XXIX, paroles des hommes d'Ézéchias; XXX, paroles d'Agur; XXXI, paroles de Lémuel.—30. 3. Le *Cantiques des cantiques*, charmant poëme idyllique du Nord, chantant très-probablement la résistance d'une jeune villageoise aux offres séduisantes de Salomon, incompris par la suite et rangé dans le canon, parce qu'on crut y voir la description allégorique de l'amour de Dieu pour le peuple d'Israël. Les chrétiens à leur tour y virent celle de l'amour du Christ pour son Église. — 31. 4. L'*Ecclésiaste* ou le Prédicateur, traité de morale fondée sur la vanité de toute chose, respirant une mélancolie sceptique, mais maintenant toutefois la crainte de Dieu comme le tout de l'homme. — 32. 5. *Job*, poëme didactique, ayant pour but de résoudre la question de savoir comment les souffrances du juste sont compatibles avec l'équité divine. Le poëte conclut à la soumission fondée sur l'incompréhensibilité des voies de Dieu. Les trois amis de Job représentent le vieux point de vue sémitique d'après lequel tout malheur est la punition d'une faute. — 33. 6. Les *Lamentations* de Jérémie sur la ruine de Jérusalem. — 34. 7. *Ester*, récit d'un événement du temps de la domination persane pour expliquer l'origine de la fête des Purim. — 35. Les quatre livres suivants étaient aussi rangés par les Juifs parmi les Hagiographes à cause de leur date plus moderne.—8. Les deux livres des *Chroniques* (ou *Paralipomènes*) sont une répétition de l'histoire de la monarchie, rédigée après la captivité dans l'esprit sacerdotal (en quoi ils se distinguent des livres de Samuël et des Rois où règne plutôt l'esprit prophétique). — 36. 9 et 10. Les livres d'*Esdras* et de *Néhémie*, racontent l'histoire des premiers temps de la restauration. — 37. 11. *Daniel*. Ce livre date de l'époque d'Antiochus Épiphane (164). L'auteur raconte la vie d'un prophète de ce nom au temps

Digitized by Google

de l'exil (Ézéch. XXVIII, 3), modèle de fidélité à la loi (I-VI), puis des visions apocalyptiques (révélatrices), annonçant la prompte venue de l'oppresseur (Antiochus), mais aussi l'approche du règne messianique. Ce livre fermait le canon juif.

Plus tard les juifs d'Alexandrie et les chrétiens (ceux-ci avec quelque hésitation toutefois jusqu'à la Réforme) y joignirent les *Apocryphes*, livres écrits en grec dans un intérêt historique ou édifiant. Tels sont les 2 livres des *Macchabées* racontant l'histoire du peuple juif pendant la guerre de l'indépendance; *Judith*, livre probablement écrit pour encourager les Juifs lors de leur dernière révolte sous Adrien (118 ap. J.-C.); *Tobie*, roman dont la scène se passe au temps de l'exil assyrien et qui représente en réalité la piété légale et étroite du judaïsme contemporain de Jésus-Christ; le livre de Jésus Sirach ou l'*Ecclésiastique*, recueil de sentences imitant le genre des Proverbes; la *Sapience*, attribuée à Salomon, monument de la philosophie juive-alexandrine; enfin quelques additions aux livres de Jérémie, de Daniel et d'Ester.

§ 31.

L'institution des synagogues, la réunion des Livres saints d'Israël, l'emploi de ceux-ci dans le culte de celles-là comme moyen d'édification et texte d'explications donnèrent naissance à une classe d'hommes qui, sans être prêtres, s'occupèrent pourtant spécialement des choses religieuses et acquirent bientôt une grande influence parmi les Juifs. Ce furent les SCRIBES.

1. Les Scribes datent aussi de l'exil. Esdras (VII, 12) porte déjà ce nom qui vient de ce que leur fonction proprement dite consistait à transcrire et à expliquer l'Écriture sainte. Comme la Loi était religieuse et civile, les Scribes étaient théologiens et juristes. On ne sait pas très-bien comment ils étaient organisés. On sait seulement par le Nouveau Testament qu'il y en avait un peu partout dans le pays juif. Ils jouissaient d'un grand crédit auprès

Digitized by Google

du peuple qui vénérait en eux les dépositaires de la science religieuse. Les *Docteurs de la Loi* paraissent avoir formé à Jérusalem une sorte de collége supérieur où l'on conférait aux étudiants le grade de *Rabbin*, c.-à-d. *maître*. Du reste tout prédicateur suivi par un certain nombre de disciples était salué de *rabbi* sans avoir passé par cette école. — 2. La science des Scribes était en réalité très-mince, très-étroite, très-pédante. Au lieu de rechercher le sens naturel des Livres saints, ils se complaisaient dans des subtilités ridicules ou dans un système d'explication allégorique sans mesure et sans goût. La vénération pour les Livres saints, allant jusqu'à en adorer la lettre comme si elle eût été dictée de Dieu, favorisait cette funeste tendance. Un attachement superstitieux aux traditions des anciens Scribes distinguait ceux du temps de Jésus-Christ et, du reste, a toujours été l'un des traits marquants de la théologie juive. Les Scribes, en un sens, sont les successeurs des prophètes, mais ils n'en ont ni la piété profonde, ni la hauteur de pensée, ni l'inspiration poétique. Leur interprétation de la Loi était une véritable casuistique, pleine de minuties et de petitesses. De plus, ils se livraient à mille conjectures mal fondées, qu'ils donnaient pour des certitudes, relativement au règne du Messie. Ils furent pour beaucoup dans la résistance que Jésus rencontra dans la masse du peuple juif. — 3. Le *Talmud*, collection de traditions rabbiniques rédigée dans les siècles suivants, est leur œuvre.

§ 32.

Le développement de la pensée religieuse, dû aux événements et au contact avec d'autres religions, introduisit dans le judaïsme des doctrines étrangères ou presqu'inconnues à l'ancien mosaïsme, en particulier celles des *anges*, des *démons* et de *la vie future*. L'*espérance messianique* prit aussi depuis la captivité des formes toujours plus précises.

1. Le mosaïsme contenait sans doute les germes dont le déve-

Digitized by Google

loppement naturel eût amené vraisemblablement l'éclosion des doctrines que nous signalons, mais il est incontestable que les rapports forcés des Juifs avec les nations étrangères et surtout avec les Perses, leurs protecteurs, dont le polythéisme élevé touchait de si près au monothéisme (§ 9, 12), contribuèrent fortement à précipiter ce développement.

2. Les livres de l'Ancien Testament antérieurs à l'exil connaissent les *anges*, créatures supérieures à l'homme, entourant Dieu et exécutant ses volontés. En particulier *l'ange de l'Éternel* apparaît souvent comme substitut de Dieu aux yeux des hommes qui ne sauraient voir Dieu lui-même. Mais il est facile de constater par les prophètes et les psaumes que la pensée des anges tenait peu de place dans les préoccupations religieuses des anciens Israélites. Après l'exil et sous l'influence au moins indirecte de la religion de Zoroastre, il en est tout autrement. Innombrables sont les légions d'anges qui entourent le trône de l'Éternel. A leur tête sont les *archanges*, au-dessous desquels on distingue d'autres classes. Ils interviennent constamment dans les événements terrestres, ils protégent les individus et les peuples (anges *gardiens* et anges *patrons*). On connaît les noms de plusieurs d'entre eux, Michel, protecteur du peuple israélite, Gabriel, messager divin, Raphaël, Uriel, etc. Leur apparition, comme celle de Dieu, est toujours accompagnée d'un rayonnement de lumière. Ils sont beaux, purs, heureux, au-dessus des besoins et des misères matérielles.

3. La doctrine des *démons* ou mauvais anges se développa de même. L'Ancien Testament les connaît à peine. Dans Job, Satan, l'*adversaire*, fait encore partie des *fils de Dieu* et se présente avec eux devant le trône de l'Éternel. Depuis la captivité, au contraire, l'enfer est peuplé de démons, anges déchus qui se sont révoltés contre Dieu sous la conduite de Satan, leur chef, et ont été précipités dans l'abîme. Satan se rapproche beaucoup de l'Ahriman persan (§ 9, 12). Seulement le juif, fidèle au monothéisme, ne fit jamais de Satan un être éternel et indépendant de Dieu. C'est une créature qui a librement abusé de ses priviléges, mais qui ne pourrait dépasser le cercle d'action que Dieu a tracé à sa méchanceté. C'est lui qui s'est déguisé

Digitized by Google

en serpent pour induire Ève en tentation. C'est lui ou ce sont ses anges qui causent presque tout le mal qui se fait ou qu'on souffre sur la terre. Les tentations sont leurs suggestions. En particulier on leur attribue le vif désir de se loger dans les corps humains pour en pomper la substance : car les démons, habitants des déserts brûlants ou des enfers, sont possédés d'une soif dévorante et d'une perpétuelle inquiétude. Ils se rafraîchissent et se reposent dans les corps humains qu'ils possèdent au point que la volonté et la parole du possédé ne se distinguent plus des leurs. On leur attribue surtout ces maladies dont on ne peut deviner la cause, telles que l'épilepsie, la folie, le mutisme, certains genres de cécité, etc. Ils s'opposeront de tout leur pouvoir à l'établissement du règne du Messie, mais ils seront vaincus par la toute-puissance de l'envoyé divin et seront envoyés, eux et leurs complices, au feu inextinguible qui leur est déjà préparé. — 4. Exorcismes, sorcellerie.

5. L'*espérance messianique* n'était plus seulement une espérance positive, mais sans traits bien arrêtés, telle qu'on peut la voir énoncée par les anciens prophètes. Surtout à mesure que les événements démentaient plus cruellement la prétention du peuple juif de commander à tous les autres au nom du seul vrai Dieu, cette espérance devenait passionnée, se teignait de toutes les couleurs suggérées par l'orgueil national, devenait enfin un rêve grandiose et toutefois rapetissé par l'esprit rabbinique. Au moment voulu de Dieu, le Messie, fils et successeur de David, devait venir sur les nuées du ciel, renverser tous les pouvoirs corrupteurs et oppresseurs, purifier le culte et la doctrine et convier le peuple élu à la conquête du monde entier. Le jugement universel aurait lieu pour récompenser les bons et punir les méchants. Sans doute la justice et la vérité régneraient partout à la suite de ces éclatantes victoires, mais le peuple juif régnerait avec elles, et le païen le plus hautain devrait s'humilier devant le plus petit des enfants de Jacob.

6. Enfin la croyance en une *vie future* achève de distinguer le judaïsme de l'ancien mosaïsme. Pour celui-ci les morts ne sont pas anéantis, mais ils dorment tous, bons ou méchants, d'un

Digitized by Google

sommeil égal dans les entrailles de la terre, les *enfers* ou le *scheol*. La rémunération avait déjà eu lieu sur la terre. Cette idée, générale dans la haute antiquité, se transforma insensiblement en une croyance plus conforme aux aspirations de la nature humaine. Seulement elle ne s'introduisit dans le judaïsme que sous une forme très-grossière. Elle se rattacha à la croyance messianique. Le Messie devait enrichir des bénédictions célestes tous les descendants d'Abraham. Mais ses contemporains devaient-ils seuls en profiter, tandis que ceux qui avaient jadis tant souffert pour la bonne cause, les justes de l'Ancien Testament, les prophètes persécutés, les martyrs en seraient à jamais privés? Déjà l'Ancien Testament parlait de justes comme Hénoch et de prophètes comme Élie qui n'étaient pas morts, mais vivaient près de Dieu et reviendraient pour préparer le peuple à la venue du Messie. On étendait cette idée à Moïse dont nul n'avait jamais vu le tombeau. De là à conclure que les autres justes et finalement que tous les hommes reviendraient à l'existence pour être traités selon leurs mérites, il n'y avait qu'une transition insensible, et elle fut franchie. Sans qu'on puisse assigner de date à cette transformation importante, le dogme de la *résurrection des morts* devint populaire chez les Juifs. On devait ressusciter avec le corps lui-même dans lequel on était mort. Les joies comme les peines de la vie future participaient du caractère matériel d'une telle résurrection (de grands banquets pour les élus, dans le *paradis;* un feu éternel pour les démons et les méchants dans la *géhenne*, nom venant de Gué-Hinnôm, vallée où s'était célébré le culte cruel de Moloch et devenue, depuis, le réceptacle des immondices de la ville avec des feux perpétuels). Le monde devait périr dans un embrasement général, mais un ciel nouveau et une terre nouvelle surgiraient de ce grand cataclysme, et le Messie remettrait toutes choses comme elles doivent être.

§ 33.

Dans ces circonstances nouvelles, il se forma chez le peuple juif plusieurs partis ou tendances. Les principaux

Digitized by Google

partis furent ceux des *Pharisiens*, des *Sadducéens* et des *Esséniens*.

1. Depuis que le peuple juif était devenu prospère et nombreux, l'existence humble, toute concentrée sur sa restauration religieuse, qu'il menait dans les premiers temps qui suivirent le retour de Babylone, avait fait place à une vie plus agitée. Le mélange avec les païens, l'influence des mœurs grecques, les rapports commerciaux avec le monde entier, les mauvais exemples des princes avaient favorisé le relâchement moral. Il y avait sans doute çà et là des noyaux d'Israélites fidèles qui soupiraient après une vraie piété et attendaient du Messie à venir la justice et la vérité plutôt que la richesse et la gloire. Mais la masse du peuple passait à chaque instant de la dissolution à des réveils brusques, fiévreux, suscités par la croyance à la prompte venue du Messie, mais qui, démentis par l'événement, le laissaient retomber dans sa misère spirituelle. Au-dessus de lui s'agitaient les partis dont les deux principaux étaient les *Pharisiens* et les *Sadducéens*.

2. Les Pharisiens (c.-à-d. *les distingués, ceux qui se mettent à part*) étaient les zélés de la nation, se distinguant par leur ardent patriotisme et leur rigide observation de la Loi. Leur crédit auprès du peuple était fort grand. Les Scribes étaient pour la plupart pharisiens. Ce parti approuvait, surexcitait les espérances messianiques et adoptait avec ferveur toutes les croyances en rapport avee ces espérances, telles que les doctrines des anges, des démons et de la résurrection. Le pire est que leur manière de comprendre la piété était factice, extérieure. L'observation minutieuse de la Loi, poussée jusqu'à la puérilité (couler le vin qu'on va boire de peur qu'il ne s'y trouve un moucheron mort, donner la dîme des herbes les plus insignifiantes, mettre à sa robe des franges démesurément longues, d'après Nom. xv, 37-40), passait à leurs yeux pour la vertu suprême. Et bien qu'il y en eût certainement de sincères dans cette rigidité légale et patriotique, il leur arrivait comme à toutes les tendances religieuses qui font de choses extérieures, du langage, du signe visible, l'indice assuré et même l'essentiel de la vraie religion, c.-à-d. que le for-

Digitized by Google

malisme et, à sa suite, l'hypocrisie, exerçaient parmi eux de déplorables et honteux ravages.

3. Les Sadducéens (l'origine du nom est douteuse) étaient leurs adversaires. Sans afficher l'immoralité — au contraire ils faisaient profession d'une morale sévère et désintéressée — sans renier la Loi qu'ils considéraient comme la base de la société juive, mais qu'ils voulaient seule et séparée soit des prophètes, soit des traditions, ils formaient un parti peu nombreux, impopulaire, mais influent par la richesse et la position sociale de ses membres. Ils repoussaient les espérances messianiques, n'y voyant que des chimères dangereuses pour la tranquillité du pays. C'est aussi pourquoi ils niaient la résurrection et, avec elle, toute vie future, puisqu'on ne soupçonnait pas alors que les deux idées pussent être disjointes. En somme, au moins à l'époque du Christ, ils paraissent avoir été un parti de gens riches, indifférents, désireux surtout de conserver leurs richesses et la paix avec l'étranger, manquant complétement de sens pour la grandeur religieuse et morale. L'historiette qu'ils racontent à Jésus (Marc XII, 18 suiv.), dénote une frivolité toute mondaine et l'absence complète de sérieux.

4. Il faut bien se rappeler que ces deux partis n'étaient pas des *sectes*, des sociétés religieuses séparées du judaïsme en général. Pharisiens et Sadducéens se rencontraient dans les mêmes synagogues et se disputaient l'influence dans le Sanhédrin. Le titre de secte conviendrait mieux aux *Esséniens* (probablement *guérisseurs*), société de gens pieux et mécontents qui s'était formée près de la mer Morte et vivait sous une discipline rigoureuse, partageant son temps entre le travail et la contemplation, s'occupant beaucoup des anges, ne prenant aucune part personnelle au culte du temple, et divisée en plusieurs classes que l'on ne franchissait qu'après de sévères épreuves. Le secret le plus rigoureux, l'obéissance la plus stricte aux supérieurs étaient exigés des initiés. Les maladies du corps et de l'âme étaient guéries par des prières et des exorcismes. Les biens étaient en commun, le serment et la guerre interdits, les vêtements blancs, le célibat général, les jeûnes et autres macérations fréquents et prolongés. L'ori-

Digitized by Google

gine de cette société n'est pas encore bien éclaircie. Comme les Esséniens ne se mêlaient pas à la société juive, il n'en est pas question dans l'histoire évangélique. Mais on peut s'assurer par bien des indices que l'influence de leur point de vue religieux et moral était grande sur la population et elle n'a pas été sans se faire sentir sur les premières formes de la piété chrétienne. Du reste, rien de plus superficiel que l'hypothèse qui a voulu faire dériver l'Évangile de l'Essénisme. Il n'y a rien de commun entre la prédication franche, large, hardie, populaire, du Christ et l'esprit mystérieux, monacal, ascétique, méticuleux, de l'Essénisme.

§ 34.

De nombreuses colonies juives, attirées par le négoce, s'étaient disséminées dans toutes les parties du monde civilisé et formaient autant de foyers partiels du judaïsme. A *Alexandrie* surtout le judaïsme s'ouvrit à des tendances qui le modifièrent beaucoup, de façon à diminuer la distance qui le séparait du monde païen.

1. Presque toutes les villes de l'empire romain et de l'empire parthe renfermaient des colonies juives, ordinairement prospères et protégées par les autorités locales. Les synagogues s'étaient multipliées avec les comptoirs. Les Juifs *de la dispersion* entretenaient le lien religieux avec la mère-patrie par l'envoi régulier de l'impôt annuel pour l'entretien du temple et par des voyages (au moins une fois dans la vie) à Jérusalem pendant les fêtes de Pâques. — 2. Le judaïsme faisait des prosélytes parmi les païens. On distinguait les *prosélytes de la justice* qui embrassaient complétement le judaïsme, en observaient toutes les prescriptions, y compris la circoncision, et les *prosélytes de la porte* qui se bornaient à l'observation des préceptes *noachiques* (les mêmes qui sont prescrits aux païens convertis, Act. xv, 29), c.-à-d. des préceptes que l'on croyait avoir été imposés au genre humain tout entier dans la personne de Noé.

Digitized by Google

3. C'est surtout à *Alexandrie*, la ville la plus commerçante et la plus savante du monde d'alors, que le judaïsme se développe en nombre et en puissance. C'est là que s'était opérée la célèbre *version des Septante*, traduction grecque de l'Ancien Testament, confiée, selon une tradition très-suspecte, à 70 interprètes en 235, par le roi Ptolémée Philadelphe, en tout cas terminée vers la fin du second siècle avant notre ère. — 4. C'est là aussi que le judaïsme s'ouvrit à la pensée philosophique des Grecs. *Philon* (1er siècle de notre ère) fut le représentant le plus éminent de cette tendance qui, charmée de Platon, sans vouloir renoncer à Moïse, crut concilier les deux enseignements en pensant que celui de Platon se trouvait déjà dans celui de Moïse. L'allégorie fut le voi lecomplaisant qui servit à cacher les différences.

L'idée de Dieu, dans la théologie juive-alexandrine, est tellement sublimée que tout attribut réel, tout contact avec le monde en sont exclus. De là l'idée du *Verbe* ou de la *Parole* de Dieu, être intermédiaire émané de Dieu, qui forme le monde d'après ses idées et communique l'esprit divin à la matière. L'homme est une âme de nature divine emprisonnée dans un corps, et c'est par l'ascétisme et la contemplation qu'il sortira de sa captivité terrestre pour s'unir à Dieu. — 4. Les Juifs d'Égypte avaient leurs *Thérapeutes* (*guérisseurs*), frères et peut-être modèles des Esséniens de Palestine et qui vivaient comme eux dans le désert.

C'est ainsi que les deux grands principes contraires, le monothéisme et le polythéisme s'étaient rapprochés extérieurement par tout le monde occidental. Les temps étaient accomplis, la religion universelle pouvait venir.

Digitized by Google

CHAPITRE VI.

L'histoire évangélique.

§ 35.

L'*Histoire évangélique* raconte la vie et l'œuvre de *Jésus-Christ* qui a, par l'Évangile, fondé la religion universelle et définitive dans l'humanité.

1. L'*Évangile* signifie la *bonne nouvelle* et ce nom convient à la religion du Christ qui, fondée sur le sentiment de l'amour infini de Dieu, annonce sa volonté de sauver les hommes de leur misère en les élevant à la perfection spirituelle : ce qui est la bonne nouvelle par excellence. — 2. Jésus, nom propre, signifie *sauveur ;* Christ, surnom, veut dire le *Messie* ou l'*Oint* de Dieu. — 2. L'universalité et l'éternité du christianisme proviennent de ce qu'il est la religion réclamée par la nature humaine prise dans toute sa généralité et dans son essence permanente. Nous justifierons cette assertion.

§ 36.

L'histoire évangélique proprement dite commence avec l'apparition de Jean-Baptiste. Des souvenirs précieux concernant la naissance et l'enfance du Christ, mais rares, obscurs, se présentant à nous sous forme de traditions populaires, n'éclairent pas suffisamment les temps anté-

Digitized by Google

rieurs, et il vaut mieux en étudier le sens interne que se livrer à la tâche impossible de les rédiger en histoire.

1. C'est par là aussi que cette histoire commençait dans les premiers temps de l'Église. Jésus lui-même ne parle pas de son enfance. Les évangiles de Marc et de Jean ne remontent pas plus haut. Les premiers chapitres de Matthieu et de Luc sont trop divergents pour être conciliés dans une même narration. Il ne s'ensuit pas qu'il faille rejeter les vénérables traditions qu'ils ont enregistrées, car de sublimes vérités se cachent sous leur lettre si poétique et si populaire.

2. Résumé de Matth. I-II : généalogie montrant que Jésus descend de David par Salomon. Joseph averti en songe de ne pas répudier Marie, l'enfant qu'elle porte dans son sein étant du Saint-Esprit. — 3. Jésus, né à Bethléhem, reçoit les hommages des Mages d'Orient, guidés par une étoile jusqu'à sa maison. Le roi Hérode le Grand, qui aurait voulu savoir des Mages la demeure du futur Messie, est déçu dans son attente, tandis que l'ange du Seigneur avertit Joseph de s'enfuir en Égypte avec Marie et l'enfant. Hérode fait massacrer tous les enfants de Bethléhem et des environs. Mort d'Hérode (an de Rome 750). Joseph, averti en songe, retourne en Israël, mais craignant Archélaüs, fils d'Hérode qui règne en Judée, il va se fixer à Nazareth, petite ville de Galilée, soumise au gouvernement d'Hérode Antipas (§ 26, 8-9). — 3. Résumé de Luc I-III : Au temps du roi Hérode, le sacrificateur Zacharie apprend de l'ange Gabriel que, malgré son grand âge et la stérilité de sa femme Élisabeth, il leur naîtra un fils qui sera grand devant le Seigneur. Un mutisme temporaire punit son incrédulité. Six mois après, l'ange Gabriel va à Nazareth pour annoncer à Marie, fiancée à Joseph descendant de David, qu'elle enfantera, par la vertu du Saint-Esprit, un fils qu'elle appellera Jésus et qui sera le Messie. Marie va voir sa cousine Élisabeth dont l'enfant tressaille dans son sein à son approche. Cantique de Marie. Naissance de Jean Baptiste, dont le père recouvre la voix. Il est élevé dans les déserts. — 4. L'empereur Auguste, ayant ordonné le recensement de son empire, Joseph et Marie

Digitized by Google

doivent se rendre à Bethléhem pour se faire inscrire (Hérode le Grand est donc mort, puisque la Judée est censée faire partie de l'empire romain, et que Quirinus, an de Rome 758, est proconsul de Syrie). Marie met au monde son fils et doit le coucher dans une crèche. Apparition des anges aux bergers. Cantique des anges. Les bergers vont à Bethléhem pour s'assurer de la naissance du Christ. Circoncision de Jésus huit jours après, cantique de Siméon, Anne la prophétesse. Joseph et Marie retournent à Nazareth, leur ville. — 4. Jésus à douze ans suit ses parents à Jérusalem lors des fêtes pascales. Il reste, à leur insu, pendant des jours entiers au milieu des docteurs qu'il émerveille par sa précocité religieuse. Il revient à Nazareth et grandit en grâce, en stature et en sagesse. Généalogie de Jésus montrant qu'il descend de David par Nathan.

4. Il est certain en tout cas que Jésus grandit à Nazareth, que son enfance et sa jeunesse se passèrent dans une obscurité profonde et qu'il exerça lui-même la profession de Joseph, qui était charpentier (Matth. XIII, 55; Marc VI, 3). Il n'y a rien que de vraisemblable dans la supposition qu'il donna plus d'une fois des marques d'une merveilleuse précocité religieuse. Mais ce fut en menant une vie toute cachée en Dieu (et de là le peu qui nous en est parvenu) qu'il acquit la conscience de sa divine vocation et se prépara à la remplir.

§ 37.

Vers l'an 30 de notre ère, au temps d'Hérode Antipas, *Jean-Baptiste* prêchait dans le désert du Jourdain la nécessité de se repentir et de rompre avec les péchés antérieurs pour se préparer à la venue du Messie qui ne pouvait plus tarder.

1. Jean-Baptiste est le prédicateur de la repentance. Son baptême est le symbole de la régénération. L'esprit du vieux prophétisme, sa hardiesse, sa ferveur, sa pureté morale, semble revenu avec lui. Un réveil religieux intense est le fruit de sa parole ar-

Digitized by Google

dente. C'est un second Élie. Jésus de Nazareth vient à son tour pour être baptisé et Jean a une vision céleste dans laquelle Jésus lui est désigné d'en haut comme le fils de Dieu ou le Messie. Matth. III, 16-17.

2. Peu de caractères sont plus intéressants que celui de Jean-Baptiste. Le dernier des prophètes, il en résume l'esprit : de là sa grandeur et sa faiblesse. Sa prédication est foncièrement morale (Luc III, 3-18) et le Messie est avant tout pour lui un révélateur et un juge. Toutefois ses prévisions ne sont pas exemptes de tout levain rabbinique. Il attache une valeur excessive à l'ascétisme. Matth. III, 4; XI, 18. Il se représente le futur Messie comme un juge tout-puissant qui procédera, dès son arrivée, à l'épuration du monde. Aussi est-il déconcerté par la méthode toute spirituelle de Jésus. Comme les anciens prophètes, il n'avait pas hésité à reprocher publiquement au roi lui-même sa conduite immorale. Antipas, en effet, vivait avec Hérodias, femme d'un de ses frères qu'il avait ramenée de Rome, et cette ambitieuse princesse, qui exerçait une mauvaise influence sur ce prince vaniteux et faible, n'avait pu supporter les censures du prophète. Jean-Baptiste fut donc jeté en prison. Il paraît qu'alors sa foi première en Jésus défaillit et qu'il craignit de s'être trompé en le désignant comme le Messie (Matth. XI, 2-15). Peu de temps après, la fille d'Hérodias, ayant charmé par sa danse Antipas qui célébrait son anniversaire, lui demanda, poussée par sa mère, la tête de Jean-Baptiste. Le misérable prince n'eut pas le courage de retirer une promesse imprudente, mais eut celui de faire décapiter Jean-Baptiste (Marc VI, 17 suiv.).

§ 38.

Jésus de Nazareth, après le baptême de Jean et une retraite momentanée au désert, se mit à prêcher l'*Évangile du Royaume de Dieu* ou *des cieux*.

1. Le séjour de Jésus au désert fut sans doute motivé par le désir qu'il éprouvait de se rendre compte des moyens qu'il devait

Digitized by Google

employer pour fonder le royaume de Dieu. Sa triple tentation, sous sa forme inacceptable littéralement, mais si vraisemblable en soi, indique les diverses alternatives qui se présentent à son esprit. Matth. IV, 1-11. Au premier abord, il semble, en effet, que le Fils de Dieu ou le Messie doit n'éprouver aucune gêne, aucune privation, *changer*, s'il le faut, *les pierres en pains*; ne reculer devant aucune mise à l'épreuve de la toute-puissance et du soin spécial du Dieu qui l'envoie, *se jeter*, par exemple, *du haut en bas du temple*; enfin, dominer temporellement sur tous les peuples de la terre. Mais tout cela ne se pouvait qu'à des conditions que sa conscience religieuse et morale repoussait. C'est tout autrement qu'il agira, puisant sa paix et son espérance dans une parfaite communion de volonté avec le Père. — 2. Il reparaît en public, décidé à n'employer que des moyens spirituels. Il prêche l'*Évangile du Royaume*, annonçant sa proximité et la nécessité de se convertir pour y participer. Sa prédication se rattache ainsi à celle de Jean-Baptiste.—3. Le *Royaume de Dieu* ou *des cieux* est, en effet, l'expression usuelle dont Jésus se sert pour désigner ce qu'il veut faire. Par là il prend pied dans le cercle des idées messianiques de son peuple. Car le Messie devait venir fonder sur terre le royaume du Dieu au nom duquel il commanderait, et ce royaume de Dieu serait un royaume *des cieux*, c.-à-d. par son origine et sa nature un règne de perfection et de salut : car le ciel est la perfection et la béatitude suprêmes. Aussi Jésus prétend-il, non pas *abolir*, mais *accomplir*, parfaire, achever, la Loi et les prophètes, autrement dit, le développement religieux d'Israël. Il en est le dernier mot, l'évolution finale, le fruit mûr, dégagé des enveloppes qui ont dû en protéger la formation et la croissance.

§ 39.

L'*Évangile du Royaume* est la religion universelle et éternelle, parce qu'il s'adresse à tout homme, indépendamment de sa race, de son pays, de sa naissance, de sa science, et qu'il est en affinité essentielle avec les besoins et les

Digitized by Google

désirs religieux permanents de l'âme humaine. Il est fondé sur la conscience que Jésus avait que Dieu est son Père et notre Père et que le salut de tout homme dépend de son amour de Dieu.

1. L'amour de Dieu pour les hommes, sensible au cœur de l'homme religieux qui goûte le bonheur infini de la communion avec Dieu, est une évidence première de la conscience de Jésus. Il vit dans cette évidence et ne songerait pas plus à s'en détacher que nous ne songerions à nous défaire des évidences premières sur lesquelles se fonde notre vie quotidienne. Dieu est saint, et le sentiment de l'amour de Dieu ne peut être fort et constant que chez celui qui fait sa volonté. Tel est Jésus, et le royaume de Dieu avec sa paix et son bonheur est déjà établi en lui-même. Son ambition, c'est de le communiquer à l'humanité.—2. Tous les enseignements de Jésus proviennent en effet de ce qu'il a saisi en lui-même l'amour infini de Dieu, et voilà ce qui fait de lui le fondateur de la religion éternelle : car l'homme aura toujours besoin d'un tel amour. Il s'appuie sur le terrain conquis avant lui par le judaïsme (unité de Dieu, vie future, espérance d'un avenir de justice et de bonheur). Mais il s'élève bien au-dessus en effaçant les conditions arbitraires que le judaïsme posait comme indispensables à la possession du royaume (p. e., être né juif, ou tout au moins adopter la nationalité juive, accomplir certaines formes, se soumettre à certains rites) et en refusant de séparer l'état de salut lui-même de la communion morale avec Dieu. — 3. Voilà pourquoi toutes les *conditions* qu'il exige de ceux qui veulent entrer avec lui dans le royaume *sont purement religieuses et morales*. Puisque Dieu dans son amour veut le salut de l'homme pécheur, puisque ce salut est inséparable de la communion morale avec Dieu, la pauvreté en esprit (sentiment de sa propre misère), la faim et la soif de la justice (de la perfection), l'esprit de miséricorde, de renoncement, de pardon, de bienfaisance, de dévouement, sont les véritables et uniques portes du royaume. Aucune condition dogmatique ou rituelle. — 4. C'est donc une religion toute *spirituelle* et *intérieure*, et en cela encore il rompt

Digitized by Google

virtuellement avec le judaïsme, son esprit matérialiste et son formalisme. — 5. C'est aussi pourquoi *tout homme* est appelé à entrer dans le Royaume par cela seul qu'il possède la nature humaine avec ses aspirations et ses désirs innés. Un seul Dieu et Père de tous, et nous sommes tous frères, voilà la vérité qui sert de base à la religion universelle. — 6. Ses deux grandes colonnes seront donc l'amour de Dieu et l'amour de nos semblables. C'est à ce double amour, qui au fond n'en fait qu'un, que reviennent la Loi et les prophètes. — 7. Un tel amour est évidemment en état de dominer et de pénétrer la vie entière, de manière à en sanctifier tous les actes, et comme cet amour, ayant Dieu pour objet, est l'amour de la perfection même, il en résulte que, sous son impulsion perpétuelle, l'homme doit marcher de progrès en progrès sur tous les domaines légitimes où son activité s'exerce.

8. Tels sont les principes essentiels de l'enseignement de Jésus de Nazareth. Mais un tel enseignement exige autre chose qu'un résumé rapide. Pour en saisir la richesse et la beauté, il faut l'étudier en détail sur la parole même de Jésus. C'est l'étude spéciale à laquelle est consacrée la seconde partie de ce cours.

§ 40.

Par là se trouvait à la fois maintenue et corrigée l'espérance messianique des juifs. Si le peuple juif voulait écouter le *Fils de l'homme*, renonçant à son Messie belliqueux, aux chimères engendrées par son égoïsme et son orgueil, reconnaissant en Jésus de Nazareth le Messie de l'esprit, il pouvait opérer la conquête spirituelle du monde. Le sort terrestre de Jésus dépendait donc du fait de son acceptation ou de son rejet comme Messie par le peuple juif.

1. Il est digne de remarque que Jésus n'insista pas dès l'abord sur son caractère messianique. Il prêcha l'Évangile du Royaume comme *Fils de l'homme* (voy. le sens de ce mot *D. R.* § 55) et

Digitized by Google

voulut que ses disciples s'élevassent d'eux-mêmes à l'idée qu'il était le Christ attendu. Parmi ses nombreux adhérents de Galilée, il s'était choisi douze disciples qui le suivaient partout et qu'il institua ses apôtres en Israël. Ce fut l'un d'eux, *Pierre*, qui le premier, n'écoutant ni la chair, ni le sang, mais le Saint-Esprit, le salua du titre de Christ (Matth. XVI, 16), et, depuis lors, cette croyance devint générale parmi ses partisans. — 2. La scène mystérieuse de la Transfiguration (Marc IX, 2-8) exprime au fond la même idée. Jésus apparaît à ses trois apôtres revêtu de la gloire céleste et accompagné de Moïse (la loi) et d'Élie (les prophètes), ses précurseurs.

§ 41.

Le peuple juif, du moins en Galilée, se montra d'abord bien disposé. L'enthousiasme fut très-grand. De nombreuses guérisons opérées par la puissance spirituelle de Jésus mirent le comble à sa popularité. Plus d'une fois il dut se soustraire à un empressement qui eût compromis sa cause. Mais les choses changèrent promptement de face, et Jésus prévit de bonne heure qu'une mort douloureuse et prématurée serait l'inévitable résultat de son dévouement à l'humanité.

1. Matth. IV, 25; IX, 33; XII, 23; XIV, 13 et parall. — 2. Les guérisons merveilleuses opérées par Jésus tiennent une grande place dans nos évangiles, et prouvent par leur nombre l'intérêt tout particulier que ce côté de l'activité de Jésus inspirait aux évangélistes. Plusieurs récits de ces guérisons sont tout à fait inexplicables. D'autres permettent de supposer que c'était surtout par son ascendant moral sur de pauvres malades tout émus de sa présence et de sa parole, que Jésus les ramenait au calme et à la santé (p. e. Marc I, 25-31). En effet, là où cet ascendant est méconnu, Jésus ne peut déployer sa puissance habituelle (Marc VI, 5). Quelquefois on peut trouver, dans la description qui nous en est

Digitized by Google

faite, des indices de moyens judicieusement appropriés à l'état du malade à guérir (p. e. le démoniaque de Gadara, Marc v, 2-16; il s'agit ici d'un fou furieux, se croyant possédé d'une légion de démons, et qui ne revint au bon sens qu'après un événement qui lui permit de penser que ces démons s'étaient logés dans d'autres corps que le sien). C'est surtout sur les *possédés* que s'exerçait, avec un étonnant succès, l'action salutaire de la personne de Jésus. — 3. Ces guérisons merveilleuses jetèrent aisément, dans un tel temps et un tel pays, un jour miraculeux sur d'autres actions du Christ. Il peut être fort intéressant pour l'historien, mais il importe peu au chrétien de chercher à éclaircir les scènes miraculeuses qui nous sont racontées, telles que la marche de Jésus sur les eaux du lac, la tempête apaisée, la multiplication des pains, etc. D'autant plus que Jésus lui-même ne faisait pas du miracle le signe assuré d'une vraie mission divine (Matth. VII, 22; XXIV, 24), et refusa catégoriquement le *signe du ciel*, le prodige éclatant qu'on lui demandait pour croire en lui (Matth. XII, 38-42; Luc XI, 16, 29-32). — 4. Jésus dut plus d'une fois se retirer à l'écart des multitudes qui eussent compromis le caractère tout pacifique de sa mission par leur enthousiasme révolutionnaire (Marc I, 33-35; Jean VI, 15, ce qui explique bien Luc XIII, 31). Il prévit de bonne heure que cet enthousiasme s'éteindrait vite, et le même jour où, pour la première fois, ses disciples le saluèrent du titre de Messie, il leur annonça, à leur douloureuse stupéfaction, que le Fils de l'homme devait beaucoup souffrir et être mis à mort (Matth. XVI, 21 suiv.).

§ 42.

Toutefois l'œuvre que Jésus avait entreprise ne pouvait plus être anéantie par sa mort. Elle devait au contraire trouver un essor et une solidité incomparables dans le fait lui-même de son sublime martyre.

1. L'œuvre de Jésus consistait à fonder le royaume des cieux, c.-à-d. à communiquer à l'humanité la communion bienheureuse

Digitized by Google

avec Dieu, qu'il possédait lui-même. Les conditions de cette communion étaient, nous l'avons vu, d'une simplicité parfaite, et n'exigeaient pas de longues démonstrations. Il s'agissait plutôt d'une communication de vie, d'esprit, de tendance. Et c'est pourquoi Jésus, accompagné de ses douze disciples de prédilection, parcourait le pays juif, prêchant, guérissant, discutant, agissant comme un *semeur sorti pour semer* (Matth. XIII, 1 et suiv.). Il se confiait dans l'affinité essentielle de la nature humaine pour sa religion spirituelle et pure, et ne doutait pas qu'une fois formé, le foyer de vie religieuse et sainte dont il était le centre, ne cesserait d'étendre, de proche en proche, son action salutaire (Matth. XIII, 33; Luc XII, 49). Ainsi conçue, son œuvre ne pouvait plus être anéantie par sa mort. Au contraire, cette mort, en décuplant, sinon pour ses contemporains, du moins pour la postérité, l'impression déjà produite par son caractère et sa vie, devait être, par la suite, la pierre de fondation de l'édifice. — 2. Jésus avait, d'ailleurs, pleine confiance en Dieu pour l'avenir. C'est cette confiance dans le triomphe définitif et prochain de sa cause, en apparence vaincue, qu'il exprime toutes les fois qu'il parle à ses disciples de la mort qui l'attend. L'avenir lui apparaissait comme une transformation radicale de la société humaine (Luc X, 18; Matth. XXIV, 29 et suiv.), quand même il ignorait les détails et le mode lui-même de la transformation (Marc XIII, 32). — 3. Il avait clairement conscience de l'antagonisme qui ne pouvait manquer de se déclarer tôt ou tard entre ses principes spirituels et le judaïsme enchaîné par son formalisme et ses préjugés (Matth. IX, 16-17). Toutefois il eût été contraire à son sentiment élevé de la destinée historique du peuple d'Israël (Jean IV, 22; Matth. V, 13-15) de consommer lui-même la rupture. Jusqu'au dernier moment, il devait s'efforcer d'amener son peuple au royaume de Dieu, tel qu'il le comprenait et le possédait. — 4. Le refus obstiné du peuple de le suivre dans cette voie lui inspirait les plus douloureuses prévisions sur l'avenir qui attendait sa patrie. Il était inévitable, en effet, que l'exaltation messianique n'engendrât tôt ou tard une lutte armée avec le colosse romain, et l'issue de cette lutte ne pouvait être douteuse. De là, les pleurs

Digitized by Google

de Jésus sur Jérusalem (Luc XIX, 42), dont il prédit la ruine avant la fin de la génération (Matth. XXIV, 34). — 5. Le rapprochement naturel de cet ordre de prédictions et de prévisions de Jésus sur l'avenir de son œuvre dans l'humanité, joint à la croyance générale alors chez les Juifs et les premiers chrétiens que la fin du monde était proche, est probablement la cause de leur mélange dans les discours de Jésus sur la fin des choses tels qu'ils sont rapportés dans nos évangiles (cp. Matth. XXIV).

§ 43.

L'hostilité contre la personne et les vues de Jésus, fomentée par les partis religieux et politiques, devint bientôt générale, et lors de son dernier voyage à Jérusalem, arrêté de nuit dans les environs de la capitale juive, il fut, après un rapide procès, condamné à mort et crucifié avec l'approbation du gouverneur romain, comme prétendant à la couronne.

1. Cette hostilité se manifesta dès l'abord chez les Pharisiens et les Scribes. Les premiers ne voulurent pas reconnaître un Messie qui repoussait le Messianisme politique et belliqueux (Marc XII, 13-17) et détestèrent bientôt le docteur qui niait la valeur des œuvres extérieures et démasquait courageusement les hypocrisies. Les seconds, avec leur esprit traditionnaliste et étroit, ne pouvaient supporter cet enseignement indépendant, qui critiquait librement la tradition des anciens et ne craignait pas de mettre à nu le vide réel de leur science apparente (Marc XII, 35-37). — 2. Cette hostilité de deux catégories influentes se communiqua aux Sadducéens pour qui Jésus, d'avance, était suspect par cela seul qu'il était regardé comme un Messie et qu'il leur faisait l'effet d'un agitateur dangereux (Jean XI, 50). — 3. L'élément sacerdotal, les sacrificateurs, ne pouvaient non plus sympathiser avec des principes religieux qui, mettant l'homme directement en communion avec Dieu, rendaient le sacerdoce inutile. —

Digitized by Google

4. Finalement le peuple en général, travaillé par ces influences hostiles, se déclara contre lui avec le fanatisme d'une multitude ignorante dont les préjugés sont froissés et les passions surexcitées.

5. Jésus avait été plusieurs fois à Jérusalem, ainsi que cela résulte du quatrième évangile et de quelques indices disséminés dans les trois premiers (Matth. XXIII, 37; Luc XIII, 6-8). Mais il y était peu connu (Matth. XXI, 10), parce que son ministère s'était surtout concentré dans la Galilée. Dans son dernier voyage il voulut faire au peuple juif, assemblé dans sa capitale pour les fêtes pascales, un appel décisif. Il entra dans Jérusalem, monté sur un âne conformément à la description du roi pacifique chez le prophète Zacharie, et salué une dernière fois par la foule, en grande partie galiléenne, comme un envoyé divin, il procéda à la purification du temple dont, par un abus scandaleux, les portiques se remplissaient ces jours-là de bestiaux à vendre et de tables de changeurs. Le Sanhédrin, sans blâmer la mesure en elle-même, lui contesta le droit d'y procéder de son chef. Jésus lui répondit en le forçant à avouer qu'il était incapable de juger de la réalité d'une mission divine (Matth. XXI, 23 suiv.) et en lui montrant qu'il connaissait les projets meurtriers que l'on tramait contre lui au sein de la haute assemblée. Sans fuir le danger, sans le braver inutilement, Jésus ne séjournait plus dans la ville et passait ordinairement la nuit, soit à Béthanie, soit dans le jardin d'oliviers de Gethsémané (Luc XXII, 39). Cependant le Sanhédrin, craignant d'exciter pendant la Pâque une émotion populaire, avait ajourné après les jours de fête les mesures à prendre contre Jésus, lorsque tout à coup un des Douze, Judas Iscariote, vint lui offrir le moyen de le faire arrêter de nuit, sans tumulte, et de précipiter ainsi la sanglante catastrophe. Ce qui poussa Judas à cette odieuse trahison, ce fut probablement son mécontentement de voir que Jésus refusait décidément de se poser en Messie selon le cœur du peuple, joint au désir de concilier à la fois sa sécurité et sa cupidité.

6. Jésus désirait manger une dernière fois la Pâque avec ses disciples, et l'ayant fait préparer dans une maison de Jérusalem,

Digitized by Google

il s'assit avec eux plein des plus sinistres pressentiments, mais toujours confiant en Dieu. Il voulut leur laisser un touchant mémorial de sa personne et de son sacrifice (institution de la Sainte Cène). Puis il se rendit, selon sa coutume, en Gethsémané et en proie à une affreuse agonie morale, à la vue de son abandon complet, de l'abattement de ses meilleurs disciples, de l'avortement visible de son œuvre, de l'inutilité cruellement ironique de son sacrifice, il chercha et trouva dans la prière la force de préférer jusqu'au bout la volonté de son Père céleste à la sienne propre. Quand il se releva, il était prêt à tout. Au même instant arrivait une bande armée, guidée par Judas. Jésus, chargé de liens, fut emmené comme un malfaiteur et comparut devant le Sanhédrin. — 7. Coup d'épée et triple reniement de Pierre.

8. Le Sanhédrin tenait à rester dans la légalité. Dans sa séance matinale, il ne trouva pas suffisantes les dépositions de quelques témoins qui accusaient Jésus de s'être vanté de détruire le temple et de le rebâtir en trois jours (comp. Jean II, 19). Le souverain sacrificateur Caïphe voulut en finir. Il somma Jésus de dire lui-même s'il était ou non le Christ. Jésus répondit affirmativement, en s'appliquant même la glorieuse description prophétique du Messie venant sur les nuées du ciel. Là-dessus Caïphe donna le signal de l'indignation générale, et la sentence de mort fut prononcée d'une voix unanime contre le saint blasphémateur.

9. Restait à obtenir l'assentiment de Pilate, le gouverneur romain, et pour cela l'accusation, de religieuse, devait devenir politique, changement auquel se prêtait la double qualité du Messie dans le sens populaire. Pilate ne comprenant guère ce dont il était question, mais prévenu en faveur de Jésus par son calme, sa dignité, l'absurdité de l'accusation portée contre lui de prétendre à la couronne, eût désiré le relâcher; mais n'osant pas affronter ouvertement l'opposition des autorités juives et celle du peuple qui, ameuté par ses prêtres, vociférait des cris de mort, il eut recours à des demi-mesures qui n'aboutirent à rien. Il l'envoya à Hérode Antipas, venu à Jérusalem pour faire ses pâques, sous prétexte qu'il était Galiléen; Hérode se moqua de Jésus et le renvoya à Pilate. Il proposa au peuple d'appliquer à Jésus le béné-

Digitized by Google

fice de la coutume qui voulait que chaque année un condamné fût relâché à l'occasion des fêtes pascales : le peuple réclama à grands cris la libération d'un certain Barrabbas, condamné à mort à la suite d'une sédition sanglante. Pilate fit fouetter Jésus par ses soldats et le fit avancer sur le devant du prétoire couvert des insignes d'une royauté dérisoire (sceptre de roseau, manteau de pourpre, couronne d'épines), espérant sans doute que le peuple rirait et se calmerait : la foule n'en proféra que plus fortement le cri de *crucifie!* Enfin, à bout d'expédients, craignant une émeute, redoutant une dénonciation près du soupçonneux Tibère, et disant qu'après tout il n'entendait pas prendre sur lui la responsabilité de l'acte qu'on arrachait à ses répugnances, il consentit au supplice de Jésus. Celui dont la terre n'était pas digne fut conduit sur le Golgotha et crucifié, comme rebelle à l'autorité impériale (écriteau de la croix), entre deux *brigands*, probablement compagnons de Barrabbas. Le soir même il mourait, pardonnant à ses bourreaux et remettant son âme entre les mains du Père. Tout était accompli.

§ 44.

Les disciples furent d'abord atterrés, mais leur défaillance ne dura pas longtemps. Leur cœur brûlait au dedans d'eux-mêmes d'un amour indestructible pour leur Maître crucifié. Le troisième jour après la crucifixion, le sépulcre où l'on avait déposé le corps de Jésus fut trouvé vide ; de pieuses femmes d'abord, les autres disciples ensuite, virent apparaître Jésus vivant, vainqueur de la mort, et le scandale de la croix se perdit pour eux dans une foi joyeuse au Christ glorifié.

1. Les divers récits des évangiles relatifs à la résurrection ne se prêtent pas à une exposition concordante : ce qui n'a rien de surprenant quand il s'agit de scènes aussi mystérieuses. — 2. Les disciples ne s'attendaient pas à cette résurrection. Cela résulte de leur désespoir, de leur difficulté à y croire quand elle leur

Digitized by Google

est annoncée, de l'intention des pieuses femmes qui se rendent au tombeau pour embaumer le cadavre, etc. Cp. Jean xx, 9.

3. Récit du premier évangile : Marie-Madeleine et Marie, mère de Jacques, se rendent au sépulcre, trouvent la pierre qui en fermait l'entrée roulée à côté et un ange assis dessus, lequel leur annonce que Jésus est ressuscité et donne rendez-vous à ses disciples en Galilée. A leur retour, elles voient apparaître Jésus lui-même qui confirme les paroles de l'ange. Les onze disciples vont en Galilée où ils voient en effet Jésus qui leur déclare que toute puissance lui est donnée et qu'ils doivent enseigner toutes les nations en son nom. — 4. Trait particulier à cet évangile ; Garde romaine mise au tombeau, soldats corrompus par le Sanhédrin, origine de la prétention des Juifs que le corps de Jésus a été enlevé par ses disciples.

5. Le récit de Marc xvi, d'abord parallèle à celui de Matthieu, en diffère à partir du verset 9 et devient une sorte de résumé, annexé plus tard à cet évangile, des diverses apparitions mentionnées par les autres sources.

6. Luc xxiii, 54-xxiv raconte aussi l'arrivée des pieuses femmes au tombeau, l'apparition de deux anges annonçant la résurrection, l'incrédulité première opposée par les disciples au témoignage des femmes. Pierre pourtant va au tombeau et s'étonne de le trouver vide. — 7. Le même jour, deux disciples vont à Emmaüs, bourgade située à deux lieues de Jérusalem et lient conversation avec un inconnu qui leur reproche de n'avoir pas compris que le Christ devait souffrir, entre avec eux dans une maison d'Emmaüs et disparaît brusquement au moment où ceux-ci le reconnaissaient tout à coup pour le Christ lui-même. — 8. Ils retournent sur-le-champ à Jérusalem, mais déjà Pierre avait eu aussi son apparition. Tout à coup, Jésus apparaît au milieu des disciples, leur parle, montre ses mains et ses pieds, mange devant eux, confirme leur mission apostolique; puis, les menant jusqu'à Béthanie, se sépare d'eux et monte au ciel. — 9. Récit plus détaillé de l'Ascension, Act. i, 9-12.

10. Le quatrième évangile (xx-xxi) raconte que Marie-Madeleine, ayant vu la pierre ôtée, court le dire à Pierre et à Jean

Digitized by Google

qui s'empressent de se rendre au tombeau et le trouvent en effet vide. Marie, restée auprès pour pleurer, voit apparaître deux anges et se plaint à eux de l'enlèvement du corps. Au même instant, Jésus lui-même lui demande pourquoi elle pleure. Marie le prend d'abord pour le jardinier, mais le reconnaît quand il l'appelle par son nom. Jésus lui annonce son exaltation et le soir même apparaît au milieu des disciples qu'il bénit et à qui il montre ses mains et son côté. — 11. Thomas, qui était absent, refuse de croire à cette apparition et pose pour condition de sa foi qu'il touchera les plaies du Christ. Huit jours après, son incrédulité cède à une seconde apparition. — 12. A quelque temps de là, Jésus apparaît encore à six disciples qui pêchaient sur la mer de Galilée, mange avec eux, demande par trois fois à Pierre s'il l'aime (all. au triple reniement) et lui prédit une mort martyre.

13. Le récit de Paul I Cor. xv, 4-8, qui peut passer pour le plus ancien de tous, énumère six apparitions de Jésus : 1° à Pierre; 2° aux Douze; 3° à plus de cinq cents frères à la fois; 4° à Jacques son frère; 5° à tous les apôtres; 6° à Paul lui-même (sur le chemin de Damas).

14. Ces divergences, qu'on chercherait en vain à faire disparaître, n'ôtent rien au fait lui-même que la foi en Jésus vivant, vainqueur de la mort, en possession de la gloire céleste, fut désormais indestructible dans l'âme des premiers disciples.

Digitized by Google

CHAPITRE VII.

L'Église apostolique.

§ 45.

Le noyau de 120 disciples, y compris les 11 apôtres, grossit rapidement. Le jour de la *Pentecôte*, entre autres, fut marqué par une puissante manifestation de l'esprit du Christ à la suite de laquelle la première communauté chrétienne compta déjà plusieurs milliers de membres.

1. Remplacement de Judas par Matthias (Act. I, 15-26). — 2. L'événement de la Pentecôte est difficile à décrire, parce que nous n'en possédons qu'une relation (Act. II) dont l'auteur ne paraît pas s'être rendu un compte clair de ce qu'il faut entendre par le *don des langues*. Son récit suppose que les cent vingt disciples reçurent inopinément le don miraculeux de pouvoir se faire comprendre dans toutes les langues. Mais si nous observons 1° que le grec était alors une langue, pour ainsi dire, universelle et qu'en dehors de la Palestine et lieux voisins, l'Évangile n'a pu être et n'a été prêché qu'en grec (tous les livres du Nouveau Testament sont en grec, les Églises de Rome et de Lyon se servent exclusivement du grec pendant longtemps; les conquêtes d'Alexandre, les relations scientifiques, artistiques, commerciales, avaient universalisé cette langue); — 2° que l'apôtre Paul nous fait voir dans le don des langues tout autre chose que la faculté de s'exprimer dans un langage étranger

Digitized by Google

sans l'avoir appris (1 Cor. XIV); — 3° que l'apôtre Pierre, dans le le discours qu'il adresse à la foule rassemblée, ne fait pas la moindre allusion à ce prodige patent, mais rapproche ce qui se passe d'une prophétie de Joel qui annonçait qu'aux derniers jours l'esprit de prophétie, les visions révélatrices deviendraient le partage de tous, — nous n'hésiterons pas à penser que l'auteur des Actes a écrit une relation influencée par la grande idée que l'Évangile, étant la religion universelle, devait être prêché dans toutes les langues humaines. Le grand vent, les langues de feu sont d'énergiques symboles, correspondant à de sublimes réalités. La citation de Pierre, l'idée, combattue par lui, de quelques-uns des assistants qui s'imaginent assister à une scène d'ivresse, le témoignage de Paul, la comparaison avec de nombreux phénomènes analogues constatés dans les premiers siècles de l'Église et même à des époques très-rapprochées de la nôtre (en général, dans les moments de crise religieuse, *prophètes* des Cévennes, *camp-meetings* d'Angleterre et d'Amérique, etc.), nous autorisent à penser que le *don des langues* fut proprement une sorte de langage extatique, incohérent, entrecoupé, difficile et souvent impossible à comprendre, provenant de ce que celui qui parle est tellement absorbé par ses sensations religieuses qu'il perd la conscience du monde extérieur et devient incapable d'exprimer avec suite et clarté le jet désordonné de sentiments et d'idées qui font irruption dans son âme. Il est naturel que ce phénomène soit inconnu là où la réflexion domine le sentiment, et qu'ainsi les gens du peuple y soient plus sujets que les gens instruits, les femmes que les hommes, les nègres que les blancs. A noter aussi que cet état est contagieux, comme du reste tout ce qui tient à l'extase [1]. Nous comprenons enfin pourquoi Paul cherche à diminuer chez les Corinthiens l'estime et l'usage excessifs qu'ils faisaient de cet état d'esprit. — 3. Quoi qu'il en

[1] C'est ainsi que les protestants français persécutés du XVIIe siècle, réunis quelquefois par milliers sur l'emplacement de leurs temples rasés, prêtaient l'oreille aux psaumes que les anges chantaient la nuit dans les airs, et, sous l'influence d'une véritable contagion extatique, croyaient tous entendre les mêmes paroles et la même mélodie.

Digitized by Google

soit, la Pentecôte vit s'opérer la première grande manifestation commune de l'esprit chrétien avec son saint enthousiasme, ses espérances ardentes, et doit être regardée comme le jour anniversaire de la fondation de l'Église.

§ 46.

Les persécutions dirigées par les autorités juives contre la jeune Église, en la dispersant dans les pays voisins, hâtèrent la propagation de l'Évangile parmi les païens, et le plus ardent des persécuteurs fut conquis à la sainte cause dont il devint le plus puissant apôtre.

1. Mise en commun des biens parmi les premiers chrétiens de Jérusalem, Act. II, 44-46. — 2. Les sacrificateurs et les Sadducéens s'émeuvent et font comparaître Pierre et Jean devant le Sanhédrin. Belle réponse de ces deux apôtres. Il faut observer que dorénavant ce sont plutôt les Sadducéens que les Pharisiens qui persécutent les chrétiens (Act. IV, 1; V, 17). Un nombre notable de sacrificateurs et de Pharisiens entra même dans l'Église. — 3. Cela s'explique d'autant mieux que les premiers chrétiens étaient observateurs zélés de la Loi (Act. II, 46; VI, 7; XV, 5; XXI, 20, cp. § 42, 3). La Loi avait été abolie *virtuellement*, en principe, par l'Évangile, puisque les conditions du salut chrétien étaient indépendantes de toute forme légale et de toute question nationale, mais elle n'était pas *formellement* condamnée. Les premiers disciples, recrutés dans les classes religieuses de la nation, pouvaient donc reconnaître Jésus comme Messie sans se rendre compte encore de la contradiction latente qui devait, tôt ou tard, se déclarer entre les principes de l'Évangile et la loi juive. Les Pharisiens pouvaient dès lors tolérer une tendance dont les partisans étaient comme eux attachés aux formes traditionnelles de la piété; d'autant plus que le messianisme temporel, combattu par Jésus pendant sa vie, faisait de nouveau partie de leurs espérances. On supposait en effet que Jésus reviendrait bientôt dans sa gloire et qu'il ferait alors ce que les Juifs avaient attendu et ce qu'il n'avait pas voulu faire avant sa crucifixion.

Digitized by Google

3. Cependant, il était impossible que, dans le sein de la communauté chrétienne, il n'y eût pas des hommes plus frappés que les autres de la portée réelle des enseignements de Jésus. *Étienne*, le premier martyr, fut lapidé sous l'accusation, sans doute exagérée, mais non sans apparence, d'avoir « blasphémé contre le temple et contre la loi. » — 4. Ce qui animait le jeune pharisien *Saul de Tarse*, disciple de Gamaliel, d'un zèle si ardent contre la nouvelle Église, c'est certainement qu'il avait mieux compris que la plupart des chrétiens d'alors que l'Évangile de Jésus tuerait la Loi, si on le laissait se répandre.

5. Nomination de sept diacres (Act. VI, 1-6). — Lapidation d'Étienne. — 6. Dispersion d'un grand nombre de chrétiens de Jérusalem. — 7. L'Évangile en Samarie, Simon le magicien (origine de la *simonie*), conversion de l'eunuque éthiopien (Act. VIII). — 8. Saul de Tarse part pour Damas avec des pouvoirs extraordinaires. En route, il est tout à coup terrassé par une apparition de Jésus vivant, glorieux, irrésistible, il se convertit et reçoit la mission d'évangéliser le monde païen. — 9. Conversions nombreuses de Grecs à Antioche, origine du nom *chrétien* (Act. XI, 20-26). — 10. La conversion de Saul, depuis lors Paul (conformément à une coutume antique autorisant les changements de nom dans des circonstances analogues) fut brusque, terrassante, mais non sans préparation (Act. XXVI, 9-18). Il avait déjà dans sa conscience des aiguillons contre lesquels il s'efforçait en vain de regimber en surexcitant son fanatisme juif. Il garda dans le christianisme l'idée essentielle qu'il s'en faisait avant sa conversion, c.-à.-d. qu'à ses yeux l'Évangile fut toujours l'abolition de la Loi. Son passage au christianisme par conséquent dut coïncider en lui avec le sentiment que la Loi, pour laquelle il eût naguère donné sa vie, était en réalité un moyen de salut impuissant, dépassé, qui avait fait son temps.

9. Paul est le fondateur de l'Église chrétienne dans le monde païen. Rien ne saurait donner une idée de l'activité prodigieuse de cet homme extraordinaire qui, dans l'espace de quelques années, avait allumé le flambeau de l'Évangile en une foule d'endroits, à Antioche, à Éphèse, à Colosses, en Galatie, dans le Pont,

Digitized by Google

à Chypre, à Lystre, en Troade, à Philippes, à Thessalonique, à Bérée, à Athènes, à Corinthe, à Rome, etc., etc. Paul est donc par excellence *l'apôtre des gentils* (c.-à-d. des *nations* par opposition au peuple juif).

10. Vers l'an 58 Paul se trouvait à Corinthe et venait d'écrire une épître aux Romains. Une communauté chrétienne s'était constituée spontanément dans la ville impériale, sans qu'aucun apôtre y fût encore allé (Rom. xv, 20-24), par le concours naturel de juifs et de païens convertis attirés par des motifs quelconques dans cette immense cité. Paul comprenait de quelle importance était cette communauté en vue de l'évangélisation du monde entier, et d'ailleurs il se fixait de préférence dans les grands centres de commerce et de population. Il avait donc écrit aux chrétiens de Rome pour exposer et défendre sa doctrine souvent mal comprise et mal jugée et leur avait annoncé sa prochaine visite. Mais auparavant il voulait aller porter lui-même en Judée le produit d'une collecte rassemblée par lui dans les églises grecques en faveur des chrétiens pauvres de Jérusalem, témoignage de fraternité dont il attendait de bons effets en vue de la réconciliation des partis (voy. le § suivant). Il partit donc pour Jérusalem, mais là il fut arrêté par des zélateurs de la Loi et dut seulement à son titre de citoyen romain de ne pas être mis à mort par ses fanatiques adversaires comme apostat et renégat. En ayant appelé au tribunal de l'empereur, il fut mis en prison à Césarée, où il passa deux ans avant de pouvoir partir (Paul devant Félix, Act. xxii; devant Festus et Agrippa, xxv-xxvi). Enfin, après une traversée longue et périlleuse, il arriva à Rome l'an 62. Son procès semble avoir traîné en longueur, mais sa captivité assez douce ne l'empêchait pas de parcourir la ville, surveillé seulement par un soldat, et de travailler à son œuvre. Il est peu probable qu'il ait été mis en liberté, bien qu'on ait cru pendant longtemps qu'il avait fait encore un voyage en Espagne. En 64 éclata le fameux incendie de Rome que Néron fit attribuer aux chrétiens déjà fort mal vus du peuple pour détourner les soupçons qui pesaient sur lui. Paul, selon une vieille tradition, fut parmi les victimes. Il eut, dit-on, la tête tranchée.

Digitized by Google

§ 47.

Les succès de la prédication de Paul parmi les Gentils proviennent principalement de ce que, dégageant nettement l'Évangile du judaïsme et de sa loi, il le présentait sous une forme plus pure, plus spiritualiste, plus acceptable pour des hommes qui n'étaient pas nés juifs. D'autre part, cette émancipation hardiment proclamée par lui, fut cause d'une division profonde dans l'Église apostolique et rendit son nom longtemps suspect à l'Église dominée par le point de vue *judæo-chrétien*.

1. Paul niait que l'homme pût être sauvé par des *œuvres de loi*. Toute loi, disait-il, ne peut que convaincre l'homme de péché en lui faisant voir ses transgressions. Le salut, la vraie justification s'obtient par la foi en Jésus mort et ressuscité, c.-à-d. par la communion de vie avec le Christ. Souffrant avec son Sauveur, mourant avec lui, ressuscitant avec lui, le fidèle devient un homme nouveau, conduit par l'esprit du Christ qui est en lui et vivant de cet amour éternel qui unit indissolublement à Dieu et inspire toutes les bonnes œuvres. Ainsi présenté, le christianisme attirait par son spiritualisme élevé les païens qui eussent reculé devant le joug de la loi et n'eussent jamais pu admettre, p. e., que, sous peine de damnation, il fallait s'abstenir de chair de porc. Ce qui paraissait tout simple à un Juif de naissance semblait ridicule à un Grec. En même temps la grande vérité chrétienne que ce qui sauve, ce n'est pas l'extérieur, le rite, l'œuvre accomplie par crainte ou calcul, mais le cœur converti, la foi en la miséricorde divine, l'amour pur, cette vérité se faisait valoir sous cette forme mystique avec la puissance qu'elle aura toujours et partout.

2. Mais si nous nous reportons à ce que nous avons dit des dispositions qui dominaient parmi les chrétiens de Palestine, nous comprendrons aisément que la hardiesse évangélique de Paul fût pour eux un sujet de scandale. L'idée de recevoir comme frères,

Digitized by Google

égaux devant Dieu, des incirconcis et des impurs (au point de vue légal) leur était insupportable. Pierre lui-même eut besoin d'une vision révélatrice pour baptiser le païen Corneille (Act. x) et sa conduite lui attira de fortes remontrances à Jérusalem (xi, 2-3). En général il paraît que les Douze, se regardant comme appelés spécialement à évangéliser les Juifs, furent dominés par la crainte de les repousser en masse s'ils rompaient avec la Loi, et que, d'autre part, ils ne pouvaient contester complétement à Paul le droit de tirer des principes chrétiens leurs conséquences visibles. De là des vacillations, des indécisions, des contradictions même dans leurs rapports avec lui. Paul était accusé par les Juifs chrétiens de Jérusalem de n'avoir aucun droit à l'apostolat, de prêcher sans mission une doctrine subversive, d'ouvrir la porte à l'immoralité, etc. Des émissaires parcouraient de leur part les églises fondées par lui et s'efforçaient, en le décriant, de faire accepter le joug de la Loi aux païens convertis.—3. C'est surtout par l'épître aux Galates que nous pouvons nous faire une idée claire de ce conflit qui déchirait l'Église apostolique. Nous y voyons, p. e., comment Pierre, venu à Antioche pendant le séjour de Paul dans cette ville, avait d'abord approuvé le libéralisme de celui-ci et mangé avec les Gentils (c'était dans la participation aux mêmes repas que s'effaçait, au point de vue légal, la différence entre juif et païen); puis, comment, intimidé par l'arrivée de quelques envoyés de Jacques, il s'était désisté de son premier acquiescement et était revenu à la rigidité légale. C'est pourquoi Paul lui avait reproché publiquement cette espèce d'hypocrisie (Gal. ii). — 3. En Galatie, à Corinthe, à Rome même, nous voyons cet antagonisme entre les deux tendances éclater et se prolonger. A la vérité, les judæo-chrétiens se voyaient amenés à faire à la force des choses des concessions toujours plus graves (v. le § suiv.). Mais ils réussirent pourtant à rejeter longtemps dans l'ombre la gloire et l'autorité du grand apôtre. Jusque vers le milieu du second siècle il semble que l'Église tient Paul pour suspect. On tait son nom, sa doctrine spéciale de la justification par la foi est comme non-avenue. Les *Homélies Clémentines*, sorte de roman religieux judæo-chrétien remontant très-haut,

Digitized by Google

l'identifient méchamment avec Simon le magicien qui enchante les Samaritains (les païens), qui se vante de ses visions, prétend sans droit à l'apostolat, que Pierre doit combattre et qui veut le séduire avec de l'argent (collecte de Paul). La tradition chrétienne primitive, formée sous l'influence de ce parti, lui ravit même la gloire d'avoir fondé les plus célèbres églises de l'empire et la reporte sur Pierre. La légende de l'épiscopat de Pierre à Rome et de son martyre dans cette ville est un fruit de cette tradition hostile à Paul. En un mot, si la Loi juive fut de plus en plus abandonnée dans ses prescriptions spéciales, le point de vue légal triompha dans l'Église.

§ 48.

Cependant la logique et les événements devaient détacher toujours plus l'Église du judaïsme et, dans la seconde moitié du second siècle, ce conflit des premiers jours, n'ayant plus de raison d'être, disparut.

1. Des principes une fois proclamés portent tôt ou tard leurs fruits, et à mesure que l'Évangile était mieux connu, la Loi perdait de son prestige. Les païens de naissance formaient de plus en plus la grande majorité chrétienne. La majorité juive repoussait le christianisme. Enfin des événements formidables hâtèrent la rupture. — 2. Nous voulons parler surtout de la destruction de Jérusalem et du Temple. Depuis la mort de Jésus, l'état de choses qui tourmentait son doux patriotisme avait toujours été en empirant. Les successeurs de Pilate (déposé l'an 36) avaient toujours plus irrité le sentiment national. Hérode Antipas, détrôné et exilé en Gaule l'an 39, avait eu pour successeur Hérode Agrippa qui, de 41 à 44, avait encore une fois réuni la Palestine sous un même sceptre. C'est lui qui fit jeter Pierre en prison et décapiter Jacques, frère de Jean. Après lui Agrippa II n'eut qu'une ombre de pouvoir et les provocations romaines finirent par amener la grande explosion de l'an 66. Les troupes impériales furent chassées. Mais dès l'an 67 Vespasien arrivait en Palestine avec

Digitized by Google

une armée imposante. Son fils Titus lui succéda. Le territoire fut reconquis pied à pied et Jérusalem assiégée. Le siége dura deux ans. La famine, la peste, la guerre civile n'empêchèrent pas les Juifs de combattre avec la dernière fureur. Jusqu'au dernier moment ils espérèrent dans le secours d'en haut. Les Romains montèrent à l'assaut du Temple en marchant sur des monceaux de cadavres. Le Temple lui-même et ses derniers défenseurs, réfugiés sur le faîte, s'abîmèrent dans un linceul de feu (70). — 3. Telle était pourtant l'opiniâtreté de ce peuple que, malgré cette terrible leçon, depuis l'an 115, sous Adrien, des ferments de révolte se montrèrent de nouveau. Un faux Messie, Barcochba (131-133), tint la campagne pendant trois ans contre les garnisons romaines. Cette guerre de partisans finit par l'anéantissement total de la nation. A la place de Jérusalem s'éleva Ælia Capitolina. Les débris du judaïsme se reformèrent à Tibériade, mais désormais sans importance politique et se bornant à élever dans le Talmud un prodigieux monument de fidélité aux grands souvenirs et aux puérilités du passé. — 3. L'Église chrétienne de Jérusalem doit, selon de vieilles traditions, avoir échappé à la catastrophe de l'an 70 en s'enfuyant à temps de l'autre côté du Jourdain, à Pella et lieux circonvoisins. Au v^e^ siècle on voyait encore dans cette contrée des communautés juives-chrétiennes, se glorifiant d'être les plus anciennes du monde, d'avoir conservé le christianisme primitif et persévérant dans leur antipathie contre l'apôtre Paul.

4. Des événements comme la destruction du Temple, en rendant l'observation de la Loi en grande partie impossible, durent puissamment contribuer à séparer l'Église du judaïsme. Bientôt les judæo-chrétiens se contentèrent d'exiger des païens convertis l'observation des préceptes imposés aux prosélytes de la porte (§ 34, 2; Act. xv, 29). Le baptême prit la place de la circoncision. La loi fut ainsi à peu près réduite à ses parties strictement morales. L'œuvre et la mémoire de Paul devaient donc se relever dans l'opinion de l'Église. Le conflit des premiers jours prit fin lorsqu'il fut admis, sur la foi de traditions peu précises, que Pierre et Paul avaient au fond enseigné de même

Digitized by Google

et que, s'étant rejoints à Rome pour l'œuvre commune de l'apostolat, ils avaient tous les deux en même temps subi le martyre. Ce qui est réel, c'est que ce mouvement de rapprochement entre les partis fut plus facile et plus prompt à Rome que partout ailleurs pour des causes faciles à comprendre (moins de passions dans la discussion, peu de sens pour le profond mysticisme de Paul, peu de goût pour les formes bizarres du judaïsme, une tendance pratique plus portée à organiser et à diriger l'Église qu'à se préoccuper des questions théologiques, etc.).

5. Nous n'avons que des données très-vagues et très-incomplètes sur le ministère des autres apôtres. Pour nous borner au plus certain, notons que *Matthieu* a rédigé le premier recueil des enseignements de Jésus. *Jacques* le juste, frère du Seigneur, a longtemps joui d'une influence prépondérante dans l'église de Jérusalem et est mort en 63 par ordre du grand-prêtre sadducéen Ananus, avec une grande renommée de sainteté légale. *Jean* doit avoir quitté la Palestine quelque temps avant la guerre juive et acheva sa carrière apostolique en Asie Mineure, à Éphèse, où il mourut dans un âge très-avancé.

Digitized by Google

CHAPITRE VIII.

L'Église chrétienne sous l'Empire romain.

A. — LUTTE DU CHRISTIANISME ET DU POLYTHÉISME.

§ 49.

Le christianisme, en possession de la vérité religieuse et morale, était destiné à triompher tôt ou tard du polythéisme. Bien des circonstances favorisaient sa marche victorieuse, mais d'autres éléments de résistance devaient, avant d'être vaincus, susciter une lutte prolongée.

1. Circonstances favorables à la propagation du christianisme dans le monde païen : *a*) l'*Unité romaine*. Tout le monde civilisé d'alors obéissait au même gouvernement, les communications n'avaient jamais été si faciles ni si sûres, les populations les plus éloignées se mélangeaient et apprenaient à se connaître ; surtout l'orgueil national, qui séparait les peuples anciens d'une manière bien plus tranchée encore qu'aujourd'hui, avait été brisé par la conquête romaine, et avec lui l'attachement exclusif aux religions *nationales*. Il n'y avait plus des Grecs, des Gaulois, des Égyptiens, des Carthaginois, etc., le titre de citoyen romain n'appartenait encore qu'à un petit nombre, mais il y avait toujours des *hommes*, et par conséquent l'heure était favorable pour prêcher la religion de l'humanité. — 2. *b*) *La décadence de la foi polythéiste*. Surtout dans les classes éclairées, les absurdités, les

Digitized by Google

incohérences, les immoralités des vieux mythes avaient engendré le doute et même l'incrédulité (Pilate, Jean XVIII, 38). Beaucoup d'hommes se trouvaient ainsi sans religion et ceux d'entre eux qui souffraient de cet état contre nature devaient être facilement gagnés à une religion spirituelle et pure comme l'Évangile. — 3. *c*) *La philosophie.* Depuis plusieurs siècles, surtout en Grèce, des esprits hardis et profonds avaient cherché la vérité par les seules forces de la raison humaine. Beaucoup d'erreurs et de faux systèmes n'empêchaient pas que la philosophie n'eût proclamé par ses plus éminents organes de grandes vérités servant de base au christianisme, p. e. l'unité de Dieu, sa spiritualité, l'immortalité (Anaxagore, Socrate, Platon, Aristote). Au moment où parut le christianisme, les deux principales écoles philosophiques, le *stoïcisme* (Zénon, le souverain bien est la vertu) et l'*épicurisme* (Épicure, le souverain bien est l'utile), malgré leur antagonisme radical, se ressemblaient pourtant en ceci qu'elles ramenaient l'homme à l'observation de lui-même, première condition de la foi chrétienne.

4. Circonstances défavorables : *a*) La même *philosophie* avait inspiré beaucoup d'orgueil à ses adeptes, et l'idée qu'une vérité supérieure était apportée au monde en langage populaire par un Juif crucifié et d'obscurs prédicateurs leur paraissait ridicule. Si les Juifs ne trouvaient pas dans la vie de Jésus le miracle éclatant qu'ils requéraient du vrai Messie et *se scandalisaient* de sa croix, les Grecs n'y voyaient pas cette sagesse humaine qu'ils prisaient avant tout et taxaient la croix de *folie,* incapables d'y reconnaître la « folie de Dieu » (1 Cor. 1, 22-25). — 5. *b*) La *décadence* du polythéisme dans les hautes classes n'empêchait pas les populations ignorantes des villes et des campagnes d'y être encore très-attachées. Bientôt d'absurdes préjugés circulèrent contre les chrétiens. On les accusait de provoquer les malheurs publics (peste, famine, guerre) par leur inimitié contre les dieux mythologiques. On ne comprenait rien à leur culte sans sacrifices et sans images et on s'imaginait qu'il se passait des choses épouvantables dans leurs réunions religieuses, p. e. que les chrétiens égorgeaient des enfants pour les manger. Bientôt la populace réclama qu'on

Digitized by Google

jetât aux bêtes *les impies, les athées.* — 6. *c*) Le *gouvernement romain*, qui tolérait tant d'idolâtries, fut généralement mal disposé contre les chrétiens, soit qu'il cherchât la popularité en flattant les préjugés de la multitude, soit que les hommes politiques, désireux de maintenir à tout prix les vieilles mœurs et les vieilles institutions, regardassent avec une inquiétude croissante les progrès d'une Église qui devait changer la face du monde.

§ 50.

De cet état de choses résulta une longue série de persécutions, interrompues par des périodes de tolérance relative, jusqu'à ce qu'enfin l'ascendant du christianisme fut tel que Constantin (depuis 306) sentit la nécessité de consolider son pouvoir en le protégeant et en se faisant ensuite chrétien lui-même.

1. On a compté dix persécutions principales, sans que ce nombre précis soit justifié par l'histoire. En fait, la persécution, sauf à de rares intervalles, fut constante, mais plus ou moins violente, plus ou moins générale selon les événements, les peuples et les gouvernants. Citons seulement les points saillants. — 2. Après Néron, Domitien persécuta l'Église dont les membres furent accusés de haute trahison, parce qu'ils refusaient de sacrifier devant les statues impériales. Sous Trajan (vers 110), il y eut une persécution assez violente en Asie Mineure (correspondance de Pline le Jeune). Sous Marc-Aurèle (vers 177), il faut signaler la rude épreuve infligée à l'église de Lyon. — 3. Notons, parmi les empereurs mieux disposés, Commode († 192), sous l'influence de son épouse Marcia, Héliogabale († 222) qui aimait tout ce qui venait d'Orient, Alexandre Sévère († 235) qui avait placé une image du Christ parmi ses dieux domestiques, Philippe l'Arabe († 249). — 4. Malgré l'édit de Septime Sévère († 211) qui avait interdit le prosélytisme, l'Église était devenue si puissante que la politique païenne sous Décius († 251) crut nécessaire de lui déclarer une guerre à outrance. La persécution s'étendit sur toute

Digitized by Google

la face de l'empire. Ce plan d'extirpation totale fut poursuivi sous Valérien († 260), interrompu sous Gallienus († 268), repris par Aurélien († 275), mais surtout par Dioclétien et son gendre Galerius. Édit de 303 décrétant la destruction de tous les temples, des Livres saints, et ordonnant à tous les chrétiens de sacrifier sous peine de mort. — 5. Cependant il est facile de voir que désormais la persécution, de populaire qu'elle était dans les premiers temps, devient exclusivement politique. Les chrétiens sont encore en minorité, mais la sympathie générale, le courant des esprits est avec eux. Le courage et la fidélité des martyrs ont conquis le respect des bourreaux eux-mêmes. Constance Chlore et son fils Constantin protégent l'Église en Occident et celui-ci, vainqueur de Maxence en 312, garantit la même liberté en Orient. — 6. Une fois seul maître, Constantin, à qui sa conduite privée ne permet pas d'attribuer des motifs plus élevés et qui resta *souverain pontife* païen à Rome, se montra toujours plus favorable au christianisme dans lequel il vit la force et l'avenir de l'empire. Ceci prouve mieux la victoire du christianisme que si un empereur chrétien de cœur et d'âme eût tâché de la hâter. La grandeur historique de Constantin est d'avoir discerné de quel côté l'esprit de Dieu poussait l'humanité.

7. Le preuve que cette victoire était irrévocable fut fournie sous Julien dit l'Apostat. Ce prince, revenu au vieux polythéisme par amour pour l'antiquité et par dégoût de la théologie aride dont on avait ennuyé son enfance, voulut restaurer le paganisme. Ce fut au tour des chrétiens de rire des vieilleries, déjà bizarres, que l'empereur ressuscitait. Après vingt mois de règne et d'efforts plus actifs qu'heureux, il succomba dans la guerre contre les Perses (363). Ses successeurs furent nécessairement tous chrétiens, et en 381 Théodose Ier put proclamer l'extinction de la vieille religion. Nous verrons du reste que cette victoire du christianisme fut à bien des égards diminuée par les concessions qu'il fallut faire aux tendances et aux habitudes païennes.

8. Principaux apologistes chrétiens : IIe siècle, Justin Martyr († vers 168), Tatien, Athénagore, Théophile d'Antioche, Tertul-

Digitized by Google

lien; IIIe siècle, Origène (185-254), Minucius Félix, Arnobe; IVe siècle, Lactance († vers 330). — Adversaires du christianisme : Celse, Lucien (IIe siècle), Porphyre (IIIe siècle), Hiéroclès, Libanius (IVe siècle), etc. — Au IVe siècle, le christianisme pénètre chez les Goths (Ulphilas, † 388) et en Abyssinie (depuis 327).

B. — L'ANCIENNE ÉGLISE CATHOLIQUE.

§ 51.

Parmi les motifs qui avaient finalement valu à l'Église les sympathies politiques des empereurs, il faut assigner une place importante à la constitution de cette Église qui tendait toujours plus à former une société extérieurement une, professant la même doctrine et gouvernée par des évêques dont la majorité faisait loi. Ainsi se forma l'ancienne *Église catholique* ou universelle.

1. Bien observer qu'il ne s'agit pas encore ici du *catholicisme romain*. — 2. Ce fut une première infidélité de l'Église au principe de l'Évangile que cette recherche à tout prix de l'unité extérieure. Par là s'introduisit la dangereuse confusion de la communion ecclésiastique et du salut chrétien, lequel, nous le savons, est avant tout intérieur. Non que l'unité en soi doive être repoussée, mais la vraie unité chrétienne consiste dans la participation à l'esprit du Christ bien plus que dans la profession des mêmes dogmes et la célébration des mêmes rites. — 3. Cette déviation du reste ne fut pas sans cause. L'esprit légal romain entrant dans l'Église avec les païens convertis, l'oubli des doctrines de Paul, le besoin de préserver le monothéisme et la moralité contre le gnosticisme (§ 53, 3), le désir de s'unir contre l'ennemi commun, le paganisme, l'expliquent. — 4. La facilité avec laquelle l'empereur chrétien pouvait commander à toute l'Église en commandant à l'épiscopat explique la sympathie finale des hommes d'Etat peu religieux de l'empire.

Digitized by Google

§ 52.

Depuis le milieu du second siècle l'*évêque* s'élève seul au-dessus des *anciens*, des *diacres* et des autres membres de la communauté et devient toujours plus le représentant de l'Église en général dans chaque communauté. Les évêques sont regardés comme les seuls dépositaires légitimes de la tradition apostolique et fixent la doctrine et la discipline de l'Église dans leurs assemblées ou *conciles*.

1. Primitivement les églises locales, indépendantes l'une de l'autre, avaient emprunté leur organisation à la synagogue. Un corps de *presbytres* (anciens, terme juif) ou d'*évêques* (surveillants, terme grec), tous égaux, dirigeait la communauté avec l'assistance d'un corps de *diacres* (serviteurs) spécialement chargés des pauvres et du service intérieur. Par suite du courant qui entraînait les esprits vers l'unité extérieure, il arriva 1° qu'un seul *évêque* ou *ancien* concentra dans sa personne les pouvoirs auparavant répartis entre tous; 2° qu'il fut au dehors le représentant unique de la communauté; 3° que l'accord avec l'évêque fut en chaque lieu la marque par excellence de la communion avec l'Église du Christ et avec le Christ lui-même; 4° que les questions intéressant plusieurs églises ou leur totalité furent décidées à la majorité dans des *conciles* d'évêques; enfin 5° que le *concile œcuménique*, auquel tous les évêques de la chrétienté étaient convoqués, décida souverainement de toutes les questions de dogme et de discipline. — 2. Passages du Nouveau Testament prouvant l'identité primitive des anciens ou *presbytres* et des évêques : Act. xx, 17, 28; Tit. I, 5-7; Phil. I, 1; 1 Tim. III, 1-8; 1 Pierre v, 1. Avant le milieu du second siècle et même plus tard encore on ne trouve pas de trace certaine de la différence qui fut ensuite si marquée. — 3. Le même besoin d'unité travaille également le corps épiscopal lui-même et confère une supériorité de fait et bientôt de droit aux évêques des églises les plus anciennement fondées et les plus importantes, Jérusalem,

Digitized by Google

Antioche, Éphèse, Alexandrie, Corinthe, Rome. Leurs évêques passent pour les organes les plus sûrs de la tradition apostolique confiée par les apôtres eux-mêmes à leurs prédécesseurs. Car la tradition de l'Église ne tarde pas à faire remonter aux apôtres l'institution de l'épiscopat. Origine des *patriarcats*. — 4. Cet état de choses assurait de bonne heure à l'évêque de Rome une grande influence : il était l'évêque de la capitale, son église avait eu, disait-on, Pierre et Paul pour fondateurs, et seule dans tout l'Occident, elle était de fondation apostolique. Depuis Constantin, l'évêque de Constantinople aspire à son tour à la primauté, comme évêque de la nouvelle capitale et centre des patriarcats orientaux. — 5. Du reste, ce ne fut pas sans lutte que le système épiscopal s'établit dans toute l'Église. Les Montanistes surtout (de Montanus, extatique millénaire de Phrygie vers 140) refusèrent de mettre l'autorité des évêques plus haut que celle du Saint-Esprit. Malheureusement ils crurent reconnaître celle-ci dans des oracles d'illuminés et de visionnaires. Leur opposition, un moment très-ardente, va toujours en s'affaiblissant depuis la fin du second siècle.

§ 53.

La doctrine officielle de l'Église chrétienne, formulée d'abord dans le *symbole* dit *des apôtres*, s'enrichit toujours plus de dogmes dont l'admission fut considérée comme nécessaire au salut. Ce fut ainsi que se forma *l'orthodoxie*.

1. Orthodoxie, c.-à-d. *croyance exacte*. — 2. Le symbole dit *des apôtres*, parce qu'on le considérait comme le résumé de la doctrine apostolique, se forma vers la fin du second siècle par opposition aux doctrines *gnostiques* qui niaient l'unité et la perfection du Créateur, la réalité des souffrances et de la mort du Christ [1]. — 3. Le *gnosticisme* est une tendance fort puissante au

[1] Le texte actuel de ce symbole ne remonte pas plus haut que la fin du IVe siècle, mais les principales doctrines qu'il enseigne faisaient partie sous une

Digitized by Google

second siècle produite par le mélange du christianisme, du polythéisme oriental et de spéculations métaphysiques. Divisé en nombreux systèmes où le sublime et le burlesque se coudoient, il a pour caractère général : 1° le *dualisme*, le Dieu suprême n'étant pas le créateur du monde (doctrine du *Démiurge*) ; 2° la croyance à *l'impureté de la matière*, de sorte que Jésus ne devait avoir eu qu'un corps fantastique, sans réalité, et que ses souffrances et sa mort n'avaient pu être que des apparences ; 3° le *fatalisme*, les parcelles d'esprit divin disséminées dans la matière (les *pneumatiques*, les élus) devant fatalement remonter dans l'essence divine, les autres hommes étant non moins fatalement réservés à la perdition. — 4. On conçoit comment des systèmes basés sur de tels principes, favorisés par l'esprit du temps qui aimait les mélanges religieux, révoltèrent finalement la masse chrétienne dont ils froissaient le monothéisme, l'amour du Christ et le sens moral. L'effroi du gnosticisme fut en partie cause de la constitution de l'épiscopat, et le symbole *des apôtres* releva formellement contre lui l'unité de Dieu-Créateur, les souffrances et la mort réelles de Jésus.

4. Mais bien d'autres doctrines devaient être formulées d'autorité par les évêques et imposées à la conscience chrétienne. En quoi l'Église dévia positivement du principe évangélique, toujours en vue de l'unité à tout prix. Non pas qu'elle eut tort de chercher la vérité religieuse et de tâcher de la formuler pour les petits et les simples, mais elle n'avait pas le droit d'imposer ses formules et elle avait tort de faire de leur acceptation la condition du salut. Le Christ lui-même ne connaît que des dispositions pieuses et morales comme bases nécessaires du salut (§ 39, 3). — 5. Pendant les premiers siècles, ce fut surtout la doctrine relative au Fils et à son union avec le Père qui fut l'objet des discussions et des fixations ecclésiastiques. Au second et au troisième siècles, il

forme analogue de *la règle de foi* épiscopale de la fin du second siècle. Il faut remarquer en particulier l'article qui stipule la *descente aux enfers* du Christ mort. Dans le sens de la primitive Église (cp. 1 Pierre III, 19; IV, 6), Jésus y avait été prêcher l'Évangile aux morts qui l'attendaient dans les entrailles de la terre.

Digitized by Google

règne encore sur ce point une grande liberté qui va, toutefois, en se rétrécissant toujours. Les *unitaires* (*monarchiques*) ou partisans de l'unité divine rigoureuse et voyant en Jésus soit un homme plein du Saint-Esprit, soit un être supérieur à l'humanité, mais inférieur à Dieu, sont fort nombreux (Théodote de Byzance, Paul de Samosate). D'autres, nombreux aussi, effacent toute différence personnelle entre le Fils et le Père, ne voyant en eux que deux manières d'être, deux modes du même Dieu (Sabellius). Toutefois, depuis la fin du second siècle, on voit grandir un système qui se rattache aux théories alexandrines sur le Verbe divin (§ 34) et qui paraît l'emporter toujours plus dans l'esprit de la majorité. On peut le résumer en ceci que le Fils est un être émané du Père, son subordonné, créateur en second ordre du monde, soit qu'avec Origène on le croie éternel comme Dieu et tous les êtres spirituels, soit qu'avec Tertullien on le dise projeté hors de Dieu au moment de la création. A la fin du troisième siècle les idées de Sabellius et de Paul de Samosate étaient condamnées par la majorité épiscopale.

6. Mais on n'en pouvait rester là. Le monothéisme s'arrangeait mal d'une doctrine d'après laquelle il y aurait eu deux Dieux, l'un inférieur à l'autre; d'autre part, le même sentiment qui poussait l'Église à rehausser toujours plus la gloire divine de son fondateur souffrait encore de cette infériorité du Fils par rapport au Père. Avec le quatrième siècle éclata le grand débat de *l'arianisme*. Arius, presbytre d'Alexandrie, maintenait le point de vue traditionnel de l'infériorité du Fils, mais cherchait à le préciser en disant que le Fils était la première des créatures du Père. Son célèbre rival Athanase lui opposa la doctrine devenue orthodoxe d'après laquelle le Fils est, non créé, mais engendré par le Père, coéternel, coessentiel avec Dieu. La question fut tranchée au *concile de Nicée* (1er concile œcuménique, 325) convoqué par Constantin, qui condamna Arius, lequel fut déposé, exilé, puis rappelé, mais qui mourut immédiatement après. Ici s'ouvre une ennuyeuse et triste période de l'histoire intérieure de l'Église. Les empereurs, ariens ou orthodoxes, interviennent à chaque instant, exilent les évêques récalcitrants, extorquent par la me-

Digitized by Google

nace et la séduction des votes de complaisance. L'épiscopat devenu courtisan brigue la faveur impériale plus qu'il ne cherche le bien de l'Église. Un jour le monde s'étonne de se trouver arien, le lendemain l'orthodoxie triomphe. Ce fut seulement à partir de Théodose I (481) que l'orthodoxie trinitaire formulée successivement dans les conciles de Nicée, de Constantinople (381), d'Éphèse (431), de Chalcédoine (451) devint définitivement la loi de l'Église et de l'État. La foi *catholique* consistait désormais à croire que le Père, le Fils et le Saint-Esprit sont trois personnes, égales, distinctes, et pourtant un seul Dieu ; que le Christ est vraiment et complétement homme, vraiment et complétement Dieu, et pourtant une seule personne. L'intolérance, fille de ce dogmatisme outré, se naturalisait avec lui dans l'Église, et les *hérétiques*, ceux qui refusaient de se soumettre aux décisions des conciles, étaient voués à la persécution dans ce monde-ci, à la damnation dans l'autre.

7. Un autre côté de l'orthodoxie catholique fut aussi fixé pendant cette période, mais surtout en Occident et par l'influence d'Augustin. Ce fut le dogme du *péché originel* en vertu duquel on devait croire que l'homme créé pur et intègre par Dieu avait, par sa faute en Éden, perdu toute liberté pour le bien, transmis son péché et sa punition à toute sa postérité et que la grâce divine opérait seule pour le salut des élus qu'il plaisait à Dieu de sauver. Cette doctrine, combattue par Pélage, moine gaulois, défenseur du libre arbitre, fut sanctionnée à Orange (529) sans toutefois pénétrer bien avant dans les croyances et les pratiques de l'Église.

§ 54.

Toutefois l'Église chrétienne, en cherchant à s'unir et à préserver la tradition apostolique de l'oubli ou d'altérations graves, fit mieux que de formuler des dogmes officiels. Elle réunit en un même corps les écrits religieux remontant à ses origines, propres par leur contenu et par

Digitized by Google

leur esprit à rattacher constamment la foi et la piété chrétiennes à leur source primitive. Elle rassembla ainsi les *livres du Nouveau Testament.*

1. Le canon du Nouveau Testament n'a été définitivement arrêté qu'à la fin du IVe siècle; mais dès la fin du IIe siècle la plus grande partie et les livres les plus considérables de notre Nouveau Testament étaient réunis et considérés comme *écritures sacrées.* — 2. Quelle que soit l'opinion des critiques sur leur authenticité et leur date, ces livres sont en tous cas les monuments du christianisme primitif, ils en respirent l'esprit originel, et c'est à leur conservation que sont dues la Réforme et la réaction contre ce dogmatisme scolastique dans lequel l'Église chrétienne commit la faute de s'emprisonner. — V. D. R., § 74, sur la valeur religieuse des livres du Nouveau Testament.

3. Le Nouveau Testament compte trois genres de livres : I. des livres *historiques*; II. des *épîtres*; III. un livre *prophétique.*

I. Les livres historiques comprennent :

4. A. Les *quatre évangiles*, parmi lesquelles on distingue les trois *synoptiques* (*saint Matthieu, saint Marc, saint Luc*) du quatrième évangile (*saint Jean*). Leur but général est de raconter ce qu'ils savent de l'histoire de Jésus, le dernier toutefois avec l'intention de faire ressortir sa doctrine théologique du Verbe. Les trois premiers sont dits *synoptiques*, parce que, écrits d'après des sources communes, ils renferment un grand nombre de récits *parallèles* que l'on peut mettre en regard les uns des autres. V. D. R., § 48 sur la valeur historique et la formation des évangiles.—5. B. Les *Actes des apôtres* attribués à saint Luc, racontent la fondation de l'Église parmi les Juifs et parmi les païens, mais se concentrent surtout sur le ministère de Pierre et de Paul avec l'intention de concilier autant que possible les deux tendances divergentes qui, dans les premiers temps, se rattachaient aux noms de ces deux apôtres.

6. II. Les Épîtres se divisent en *Épîtres de Paul* et *Épîtres catholiques.*

A. Les épîtres de Paul sont au nombre de 13 : 1 aux Romains,

Digitized by Google

2 et 3 aux Corinthiens, 4 aux Galates, 5 aux Éphésiens, 6 aux Philippiens, 7 aux Colossiens, 8 et 9 aux Thessaloniciens, 10 et 11 à Timothée, 12 à Tite, 13 à Philémon. Les quatre premières, les plus importantes et dont l'authenticité ne peut faire doute, ont pour but général de défendre la personne et la doctrine de l'Apôtre contre les attaques de ses adversaires. On a dans ces derniers temps révoqué en doute l'authenticité des autres, pour des motifs de valeur inégale, plus probants toutefois à l'égard des épîtres dites *pastorales* (à Timothée et à Tite) dans lesquelles on a cru découvrir les marques d'une époque moins reculée que celle de Paul. Le débat est encore ouvert, mais en tout cas ce sont des monuments précieux de l'esprit paulinien, directement ou indirectement elles se rattachent toujours à l'apôtre des Gentils. Voy. D. R. § 74, relativement aux questions d'authenticité.— 7. C'est à tort que nos versions attribuent à saint Paul l'*Épître aux Hébreux* dans laquelle on ne reconnaît ni son style, ni ses idées. Cette épître est un traité dont l'auteur inconnu, peut-être Apollos, veut prouver aux Juifs-Chrétiens que les plus précieuses prérogatives de l'ancienne alliance se retrouvent plus complètes encore dans la nouvelle. — 8. B. Les *Épîtres catholiques*, c.-à.-d. s'adressant à l'universalité des Chrétiens, sont aussi des traités religieux sous forme épistolaire. On en compte 7 : l'épître de *Jacques*, 2 épîtres de *Pierre*, 1 épître de *Jude*, 3 épîtres de *Jean*. Leur authenticité est aussi fortement contestée. La seconde épître de Pierre est décidément inauthentique et ne peut pas être antérieure au milieu du second siècle : car elle suppose III, 16, que les épîtres de Paul circulent déjà dans l'Église sous forme de collection, et III, 4, que la première génération chrétienne a disparu tout entière. Dans l'antiquité on se croyait autorisé à écrire sous le nom d'un autre quand on pensait frayer par là une voie plus prompte à la vérité. C'est pourquoi les questions d'authenticité ne doivent pas influer sur notre estimation religieuse des livres sacrés, c'est à leur contenu, à leur enseignement, à leur inspiration qu'il faut avant tout regarder.

9. III. L'Apocalypse ou la *Révélation* a été écrite l'an 68, peu après la mort de Néron, vraisemblablement par l'apôtre Jean. Ce

Digitized by Google

livre, qui paraît si énigmatique, l'est beaucoup moins pour ceux qui savent combien le *genre apocalyptique*, depuis le livre de Daniel qui en fournit le type, fut populaire pendant plusieurs siècles et combien d'ouvrages analogues il a produits. Leur trait commun est d'annoncer en dépit des apparences la prochaine victoire de la vérité et de la justice momentanément opprimées par l'iniquité. Il faut donc distinguer dans un tel livre la lettre de l'esprit, en particulier dans notre Apocalypse canonique. La lettre, c'est que le monde va bientôt finir et que Néron (désigné XIII, 18, par le nombre 666 décomposé en lettres hébraïques) que l'on croit mort, mais qui vit (opinion fort répandue alors dans tout l'empire), va revenir d'Orient en qualité d'Antechrist pour faire la guerre aux saints qu'il a déjà persécutés. Mais le Christ va revenir aussi, le terrassera et régnera avec les siens sur la terre. L'esprit, c'est que le Christ sera toujours vainqueur des oppositions les plus formidables. Symbolisme grandiose, ch. V.

10. C'est sur l'épître aux Hébreux, celle de Jacques, les deux dernières de Jean, celle de Jude, la seconde de Pierre et l'Apocalypse (à cause de sa doctrine millénaire, XX, 6) que les doutes ont persisté le plus longtemps dans l'Église. — 11. Le Nouveau Testament, comme l'Ancien, a aussi ses *apocryphes*, évangiles, actes, épîtres, apocalypses, répudiés par l'Église comme enseignant des doctrines suspectes ou fausses, en très-grand nombre, d'un haut intérêt pour la critique, mais sans aucune valeur religieuse.

§ 55.

Le christianisme, en absorbant ainsi le polythéisme, et tout en communiquant une vie nouvelle à l'ancien monde, perdit en pureté et en spiritualité sous l'influence des idées païennes.

1. La sublimité de la morale chrétienne, la vie pure et la charité des premiers chrétiens contribuèrent beaucoup à gagner à leur cause les sympathies générales. Sur les débris de l'ancien

Digitized by Google

monde qui s'affaissait dans son incurable corruption, l'Église chanta le cantique nouveau de l'espérance et de l'amour. Sa bienfaisante influence se fit sentir par l'adoucissement des mœurs, la diminution de l'esclavage, les institutions de charité, le grand mouvement d'idées dont elle fut l'inspiratrice. — 2. Citons avec honneur l'école chrétienne d'Alexandrie dont Clément, Origène, Denys furent les plus célèbres représentants, Origène surtout qu'on peut désigner comme le père de la science religieuse, chrétienne et philosophique, large et profonde. Des auteurs et des orateurs chrétiens, les Eusèbes, Chrysostôme, Grégoire de Nazianze, les Apollinaires, Augustin (le plus grand théologien du ve siècle, de manichéen et de mondain devenu l'oracle de l'occident chrétien, évêque d'Hippone en Afrique, 430), Jérôme, etc., etc., illustrèrent les derniers jours de l'ancien monde.

2. D'autre part, plus le temps marche, plus l'ombre se mêle à la lumière. Nous avons déjà montré les déviations de l'esprit chrétien originel dans la constitution de l'épiscopat et dans ce dogmatisme intolérant qui domine toujours plus l'Église. D'autres erreurs ou abus s'implantent aussi pendant cette période. Le culte tend à se dépouiller de sa simplicité primitive, la sainte Cène à se transformer en sacrifice réel, la vénération pour la mémoire des martyrs à prendre les formes de l'adoration, l'absolution de l'Église, donc celle du prêtre, à se confondre avec celle de Dieu, l'état de mariage à être déprécié comme inférieur devant Dieu au célibat, le jeûne, les pratiques pieuses, le baptême à passer pour des œuvres méritoires, sauvant par elles-mêmes. Il faut mentionner avec éloge les noms d'*Aerius* (360), de *Jovinius* (388), du Gaulois *Vigilance* (402), qui s'efforcèrent sans y réussir de retenir l'Église sur cette pente dangereuse. — 3. Il y eut surtout une institution remontant à la fin du IIIe siècle, *le monachisme*, qui prit une extension considérable aux IVe et Ve siècles. Ce fut en Égypte, le pays des Thérapeutes, que saint Antoine (270) donna l'exemple d'une vie d'*ermite* (confusion du principe chrétien du renoncement au péché avec le principe bouddhiste de la guerre à la nature, § 10). Cet exemple fut suivi par d'autres. Puis il se forma autour des solitaires les plus renommés des

Digitized by Google

espèces d'écoles ascétiques qui devinrent les *couvents* (depuis 340). Ces institutions se répandirent de proche en proche. Déchues de bonne heure de leur rigidité première, elles furent réformées en Occident par Benoît de Nursie (529, d'où les Bénédictins). — 4. Absurdités ascétiques, *stylites*.

5. La principale hérésie du v^e^ siècle est le *manichéisme*, originaire de la Perse, système gnostique, dualiste, ayant des principes ascétiques et des conséquences immorales, nommé d'après son fondateur Manès (III^e^ siècle).

Digitized by Google

CHAPITRE IX.

L'Église du moyen âge.

A. — PROPAGATION DU CHRISTIANISME. — L'ISLAMISME.

§ 56.

La destruction de l'empire romain, bien loin d'entraîner celle de l'Église chrétienne, lui ouvrit au contraire le plus glorieux avenir. L'Église en effet conquit ces peuples barbares qui, en s'établissant dans les divers pays de l'Europe, posèrent les fondements de la société et de la civilisation modernes.

1. Les peuples germaniques, en brisant la centralisation despotique de l'empire, rappelèrent à l'existence les vieilles nationalités, mais, devenus chrétiens comme les vaincus, ils formèrent une société nouvelle, basée sur les principes chrétiens et qui devait un jour dominer le monde entier. — 2. Barbare, dans le sens primitif du mot, signifie *celui qui parle une langue incompréhensible* (1 Cor. XIV, 11). — 3. Parmi les barbares qui se partagèrent l'empire, un grand nombre étaient déjà chrétiens. La puissante immigration des Goths qui s'établit en Italie, au sud de la Gaule et en Espagne, avait été convertie par les vaillants travaux de l'évêque arien *Ulphilas* qui lui avait donné un alphabet et la Bible (depuis 348). Les Vandales (Afrique), les Burgundes (E. des Gaules), les Lombards (N. de l'Italie) étaient éga-

Digitized by Google

lement chrétiens-ariens. Ces invasions rendirent une certaine vie à l'arianisme, mais le prestige de l'Église romaine, la supériorité intellectuelle des vaincus orthodoxes, enfin la conversion au christianisme catholique de l'immigration franque (Clovis, bataille de Tolbiac, 496) assurèrent le triomphe de l'orthodoxie.

4. L'Irlande fut convertie au Ve siècle (S. Patrick) et devint une pépinière de missionnaires, dont l'un, Columban, convertit les Pictes ou Écossais (VIe siècle). Les Anglo-Saxons, maîtres de l'Angleterre chrétienne, furent convertis par Augustin (597) envoyé par le pape Grégoire le Grand. Columban († 615) et son disciple Gall portèrent le christianisme des Vosges aux Alpes. Boniface (718), l'apôtre de la Germanie, le répandit dans l'ouest de l'Allemagne actuelle et dans les Pays-Bas (archevêché de Mayence, 745). Toutes ces conquêtes avaient été pacifiques. Mais, sous Charlemagne, les Saxons furent convertis par force au moins autant que par persuasion (IXe siècle). Le IXe siècle voit aussi commencer l'évangélisation des peuples scandinaves, dont la conversion fut achevée au XIe siècle et qui portèrent le christianisme en Islande et au Groenland. — 5. Les Slaves (Bohême, Pologne, pays entre la Saal et l'Oder, Russes) furent peu à peu gagnés à l'Église depuis le IXe siècle par les missions de Cyrille et de Methodius, moines grecs, mais non sans que la guerre s'en mêlât au XIe siècle. Les Hongrois se firent chrétiens aux Xe et XIe siècles, la Finlande, la Livonie, l'Esthonie aux XIe et XIIe siècles, le Brandebourg, l'ancienne Prusse au XIIIe siècle (ordre des chevaliers *porte-glaives*). Les Russes se font baptiser depuis le Xe siècle. — 6. Vers la fin du moyen âge, la découverte de l'Amérique (1492) ajouta un continent à l'Église. — 7. Si la conversion en masse des païens grecs et romains avait été suivie d'une invasion d'idées et de superstitions païennes dans l'Église, ce fut encore bien pis après celle de ces multitudes profondément ignorantes et grossières qui, pour la plupart, mêlèrent naïvement leur vieille idolâtrie au culte nouveau. Mais le germe du Royaume n'en était pas moins semé.

Digitized by Google

§ 57.

Toutefois ces brillants succès de l'Église au moyen âge furent longtemps balancés par ceux d'une religion nouvelle, dernière et tardive évolution du monothéisme sémitique et qui put aspirer un moment à l'empire universel. Ce fut l'*Islamisme* ou le *Mahométisme*.

1. L'Arabie, où la race et la religion sémitiques n'avaient été que très-peu modifiées par le contact avec les populations et les croyances voisines, était partagée en un grand nombre de peuplades indépendantes, professant un grossier polythéisme, avec de vieilles traditions monothéistes pourtant, et reconnaissant la suprématie du temple de la Mecque (kasbah). Les recherches les plus récentes ont montré qu'il y avait eu déjà avant Mahomet et probablement un peu de tout temps, en Arabie, des mouvements monothéistes, mais sans portée durable. — 2. Les succès rapides et merveilleux de l'*islamisme* (doctrine de l'*islam*, du salut), une fois consolidé dans son pays d'origine, tiennent 1° à l'énergie guerrière d'un peuple brave, réuni pour la première fois en corps de nation, enthousiaste de sa foi nouvelle et n'ayant devant lui que des populations énervées par un long despotisme; 2° à ce que, dans les pays chrétiens d'Orient et d'Afrique, l'islamisme, avec son monothéisme sévère, son culte simple, sa ferveur première, passa pour une religion supérieure aux yeux des peuples saturés de subtilités dogmatiques, à qui l'on enseignait presque le polythéisme en leur parlant de la Trinité, de Marie et des saints, chez qui la vénération des images sacrées était devenue une idolâtrie nouvelle et dont un clergé servile et corrompu était le directeur. L'islamisme est en principe bien inférieur au christianisme. C'est une religion légale, extérieure, fondée sur la force matérielle et le succès terrestre. Mais, pour bien apprécier sa lutte avec l'Église du moyen âge, il faut se demander jusqu'à quel point il était inférieur au christianisme dégénéré qu'il rencontra devant lui.

Digitized by Google

§ 58.

Mohammed ou Mahomet (n. 571, m. 632) se crut appelé d'en haut à détruire le polythéisme et l'idolâtrie chez son peuple et à fonder une religion monothéiste dont les sectateurs devaient régner sur le monde.

1. En fait, Mahomet a été fasciné par un rêve analogue à celui du messianisme temporel juif. Bien que plus d'une fois, dans sa carrière de prophète, la ruse et la violence aient suppléé à l'insuffisance de ses moyens de persuasion, ce serait méconnaître sa grandeur historique et son caractère que de ne voir en lui qu'un imposteur. — 2. Il descendait d'une des familles auxquelles appartenait héréditairement la garde de la kasbah. D'abord berger, puis conducteur de caravanes, ayant acquis, grâce à ses voyages, de vagues notions du judaïsme et du christianisme; plus tard, devenu riche et oisif par son mariage, il se mit à prêcher avec ferveur contre les idoles et les faux dieux, en qualité de prophète d'Allah, le dieu d'Abraham et le seul qui dût être adoré. Obligé de s'enfuir à Médine (15 juillet 622, *Hégyre* = fuite), il rassembla de nombreux et chauds partisans et, en quelques années, il eut établi sa domination et l'islam sur toute l'Arabie. Il reconnaissait l'origine divine du judaïsme et du christianisme, mais il se disait le plus grand prophète, dont Moïse et Jésus n'avaient été que les précurseurs. « Dieu seul est Dieu et Mahomet est son » prophète! » tel est le dogme fondamental de l'islamisme. La prière, le jeûne, les ablutions, le pèlerinage à la Mecque, l'aumône, l'abstention du vin sont les prescriptions principales de sa loi qui offre d'ailleurs plus d'une analogie avec la loi juive. La grâce, la miséricorde infinie, la pénétration de l'âme par le Saint-Esprit restent en dehors de cette religion légale. Ses enseignements, répandus d'abord oralement, furent ensuite réunis après sa mort dans le *Coran*, livre sacré des Musulmans (*résignés*). On doit relever encore dans sa doctrine la prédestination fataliste, l'autorisation de la polygamie et le paradis, d'une sensualité

Digitized by Google

orientale, qu'il promet à ses élus. Il songeait moins à extirper les autres religions monothéistes qu'à établir par l'épée la suprématie de la sienne. En mourant, il légua à ses successeurs, les califes, la prétention à l'empire universel fondé sur la victoire de l'islam.

3. Les événements semblèrent d'abord se plier à ses vues. Au VIIe siècle, le mahométisme avait conquis la Syrie, l'Égypte et la Perse. L'empire grec, agonisant lentement, offrait à peine de la résistance. Au VIIIe siècle, il dominait tout le N. de l'Afrique. En 711, il envahissait l'Espagne, bientôt après la Gaule elle-même. Mais là, il rencontra la digue contre laquelle il vint se briser (Carl Martel, bataille de Poitiers, 732). Toutefois, l'Afrique, les Indes, la Tartarie, la Chine elle-même ouvrirent à sa propagande un monde entier où il fit des conquêtes, d'abord immenses et qui sont restées considérables.

§ 59.

Alarmée des progrès du mahométisme et voyant avec douleur la Terre-Sainte aux mains des Infidèles, la chrétienté concentra ses forces pour refouler ce formidable adversaire et réussit dans les *croisades*, sinon à atteindre le but de ses efforts, du moins à tenir en échec la puissance musulmane.

1. L'époque de grande expansion du mahométisme fut d'assez courte durée. Fondé presque partout sur la force des armes, il était condamné à décheoir par la même cause qui lui avait conféré tant de puissance. — 2. L'Espagne secoua peu à peu le joug musulman. Ce ne fut pourtant qu'au XIVe siècle, sous Ferdinand et Isabelle, que les Maures en furent définitivement expulsés. — 3. Les papes et les princes organisèrent les fameuses *croisades* de 1095 à 1276. Leur résultat dernier ne fut pas heureux, puisque le royaume chrétien de Jérusalem finit par retomber au pouvoir des musulmans. Mais tout le temps qu'elles durèrent, la force expansive de cette religion belliqueuse fut neutralisée par elles. Les historiens sont aussi d'accord pour constater leur influence

Digitized by Google

salutaire sous le rapport social, politique et scientifique. Pendant quelque temps la science arabe, profitant des trésors littéraires des pays grecs conquis par l'islamisme, fut une lumière pour l'Occident. Il faut ajouter aussi que l'insuccès final des croisades ne fut pas sans influer sur l'état religieux des esprits. On s'aperçut, depuis lors, que les papes pouvaient promettre, au nom de Dieu, des choses que Dieu ne voulait pas donner, que la religion du Christ ne tenait pas à un *lieu*, et enfin qu'il ne fallait pas chercher parmi les morts et les tombeaux celui qui était parmi les vivants. — 4. Après les croisades, le mahométisme reçut une dernière impulsion par l'adjonction des Turcs, peuple d'origine asiatique, qui opérèrent la dernière invasion de barbares sur le sol européen. En 1453, les débris de l'empire grec et Constantinople, valeureusement défendue par son dernier empereur, Constantin Palæologue, devinrent leur proie. Plus tard encore, Vienne elle-même dut trembler. Mais ce fut l'effort suprême. La chrétienté a reconquis, sous tous les rapports, une supériorité temporelle et spirituelle qui s'accroît chaque jour. La civilisation chrétienne entame, envahit de tous côtés l'immobilisme musulman. Les Turcs ne sont plus que campés en Europe. La Grèce est indépendante, la France en Algérie, l'Angleterre aux Indes, la Hollande à Java, l'Europe entière en Égypte et en Syrie, imposent leur ascendant aux sectateurs affaiblis du Prophète. Seule l'Afrique offre encore un vaste champ à la propagande musulmane, qui y fait une bonne œuvre en combattant, chez les nègres de l'intérieur, le fétichisme et le cannibalisme. — 4. Il a manqué au mahométisme ce qui fait la vitalité et la jeunesse éternelle du christianisme, l'essor vers une perfection idéale, et un foyer primitif de vie religieuse et sainte entièrement déterminée par l'amour de Dieu et des hommes. Il est une religion pétrifiée dans la lettre de sa loi; il ne sait pas et ne peut pas se renouveler; la foi dans la puissance de l'esprit, l'amour du progrès lui font défaut. De là sa décadence et sa ruine future.

Digitized by Google

B. — LE CATHOLICISME ROMAIN.

§ 60.

La dissolution de l'empire romain d'Occident, la diminution graduelle de l'Église grecque morcelée par les partis ou absorbée par l'islamisme, le prestige du siége romain sur les populations barbares s'ajoutant à celui qu'il exerçait déjà sur les chrétiens occidentaux, toutes les circonstances politiques et morales concoururent à transformer le catholicisme des premiers siècles en un *catholicisme romain* dont l'idée fondamentale est que l'Église de Rome est l'Église-reine de toutes les autres et son évêque, *le pape*, le lieutenant du Christ sur la terre.

1. Quand l'édifice politique des Césars se fut écroulé en Occident au milieu de l'anarchie générale, l'autorité morale du siége épiscopal romain, seul débris respecté des institutions antérieures, fut le seul qui offrit un point d'appui quelque peu stable aux efforts que l'on faisait pour sortir du chaos. Il y eut, d'ailleurs, de grands et habiles papes, animés du vif sentiment de la grandeur historique de leur position (Léon Ier, qui détourna les Huns de l'Italie, 452; Grégoire le Grand, 590), qui surent tirer un admirable parti de leur position privilégiée. — 2. L'Orient chrétien, qui n'avait jamais eu les mêmes motifs d'adhérer sans réserve au siége romain, l'Église d'Afrique, qui avait toujours maintenu son indépendance, étaient ou affaiblis ou même annihilés par l'invasion musulmane. Les disputes stériles relatives à la Trinité avaient morcelé la chrétienté orientale. L'Église *cophte* ou égyptienne et l'Église *arménienne* étaient *monophysites* (ne reconnaissant qu'une nature en J.-C.); en Asie Mineure, il y avait une Église *nestorienne* (admettant la séparation des deux natures, etc.). — 3. La plupart des grandes entreprises missionnaires du nord partirent de Rome ou s'effectuèrent sous son influence. — 4. Il est d'ailleurs avéré que les Barbares, tout en détruisant

/terrain

Digitized by Google

l'empire romain, ne purent se soustraire à l'ascendant de son glorieux passé, et furent, en général, désireux de restaurer à leur profit le vieil empire et ses formes (royaumes goths d'Italie, de Gaule et d'Espagne; empire d'Occident rétabli par Charlemagne). On comprend, dès lors, les sympathies que le siége épiscopal romain rencontra parmi eux, surtout après l'extinction de l'arianisme.

§ 61.

Les prétentions de la papauté à la primauté universelle firent éclater un schisme entre l'Occident et l'Orient chrétien, d'où provint l'hostilité existant encore aujourd'hui entre l'Église *grecque* et l'Église *romaine*.

Photius, élevé au siége épiscopal de Constantinople (858), contesta l'autorité que le pape Nicolas 1er s'arrogeait dans les affaires intérieures de l'Église grecque. Après de longs et violents démêlés, les deux Églises s'excommunièrent mutuellement (1054) et chacune de son côté se prétendit la seule vraiment orthodoxe et catholique. Mais la faiblesse croissante de l'Église grecque l'empêcha longtemps d'être une dangereuse rivale pour l'Église latine. (Voir D. R. § 78, pour les différences dogmatiques et rituelles des deux Églises.)

§ 62.

La papauté, soutenue par les sympathies, les croyances et les intérêts des populations, se crut assez forte pour proclamer une sorte de *théocratie* universelle dont le pape eût été le chef absolu, tandis que le clergé, les princes et les peuples lui eussent dû être soumis sans réserve.

1. Le raisonnement était simple. Le pape, disait-on, successeur de saint Pierre, prince des apôtres et vicaire du Christ, est le représentant du Christ et de Dieu sur la terre. Donc tout pouvoir

Digitized by Google

lui appartient, et les princes eux-mêmes ne sont que ses délégués auxquels il confère, au nom de Dieu, le droit de gouverner les peuples. Par conséquent, s'ils abusent de leurs pouvoirs, le pape est maître de leur ôter la couronne et de la remettre à d'autres plus dignes de la porter. — 2. Ce fut surtout sous Grégoire VII († 1085) et Innocent III († 1143) que cette théorie théocratique fut appliquée et, pendant presque tout le moyen âge, les papes, obéis ou non, s'érigèrent en arbitres suprêmes du monde. — 3. Naturellement ils n'auraient eu ni le pouvoir ni l'idée de le faire, s'ils n'avaient pu compter sur la sympathie et la foi générales. Et elles leur étaient acquises. L'unité extérieure de l'Église était seulement certaine aux yeux des multitudes, le salut des âmes était seulement possible à la condition d'adhérer au siége romain, dépositaire et distributeur des grâces divines. La *mise en interdit* d'une ville, d'une province, d'un royaume, était une arme irrésistible. De son côté, la papauté sut consolider et étendre ces sympathies par une tolérance infinie pour les superstitions que les peuples nouvellement convertis avaient apportés dans l'Église et qu'elle couvrit d'un manteau complaisant. Les moines, toujours plus nombreux, plus riches, organisés en puissantes associations, ne relevant en fait que des papes, étaient son armée permanente. Enfin, le clergé tout entier fut transformé en milice dévouée à l'intérêt exclusif de sa caste et de son chef par la loi du *célibat perpétuel* qui lui fut imposé par Grégoire VII (1074) avec une sévérité encouragée par les préjugés populaires et victorieuse des résistances locales. — 4. Le nom de *pape* (= père), autrefois donné à tout évêque, est attribué exclusivement à l'évêque de Rome dans l'Église latine, à tous les pasteurs (*popes*) dans l'Église grecque.

§ 63.

Le catholicisme romain eut au moyen âge son temps de gloire et d'utilité, et, pour le juger aujourd'hui, il faut avoir égard aux circonstances qui en firent pendant plusieurs siècles une nécessité historique.

Digitized by Google

1. Il n'y a pas d'effet sans cause. Le catholicisme romain n'aurait jamais joui d'une telle puissance ; aujourd'hui encore, et malgré toutes les pertes qu'il a subies, il ne serait pas aussi enraciné dans la majorité du monde chrétien, si au temps de sa formation il n'avait pas répondu à des besoins pressants et déployé un éclat dont le prestige, devenu traditionnel, constitue encore aujourd'hui sa meilleure force. Aux esprits ignorants, aux âmes faibles, il imposait par sa formidable organisation, la pompe mystique de son culte, son unité doctrinale et l'infaillibilité qu'il s'arrogeait. S'il nous paraît aujourd'hui en arrière de la société moderne, s'il est devenu l'ennemi secret ou déclaré du progrès, de la science et de la liberté, il y eut un temps où il était en avant du monde entier. C'est en très-grande partie aux moines que nous devons la conservation des trésors littéraires de l'antiquité. Ce furent les papes qui accueillirent les savants Grecs chassés de Constantinople par l'invasion musulmane, et dont l'influence fut si sensible lors de la renaissance des lettres et des sciences (XV^e^ siècle). La philosophie, scolastique, il est vrai, et humble servante du dogme orthodoxe, essaya pourtant ses forces à l'ombre du sanctuaire. La hiérarchie romaine, ouverte à tous, éleva plus d'une fois les fils des opprimés au-dessus des oppresseurs et fut, au moins en cela, gardienne du grand principe chrétien de l'égalité. Plus d'une fois, dans ces temps d'arbitraire et de violences, l'intervention du pontife fut une bénédiction pour les victimes de l'iniquité. Les arts, plus prompts que la théologie à ressaisir le principe de l'idéal chrétien, profitèrent du goût catholique-romain pour la pompe religieuse, et le *chant grégorien*, les splendides cathédrales, l'architecture *gothique* (nom faux et dérisoire, en réalité elle est née dans la France du nord au XII^e^ siècle), plus tard des œuvres magnifiques de peinture et de musique religieuses lui durent leur naissance. — 2. Le développement de l'orthodoxie se continua pendant cette période sur le chapitre de la Rédemption. Tandis que dans les premiers siècles, à travers beaucoup de vacillations et d'idées vagues, on définissait ordinairement la rédemption en disant que Jésus avait payé notre rançon, par sa mort, à Satan, dont nous étions les esclaves de

Digitized by Google

droit, en vertu du péché, — avec le XIe siècle et *Anselme* de Cantorbery apparaît la théorie de la *satisfaction* d'après laquelle la rançon a été payée à Dieu lui-même. (Voy. D. R., § 68, 8-9.)

§ 64.

Cependant, dès la fin du moyen âge, les erreurs grossières et les abus scandaleux que le catholicisme romain patronait et refusait de redresser, démontraient de plus en plus la nécessité d'une *réforme*, c.-à-d. d'un retour aux principes originels du christianisme.

1. L'Église avait dévié du principe originel du christianisme, religion intérieure, spirituelle, avant tout morale et mettant l'homme en communion directe avec Dieu (§ 39), en établissant une *orthodoxie* censée nécessaire au salut, un clergé, intermédiaire obligé entre l'homme et Dieu, des œuvres extérieures sauvant par leur efficace magique. De là des conséquences inévitables : 1° Il est du devoir de l'Église et des vrais fidèles de s'opposer par tous les moyens possibles, fût-ce par la force matérielle, à tout ce qui pourrait, en les détournant de la seule doctrine salutaire, plonger les âmes dans un malheur éternel. De ce principe découlent le droit et le devoir de la persécution des hérétiques, droit et devoir que les empereurs chrétiens avaient déjà sanctionnés du temps du vieux catholicisme, mais que le catholicisme romain poussa jusqu'à leur extrême application. Il fut reconnu pendant tout le moyen âge que le devoir de tout prince était d'exterminer les hérétiques ; les papes les y excitèrent par les promesses et les menaces (guerre des Albigeois, des Hussites) ; le concile œcuménique de Latran (1215) le leur ordonna ; enfin, il y eut une institution fondée tout exprès par les papes pour diriger la persécution permanente. Ce fut l'*inquisition*, instituée par Grégoire IX en 1232, et dont les Dominicains principalement furent chargés. Les atrocités qui furent commises par cet affreux tribunal sont épouvantables. — 2. 2° Si le clergé est de droit divin, par le seul fait de sa position hiérarchique, le dépositaire et le seul distributeur de la grâce divine,

Digitized by Google

son autorité repose sur son titre, sur son caractère sacerdotal, et non sur son caractère moral et sa capacité. Aussi voyons-nous le clergé du moyen âge, malgré les efforts de papes énergiques comme Grégoire VII, ou de prédicateurs zélés comme Bernard de Clairvaux, scandaliser toujours plus les peuples par la dissolution de ses mœurs. Des papes eux-mêmes donnent, à plusieurs reprises, le plus déplorable exemple (*Pornocratie*, Benoît IX, Jean XXIII, Alexandre VI, Jules II, etc.). — 3. 3° Si le salut s'obtient, non par la conversion, la pureté du cœur, la foi agissant par l'amour, mais par l'adhésion à l'Église et à son clergé, il est devenu une chose extérieure que d'autres choses extérieures, des cérémonies, des œuvres légales, des sacrements doivent procurer. De là cette singulière théorie, adoptée dans l'Église romaine, qui consiste à croire *a*) qu'il y a des *saints*, c.-à-d. des hommes qui ont accompli en œuvres méritoires plus qu'il ne fallait pour leur propre salut; *b*) que ces *œuvres surérogatoires*, qui ne peuvent être perdues, sont la propriété de l'Église, qui peut les reporter sous le nom d'*indulgences* sur ceux qu'elle juge bon; *c*) qu'elle pourra les distribuer aux conditions qu'il lui plaira, p. e. moyennant une somme d'argent. Et, de là, ce scandaleux trafic des indulgences, qui faisait du pardon divin une marchandise, et à qui l'Église romaine dut tant de richesses et tant de discrédit.

—4. La tyrannie sacerdotale, le matérialisme religieux et l'immoralité se trouvent donc au bout de cette déviation du principe chrétien que nous avons signalée. De plus, à mesure que les esprits s'éclairaient, que les études historiques et littéraires redevenaient florissantes, depuis que la poste organisée, la boussole, l'imprimerie, la découverte de l'Amérique et des Indes avaient élargi l'intelligence et inspiré aux esprits une hardiesse auparavant inconnue, l'examen commençait à se porter sur l'état de l'Église, ses institutions, ses dogmes, et ce qui avait pu convenir aux siècles d'ignorance ne pouvait plus satisfaire la société moderne, qui grandissait tous les jours. Les moines, désormais inutiles, n'avaient plus rien qui fît excuser leur oisiveté, leurs vices fréquents et le faux principe ascétique dont tout le monachisme était sorti. Le culte romain avec ses images, ses

Digitized by Google

statues, son encens, ses autels fleuris, son eau bénite, ses cierges, les superstitions sans nombre qui se mêlaient à la messe et à son sacrifice quotidien, laissaient percer désormais leur caractère païen aux yeux de quiconque étudiait l'antiquité. Les honneurs rendus aux images, aux reliques (toujours incertaines, très-niaises souvent, parfois scandaleuses) constituaient un polythéisme et une idolâtrie de fait qui froissaient toute conscience chrétienne éclairée. La prière n'était plus qu'une série de vaines redites en langue morte (rosaires, neuvaines). Jésus était éclipsé par sa mère. Celle-ci était devenue une véritable déesse, suprême dispensatrice des grâces célestes. Des saints, réels ou apocryphes, partageaient avec elle un culte plus fervent que celui qu'on rendait à Dieu. La Sainte Cène avait perdu tout caractère symbolique et rationnel pour devenir un miracle invisible, inutile, profitable seulement au prêtre, et autorisant une adoration presque fétichiste aux yeux de quiconque avait le courage de regarder en face ce prétendu mystère (dogme de la *Transsubstantiation* formulé définitivement au XIe siècle). L'absolution secrète du prêtre dans le confessionnal devait être identique à celle de Dieu. Enfin, le *Purgatoire*, dogme nouveau, provenant de vagues et anciennes croyances populaires relatives à la non-éternité des peines de l'autre monde, transformées par l'imagination et l'intérêt du clergé, était venu se placer entre le paradis et l'enfer, destiné à la grande majorité des fidèles, et ouvrant la porte à une foule d'abus par la croyance connexe qu'on pouvait, moyennant des messes et autres pratiques, en faire sortir les âmes.

§ 65.

Dans les derniers siècles du moyen âge l'opinion générale réclamait de plus en plus la réforme. La papauté ne *voulut* pas, les conciles ne *purent* pas l'opérer. Des réformes locales et spontanées, supprimées par la violence, furent les symptômes précurseurs du grand mouvement du XVIe siècle.

Digitized by Google

1. La papauté, en voulant être reine du monde au temporel comme au spirituel, avait, par cela même, soit provoqué la résistance des princes (Philippe le Bel et Boniface VIII en 1303), soit éveillé en eux le désir de s'en servir comme d'un instrument de domination. Des deux côtés, c'était son abaissement spirituel qui en résultait. — 2. Au XIVe siècle, le parti des cardinaux français [1] réussit à nommer un pape, Clément V, qui fixa, ainsi que ses successeurs, sa résidence à Avignon (1309-1370). Bientôt il y eut deux et même trois papes à la fois et il fallut à tout prix qu'un concile œcuménique (concile de Constance, 1414-1418) rétablît l'unité de l'Église. — 3. Depuis Bernard de Clairvaux (XIIe siècle) on peut dire que la Réforme est le vœu de plus en plus général. Mais on ne se rendait pas encore un compte clair du lien étroit qui rattachait les maux dont souffrait l'Église aux principes mêmes du catholicisme romain, et on espéra tout des grands conciles de Constance et de Bâle. Ceux-ci voulurent en effet réformer moralement l'Église, mais ils furent impuissants. Leurs décrets ou furent insignifiants ou restèrent une lettre morte. C'est au sentiment que l'Église devait rester ce qu'elle était ou changer de fond en comble, plus encore qu'au mauvais vouloir, qu'il faut attribuer la résistance opiniâtre du siége romain à tous les projets de réforme et son opposition tantôt sourde, tantôt ouverte, aux conciles.

4. Cependant les avertissements ne lui manquaient pas. Malgré l'ignorance, malgré l'intolérance et les persécutions, des ferments de retour au spiritualisme évangélique éclataient çà et là, tantôt d'une irréprochable pureté, tantôt mêlés à des erreurs regrettables. L'un des plus remarquables fut le mouvement des *Cathares* (purs) ou *Albigeois*, qui dominèrent quelque temps le midi de la France. La population de cette contrée, fort avancée pour l'époque, ayant conservé plus qu'ailleurs les formes de l'ancienne

[1] Les *cardinaux* étaient originairement les curés des principales paroisses de Rome, inférieurs aux évêques. Depuis 1059, ils furent seuls chargés de la nomination des papes (décision du pape Nicolas II), et devinrent depuis lors les premiers dignitaires de l'Église romaine après le pontife lui-même. Ils sont aujourd'hui au nombre de 70.

Digitized by Google

civilisation, possédant une littérature déjà raffinée (troubadours), flagellait de ses sarcasmes les vices du clergé et voulait ramener l'Église au type apostolique. Malheureusement il se mêlait à ce mouvement des éléments gnostiques, manichéens, qui le rendaient suspect. Innocent III (comm. du XIIIe siècle) lança sur ce florissant pays les hordes du N. de la France, et l'hérésie albigeoise fut noyée dans des flots de sang, non toutefois sans laisser sur le sol des germes vivaces qui devaient un jour fleurir à une meilleure lumière. — 5. En Bohême, Jean Huss s'éleva contre les erreurs de l'Église, les vices du clergé, et prêcha avec l'assentiment enthousiaste du peuple la justification par la foi. Appelé devant le concile de Constance pour se justifier (1413), il n'y vint qu'avec un sauf-conduit de l'empereur Sigismond. Le concile qui voulait réformer l'Église, mais le faire lui-même, fut injuste et intolérant. Jean Huss fut condamné et, malgré le sauf-conduit de l'empereur qui n'osa pas le faire respecter, il fut brûlé à Constance avec son ami Jérôme de Prague. Jamais âmes plus chrétiennes n'avaient illustré les annales du martyre. La Bohême furieuse se révolta, une guerre acharnée éclata à la suite de laquelle le concile de Bâle fit certaines concessions importantes aux hussites et reconnut leur Église sur la base des *compactats*. Mais la cour de Rome, à laquelle cette Église hussite restait encore attachée, sut regagner plus tard, par la ruse et la guerre, le terrain concédé. — 6. Depuis longtemps déjà, il y avait dans les Alpes italiennes et françaises un humble, mais énergique mouvement de réforme populaire, dont les origines sont obscures, bien qu'on ne puisse raisonnablement les faire remonter jusqu'aux temps apostoliques. Les Vaudois, ainsi nommés soit de leurs vallées alpestres, soit de leur prédicateur Valdo (vers 1160), voulaient vivre selon les préceptes de l'Évangile, sans se soucier de ceux de l'Église. Leurs doctrines se répandaient beaucoup et au loin. L'inquisition fit parmi eux de nombreuses victimes. Le pape Paul III, pour prix de son alliance, fit promettre à François Ier qu'il les exterminerait. Il s'ensuivit un épouvantable massacre (Mérindol, Cabrières, 1545). Toutefois le noyau des Alpes se maintint contre tous les orages.

Digitized by Google

7. Parmi les réformateurs avant la Réforme, il faut citer encore Savonarole, moine de Florence, brûlé vif (1498), — Jean Wykliffe, prédicateur anglais, protégé par les Communes d'Angleterre († 1384), — Jean Wessel Gansfort, de Groningue († 1489), surtout comme prédicateur mystique, — en France Le Fèvre d'Étaples († 1537), remarquable surtout par ses travaux bibliques. — 8. Le mysticisme, en replaçant la vraie piété dans le cœur, réagissait indirectement contre le dogmatisme et le formalisme officiels. En ce sens, le livre de l'*Imitation de J.-C.*, malgré son ascétisme monacal, exerce depuis le XV^e^ siècle, où il se répand avec une popularité croissante, une influence peu favorable à l'Église romaine. — 9. Comme on recommençait à lire la Bible, il était naturel que les livres bibliques devinssent, par leur supériorité religieuse et morale, la lecture favorite et la règle de foi des pré-réformateurs et qu'en particulier la doctrine de saint Paul sur la justification par la foi fût surtout relevée en opposition au judaïsme et au paganisme régnants.

10. Cependant les victoires matérielles remportées par la papauté, la suppression successive, presque totale, de ces ferments insurrectionnels, l'esprit frivole qui régnait en Italie sous l'influence d'une Renaissance plus artiste et littéraire que religieuse, firent illusion à la papauté qui ne s'aperçut du danger qu'elle courait que lorsqu'il fut trop tard.

Digitized by Google

CHAPITRE X.

La Réforme et les temps modernes.

§ 66.

Dans la première moitié du XVI^e^ siècle le Saint-Esprit suscita en divers lieux des prophètes, puissants en paroles et en œuvres, qui effectuèrent la Réforme si longtemps ajournée.

1. La Renaissance avait préparé, elle ne fit pas la Réforme. Il fallait pour cela des hommes qui joignissent au savoir l'énergie du caractère et la chaleur d'une piété profonde. Comme il est facile de le comprendre, ce fut sur la question du salut que le grand conflit éclata.

2. *Martin Luther*, n. à Eisleben, en Saxe (1483), fils d'un simple mineur, étudie le droit en 1501 à Erfurth, est brusquement ramené à de sévères idées religieuses par la mort inopinée d'un ami entre dans un cloître d'Augustins (1507) et, l'âme inquiète, ne trouvant pas la paix de son cœur dans les pratiques de dévotion, lit la Bible. La doctrine de la justification par la foi le ravit et le subjugue. Les maux de l'Église allemande l'affligent au plus haut point. Il s'imagine que le pape est mal instruit et, en 1510, il part pour Rome dans l'idée naïve de l'éclairer. — 3. *Léon X* était un pape instruit, grand ami des arts, médiocrement religieux, à qui Luther ne put même pas parler et qui, voulant construire Saint-Pierre-de-Rome, pour remplir ses coffres vides, faisait vendre

Digitized by Google

les indulgences par toute l'Europe sur les places publiques. Le dominicain Tetzel vint les vendre dans l'évêché de Magdebourg. La mesure était comble. — 4. Le 6 octobre 1517, le docteur Martin Luther affiche ses 95 thèses contre les indulgences sur les portes de l'église de Wittemberg. Après de grands combats, il arrive à se dire que, dans sa paix avec le doux Sauveur, il n'a rien à espérer ni à craindre du monde. Il trouve un protecteur dans l'électeur de Hesse, Frédérik le Sage. Les deux livres la *Captivité de Babylone* et *A la noblesse chrétienne de la nation allemande* remuent l'Allemagne entière et rompent le lien qui attachait encore l'auteur à Rome. Il en appelle à l'Écriture et au peuple chrétien: En 1520, Léon X lance une bulle contre ses écrits et l'excommunie si, dans les soixante jours, il ne s'est pas rétracté. Le 10 décembre, la bulle est brûlée publiquement par Luther aux portes de Wittemberg. — 5. Diète de Worms (1521) présidée par l'empereur Charles-Quint. Luther cité devant elle y comparaît malgré les exhortations de ses amis et y expose une franche et noble confession de sa foi : *C'est là que j'en suis, je ne puis autrement, et que Dieu m'aide!* C'est la proclamation de la souveraineté de la conscience. — 6. Comme il revenait de la diète, il fut enlevé par des hommes masqués et mis, comme malgré lui, à l'abri des embûches de ses ennemis dans le poétique château de la Wartbourg, où il put séjourner de 1521 à 1522, passant pour mort. Il y est rejoint par Mélanchthon, Bucer, Carlstadt, et travaille avec eux à la fameuse version de la Bible allemande (achevée en 1534). Progrès rapides de la Réforme en Saxe, en Souabe, dans la Hesse, le Brandebourg, les villes libres, en dehors même de l'Allemagne. — 7. En 1529, origine du nom *protestant* qui provient de la protestation opposée par les partisans de Luther à la décision de la diète de Spire qui voulait empêcher la Réforme. — 8. Insurrection des paysans (1525) qui compromet la Réforme par ses excès. Comprimée par la force, elle relève la tête à Münster (1532-1534), où les anabaptistes lui apportent le concours de leur fanatisme et de leurs fureurs révolutionnaires. Jean de Leyde, le prophète-roi anabaptiste, expia ses désordres et ses folies sur l'échafaud après la prise de la ville. — 9. Cependant

Digitized by Google

le mouvement réformateur suit son cours. Les princes allemands se déclarent en majorité pour la Réforme, malgré Charles-Quint qui a besoin d'eux pour résister à la France et finit par accepter provisoirement (1532) la *Confession d'Augsbourg*, rédigée par Mélanchthon. Il est entendu qu'on vivra en paix jusqu'à un futur concile accepté des deux parts (clause qui le rendait d'avance impossible). — 10. En 1525, Luther avait épousé *Catherine de Bora*, nonne sortie de son couvent. Le mariage avait repris la place qui lui appartient dans le christianisme. Mort de Luther, 1546.

11. Indépendamment de Luther, *Ulrich Zwingli*, n. en 1484, curé d'Einsiedeln, canton de Glaris, prêchait depuis 1516 contre le culte de Marie et les œuvres méritoires. En 1519, appelé à Zurich, il fit goûter de la ville entière ses vues réformatrices. Bientôt, à l'exemple de cette ville, la plus grande partie de la Suisse allemande devint protestante (Berne, 1528, Bâle, 1529, Glaris, Schaffouse, 1529). Les petits cantons, Lucerne à leur tête, voulurent garder la vieille foi, et des rivalités d'intérêt amenèrent une guerre religieuse, d'abord fatale, puis favorable aux cantons protestants. Zwingli mourut à son poste d'aumônier (bataille de Cappel, 1531). Moins poëte, moins prophète que Luther, il avait plus que le réformateur allemand l'esprit net, la piété large et la décision prompte. De bonne heure et avant Luther, il avait compris qu'il fallait rompre avec Rome. Sa théologie se distingue par une hardiesse étonnante pour le temps. Le premier il vit clair dans la question de la Sainte Cène que Luther n'avait pas réussi à élucider. Ce qui fut cause d'un débat entre lui et Luther (conférence de Marbourg, 1529), où celui-ci ne voulut rien entendre.

12. En même temps la Suisse française s'ouvrait aux idées nouvelles, surtout depuis 1527. Les citoyens de Genève avaient voté la Réforme par acclamation (1535). *Farel* (dauphinois, † 1565), en qui « habitait l'esprit d'Élie, » fulminait contre l'idolâtrie, et avec son ami *Viret* propageait la Réforme dans tout le pays romand. La France était aussi remuée par l'esprit réformateur. Cependant une terrible persécution s'était élevée, les esprits

Digitized by Google

manquaient de direction, lorsque le puissant génie de Calvin, servi par une volonté de fer, vint la leur donner.

13. *Jean Calvin*, n. à Noyon, 1509, étudie à Paris, doit s'enfuir (1533) à cause de ses idées protestantes, se fixe quelque temps à Bâle où il écrit sa fameuse *Institution de la religion chrétienne*, voyage en France et en Italie, mais est retenu à Genève, au nom de Dieu, par Farel (1536). Son influence devient prépondérante dans cette ville, bien que le parti *libertin* (mélange d'idées libérales et licencieuses) lui fasse une rude opposition et réussisse même quelque temps à l'exiler. Mais bientôt les citoyens eux-mêmes le rappellent de Strasbourg où il s'était établi et, depuis lors, il peut organiser une Église et une république selon son cœur, les soumettant toutes deux à une discipline austère, et faisant de Genève un foyer intense de propagande protestante. Des jeunes gens de l'Europe entière viennent puiser auprès de lui les principes d'une réforme vigoureuse et les rapportent dans leurs pays respectifs. Rien de comparable à la puissance de rayonnement du calvinisme à cette époque. Calvin vit ainsi jusqu'en 1564, déployant une activité sans égale, dur envers lui-même et envers les autres, quelquefois même cruel pour ceux qui diffèrent de lui, compromettant ainsi pour l'avenir la cause qu'il croit devoir défendre par des moyens imités du catholicisme (supplice de l'antitrinitaire Servet, 1553), mais dévoué, infatigable, incorruptible et pauvre, malade, pénétrant de sa pensée des nations entières. Son disciple et ami, *Théodore de Bèze*, l'assiste et lui succède († 1605). Sous cette direction, volontairement acceptée, l'Église réformée se constitua avec son culte austère, son organisation démocratique, ses doctrines hardies, son étonnante vitalité. — 14. Le trait caractéristique du calvinisme pur est sa doctrine de la souveraineté absolue de la grâce divine, de laquelle résulte que le fidèle peut vivre et mourir dans la sanctifiante assurance de l'amour de Dieu. Cette doctrine, trop étroitement comprise, engendra celle d'une prédestination fataliste des uns au salut, des autres à la perdition. Les étroitesses et les côtés sombres du calvinisme primitif, dus en grande partie aux luttes sanglantes qu'il lui fallut livrer presque

Digitized by Google

partout pour s'implanter et se maintenir, disparaissent dans l'héroïsme de ses innombrables martyrs à qui nous devons notre liberté.

§ 67.

La Réforme, répondant à un besoin généralement, mais inégalement senti dans l'Église, s'implanta surtout là où le prestige du siége romain était le plus faible et où il y avait en même temps *assez de lumières* pour apprécier sa valeur, *assez de foi* pour se soumettre aux rudes épreuves qu'entraînait son acceptation. Comme elle surgit à peu près en même temps en divers pays, son histoire et sa destinée se trouvent en rapport intime avec le caractère et l'histoire politique des différentes nations.

1. Ce ne fut donc pas, comme on l'a dit, une simple question de race et de climat. Le midi de la France, p. e., fut et resta plus protestant que le nord ; les Néerlandais de Belgique et de Hollande se partagèrent en deux groupes, l'un catholique, l'autre protestant ; les Celtes du pays de Galles et ceux d'Irlande firent de même; la Suisse française fut plus protestante que mainte partie de l'Allemagne ; la Réforme, en Italie, se montra plus radicale que partout ailleurs. Ce qui est plus réel, c'est qu'en général la Réforme eut plus de peine à s'établir en deçà des anciennes limites de l'empire romain qu'au delà, comme si les peuples, jadis soumis aux sceptres des Césars, eussent transmis à leur postérité une certaine habitude de l'uniformité, de la règle extérieure, de la centralisation, et par conséquent une disposition contraire à la liberté et à la diversité protestantes. — 2. Pour qu'elle s'établît quelque part, la Réforme exigeait des lumières et de la foi. L'ignorance était d'avance son ennemie; l'indifférence et la frivolité ne pouvaient tarder à le devenir, une fois la lutte engagée. — 3. En Espagne, malgré le dévouement d'intrépides confesseurs qui moururent victimes de l'inquisition, la Réforme ne put

Digitized by Google

prendre pied au sein d'une population toute enivrée encore de ses victoires sur les Maures, fanatisée par ses moines et gouvernée par le « démon du Midi, » l'astucieux et sanguinaire Philippe II († 1598). — 4. En Italie, la haute société, élégante, raffinée, corrompue, se complut à assister au supplice des protestants auxquels elle donnait raison théoriquement et tort pratiquement. — 5. En France, une grande partie des hommes de la Renaissance (p. e., Montaigne, Rabelais) préférèrent une adhésion sceptique ou railleuse à la vieille Église, plutôt que de se compromettre par un dévouement dangereux à la cause de la vérité. Érasme, qui brille au premier rang de ceux qui discréditèrent le clergé et l'Église romaine dans l'opinion, n'était pas non plus « du bois dont on fait les martyrs. » — 6. D'Espagne et surtout d'Italie sortirent un grand nombre de familles qui allèrent chercher ailleurs la liberté de la foi. En Italie, la petite église vaudoise, qui s'était rattachée à l'Église réformée, resta inébranlable en attendant de meilleurs jours.

7. En Angleterre, la couronne et le haut clergé s'entendirent pour se détacher de Rome sans introduire encore de réformes bien profondes. Henri VIII (1532), brouillé avec Clément VII, qui ne voulait pas ratifier son divorce avec Catherine d'Aragon, se fit reconnaître par le Parlement chef, après Dieu, de l'Église *anglicane*. Les couvents furent supprimés, mais le roi fit persécuter à la fois catholiques et protestants. Cependant Cranmer, archevêque de Cantorbery, dirigeait les choses dans le sens d'une réforme plus complète, et fit beaucoup plus, sous ce rapport, lorsque la mort d'Henri VIII (1547) l'appela au conseil de régence, sous le règne du jeune Édouard VI. Mais celui-ci mourut en 1553, et une sombre réaction catholique marqua le règne de Marie la Sanglante, pauvre femme élevée par sa mère, Catherine d'Aragon, dans un bigotisme superstitieux, fiancée à Philippe II d'Espagne, et qui crut gagner son salut en se faisant maudire de son peuple. Cranmer racheta par une mort héroïque les faiblesses politiques de sa vie. Marie mourut en 1558. Élisabeth, fille d'Anna Bolen, était protestante, femme de génie, comprenant son temps et son pays († 1603). Ce fut surtout sous son règne que

Digitized by Google

l'Église anglicane s'organisa avec son double caractère de doctrine foncièrement réformée, de formes et d'organisation très-ressemblantes à celles de la vieille Église. — 8. Du moment que l'Angleterre se faisait protestante, il était à prévoir que l'Irlande resterait catholique. Cette île fut le théâtre de luttes acharnées qui durèrent longtemps, et à la suite desquelles le catholicisme fut vaincu par la force; mais l'Église épiscopale ne fut établie que comme Église des vainqueurs. — 9. L'Écosse, au contraire, adopta la Réforme avec empressement. Dès 1528, la mort martyre d'Hamilton donnait le signal du mouvement, dont un élève de Calvin, John Knox, prit la direction principale. Le faible gouvernement de l'infortunée Marie Stuart, dont les malheurs ont fait oublier l'inconduite et les crimes, ne put résister à cet entraînement général, et la reine fut même forcée d'aller chercher auprès d'Élisabeth un asile que ses imprudentes intrigues transformèrent en prison, et finalement en lieu de supplice (1587).

10. Les Pays-Bas (Belgique et Hollande) voulaient défendre contre les usurpations de Philippe II leurs franchises et leur liberté de conscience. En 1555, au mépris de toutes deux, l'inquisition s'y établissait. Néanmoins, les différentes doctrines protestantes faisaient de continuelles conquêtes. Le sang martyr coula à grands flots. Furieux à la fin et désespéré, le peuple en appela à Dieu et à son droit, et alors s'engagea une lutte héroïque, une guerre de 80 ans, entre une petite nation et le souverain le plus puissant de l'Europe d'alors. La confession wallonne calviniste, rédigée en 1561 par Gui de Brès, pasteur-martyr de Valenciennes, fut le drapeau religieux autour duquel on se réunit de préférence, et le calvinisme devint prépondérant. Les sept provinces du Nord se confédérèrent par l'*Union d'Utrecht* (1579). L'indépendance nationale et religieuse de la Néerlande avait rencontré son héros dans Guillaume le Taciturne, prince d'Orange, « père du peuple, » le plus grand homme peut-être du XVIe siècle. L'Espagne, affaiblie, mais ayant reconquis les provinces du sud (Belgique), fut obligée de reconnaître, provisoirement en 1609, définitivement en 1648, l'indépendance des Provinces-Unies.

11. La Suède, sous l'impulsion de Gustave Wasa, avait adopté la

Digitized by Google

Réforme luthérienne (1527) et l'avait défendue ensuite contre les tentatives de restauration de Jean III et de Sigismond. En Danemark, après des troubles nombreux, et la population étant gagnée à la Réforme en dépit des efforts du clergé, la diète de Copenhague (1536) la décréta, et l'ami de Luther, Bugenhagen, l'organisa. En Norwége, elle s'établit pacifiquement, réclamée surtout par les habitants des campagnes (1537). En Islande, le parti épiscopal succomba après une lutte malheureuse (1550). La Livonie avait suivi l'exemple du Brandebourg (1523), et en Pologne, grâce à la liberté religieuse, la Réforme faisait de grands progrès, lorsque le règne catholique de Sigismond III (1587) les arrêta.

12. Dans un tel état de choses, c'était du parti que prendrait la France que dépendait, au XVI^e^ siècle, la destinée religieuse de l'Europe. La lutte fut longtemps indécise. La bourgeoisie, les classes éclairées, la petite noblesse sympathisèrent de très-bonne heure avec la Réforme : la cour, où dominait l'esprit italien, et les classes inférieures l'avaient en abomination. Dès 1524, le roi François I^er^ faisait persécuter atrocement les protestants, déjà nombreux. Henri II poursuivit le même système terroriste. — 13. Réunion secrète du premier synode national, à Paris, en 1559. — 14. Les protestants de France se laissèrent égorger pendant plus de trente ans sans essayer de résistance. A la fin, l'adhésion plus ou moins intéressée de la haute noblesse changea la nature de la lutte. Après la mort d'Henri II (1559), Catherine de Médicis, maîtresse de fait du royaume, sous le nom de ses fils, espéra leur conserver la couronne en flottant entre les deux camps, bien qu'avec une préférence habituelle pour le côté catholique. La maison de Guise se servait du fanatisme populaire pour tenir en échec la maison royale; tandis que le roi de Navarre (plus tard Henri IV), élevé dans le protestantisme par sa noble mère, Jeanne d'Albret, était appuyé par le parti protestant, qui comptait dans ses rangs l'élite du pays, les Coligny, les Mornay, les d'Aubigné et tant d'autres. Ce fut cette supériorité morale qui fut la cause première de l'affreux *massacre de la Saint-Barthélemy*, qui remplit d'horreur la France et le monde (1572). On voulut ainsi décapiter la Réforme française. La cour

Digitized by Google

put regretter plus tard d'avoir tant affaibli le parti protestant, lorsque la faction des Guises, avec l'aide de l'Espagne et du bas-peuple de Paris, se mit en révolte ouverte contre l'autorité royale (la Sainte Ligue). Henri III dut s'allier avec le roi de Navarre; mais, assassiné par le moine Jacques Clément, il laissa la couronne à un roi protestant (1589). Henri IV, prince d'une finesse et d'une habileté remarquables, mais dissolu dans ses mœurs et sceptique dans ses idées religieuses, déclara que « Paris valait bien une messe, » et, sûr de ne pas avoir contre lui les protestants, il tâcha de se rallier les catholiques en abjurant la Réforme. Toutefois, il accorda aux Réformés de France le célèbre *Édit de Nantes* (1598), qui leur garantissait la liberté religieuse et qui, s'il eût été respecté par ses successeurs, eût maintenu le protestantisme en France dans un état de minorité sans doute, mais de minorité considérable et influente. Alors apparut et se développa le parti *politique*, si puissant depuis, qui consiste à faire profession du catholicisme romain, tout en niant ses doctrines les plus contraires à la raison et ses conséquences sociales les plus immédiates.

§ 68.

Le catholicisme romain, que la Réforme n'avait pu entamer fortement au midi de l'Europe, chercha pendant tout le XVIIe siècle à reconquérir son ancienne puissance, soit par le redressement des abus les plus criants, soit par l'habileté, soit par les armes. Mais, malgré quelques succès partiels, il échoua et la séparation, consommée au XVIe siècle, demeura irrévocable.

1. Depuis 1517 les progrès de la Réforme avaient été si rapides que la cour de Rome, effrayée à la fin, sentit la nécessité de corriger les abus les plus impopulaires. C'est un fait reconnu par les historiens catholiques impartiaux que l'Église romaine a reçu de la Réforme un contre-coup salutaire qui l'a purifiée de bien

Digitized by Google

des souillures. — 2. Le *Concile de Trente* (1545-1563) fut chargé de décréter les réformes urgentes et de fixer le dogme catholique sur les points où il était encore indécis. La vente publique des indulgences fut abolie, les mauvaises mœurs du clergé réprimées, la discipline ecclésiastique renforcée. En bien des lieux le peuple n'en demandait pas davantage. Du reste, la cour de Rome prit soin que le nombre des évêques à sa discrétion fût toujours prépondérant dans l'assemblée, de sorte que la réforme du dogme fut nulle, et la toute-puissance du siége romain augmentée. Aussi les décrets de ce concile ne furent-ils reçus en France que sous réserves. — 3. Sous l'influence de la controverse avec les protestants et des lumières grandissantes, le catholicisme romain prit, surtout en France, des formes plus épurées, moins idolâtriques. Tel qu'il s'exprime dans les écrits de Bourdaloue, de Bossuet, de Fénelon, de Massillon, il a perdu en grande partie sa couleur particulière. L'*Église gallicane*, dont les *maximes* furent énergiquement relevées en 1682, maintint ses *libertés* vis-à-vis de la papauté. Elle ne reconnaissait l'infaillibilité que du concile œcuménique et déniait au pape tout pouvoir sur le temporel des États. Le *jansénisme* français (ainsi nommé d'après Jansenius, évêque d'Ypres, † 1638), qui eut la gloire de compter parmi ses adhérents Pascal, Arnaud, Nicole, Racine, finalement condamné et réduit à l'état de secte sans avenir, tâcha d'opérer une sorte de réforme intérieure du catholicisme, basée sur des principes fort semblables à ceux du calvinisme. — 4. Toutefois, on ne peut voir dans tous ces efforts, quelque honorables ou brillants qu'ils soient, que des demi-mesures, toujours impuissantes, et condamnées à se briser fatalement contre l'immutabilité du dogme catholique et une hiérarchie jalouse avant tout de son autorité.

5. L'une des armes les plus puissantes de la réaction catholique fut la *Société des Jésuites*, fondée, en 1540, par *Ignace de Loyola*, gentilhomme espagnol d'un esprit étroit, d'un zèle ardent, et qui, d'abord contemplative, se consacra spécialement depuis 1556 à combattre le protestantisme. Sa forte organisation, l'obéissance aveugle imposée à ses nombreux membres,

Digitized by Google

l'habileté de ses *généraux*, son peu de scrupules dans les moyens employés du moment qu'il s'agissait de l'intérêt de l'Église, sa morale, tantôt sévère, tantôt relâchée, lui acquirent bientôt une formidable puissance, dont elle profita, soit pour maintenir les populations catholiques dans la fidélité au siége romain, soit pour y ramener des populations ébranlées par la persécution (Bohême, Bavière, Châblais, etc.), soit enfin pour nouer des intrigues au sein des familles princières, afin de dominer les peuples par les souverains, d'opérer des conversions personnelles importantes, et de seconder les efforts de la diplomatie et des armées catholiques.

6. L'Espagne était sortie pour longtemps épuisée de la grande lutte du XVIe siècle. Ce fut l'Autriche qui prit en main la cause catholique pour la faire servir à ses intérêts politiques. La terrible *guerre de Trente ans* (1618-1648) fut causée par les prétentions croissantes de l'absolutisme impérial et catholique. Un moment le protestantisme parut près de succomber en Allemagne, quand accourut du nord le héros protestant Gustave-Adolphe, qui changea la face des affaires († 1632). La France elle-même, sous Richelieu, entra en lice pour s'opposer à la prépondérance autrichienne, et la paix de Westphalie (1648) fit entrer la tolérance des diverses Églises dans le droit public européen.

7. Le désir de rétablir l'autorité du catholicisme entra pour sa part dans les influences qui poussèrent Louis XIV à envahir la Hollande (1672). Le peuple hollandais appela la mer à son secours et inonda son pays pour conserver sa foi et sa liberté (stathoudérat de Guillaume III). — 8. Plus tard, ce plan de réaction catholique fut repris sur une plus vaste échelle. Les luttes politiques de Charles Ier d'Angleterre avec son parlement avaient amené la révolution de 1648, le protectorat de Cromwell († 1658) et la suppression momentanée de l'Église anglicane ; à quoi avait succédé la restauration de la monarchie et de l'anglicanisme (Charles II, † 1685). Son successeur, Jacques II, catholique ardent, allié de Louis XIV, cherchait par tous les moyens à rendre son pouvoir absolu et l'Angleterre catholique. Le danger que courut alors le protestantisme fut extrême. L'Allemagne

Digitized by Google

était divisée, ses princes corrompus, l'Angleterre trahie, la Hollande indécise entre son intérêt politique et ses sympathies religieuses, la France prépondérante au dehors, esclave au dedans. — 8. En effet, le roi Louis XIV couronnait son système depuis longtemps élaboré d'extirpation du protestantisme en révoquant, au mépris de ses serments, l'édit de Nantes promulgué par son aïeul (1685). Une foule de réformés se réfugièrent dans les pays voisins, spécialement en Hollande, où leur arrivée et le récit de leurs infortunes opérèrent une révolution dans les esprits. — 9. Guillaume d'Orange, gendre de Jacques II, trouva dès lors les hommes et l'argent qu'il lui fallait pour se rendre à l'appel du peuple anglais, qui lui demandait à grands cris d'accourir pour le maintien de la religion protestante et des libertés de l'Angleterre. Révolution de 1688, exil de Jacques, couronnement de Guillaume. Depuis lors, il ne put plus être question de détruire le protestantisme par les armes.

10. En France, l'Église réformée subit un long et douloureux martyre de plus de cent ans. Malgré les confiscations, les galères et les échafauds, abandonnée par la noblesse et par un grand nombre de ses membres qui n'osèrent ni s'enfuir ni résister, elle parvint pourtant à se maintenir conformément à son énergique symbole du XVI^e^ siècle, une enclume avec ces mots :

> Tant plus à me battre on s'amuse,
> Tant plus de marteaux on y use.

L'Évangile fut prêché au *désert*, dans les bois, dans les caves, et quand les idées de tolérance commencèrent à prévaloir, les réformés de France étaient encore assez nombreux pour qu'on la leur accordât expressément (*Édit de tolérance* du roi Louis XVI ; 1788). Bientôt après, la révolution française leur rendait tous les droits de l'homme et du citoyen.

§ 69.

La Réforme avait protesté contre tout ce qui, dans le catholicisme romain, rejetait hors de l'homme les condi-

Digitized by Google

tions du salut chrétien; rompant avec l'autorité séculaire de la tradition et de ses organes attitrés, elle avait proclamé par le fait la liberté d'examen. Mais la pression des circonstances, une importance exagérée attribuée au dogme et à l'unité dogmatique de l'Église, la peur mal fondée de se laisser entraîner à la négation de toute vérité religieuse conduisirent les protestants à donner à leurs *symboles* ou *confessions de foi* primitives une autorité permanente et despotique. Ce fut l'origine de *l'orthodoxie* protestante.

1. En d'autres termes, l'œuvre de la Réforme ne fut pas complète, en ce sens qu'elle ne fit pas suffisamment droit à son propre principe de retour au christianisme intérieur, au christianisme de Jésus lui-même. On ne pouvait attendre de l'esprit humain qu'il se dégageât d'un seul coup de cette tendance remontant jusqu'au IIe siècle, et qui, voulant réaliser l'unité extérieure de l'Église, avait cherché avant tout à la fonder sur l'unité de doctrine. Sous plus d'un rapport, les premiers protestants, ne voyant pas encore toutes les conséquences de leurs principes, étaient encore catholiques. De là les faiblesses de Luther relativement à la Sainte Cène, l'intolérance calviniste, l'odieux supplice de Servet, etc. — 2. Sommés par des pouvoirs malveillants de dire qui ils étaient et ce qu'ils voulaient, accusés de vues subversives de toute religion et de toute société, les protestants durent rédiger des expositions ou confessions détaillées de leurs croyances pour en montrer le caractère moral et chrétien. Ces expositions, formulées par des théologiens de profession, contenaient les principes et les doctrines populaires de la Réforme, et furent par là acceptées volontiers des masses protestantes. Le malheur est que, spécifiant en détail beaucoup de doctrines purement théologiques, acceptant d'emblée la vieille orthodoxie des premiers siècles (Trinité, péché originel, etc.), elles imposaient aux consciences des dogmes dont le développement de la science religieuse devait révéler plus tard les origines suspectes, ou même la fausseté. — 3. L'unité, extérieurement imposante,

Digitized by Google

du catholicisme fascinait toujours les esprits. On redoutait extrêmement toute diversité dogmatique dans le sein d'une même Église. Permettre qu'il fût dérogé à la confession de foi sur un point, c'était autoriser la même liberté sur tous les autres. On se trouva donc entraîné à ériger la fidélité littérale à la confession de foi en condition absolue du caractère ecclésiastique, et même du salut. — 4. De là, surtout au XVII^e^ siècle, une fâcheuse tendance à faire consister la piété dans l'*orthodoxie* ou la profession des dogmes formulés dans les symboles. De là, les disputes aigres et violentes entre les Réformés et les Luthériens, les Presbytériens et les Anglicans, etc. De là, une foi d'autorité, oppressive, reposant sur un intellectualisme sec, stérile, où l'amour chrétien, le sentiment religieux étaient étouffés sous une scolastique subtile et creuse. De là, une idée mécanique, superstitieuse, de l'inspiration des Livres Saints, comme s'ils fussent provenus d'un bout à l'autre d'une dictée miraculeuse. De là, enfin, une rupture croissante entre l'Église et la science en général, laquelle, émancipée et progressive, se détachait de plus en plus d'une théologie pétrifiée.

§ 70.

Mais le principe de la Réforme devait tôt ou tard briser ces entraves qui s'opposaient à son essor. L'émancipation de l'orthodoxie, d'abord concentrée dans certaines sectes, finit par s'introduire dans les grandes Églises protestantes elles-mêmes, de manière à frayer toujours plus la voie au libre développement de la pensée religieuse sur la base de l'Évangile pur de Jésus-Christ.

1. De même que le christianisme devenu catholique, puis catholique-romain, portait en lui-même le principe de la Réforme, de même le protestantisme, enchaîné par la lettre de ses confessions de foi, contenait celui de son émancipation intérieure. Le principe qui fonde une société finit toujours par la transformer à son image, en y produisant ses conséquences.

Digitized by Google

2. Parmi les sectes protestantes qui se constituèrent à part, soit à cause de l'intolérance des grandes églises, soit en suite du même principe d'unité dogmatique nécessaire, soit enfin parce que leurs doctrines étaient inconciliables avec l'existence d'églises nombreuses ou nationales, nous citerons : *a*) les *Sociniens*, ainsi nommés de leurs célèbres docteurs Lélio et Fausto Socini (1546-1604), italiens réfugiés qui, avec beaucoup de leurs compatriotes, trouvaient que les réformateurs de Suisse et d'Allemagne n'avaient pas été assez loin dans leur critique du dogme traditionnel. Ils élaborèrent un système hardi et inconséquent, qui reconnaissait l'autorité infaillible des Livres Saints, mais prétendait qu'il ne fallait leur attribuer que le sens approuvé par la raison, qui proclamait l'humanité pure du Christ, tout en lui rendant un culte comme à Dieu, qui relevait la liberté humaine compromise par le dogme calviniste, mais aux dépens de la prescience de Dieu. Repoussés des églises de Suisse et d'Allemagne, les Sociniens s'organisèrent en communautés en Hongrie et en Pologne. Dans ce dernier pays, ils succombèrent, avec les autres protestants, sous les coups de la réaction jésuitique (1724). Dans le premier, ils n'eurent qu'une existence précaire, prolongée toutefois jusqu'à nos jours. En revanche, leur influence latente fut très-grande aux XVIIe et XVIIIe siècles. Les églises *unitaires* d'Angleterre et d'Amérique, surtout dans ce dernier pays où elles ont pris une grande extension (Channing, Th. Parker), représentent, sous une forme améliorée, plus rationnelle, moins étroite, le développement moderne du vieux socinianisme. — 3 *b*) Les *Remonstrants* ou *Arminiens*, ainsi nommés d'Arminius, professeur à Leide († 1609), voulurent améliorer la doctrine calviniste de la prédestination et relever le libre arbitre. Ils adressèrent aux États de Hollande une *remonstrance*, où ils défendaient leur bon droit contre ceux qui les accusaient d'infidélité. Le *Synode de Dordrecht* (1618), où s'assemblèrent des délégués de presque toutes les églises réformées, les condamna, et ils durent se constituer en communautés séparées. Les passions politiques jouèrent un grand rôle dans toute cette affaire. Aujourd'hui, les rapports les plus pacifiques ont succédé à l'ancienne animosité qui n'a plus

Digitized by Google

de raison d'être. — 4. *c*) Les ***Baptistes*** ou ***Mennonites*** proviennent du mouvement anabaptiste du XVI^e^ siècle, purifié, après les violentes commotions de l'an 1535, par un homme évangélique, Memno Simons († 1561), qui leur légua sa piété simple et pratique. Elles comptent aujourd'hui parmi les communautés les plus respectables de Hollande, d'Angleterre et d'Amérique. Leur doctrine caractéristique est celle du baptême des adultes. — 5. *d*) Les *Quakers* (trembleurs, nom dérisoire), ou plutôt les *Amis*, sont une société fondée par George Fox († 1691) et par Guillaume Penn (1718), sur des principes d'une grande largeur, avec des formes bizarres, excentriques, s'opposant à une grande extension, mais qui ne doivent pas faire oublier les grands services rendus par ces doux et charitables chrétiens, les premiers partisans de la liberté absolue de conscience, les premiers adversaires de l'esclavage des noirs. Leur principe est celui de la légitimité de l'inspiration individuelle. En le comprenant et en l'appliquant d'une manière trop étroite, souvent même ridicule, ils en ont déduit l'inutilité du ministère et la dépréciation des sacrements. — 6. *e*.). Les ***Frères Moraves*** sont des communautés civiles et religieuses, soumises à une discipline particulière, et provenant des débris de la réforme hussite de Bohême. Relevés en 1722 d'une décadence imminente par le comte de Zinzendorf, à la fois mystiques et industrieux, les Moraves ont fondé un grand nombre d'établissements prospères et utiles. Leurs missions, surtout, sont remarquables. Aux idées protestantes générales, ils joignent un mysticisme ardent, parfois excentrique, fondé sur la communion personnelle la plus étroite avec Jésus crucifié. — 7. *f*) En Angleterre et en Amérique, sur le fond *réformé*, commun à toute la masse protestante, on doit distinguer, entr'autres, les églises nées du conflit entre l'esprit de la réforme et l'organisation sacerdotale de l'Église anglicane. L'Église *presbytérienne* a son existence à part depuis 1562, date de *l'acte d'uniformité* qu'Élisabeth imposa à l'Église d'Angleterre (*non conformistes;* le nom *puritain* est un sobriquet, faisant allusion à leur rigorisme biblique et moral, et fut surtout appliqué aux *Indépendants*). L'organisation de cette église est synodale. Les

Digitized by Google

Indépendants (1581) poussèrent plus loin encore l'autonomie de la paroisse (congrégationnalisme). Les *Universalistes*, ou partisans du dogme du salut universel réservé par la bonté divine à l'humanité entière, comptent aussi parmi les églises notables d'Angleterre et surtout des États-Unis. Après une période de langueur religieuse, le *méthodisme*, propagé par Wesley († 1791) et Whitefield († 1770), le premier moins calviniste que le second, réveilla les multitudes endormies et imprima une secousse salutaire à toutes les églises, sans toujours distinguer le spasme physique et moral d'une régénération réelle, ni faire droit à la liberté de la science et de la piété protestantes. — 8. En revanche, l'Église anglicane doit à la manière dont elle s'est constituée d'avoir toujours contenu un ferment catholique de tendance, qui s'est fait jour, depuis 1833, dans les travaux de Newman et de Pusey (*Puséisme*), tendance, du reste, sans avenir, et dont la manifestation est un avertissement plutôt qu'une perte pour l'Église qui l'a engendrée. — 9. Nous mentionnons seulement les Irvingiens, les Plymouthistes ou Darbistes, sectes illuminées, millénaires et fantastiques.

9. Sur le continent protestant plus tôt qu'en Angleterre, on supporta l'idée que différentes tendances dogmatiques peuvent se mouvoir dans le sein d'une même Église. La réaction contre l'orthodoxie morte des confessions de foi revêtit diverses formes. L'excellent Spener (1705) fit appel à l'intimité du sentiment chrétien pour fonder ses *colléges de piété* et habituer les personnes pieuses à préférer l'enseignement scripturaire à la scolastique luthérienne. L'Église Réformée de France entrait en plein dans la voie libérale, sous la savante direction des Blondel, des Amyraut, des Cappelle, lorsque la révocation de l'édit de Nantes supprima pour longtemps en France le goût et la possibilité de la science religieuse. L'arminianisme pénétra insensiblement les églises réformées. Celle de Genève abolit sa confession de foi en 1725. Ailleurs, l'autorité des confessions alla toujours en diminuant et on les considéra toujours plus comme le point de départ historique plutôt que comme la règle de foi des Églises protestantes. L'influence de la philosophie, les progrès des sciences de tout genre, la

Digitized by Google

tendance exclusivement morale du XVIII^e^ siècle engendrèrent le *rationalisme* qui put se présenter sous bien des formes, tantôt hardi et prophétique avec Lessing, Herder, tantôt savant et méthodique avec la grande école critique allemande, tantôt enfin vulgaire et plat. L'orthodoxie qui lui tint tête, sans abandonner son terrain, sentit la nécessité de faire des concessions importantes. A l'autorité des confessions de foi se substituait en fait celle de la Bible seule. Les Églises réformées et luthériennes oublièrent leurs vieilles discordes. En Prusse même et dans plusieurs États allemands, elles se sont fondues dans l'*Église évangélique* (1817). L'*Alliance évangélique* avec ses doctrines, qui peuvent se modifier selon les lieux et les temps, est à la fois une preuve de la décadence et de la puissance encore réelle de l'orthodoxie. Celle-ci a trouvé d'ailleurs une vie nouvelle dans la réaction en tous sens qui a suivi les excès et les tourmentes de la période révolutionnaire. Des dissidences se sont formées un peu partout avec le désir de maintenir autant que possible les dogmes primitifs de la Réforme. Telle est la situation actuelle. C'est la gloire et la force du protestantisme que de pouvoir se transformer sans rompre les liens qui l'unissent au passé, mais cette transformation ne peut avoir lieu sans luttes et sans secousses. Le symptôme le plus réjouissant de l'heure actuelle et le plus riche de promesses, c'est que sur toute la terre protestante on peut assister à la naissance d'un mouvement scientifique et religieux qui, cherchant à réaliser la pensée intime de la Réforme et, pour cela, revenant au christianisme primitif pur, tel qu'il est sorti de la conscience même du Christ, ne connaît plus les oppositions antérieures de naturel et de surnaturel, de science et de foi, d'orthodoxie et de rationalisme, et travaille patiemment à la conquête graduelle de la vérité, sachant que, dans la religion de l'amour éternel, il possède la seule chose nécessaire sur la terre comme au ciel.

§ 71.

L'Église grecque, presque anéantie par la conquête musulmane, s'est relevée dans les temps modernes et doit

Digitized by Google

surtout aux développements de l'empire russe une puissance qui en fait de nouveau une des branches principales de la chrétienté.

Elle est aussi travaillée par des mouvements intérieurs, encore mal connus, mais qui ne lui permettront pas de rester stationnaire. — V. quant à son organisation et à sa doctrine D. R., § 78, 2.

§ 72.

L'Église chrétienne a repris dans les temps modernes sa marche envahissante, soit par l'extension rapide des races chrétiennes, soit par des missions fondées tout exprès pour la propagation du christianisme.

1. L'Amérique du Nord et du Sud, surtout la première, l'Afrique du Sud, l'Australie, etc., sont désormais ouvertes à la civilisation européenne qui y fait des progrès merveilleux. — 2. Missions *catholiques* depuis la fin du XVIe siècle dans les Indes, en Chine, au Japon. Conversions nombreuses, mais souvent plus apparentes que réelles. Au Japon, l'Église catholique a été supprimée par une sanglante persécution. Elle est de nouveau tolérée en Chine depuis quelque temps. Missions du Paraguay, du Levant, etc. — 3. Missions *grecques* en Chine et en Sibérie. — 4. Missions *protestantes* en Afrique, en Amérique, aux îles Marquises, aux Indes anglaises et hollandaises, en Chine, en Orient, en Laponie, etc.

§ 73.

La séparation croissante entre l'orthodoxie ecclésiastique et la science libre a engendré, surtout dans les contrées catholiques-romaines, une tendance hostile à l'Église et même au christianisme, qui toutefois a contribué à une meilleure application des principes chrétiens à la science et à la société humaine.

Digitized by Google

1. Ce fut une date mémorable et triste que celle où Galilée fut forcé par l'inquisition romaine de déclarer que la terre était immobile (1633). *E pur si muove!* L'Église romaine, enchaînée par sa tradition immuable, se crut forcée de rendre la foi chrétienne solidaire des erreurs de l'antiquité relativement à l'univers physique. De là des doutes et peu à peu une incrédulité déclarée chez un grand nombre de savants. Les mêmes résultats se firent sentir là où l'Église protestante, infidèle à son principe, voulut emprisonner la science dans son dogme. La philosophie depuis Descartes († 1650) s'était émancipée de toute autorité traditionnelle. Newton († 1727) avait révélé la loi du monde physique à l'esprit humain. On vit en Angleterre, vers la fin du XVII^e^ siècle, se former une école de *déistes* qui tendait à rabaisser le christianisme, à méconnaître ses bienfaits et à refroidir toute vie religieuse, en séparant Dieu du monde (V. D. R., § 11, 3). Cette école, vigoureusement combattue et qui laissa peu de traces en Angleterre même, fut transplantée sur le continent, en particulier par Voltaire, et donna à la philosophie du XVIII^e^ siècle son caractère irréligieux, superficiel, hostile à l'Église. Cette hostilité fut encore augmentée par l'ignorance et l'intolérance du clergé. Ce fut surtout dans les pays catholiques qu'elle devint puissante, et souvent même elle dégénéra en un grossier athéisme. — 2. Cependant cette école, qui voulait rendre l'humanité libre et heureuse, ne se doutait pas que, par ses côtés les plus nobles, elle ne faisait que réclamer l'application des grands principes de liberté, d'égalité, de charité, que l'Évangile avait apportés au monde. C'est depuis lors surtout que la valeur et les vraies conséquences sociales du christianisme ont été comprises et appréciées. L'égalité devant la loi, l'abolition de l'esclavage, la diffusion de l'instruction populaire, les innombrables institutions de la philanthropie moderne, le zèle avec lequel on s'occupe de rechercher les lois de la richesse et de la prospérité des nations (économie politique) afin de diminuer toujours plus la somme des maux dont souffre la société, tout cela dérive du grand principe : *Vous êtes tous frères!* La paix entre la science et la foi chrétienne sera rétablie le jour où tous sauront que la religion

Digitized by Google

du Christ est moins un dogme qu'un amour, et que bien loin d'entraver la liberté de la science, elle l'émancipe en ne lui imposant d'autre obligation que la sainte passion de la vérité.

§ 74.

L'Église catholique-romaine sera tôt ou tard forcée de s'ouvrir à l'esprit des temps modernes, tel que l'ont fait le christianisme, la renaissance et la réforme, et lui devra sa rénovation intérieure dans le sens évangélique et spirituel.

1. C'est ce que les signes du temps nous permettent déjà de prédire avec assurance. La révolution française, fille de la philosophie du siècle dernier, a implanté dans le droit public des peuples catholiques des principes en parfaite harmonie avec ceux du christianisme évangélique, mais non avec ceux du catholicisme romain (indépendance mutuelle de l'Église et de l'État, liberté de conscience et de culte, souveraineté du peuple, liberté de la science, etc.). Si l'état de stagnation de la pensée religieuse dans les populations catholiques, dû à la méthode compressive de leur Église, n'ouvre pas d'autre voie à sa réforme dans le sens évangélique, cette voie-ci, en dépit des réactions momentanées, va s'élargissant toujours plus. Il importe beaucoup moins au vrai protestant d'assister au triomphe de son Église qu'à celui de l'Évangile, et en s'opiniâtrant dans de vieux errements, en les renforçant même (*Immaculée Conception*, 1854), la cour de Rome hâte le moment où le catholicisme romain du moyen âge appartiendra définitivement au passé.

2. Au travers de toutes ces variations du dogme et de l'Église, nous reconnaissons la puissance indéfinie de l'esprit du Christ qui a pu revêtir tant de formes, se prêter à tant de situations différentes, sans jamais être complétement renié, sans avoir jamais épuisé sa richesse, et ce qui ressort comme l'enseignement définitif de toute cette histoire, c'est que pour nous attacher à quelque chose et à quelqu'un qui demeure, nous ne pouvons

Digitized by Google

aller à d'autres qu'à celui qui nous a donné des paroles de vie éternelle, vu que, si tout change et passe sur la terre, l'amour chrétien reste toujours le même.

QUESTIONNAIRE.

CHAPITRE I. — 1. La religion est-elle universelle dans l'humanité? — 2. Comment expliquer qu'il y a peut-être des peuplades et des individus sans religion? — 3. Y a-t-il seulement un petit nombre de religions? — 4. Qu'est-ce qui a pu déterminer l'homme à passer d'une religion à une autre? — 5. Quelles sont les deux grandes classes de religions? — 6. Que signifient les mots *monothéisme* et *polythéisme*? — 7. Y a-t-il une différence entre le polythéisme et l'idolâtrie? — 8. Quel est le centre de tous les cultes? — 9. Quel est le côté inférieur et passager des sacrifices et quelle en est l'idée toujours vraie?

CHAPITRE II. — 10. Quelle est la base commune à toutes les religions polythéistes? — 11. Comment pouvons-nous nous représenter l'origine du polythéisme? — 12. Pourquoi l'adoration de la nature a-t-elle engendré le polythéisme? — 13. Qu'est-ce qu'un mythe? — 14. Est-ce la même chose qu'une fable? — 14. D'où viennent les différents caractères qu'a revêtus le polythéisme? — 15. Qu'est-ce que la tradition religieuse et quelle est sa valeur? — 16. En quoi consistent la superstition? — 17. et l'incrédulité?

18. Quel est le plus bas degré du polythéisme? — 19. Quels sont les objets du fétichisme? — 20. Qu'est-ce que la magie?

21. Comment l'homme s'éleva-t-il à un polythéisme moins grossier? — 22. Quelle est la religion des Chinois? — 23. des anciens Aryas? — 24. des Indiens? — 25. de l'ancienne Égypte? — 26. Qu'est-ce que le polythéisme sémitique et quel est son caractère particulier? — 27. D'où provient l'astrologie? — 28. Quelle était la religion des Germains et des Scandinaves? 29. celle des Celtes? — 30. celle des Mexicains et des Péruviens?

31. A quelles religions polythéistes faut-il reconnaître le premier rang, et pourquoi? — 32. Parlez de la mythologie grecque. — 35. Quels sont les noms et la signification des grands dieux de la Grèce? — 36. Qu'é-

Digitized by Google

taient-ce que les *héros?* — 37. les Champs Élysées et le Tartare ? — 38. les oracles et les mystères ? — 39. la Parque ? — 40. Parlez de la religion des anciens Romains. — 41. Quel est le fondateur de la religion des anciens Perses? — 42. En quoi consistait-elle ?

43. Pourquoi le polythéisme devait-il périr ? — 44. Qu'est-ce que Bouddha ? — 45. Quelle est sa religion ? — 46. Quel est son rapport avec le brahmanisme ? — 47. Quelles ont été l'extension et l'influence du bouddhisme ?

CHAPITRE III. — 48. Où et comment le monothéisme fut-il une religion populaire ? — 49. D'où proviennent les trois grandes religions monothéistes ? — 50. Lequel du polythéisme ou du monothéisme est le plus moral? — 51. Qu'est-ce que les Sémites et les Chamites ? — 52. Le monothéisme a-t-il été le partage exclusif du peuple d'Israël ? — 53. A-t-il été général et prompt parmi les Sémites ? — 54. Où faut-il étudier l'histoire du monothéisme sémitique ?

55. Qu'est-ce qu'Abraham ? — 56. Que faut-il penser des récits bibliques antérieurs à lui ? — 57. Racontez sommairement d'après la Bible l'histoire de la création, de l'Éden, d'Abel et Caïn, du déluge. — 58. Quels sont les trois fils de Noé et leur descendance ? — 59. Racontez l'histoire de la Tour de Babel.

60. En quoi consistait précisément le monothéisme des patriarches ? — 61 Était-il toujours sans mélange ? — 62. Excluait-il nécessairement l'idolâtrie ? — 63. Y a-t-il dans l'histoire du peuple hébreu des traces d'une vieille affinité avec le polythéisme sémitique ? — 64. Résumez l'histoire d'Abraham, d'Isaac et de Jacob. — 65. Quelle est l'origine biblique du nom d'Israël ? — 66. Quels sont les douze fils de Jacob ? — 67. Résumez l'histoire de Joseph. — 68. Jacob et les siens restèrent-ils en Canaan ?

69. En quoi consiste précisément le monothéisme de Moïse ? — 70. Que signifie *Jehovah?* — 71. Peut-on représenter Jehovah ? — 72. Comment le sort des Israélites changea-t-il en Égypte? — 73. Résumez l'histoire de la naissance et de la jeunesse de Moïse. — 74. celle de la révélation de Jehovah au désert — 75. celle de l'Exode.

CHAPITRE. IV. — 76. Quelle fut la mission de Moïse ? — 77. Quelles sont les bases de la loi de Moïse ? — 78. Quels sont les commandements du Décalogue ? — 79. Toutes les lois promulguées sous le nom de Moïse remontent-elles jusqu'à lui ? — 80. Que signifie la circoncision ? — 81. Qu'est-ce que l'arche de l'alliance, le tabernacle et les Lévites ?

Digitized by Google

81. Moise put-il aisément réaliser son plan? — 82. Son œuvre échoua-t-elle entièrement? — 83. Quelles furent les dispositions du peuple d'Israël dans le désert? — 84. Comment fut-il nourri? — 85. Qu'est-ce que le Veau d'or? — 86. Que resta-t-il de l'œuvre de Moise?

87. Résumez l'histoire de Josué. — 88. Quel fut l'état religieux et politique du peuple d'Israël après la mort de Josué? — 89. Qu'est-ce que les Juges? — 90. Quels furent les principaux Juges? — 91. Quelle est l'importance de la judicature de Samuel? — 92. Quels furent ses rapports avec Saül?

93. Quelle est l'importance du règne de David? — 94. Ce règne fut-il sans reproches? — 95. Quels sont les côtés brillants et les côtés regrettables du règne de Salomon?

96. Qu'arriva-t-il après la mort de Salomon? — 97. De quoi se composait le royaume du Nord ou d'Israël? — 98. le royaume du Sud ou de Juda? — 99. Quel fut le premier roi du royaume du Nord? — 100. Que fit-il pour affermir son trône?

101. Quel est le caractère politique et religieux de l'histoire du royaume d'Israël jusqu'à sa destruction? — 102. Quel est le culte étranger qui s'introduisit sous le roi Achab? — 103. Quels sont les deux grands prophètes qui luttèrent contre ce culte étranger et le résumé de leur histoire? — 104. Résumez l'histoire du royaume d'Israël depuis la mort d'Élisée. — 105. Que fit le conquérant assyrien après la prise de Samarie?

106. A quelle époque ont principalement brillé les prophètes et quelle fut leur mission proprement dite? — 107. Y a-t-il une différence entre *prophétiser* et *prédire?* — 108. Quel était le rôle des prophètes devant les prêtres, les rois et le peuple? — 109. en présence du formalisme? — 110. Quels étaient les principes de leur prédication? — 111. Comment se forma l'espérance messianique? — 112. Tout était-il également pur dans cette espérance? — 113. Tous les prophètes ont-ils écrit?

114. Quel est le caractère politique et religieux de l'histoire du royaume de Juda jusqu'à sa destruction? — 115. Parlez d'Asa, de Josaphat, d'Athalie. — 116. Résumez l'histoire du règne d'Ézéchias. — 117. Qu'est-ce que les *Samaritains?* — 118. Quelle est l'importance religieuse du règne de Josias? — 119. Quel fut le nouveau grand empire qui absorba le royaume de Juda? — 120. Résumez l'histoire de sa destruction. — 121. Quels sont les principaux prophètes de cette période?

Digitized by Google

CHAPITRE V. — 122. A quel peuple nouveau la captivité de Babylone donna-t-elle naissance ? — 123. Quelle est la différence entre les Israélites et les Juifs ? — 124. A quels événements et à quel conquérant durent-ils de revenir dans leur patrie ? — 125. Revinrent-ils tous ? — 126. Quels furent les conducteurs de la restauration ? — 127. Quelle opposition eurent-ils à vaincre ? — 128. Quel fut l'état des Juifs sous la domination persane ? — 129. Que firent les Samaritains pendant cette période ? — 130. Que devint la Judée après les guerres d'Alexandre ?

131. Quels événements prouvèrent la solidité désormais acquise au monothéisme ? — 132. Résumez l'histoire du peuple juif depuis Simon Macchabée jusqu'à Hérode le Grand. — 133. Comment le pays fut-il divisé après la mort d'Hérode le Grand ? — 134. Quelle était sa situation au commencement de l'histoire évangélique ?

135. Qu'est-ce qui se constitua dans la période qui va de la captivité à la venue de J.-C. ? — 136. Qu'arriva-t-il du sacerdoce et du culte lévitique ? — 137. Qu'était-ce que le souverain sacrificateur ? — 138. Décrivez sommairement le Temple. — 139. Quels étaient les temps consacrés ? — 140. les grandes fêtes annuelles ? — 140. Quand furent établies les synagogues ? — 141. Cette institution est-elle de peu d'importance ?

142. Pourquoi les Juifs réunirent-ils leurs livres historiques et religieux ? — 143. Qu'est-ce que le *canon* ? — 144. Comment les Juifs divisaient-ils l'Ancien Testament ? — 145. Parlez des cinq livres dits de Moïse. — 146. Qu'entendait-on par *les prophètes* ? — 147. Quels sont les livres historiques de l'Ancien Testament ? — 148. Comment divisait-on les prophètes proprement dits ? — 149. Quels sont ceux de la période syro-assyrienne ? — 150. ceux de la période chaldéenne ? — 151. ceux postérieurs à l'exil ? — 152. Quelle est la troisième collection des livres de l'Ancien Testament ? — 153. Parlez des Psaumes. — 154. des Proverbes, de l'Ecclésiaste et du Cantique. — 155. de Job. — 156. des Lamentations et d'Ester. — 156. des Chroniques, d'Esdras, de Néhémie et de Daniel. — 157. Qu'est-ce que les *Apocryphes* de l'Ancien Testament.

158. Qu'est-ce que les Scribes ? — 159. Quelles étaient leurs occupations, leur influence et la nature de leur doctrine ? — 160. Les doctrines religieuses du vieux mosaïsme demeurèrent-elles sans changement dans le judaïsme ? — 161. En quoi consistait la doctrine juive des anges ? — 162. et des démons ? — 163. Dans quel sens se développa

Digitized by Google

l'espérance messianique? — 164. Quelle était la doctrine juive de la vie future?

165. Quels furent les principaux partis qui se formèrent? — 166. Quel était l'état moral du peuple à la fin de la période? — 167. Qu'était-ce que les Pharisiens? — 168. et les Sadducéens? — 169. Étaient-ce deux sectes? — 170. Qu'étaient-ce que les Esséniens? — 171. N'y avait-il de Juifs qu'en Palestine et en Orient? — 172. Qu'étaient-ce que les *prosélytes?* — 173. Qu'est-ce que la version des LXX? — 174. En quelle ville le judaïsme se mélangea-t-il avec la philosophie grecque, et quel fut le plus célèbre représentant de ce mélange? — 175. Qu'étaient-ce que les Thérapeutes?

CHAPITRE VI. — 176. Qu'est-ce que l'histoire évangélique? — 177. Que signifie le mot *Évangile*? — 178. et le nom de Jésus-Christ? — 179. Pourquoi le christianisme est-il la religion définitive et universelle? — 180. Par où commence l'histoire évangélique proprement dite? — 181. Résumez le récit de Matth. I-II. — 182. et celui de Luc I-IV. — 183. Que savons-nous de plus certain sur la jeunesse de Jésus?

183. Quel est le précurseur de Jésus-Christ? — 184. Quelles étaient la prédication et les attentes de Jean-Baptiste? — 185. Crut-il toujours en Jésus?

186. Où alla Jésus après son baptême et que signifient les tentations auxquelles il fut exposé? — 187. Quel nom Jésus lui-même donnait-il à ce qu'il prêchait et quelle est la portée de ce nom? — 188. Qu'est-ce qui fait le caractère universel et éternel de l'Évangile du Royaume? — 189. Sur quoi se fonde-t-il en Jésus-Christ? — 190. En quoi la religion de Jésus se rapproche-t-elle et en quoi diffère-t-elle du judaïsme? — 191. De quelle nature sont les conditions de l'entrée dans le Royaume et qui est appelé à y entrer? — 192. Quels en sont les deux grands principes et le but suprême? — 193. Dans quel rapport le ministère de Jésus était-il avec l'espérance messianique des Juifs? — 194. Jésus commença-t-il par se poser en Messie? — 195. Qu'est-ce que les Douze? — 196. Quel est celui d'entre eux qui le salua le premier du titre de Messie? — 197. Quelles furent d'abord les dispositions du peuple juif? — 198. Parlez des faits merveilleux de l'histoire de Jésus-Christ. — 199. Est-ce sur les miracles qu'il faut baser la foi en lui? — 200. Quelles prévisions Jésus émit-il sur le sort qui l'attendait?

201. L'œuvre de Jésus pouvait-elle être anéantie par sa mort? — 202. Quelle méthode employait-il pour fonder le Royaume? — 203. Comment

Digitized by Google

Jésus envisageait-il l'avenir? — 204. Dans quel rapport voulait-il rester avec le judaïsme ? — 205. Que prévoyait-il quant à la destinée de son peuple ? — 206. Quelle confusion peut-on observer dans la reproduction des prédictions de Jésus-Christ ?

207. Pourquoi les Pharisiens et les Scribes furent-ils de bonne heure les adversaires de Jésus ? — 208. Pourquoi les Sadducéens se joignirent-ils à eux? — 209. et le peuple dans son ensemble ? — 210. Racontez les derniers jours de la vie de Jésus. — 211. Qui le trahit et pour quels motifs probables ? — 212. Que fit Jésus la veille de sa mort ? — 213. Comment le Sanhédrin procéda-t-il contre lui ? — 214 Quelle fut la conduite de Pilate? — 215. Comment mourut Jésus?

216. Dans quel état d'esprit se trouvaient ses disciples ? — 217. Cet état dura-t-il longtemps? - 218. Résumez le récit de la résurrection d'après le premier évangile, — 219. d'après le second, — 220. d'après le troisième, — 221. d'après le quatrième, — 222. d'après l'apôtre Paul.

CHAPITRE VII. — 223. Quand eut lieu la première manifestation commune de l'esprit chrétien ? — 224. Que faut-il penser du *don des langues* dans la primitive Église ? — 225. N'a-t-on rien vu de semblable à d'autres époques ?

226. Quel fut le résultat des premières persécutions ? — 227. Quels furent ceux qui les dirigèrent principalement? — 228. Dans quel rapport les premiers chrétiens étaient-ils avec la loi juive ? — 229. N'y avait-il aucune différence parmi eux à cet égard ? — 230. Pourquoi Saul de Tarse était-il si acharné contre eux ? — 231. Que lui arriva-t-il sur le chemin de Damas ? — 232. Où le nom *chrétien* commença-t-il à être usité ? — 243. La manière dont Paul comprenait le christianisme changea-t-elle foncièrement par le fait de sa conversion ? — 244. Résumez l'histoire du ministère de Paul parmi les Gentils.— 245. Comment l'église de Rome s'était-elle fondée ? — 246. Pourquoi Paul, avant d'aller à Rome, voulait-il se rendre à Jérusalem ? — 247. Que lui arriva-t-il en Judée? — 248. Que lui arriva-t-il ensuite ?

249. A quoi tiennent les grands succès de Paul parmi les païens ? — 250. Résumez les idées fondamentales de l'enseignement de Paul. — 251. L'Église apostolique fut-elle unie de son temps? — 252. Quels furent à Antioche les rapports de Pierre et de Paul ? — 253. Quels furent, après la mort de Paul, les effets de l'opposition qui lui fut déclarée?

254. Ce conflit des premiers temps devait-il durer toujours ? — 255.

Digitized by Google

Quel fut en particulier un événement formidable qui contribua à l'apaiser ? — 256. Racontez les derniers faits de l'histoire juive. — 257. Que devinrent alors les chrétiens de Palestine ? — 258. Comment le parti de Pierre et celui de Paul se réunirent-ils ? — 259. Dans quelle église cette réunion fut-elle le plus prompte ? — 260. Que savons-nous du ministère des autres apôtres ?

CHAPITRE VIII. — 261. En quoi la propagation du christianisme fut-elle favorisée par l'unité romaine ? — 262. par la décadence du polythéisme ? — 263. par la philosophie ? — 264. En quoi fut-elle contrariée par la philosophie ? — 265. par le polythéisme ? — 266. par le gouvernement romain ? — 267. Quelle fut la situation de l'Église pendant les trois premiers siècles ? — 268. Parlez des persécutions les plus notables. — 269. Quel fut le caractère des dernières persécutions ? — 270. Qu'a prouvé la conversion de Constantin ? — 271. Qu'a prouvé la tentative de Julien ?

272. Comment se forma l'ancienne Église catholique ? — 273. La recherche à tout prix de l'unité extérieure fut-elle d'accord avec l'Évangile ? — 274. Par qui les premières églises étaient-elles dirigées ? — 275. Racontez comment se forma l'épiscopat. — 275. Qu'est-ce qu'un concile œcuménique ? — 276. D'où proviennent les patriarcats ? — 277. En quoi l'état des choses favorisait-il le pouvoir croissant des évêques de Rome ? — 278 N'y eut-il aucune résistance à l'autorité épiscopale ?

279. Comment se forma l'orthodoxie ? — 280. Qu'est-ce que le gnosticisme ? — 281. En vue de qui le symbole dit des apôtres fut-il rédigé ? — 282. Était-il conforme à l'Évangile de faire de l'orthodoxie une condition de salut ? — 283. Quelle fut la question la plus débattue dans l'Église depuis la fin du second siècle ? — 284. Quelle était la croyance la plus répandue au troisième siècle sur les rapports du Fils et du Père ? — 285. Résumez le débat de l'arianisme. — 286 En quoi consista finalement le dogme catholique de la Trinité ? — 287. En quoi consista celui du péché originel ?

288. Pourquoi l'Église réunit-elle les livres du Nouveau Testament ? — 289. Quelle est, en dehors de toute opinion critique, la valeur de ces livres ? — 290. Quels sont les livres historiques du Nouveau Testament ? — 291. Qu'est-ce que les Synoptiques ? — 292. Quel est le but particulier du livre des Actes ? — 293. Quelles sont les Épitres de Paul ? — 294. L'Épître aux Hébreux est-elle de Paul ? — 295. Qu'est-ce que

Digitized by Google

les épîtres *catholiques*? — 296. A quelle date et dans quel but l'Apocalypse a-t-elle été écrite? — 297. Y a-t-il aussi des apocryphes du Nouveau Testament?

298. Quelle fut la bonne influence du christianisme sur le monde ancien? — 299. A quelle fâcheuse influence fut-il soumis à son tour? — 300. N'y eut-il aucune protestation contre elle? — 301. Quand et comment se forma le monachisme?

CHAPITRE IX. — 302. La destruction de l'empire fut-elle une perte réelle pour l'Église? — 303. Y avait-il des barbares déjà chrétiens parmi ceux qui envahirent l'empire? — 304. Parlez de l'extension graduelle de l'Église pendant le moyen âge. — 305. La pureté du christianisme en souffrit-elle?

306. Quelle fut l'ennemi formidable que l'Arabie suscita contre l'Église? — 307 A quoi tiennent les rapides succès de l'Islamisme? — 308. Racontez brièvement la vie et l'œuvre de Mahomet. — 309. Quelles sont les bases et les prescriptions principales de sa religion? — 310. Qu'est-ce que le Coran? — 311. Où et par qui l'Islamisme fut-il arrêté en Occident? — 312. Pourquoi les croisades furent-elles organisées et quels en furent les résultats? — 313. Quelle fut la dernière invasion musulmane en Europe? — 314. Quel est l'état présent du mahométisme?

315. Qu'est-ce qui distingue le catholicisme romain du catholicisme primitif? — 316. Qu'est-ce qui favorisa la constitution de la papauté? — 317. Quel fut en Orient le résultat des prétentions des papes à la suprématie universelle? — 318. Jusqu'à quel point allèrent, au moyen âge, les prétentions des papes? — 319. Sous quels papes ces prétentions furent-elles le plus près de se réaliser? — 320. Quelle était l'arme terrible dont ils disposaient? — 321. Quand et par qui la loi du célibat perpétuel fut-elle imposée au clergé? — 322. Que signifie le nom de *pape*?

323. A quoi faut-il avoir égard quand on veut juger aujourd'hui le catholicisme romain? — 324. Quels furent ses heureux effets au moyen âge? — 325. Quel fut le dogme important fixé au moyen âge?

326. Quel fut le besoin de plus en plus senti vers la fin du moyen âge? — 327. Quelles étaient les conséquences du principe sacerdotal réintroduit dans l'Église? — 328. Qu'est-ce que l'Inquisition? — 29. Qu'est-ce que les indulgences? — 330. Quelles circonstances

Digitized by Google

contribuèrent alors à émanciper les esprits ? — 331. Signalez quelques-unes des erreurs et superstitions de l'Église romaine.

332. N'y eut-il aucune tentative de réforme avant le XVI^e^ siècle ? — 333. En quoi les prétentions temporelles de la papauté contribuèrent-elles à l'affaiblir ? — 334. Que firent les conciles de Constance et de Bâle ? — 335. Qu'est-ce que les Cathares ? — 336. Qu'est-ce que Jean Huss, quelle fut sa mort et le résultat de son martyre ? — 337. Qu'est-ce que les Vaudois ? — 338. Citez encore quelques noms de réformateurs avant la Réforme. — 339. Quelle fut alors l'influence de l'*Imitation* et de la Bible ? — 340. Tous ces événements inquiétèrent-ils beaucoup la papauté ?

CHAPITRE X. — 341. Sur quelle question la Réforme fut-elle décidément proclamée et opérée ? — 342. Racontez la vie de Luther. — 343. Quelle est l'origine du nom *protestant* ? — 344. Parlez des Anabaptistes de Münster. — 345. Qu'est-ce que la confession d'Augsbourg ? — 346. Quelles sont les principales réformes opérées par Luther ?

347. Racontez la vie et l'œuvre de Zwingli. — 348. Quels étaient les prédicateurs de la Réforme dans la Suisse française ? — 349. Racontez la vie de Calvin. — 350. Quel est le caractère propre du calvinisme ?

351. De quoi dépendait la victoire ou la défaite de la Réforme ? — 352. Dépendaient-elles du climat et de la race ? — 353. Quelle fut l'issue du mouvement réformateur en Espagne ? — 354. en Italie ? — 355. Comment se consolida-t-il en Angleterre ? — 356. Quel est le caractère de l'Église anglicane ? — 357. Qu'advint-il de la Réforme en Irlande ? — 358. en Écosse ? — 359. dans les Pays-Bas ? — 360. dans les pays scandinaves et en Pologne ? — 361. Résumez l'histoire de la Réforme en France au XVI^e^ siècle. — 362. Qu'est-ce que l'édit de Nantes ?

363. Que fit le catholicisme romain au XVII^e^ siècle ? — 364. Qu'est-ce que le concile de Trente ? — 365. Qu'est-ce que l'Église gallicane ? — 366. Qu'est-ce que le Jansénisme ? — 367. Quelles sont les causes de la grande influence des Jésuites ? — 368. Quel est l'intérêt religieux de la guerre de Trente ans ? — 369. celui des guerres de Louis XIV contre la Hollande et de son alliance avec Jacques II ? — 370. Que fit Louis XIV à l'égard de ses sujets réformés ? — 371. Quel fut le résultat européen de la révocation de l'édit de Nantes ? — 372. Quel fut l'état de l'Église réformée de France jusqu'à la fin du XVIII^e^ siècle ?

373. Quelle est l'origine de l'orthodoxie protestante ? — 374. L'œuvre de la Réforme pouvait-elle être achevée d'un seul coup ? — 375. Quelle

Digitized by Google

est l'origine des confessions de foi? — 376. Quelles furent les fâcheuses conséquences de l'orthodoxie?

377. Comment se manifesta l'opposition à l'orthodoxie? — 378. Qu'est-ce que les Sociniens? — 379. les Remonstrants? — 380. les Baptistes? — 381. les Quakers? — 382. les Moraves? — 383. Parlez des principales sectes anglaises. — 384. Quels furent sur le continent les hommes et les faits qui réagirent contre l'orthodoxie? — 385. Qu'est-ce que l'Église évangélique d'Allemagne? — 386. Que faut-il penser des variations du protestantisme?

387. Quelle est aujourd'hui la situation de l'Église grecque? — 388. L'Église chrétienne continue-t-elle de se propager dans le monde? — 389. Qu'est-ce qui a engendré une tendance hostile à l'Église et au christianisme? — 390. Qu'est-ce que les déistes et quel est le caractère de la philosophie du XVIIIe siècle? — 391. Cette philosophie a-t-elle fait autant de mal au christianisme qu'elle l'a cru? — 392. A quelle condition la paix se rétablira-t-elle entre la science libre et la foi chrétienne? — 393. Quel est l'avenir réservé à l'Église romaine?

394. Quel enseignement ressort de toute l'histoire de l'Église?

Digitized by Google

Digitized by Google

DEUXIÈME PARTIE.

ENSEIGNEMENT DE JÉSUS.

Nous savons (H. R. § 38) que le divin Maître a lui-même désigné son œuvre par l'expression de *Royaume de Dieu* ou *des cieux*, et sa doctrine par celle d'*Évangile* ou *parole du Royaume*. — Nous savons aussi que ce Royaume est l'état de perfection spirituelle auquel l'humanité et chacun de nous doit s'élever par la vertu du grand et double mobile de l'amour de Dieu et de l'amour des hommes, et que Jésus, en nous conviant *à y entrer*, nous a engagés à *le suivre*, parce que lui-même vivait déjà pleinement de ce double amour (*ibid.* 39). Le Royaume, dans sa réalisation graduelle au milieu des hommes et dans l'âme de chacun, désigne aussi la puissance spirituelle, émanant de Jésus, qui transforme et perfectionne continuellement l'humanité. Il est donc à la fois ascension vers Dieu ou perfectionnement, et perfection, bonheur suprême et éternel. — Nous avons vu comment, en prêchant ainsi le Royaume de Dieu et en le fondant par sa vie, sa parole et sa mort, Jésus se rattachait à l'espérance messianique de son peuple, mais

Digitized by Google

en la purifiant de tout ce qu'elle avait d'étroit, d'égoïste, d'orgueilleux et de sensuel.

Maintenant une très-vieille tradition, la plus vieille que nous possédions sur la manière dont nos évangiles ont été écrits, nous apprend que l'apôtre Matthieu a écrit un recueil d'enseignements ou maximes du Seigneur (H. R. § 48, 5), et quelle que soit l'opinion des critiques sur le rapport qui existe entre notre premier évangile et cette œuvre de l'apôtre Matthieu, tous reconnaissent qu'elle se retrouve dans cet évangile. Les discours du Christ, qui y sont insérés, développent en effet la doctrine du *Royaume des cieux* sous ses diverses faces. C'est pourquoi, afin de présenter l'enseignement de Jésus sous sa forme la plus originale et la plus authentique, nous suivrons l'ordre des principaux groupes de *paroles* réunis dans le premier évangile, en mettant en regard d'autres passages, provenant d'autres sources et pouvant leur servir de commentaire ou d'application. Ce n'est pas, qu'on l'observe bien, une histoire évangélique dont nous traçons ici le plan, ni même une exposition complète de tout ce que le Christ enseigne dans les évangiles. C'est, nous le répétons, la *Doctrine du Royaume* dans tout ce qu'elle a d'essentiel.

Ier GROUPE.

LA LOI NOUVELLE.

Évangile selon s. Matthieu.	*Passages à rapprocher.*
1. Dispositions bienheureuses v, 3-12.	1. Le jeune Riche. Marc x, 17-27. — Les Serviteurs inutiles. Luc xvii, 7-10;
2. Sel de la terre, Lumière du monde v, 13-16.	
3. L'accomplissement de la Loi et des Prophètes v, 17-20.	3. Le Drap neuf et le Vin nouveau. Marc ii, 21-22. La Trans-

Digitized by Google

Évangile selon s. Matthieu.	*Passages à rapprocher.*
	figuration IX, 1-9. Les choses de César et celles de Dieu XII, 13-17. — L'Héritage disputé. Luc XII, 13-14.
4. Caractère intérieur de la vraie justice opposé à la justice extérieure dans plusieurs exemples :	
a. Le Meurtre V, 21-26 ;	
b. L'Adultère V, 27-30;	
c. Le Divorce V, 31-32;	*c.* Le Divorce. Marc X, 1-12.
d. Le Serment V, 33-37 ;	
e. Le Talion V, 38-42 ;	
f. L'Amour du prochain V, 43-48 ;	
g. L'Aumône VI, 1-4 ;	
h. La Prière VI, 5-13 ;	*h.* Oraison dominicale. Luc XI, 2-4.
i. Le Pardon des offenses VI, 14-15 ;	
j. Le Jeûne VI, 16-18 ;	*j.* Le Jeûne spirituel. Marc II, 18-20.
k. Le vrai Trésor VI, 19-24 ;	
l. La Lumière intérieure VI, 22-23.	*l.* Luc XII, 57.
5. Dieu ou Mammon VI, 24.	
6. Les Soucis matériels VI, 25-34	6. La seule Chose nécessaire. Luc X, 38-42. Parabole de l'Homme riche XII, 16-21.
7. Les Jugements VII, 1-5.	7. Onction de Béthanie. Marc XIV, 3-9. Les gens de Nazareth VI, 1-6. — Les Galiléens et la Tour de Siloé. Luc XIII, 1-5.
8. L'Effort constant dans la confiance au Père céleste VII, 7-11.	8. Les deux Amis. Luc XI, 5-10. Le Juge inique XVIII, 1-5.
9. Le Résumé de la Loi et des Prophètes VII, 12.	9. Le Commandement suprême. Marc XII, 28-34. — Le bon Samaritain. Luc X, 30-37.
10. Avertissements :	
a. La Porte étroite VII, 13-14.	
b. Les faux Prophètes VII, 15-23.	
c. Les deux Maisons VII, 25-27.	

Digitized by Google

IIe GROUPE.

LA PROPAGATION DU ROYAUME.

Évangile selon s. Matthieu.	*Passages à rapprocher.*
11. Mission des Douze chez les Juifs x, 5-6.	11. Vocation de Simon et André, Jacques et Jean. Marc i, 16-20. Les Douze. Marc iii, 13-19. — L'Évangile doit être porté aux Païens : Le Centenier de Capernaüm. Matth. viii, 5-12. Mission des 70. Luc x, 1-2.
12. Prédication du Royaume x, 7-8.	
13. Pauvreté apostolique x, 9-15.	
14. Persécutions certaines, secours divin assuré x, 16-31.	14. Jésus dans la synagogue de Nazareth. Luc iv, 16-30.
15. Confession et Reniement x, 32-33.	
16. Discordes inévitables x, 34-36.	
17. Renoncement nécessaire x, 37-38.	17. La famille de Jésus. Marc iii, 20-21, 31-35. Comp. Luc xi, 27-28. Confession de Pierre et Renoncement du Christ. Marc viii, 27-38.
18. Promesses (le verre d'eau) x, 39-42.	18. La Pite de la veuve, Marc xii, 41-44.

IIIe GROUPE.

LA GÉNÉRATION INCRÉDULE.

19. Jean-Baptiste hésitant dans sa foi xi, 1-6.	19. Captivité et mort de Jean-Baptiste. Marc vi, 17-29.
20. Jean-Baptiste précurseur xi, 7-15.	20. Jean-Baptiste et Élie. Marc ix, 11-13. Comp. Luc i, 17.
21. Les Prétextes puérils xi, 16-19.	
22. Les Villes incrédules xi, 20-24.	
23. Les Sages et les Enfants xi, 25-26.	23. Les petits Enfants. Marc x, 13-16.

Digitized by Google

Évangile selon s. Matthieu.	*Passages à rapprocher.*
24. Le Père et le Fils XI, 27.	
25. Le joug du Seigneur XI, 28-30.	
26. Calomnie des Pharisiens et réponse de Jésus XII, 24-30.	
27. Le péché irrémissible XII, 31-32.	
28. Tel arbre, tel fruit; tel cœur, telles paroles XII, 33-37.	28. Remords d'Hérode Antipas. Marc VI, 14-16.
29. La demande d'un Miracle XII, 38-42. Comp. Luc XI, 29-32.	29. Si quelqu'un a des oreilles, etc. Marc IV, 23 et *passim*. Miracle du ciel VIII, 11-13. — Regardez comment vous écoutez. Luc VIII, 18. Les Signes du temps XII, 54-57; l'Économe avisé XVI, 1-8.
30. Le Danger des rechutes XII, 43-45.	

IVe GROUPE.

LES PARABOLES DU ROYAUME.

31. Résultats divers de la prédication du Royaume selon l'état spirituel de ceux qui l'entendent. — Parab. du Semeur XIII, 3-8.	31. Le Royaume se développe comme la graine dans la terre. Marc IV, 26-29.
32. Le développement du Royaume dans l'humanité n'est pas pur, mais tend à sa purification. — Parab. de l'Ivraie XIII, 24-30.	32. Intolérance de Jean. Marc IX, 38-40. — Fanatisme de Jacques et de Jean. Luc IX, 54-56.
33. Petitesse primitive, Grandeur future du Royaume. — Parab. du grain de Sénevé XIII, 31-32.	33. La Multiplication des pains (sens spirituel). Marc VI, 34-44. — Le Royaume déjà présent. Luc XVII, 20-21.
34. Pénétration graduelle et enfin totale du monde par le Royaume. — Parab. du Levain XIII, 33.	34. Le levain des Pharisiens et d'Hérode. Marc VIII, 15. — Feu déjà allumé. Luc XII, 49.
35. Prix infini du Royaume de quelque manière qu'on le trouve. — Parab. du Trésor caché et de la Perle de grand prix XIII, 44-46.	35. Zachée. Luc XIX, 1-10.
36. Force d'entraînement du Royau-	

Digitized by Google

Évangile selon s. Matthieu.	*Passages à rapprocher.*
me à travers le monde. — Parab. du Filet XIII, 47-50.	
37. Développement continu de la vraie science du Royaume. — Le Scribe bien instruit XIII, 52.	

V^e^ GROUPE.

GRANDS ET PETITS, DIGNES ET INDIGNES.

38. Le plus grand dans le Royaume XVIII, 1-7, 10.	38. Ambition de Jacques et de Jean. Marc X, 35-45. — Les premières places au festin. Luc XIV, 7-11.
39. Miséricorde de Dieu envers les pécheurs XVIII, 11-14.	39. Jésus à table chez Lévi. Marc II, 14-17. — Chez Simon le Pharisien. Luc VII, 36-50; la Brebis et la Drachme perdues XV, 1-10; l'Enfant prodigue XV, 11-32.
40. Miséricorde obligatoire envers nos frères. — Parab. du Serviteur impitoyable XVIII, 15, 21-35.	
41. Ne pas mépriser les derniers venus que Dieu, dans sa libre bonté, traite à l'égal des premiers. — Parab. des Ouvriers XX, 1-15.	41. La Cananéenne. Marc VII, 24-30. — Il en viendra d'Orient et d'Occident. Luc XIII, 25-30.
42. Le pécheur converti est supérieur au soi-disant juste. — Parab. des Deux fils XXI, 28-32.	42. Le Pharisien et le Péager. Luc XVIII, 9-14.
43. Les intérêts matériels empêchent l'homme qui s'y voue exclusivement d'entrer dans le Royaume. — L'Invitation aux noces XXII, 1-7.	43. Comp. Luc XIV, 12-24.
44. Nécessité de se conduire d'une manière digne d'une telle invitation. — La Robe de noces XXII, 8-14.	

Digitized by Google

VIe GROUPE.

MALÉDICTION DE L'HYPOCRISIE.

Évangile selon s. Matthieu.	*Passages à rapprocher.*
45. Les Scribes et les Pharisiens XXIII, 2-3.	
46. Les lourds Fardeaux qu'ils imposent XXIII, 4.	46. Interprétation plus large de la loi sabbatique. Marc II, 23-28. Luc XIII, 10-16.
47. Leur Ostentation XXIII, 5-7.	
48. Le seul Père et le seul Maître XXIII, 8-12.	
49. Malédictions :	
a. Le Royaume fermé XXIII, 13 ;	
b. Les Prières lucratives, 14 ;	
c. Le mauvais Prosélytisme, 15;	
d. Les Serments éludés, 16-22 ;	
e. La Menthe et le Cumin, 23-24 ;	
f. Le Dehors de la coupe, 25-26;	49 *f.* Les Mains lavées et la Tradition. Marc VII, 1-23.
g. Les Sépulcres blanchis, 27-28.	49 *h.* Incapacité de reconnaître les hommes de Dieu. Marc XI, 27-33. Les méchants Vignerons XII, 1-12.
h. Le Meurtre des prophètes, 29-36.	
50. Jérusalem, Jérusalem! XXIII, 37-39.	50. Le Figuier stérile (peuple d'Israël). Marc XI, 12-14, 19-23. — Parab. du Figuier. Luc XIII, 6-9.
	La ruine de Jérusalem et du Temple. Matth. XXIV, 1-41 (H. R. § 42, 5).

VIIe GROUPE.

DERNIERS AVERTISSEMENTS.

51. Nécessité de la Vigilance continue :	51. Les Sadducéens et la Vie future. Marc XII, 18-27.
a. Parab. du Père de famille, XXIV, 42-44.	

Digitized by Google

Évangile selon s. Matthieu.	*Passages à rapprocher.*
b. Parab. des deux Serviteurs XXIV, 45-51.	
c. Parab. des dix Vierges XXV, 1-13.	
52. Obligation de faire valoir les dons de Dieu. — Parab. des Talents XXV, 14-30.	
53. Le Jugement suprême XXV, 31-46.	53. Le mauvais Riche. Luc XVI, 19-31.

Digitized by Google

TROISIÈME PARTIE.

DOCTRINE RELIGIEUSE.

Introduction.

§ 1.

La Religion répond à l'un des besoins innés de notre être. L'homme est naturellement religieux.

1. Nous avons des besoins *innés*, c.-à-d. naturels, provenant de notre constitution humaine, ceux, p. e., de manger, de dormir, de connaître, d'aimer, etc. — 2. L'universalité de la religion dans tous les temps et dans tous les pays démontre que l'homme est naturellement religieux. Il serait absurde de vouloir expliquer cette universalité par la sagesse des législateurs ou l'artifice des prêtres : autant vaudrait dire que les législations commerciales ont créé le commerce ou les professeurs de chant le sens musical (H. R., § 1). — 3. N'éprouvez-vous pas vous-mêmes des sentiments et des besoins religieux? Ne connaissez-vous pas la joie religieuse? — 4. L'homme irréligieux est incomplet ou coupable.

§ 2.

La Religion, en général, toute religion en particulier provient de ce que l'homme se sent en rapport avec l'ab-

Digitized by Google

solu (v. le § suivant). Sa manifestation la plus immédiate est l'*adoration*, dans laquelle nous goûtons et exprimons volontairement les émotions particulières qu'éveille en nous le sentiment de l'absolu.

1. Le sentiment religieux est un sentiment particulier comme ceux du vrai, du beau, du bien, dont il est difficile de donner une définition, bien que nous ne les confondions avec aucun autre. Les sentiments de dépendance, de crainte, d'amour, de joie, s'y trouvent mêlés, en proportions diverses et changeantes, à celui de l'existence d'un être infiniment supérieur à nous et avec qui pourtant nous sommes en rapport. — 2. Il faut en particulier noter son caractère intime, personnel, et la faculté que nous avons de l'entretenir et de le développer par la méditation, la lecture, le chant, la prière, etc.

§ 3.

L'absolu est le terme le plus général par lequel nous puissions désigner l'objet du sentiment religieux. Il signifie ce qui est indépendant de tout, supérieur à tout, ce qui n'a ni défaut ni limite, l'être infini et parfait.

1. Le sentiment que l'être que nous adorons est limité et imparfait empêche l'adoration. — 2. L'espace et le temps peuvent servir d'exemples pour représenter l'infini. — 3. La perfection, c'est l'idéal réunissant vie, puissance, beauté, vérité, sainteté, tout ce que nous pouvons concevoir de plus grand et de plus beau. — 4. Ce qui éveille l'idée d'infini (la mer, le ciel), ou d'harmonie profonde (nature riante et pittoresque), ou de puissance irrésistible (ouragan, hautes montagnes), ou de beauté pure (dévouement), éveille aussi dans l'âme le sentiment religieux. Quand l'absolu lui apparaît, l'homme adore.

§ 4.

L'histoire nous montre qu'il y a eu et qu'il y a encore

Digitized by Google

un grand nombre de religions différentes, inégales quant à leur valeur rationnelle et morale et proportionnelles aux divers degrés de développement spirituel de l'humanité. L'étude présente a pour but de chercher la vérité religieuse.

1. Les religions sont les formes successives dans lesquelles s'est exprimée la conscience religieuse de l'humanité. Voir H. R., ch. I-III. — 2. Les dangers résultant d'une religion superstitieuse ou immorale ou frivole font un devoir de rechercher la vérité religieuse dans la mesure de ses lumières.

§ 5.

Nous ne pourrions pas nous livrer fructueusement à cette recherche si nous étions réduits à nos seules forces. Mais nous nous fondons sur l'expérience religieuse de l'humanité, particulièrement sur les enseignements contenus dans la Bible et surtout ceux de Jésus-Christ.

Ce sont en effet ces enseignements qui servent de base religieuse depuis longtemps à la portion la plus développée du genre humain.

§ 6.

Toute religion suppose deux termes, l'être adorant et l'être adoré, autrement dit l'homme et Dieu. Il faut donc commencer par établir ce qui peut être connu de Dieu et de l'homme pour savoir ensuite quelle est la vraie religion qui unit réellement l'homme à Dieu.

Digitized by Google

CHAPITRE I.

Dieu.

§ 7.

Dieu est l'absolu adorable, c.-à-d. l'absolu objet de notre adoration et des sentiments religieux qu'elle résume et exprime (§ 2).

§ 8.

Étant absolu, c.-à-d. infini et parfait, Dieu ne peut être compris ni défini par l'homme, et tout ce que nous pouvons dire de Dieu reste toujours bien au-dessous de sa gloire et de sa grandeur.

1. Les profondeurs mystérieuses de la divinité : le sentiment religieux adore encore, quand la raison est depuis longtemps forcée de se taire. — 2. Notre raison finie ne peut pas *comprendre*, c.-à-d. embrasser, circonscrire l'infini.

§ 9.

Cependant la réalité de la religion suppose nécessairement, non-seulement la réalité de son objet, mais encore que l'être absolu, objet de la religion, peut et doit être adoré par l'homme; en d'autres termes qu'il y a affinité entre l'homme et Dieu.

Digitized by Google

1. Pas de tendance sans but, pas d'aspiration sans objet, pas d'être attiré sans être qui attire. — 2. Pas d'effet sans cause et à l'effet correspond la cause. « Dans l'homme bien constitué un » seul soupir de l'âme qui se manifeste de temps en temps vers » le meilleur, le futur et le parfait, est une démonstration plus » que géométrique de la nature de la Divinité » (Hemsterhuys). — 3. C'est ainsi que pour l'homme religieux Dieu est nécessairement *personnel*, et bien que la notion de personnalité soit empruntée à notre nature finie, comme c'est la plus haute que nous connaissions, nous ne pouvons faire autrement que de la reporter sur Dieu. Un être impersonnel ne serait pas un Dieu adorable; car l'impersonnalité est une forme très-inférieure de l'être (pierres, plantes, etc.). Dieu sans doute est plus que personnel dans le sens *humain* de ce mot, c.-à-d. supérieur encore à l'état que nous appelons personnalité et dont les prérogatives essentielles sont la réflexion, la conscience et la possession de soi-même; mais très-certainement il n'est pas impersonnel, et puisque, encore une fois, la personnalité est pour nous la forme la plus haute de l'existence, nous avons raison d'adorer un Dieu personnel. — 4. Si Dieu n'était pas et s'il n'était pas ce qu'il est, l'homme ne serait pas religieux, et il n'y aurait jamais eu de religion sur la terre, puisque l'homme ne peut pas être attiré par le rien et que la nature d'une attraction est en rapport nécessaire avec celle de l'être qui attire. Comp. soleil et terre, aimant et fer, mère et enfant, etc.

§ 10.

L'existence de Dieu étant impliquée dans le fait même que la religion existe, et l'objet de la religion étant absolu, infini et parfait, il en résulte que nous-mêmes, tous les autres hommes, tout ce qui nous entoure, tout ce que nous pouvons voir, connaître ou supposer au ciel et sur la terre, en un mot l'univers dépend entièrement de Dieu, et n'existe, dans son ensemble et dans ses détails, que parce

Digitized by Google

qu'il a Dieu pour cause première et permanente. Dieu est le *Créateur*.

Si un être quelconque existait par lui-même, en dehors de la cause divine, Dieu ne serait plus absolu, puisqu'il serait limité par cet être qui serait en dehors de lui.

§ 11.

Il en résulte aussi que si Dieu est supérieur à l'univers, dont tous les êtres n'existent que par lui, il est aussi intérieur aux choses, c.-à-d. qu'il pénètre tout de sa présence et de son activité. Dieu est *présent partout*.

1. Autrement Dieu serait borné par le monde. — 2. *Transcendance* et *immanence* divines. — 3. Deux erreurs religieuses : le *déisme* qui sépare Dieu du monde, le *panthéisme* qui les confond. Le déisme n'a qu'un Dieu limité et inactif, autrement dit fini et mort. Le panthéisme n'a qu'un Dieu impersonnel, qu'on ne peut pas adorer. Lors même que nous ne pourrions pas la définir à la pleine satisfaction de notre intelligence, la vérité religieuse est supérieure à ces deux points de vue erronés et doit unir ce que chacun d'eux a de vrai, savoir la distinction de Dieu et du monde, d'un côté; de l'autre, la toute-présence et l'activité continue de Dieu dans le monde. — 4. Nous observons un rapport analogue, aussi difficile à définir et non moins réel, dans les choses individuellement distinctes que réunit un principe général (les hommes et l'humanité, les plantes et la loi de la végétation, les choses qui tombent et la pesanteur, etc.). On pourrait dire aussi que Dieu est le principe général de toutes les choses particulières qui composent le monde, mais — en tant que principe général suprême, absolu, objet de la religion, — différant des généralités relatives que nous venons de citer et qui ne sont que ses manifestations partielles, en ce qu'il est conscient et libre. Si notre âme était créatrice et maîtresse absolue de notre corps comme Dieu l'est de l'univers, on pourrait dire que Dieu est l'âme de l'univers.

Digitized by Google

§ 12.

Dieu, cause première et créatrice de toutes choses, est sans commencement ni fin. Dieu est *éternel*.

Autrement il serait borné par le temps.

§ 13.

L'univers, œuvre de Dieu, est donc la manifestation de Dieu et concourt, avec le sentiment religieux, à révéler ce qui peut être connu de Dieu (Rom. I, 20).

Des paroles et des œuvres de quelqu'un on peut conclure à son caractère et à sa volonté.

§ 14.

Dieu est *un*, puisqu'il est absolu. L'univers aussi nous révèle l'unité de Dieu, puisqu'il obéit à un ensemble harmonique de lois qui dénotent, par leur concours et leur coïncidence, l'unité suprême dans laquelle elles se concentrent.

1. Qu'arriverait-il s'il y avait deux êtres absolus? — 2. Les lois de la nature, leur caractère immuable. Elles représentent les rapports constants des choses entre elles et par cela même elles sont les déterminations particulières de la volonté générale et suprême de Dieu. — 3. Il y a aussi des lois de l'esprit, lois logiques, morales, historiques, etc. Tout est donc soumis à des lois se rénnissant dans une loi absolue qui est la volonté divine. — 4. L'ensemble des lois qui président à tous les phénomènes est harmonique, puisque l'univers subsiste dans son ordre régulier (jours et nuits, cours annuel du soleil, saisons, croissance, conservation et décrépitude des corps vivants, etc.). — 5. Les lois du monde concourent ensemble. Combien faut-il de choses concordantes pour que l'un de nous vive! La terre, la végétation, le règne animal, l'air, la lumière, la chaleur, nos yeux, nos oreil-

Digitized by Google

les, nos dents, notre estomac, nos poumons, nos intestins, nos bras, nos jambes, etc. C'est par milliers qu'il faut compter les lois mécaniques, physiques, chimiques, physiologiques, nécessaires à un jour de notre vie. — 6. A mesure que nous connaissons mieux le monde, nous voyons toujours plus que les désordres apparents (tempêtes, tremblements de terre, éruptions volcaniques, etc.) concourent au maintien et à l'harmonie de l'ensemble. Un mécanisme, un édifice, un plan quelconque, suppose déjà l'unité de la pensée qui l'a organisé : à combien plus forte raison le monde !

§ 15.

Dieu étant la perfection suprême est *immuable*. C'est aussi ce que nous montre le caractère invariable et nécessaire des lois qui gouvernent le monde et qui dérivent de sa volonté toujours la même.

1. Si Dieu changeait, il serait imparfait. Car pourquoi change-t-on ? — 2. L'immutabilité de Dieu est aussi la *fidélité* de Dieu qui achève ce qu'il commence et tient ce qu'il promet.

§ 16.

Dieu étant absolu ne peut être sujet aux limitations et aux imperfections d'un corps. Aussi l'univers qui parle partout de Dieu à notre raison et à notre conscience ne le montre jamais à nos yeux. Dieu est donc *esprit pur*, par conséquent invisible, ne tombant pas sous nos sens corporels, ne pouvant être représenté par rien de matériel : de même que notre esprit à nous-mêmes, que nous ne pouvons ni voir, ni entendre, ni représenter, mais dont l'existence et la nature se révèlent dans ses œuvres.

Inconvenance et absurdité des images destinées à représenter la Divinité. Second commandement du Décalogue.

Digitized by Google

§ 17.

Dieu étant absolu doit être *tout-puissant*. L'univers aussi nous révèle cette puissance infinie dont la majesté confond notre intelligence et doit pénétrer nos cœurs de crainte religieuse.

1. Il serait contradictoire d'être absolu et borné en pouvoir.— 2. Si déjà le monde, tel que les anciens croyaient le connaître, inspirait aux psalmistes hébreux leurs belles hymnes en l'honneur du Créateur des cieux et de la terre (Ps. XIX, VIII, etc.), que sera-ce depuis quatre siècles (Copernic, + 1543) que la science humaine pénètre toujours plus les secrets de l'univers !

3. Notre terre, globe énorme d'environ 40 millions de mètres de circonférence et pourtant fort petit si nous le comparons à la plupart des autres astres, tourne avec 8 grandes planètes, environ 60 petites et beaucoup de comètes autour du soleil, 1,400 mille fois plus volumineux que la terre, et qui les entraîne toutes dans sa rotation autour d'un centre encore inconnu situé quelque part dans les profondeurs de l'espace. Tel est le système solaire qui, lui-même, n'est qu'une partie relativement très-petite d'un amas de mondes se composant de milliards de soleils en majorité plus grands que le nôtre, dont nous apercevons nettement un certain nombre dans les constellations distinctes qui brillent au ciel pendant la nuit, mais dont la masse totale n'est visible dans les nuits claires que sous la forme d'une nuée blanchâtre (Voie lactée). Au delà, à d'incommensurables distances, les forts télescopes découvrent d'autres amas du même genre (nébuleuses). Impossible de trouver une limite à la création.

4. Pour se faire une idée de pareilles grandeurs autant que cela est possible à notre intelligence, il faut se représenter qu'une locomotive, faisant 16 lieues à l'heure, mettrait plus de 250 ans pour aller de notre terre au soleil. Or, la lumière, parcourant près de 80,000 lieues environ par seconde, nous vient en 8′ 13″ du soleil, séparé de notre terre par un espace d'environ 38 millions de lieues. Elle mettrait 9 heures à aller d'un bout à l'autre du système so-

Digitized by Google

laire, plus de 10 mille ans à franchir l'amas de mondes qui nous paraît condensé dans la Voie lactée, des millions d'années à dépasser les nébuleuses visibles au télescope. Il est telle lumière nous parvenant de la voûte étoilée et qui ne nous montre l'étoile dont elle jaillit que dans la position qu'elle occupait il y a mille ans et plus. Comme notre terre n'est qu'un membre infime de cet organisme gigantesque, il serait bien orgueilleux à l'homme de s'imaginer que le petit globe qui le porte a seul le privilége de la vie et de l'intelligence. Tout porte donc à penser que les innombrables mondes qui remplissent l'espace ont aussi leurs habitants. Tous ces mondes gravitent autour les uns des autres et de leur centre inconnu avec une fixité que rien n'ébranle, avec une régularité que rien ne trouble, les forces combinées de l'attraction et de la répulsion se faisant équilibre, tandis que le moindre dérangement introduit dans ce mécanisme sidéral précipiterait l'univers entier dans un chaos complet.

5. Du reste, la toute-puissance de Dieu éclate aussi bien dans l'infiniment petit que dans l'infiniment grand. Infusoires, mousses, minéraux dont un pouce cube contient plus de 40,000,000 de coquilles de petits animaux morts (d'après les admirables travaux d'Ehrenberg); animalcules sans nombre avec leurs organes complets dans une goutte d'eau, etc.

6. Si l'univers nous montre la grandeur de Dieu dans l'espace, il nous la révèle aussi dans le temps. C'est par millions et millions de siècles qu'il faut calculer les périodes pendant lesquelles notre terre, originairement masse gazeuse détachée du soleil, puis masse liquide incandescente, s'est peu à peu refroidie à sa surface, dessinée en continents, en mers, soulevée en montagnes, creusée en vallées, couverte de végétation et d'animaux, et enfin, après des transformations générales et locales de toute espèce, est devenue ce qu'elle est aujourd'hui. Et notre terre n'est qu'une parcelle de l'univers!

C'est ainsi que la toute-puissante activité de Dieu remplit l'éternité et l'immensité.

Digitized by Google

§ 18.

Dieu étant parfait est la *sagesse suprême*. C'est ce que révèle aussi l'univers, puisqu'il nous montre partout les choses combinées dans un enchaînement admirable où éclate une prévoyance aussi sage que profonde.

Les choses, peut-on dire, s'entr'appellent et s'entre-répondent (§ 14, 4-6). La terre est nécessaire à la végétation, la végétation à l'animal, l'animal à l'homme. Le grain est fait pour la terre, et la terre pour le grain. Notre œil dépasse par la finesse et la délicatesse de sa construction les instruments d'optique les plus merveilleux. Il y a dans les corps vivants en voie de formation des préparatifs pour des choses qui viendront plus tard : ainsi, quand les os du crâne se forment, l'os frontal se perce de deux cavités dans lesquelles se logeront les yeux. Les poumons s'organisent dans la poitrine de l'enfant qui ne respire pas encore. L'instinct des animaux, des nouveaux-nés, etc.

§ 19.

Dieu, étant infini et parfait, sait tout ce qu'il fait, et puisqu'il est l'auteur de toutes choses, il est *omniscient*.

§ 20.

La souffrance qui atteint les individus peut souvent poser de douloureux problèmes qu'il est impossible de résoudre ; mais comme elle résulte de ces mêmes lois inhérentes aux choses qui assurent le maintien et l'ordre régulier de l'ensemble, on ne saurait y voir un argument contre l'existence, la puissance et la sagesse de Dieu.

C'est un des points où notre raison doit s'avouer incapable de tout expliquer dans le gouvernement divin du monde. L'homme religieux se soumet pieusement à la souffrance, qui, dérivant de l'ordre nécessaire des choses, a pour lui toute la valeur d'une volonté divine. Nous entrevoyons seulement la nécessité de la

Digitized by Google

souffrance. Sans elle, l'être vivant ne serait jamais averti de ce qui peut causer sa perte. L'être moral ne pourrait pas se développer. Il n'y aurait ni sainteté, ni dévouement concevables. Le monde serait privé de sa beauté suprême.

§ 21.

Rien donc n'arrive sans la connaissance et sans la volonté de Dieu. L'ensemble et les détails sont de lui et par lui. Nous sommes donc continuellement les objets de sa *providence*.

L'air que nous respirons, le pain que nous mangeons, le sommeil qui nous repose, la lumière que nous voyons, tout ce qui nous fait vivre est un don continu et voulu de Dieu. Tout ce qui nous arrive est conforme à sa volonté (Matth. x, 29-30). L'étude de la nature est aussi la recherche de la pensée et de la volonté divines.

§ 22.

Dieu est donc le Dieu vivant qui répand partout le mouvement et la vie et dont l'univers révèle l'activité éternelle. Nous appelons *l'esprit de Dieu* la force divine qui communique à tous les êtres l'impulsion qui les fait devenir ce qu'il faut qu'ils deviennent pour réaliser la volonté de Dieu.

§ 23.

Dieu est donc l'être parfait, infini, unique, éternel, esprit pur, tout-puissant, immuable, tout sage, créateur du monde et maître absolu de toutes choses. Telle est la révélation du sentiment religieux et celle de l'univers visible se confirmant l'une l'autre. Mais, pour achever de connaître ce qui peut être connu de Dieu, il faut aussi interroger l'univers moral, c.-à-d. ces faits et ces lois dont le domaine est invisible, spirituel. Or il faut pour cela étudier de plus près la nature humaine qui seule nous offre cet univers moral à contempler.

Digitized by Google

CHAPITRE II.

L'Homme.

§ 24.

L'homme est le dernier produit de la création terrestre. Animal et d'abord semblable aux animaux qui l'ont précédé sur la terre, il apporte avec lui le germe d'un développement supérieur qui doit l'élever bien au-dessus de la vie animale et reproduire graduellement en lui les traits de l'image divine.

1. La science moderne, d'accord en cela avec le récit de la création qui se lit Gen. I, 1—II, 3, a reconnu qu'en effet la transformation extérieure de la terre, l'apparition des continents et des mers, celle des plantes et des animaux, a précédé celle de l'homme. — 2. Il est difficile de dire si l'humanité provient d'un ou de plusieurs couples primitifs La Genèse, ne parlant ni des nègres proprement dits, ni des races malaise, australienne et américaine, laisse la question indécise [1], et d'ailleurs les noms propres des premiers chapitres sont plutôt des noms collectifs, désignant un ensemble d'individus, que des noms individuels (Comp. Gen. IV,

[1] La descendance de Cham, où l'on veut souvent voir les nègres, est une race chamite ou couschite qui a peuplé l'Égypte, le N. de l'Afrique et l'Asie occidentale antérieurement aux invasions des descendants de Sem, race civilisée, mais impudique et cruelle.

Digitized by Google

14, 17). L'unité du genre humain repose sur ce qui distingue des animaux (§ 25) l'universalité des hommes, bien plus solidement que sur une communauté d'origine physique. — 3. Les plus anciens souvenirs que l'humanité ait d'elle-même, le récit lui-même de la Genèse attestent que l'homme a débuté sur la terre par l'état animal. La Genèse nous le montre, à l'origine, vivant des fruits de la forêt (I, 29; II, 16), sans pudeur (II, 25), sans art quelconque, sans connaissance du bien et du mal (II, 17), et arrivant graduellement au langage (provoqué par la vue des animaux, II, 19), au sentiment que la femme est seule semblable à lui (II, 20-23), à la conscience morale (III, 7), au vêtement (III, 7, 21), à la culture, à la prévision de la mort (II, 17; III, 19), à une demi-civilisation encore sanguinaire et brutale (IV, 17-24). — 4. C'est un chemin semblable que parcourt chacun de nous à partir de sa naissance. Nous commençons aussi par une vie toute instinctive. L'homme naît animal et n'entre que peu à peu en possession des facultés humaines proprement dites.

§ 25.

Les facultés humaines proprement dites, qui séparent complétement l'homme de l'animal, sont le langage, le sens du beau, la raison, la liberté, la conscience morale, la religion et la tendance au perfectionnement dans tous les domaines de la vie physique et spirituelle.

L'animal n'a pas de langage, il n'a que le cri (l'interjection). Il n'a pas non plus de raison véritable, bien que son instinct soit si souvent merveilleux. Il lui manque toujours ce pouvoir de réflexion qui permet à l'homme de se rendre compte des principes de ses raisonnements et de ses actes, et de poursuivre indéfiniment la vérité. La science n'appartient qu'à l'homme. La liberté humaine, opposée à l'instinct aveugle de l'animal, se rattache aussi à cette faculté de réflexion et de prévision, en vertu de laquelle l'homme peut se décider entre plusieurs choses possibles, après examen de la nature et des conséquences de sa décision. Quant au sens du beau, quant à la conscience morale et

Digitized by Google

à la religion, leur absence chez l'animal est visible. Enfin, les productions les plus admirables de l'instinct animal (nids d'oiseaux, ruches d'abeilles, maisons de castor, etc.) sont toujours les mêmes, et on ne voit jamais d'espèce animale améliorant sa demeure ou sa nourriture. L'animal, ordinairement armé par la nature, ne sait pas se procurer d'armes artificielles. Art de faire du feu, base matérielle de la civilisation, trouvé seulement par l'homme.

§ 26.

Il y a donc dans l'homme un principe supérieur à celui de la vie animale, bien qu'il ait cette vie pour base et pour milieu. C'est ce principe supérieur, dans lequel réside notre personnalité, que nous appelons l'*âme* ou l'*esprit* par opposition au *corps* ou à la *chair* que l'homme a en commun avec les animaux. C'est dans notre âme que réside notre *conscience* par laquelle nous nous connaissons nous-mêmes comme êtres personnels et destinés à la vie de l'esprit.

§ 27.

Le mobile essentiel de la vie animale est *l'égoïsme* qui pousse l'individu à subordonner et à sacrifier tout à sa propre satisfaction. L'homme, en tant qu'animal, est naturellement égoïste.

L'animal et le petit enfant sont innocemment égoïstes. La pitié leur est inconnue.

§ 28.

L'homme peut se servir de ses facultés supérieures uniquement pour améliorer sa vie animale et augmenter égoïstement ses jouissances matérielles.

1. P. e., l'homme qui ne pense qu'à gagner beaucoup pour jouir beaucoup. — 2. Civilisation exclusivement matérielle. Elle

Digitized by Google

n'a de valeur réelle qu'à la condition de faciliter le développement spirituel.

§ 29.

Mais, en agissant ainsi, il fait violence à d'autres aspirations et à d'autres besoins de son être, lesquels réclament impérieusement satisfaction.

1. Ne sentez-vous pas vous-mêmes que la jouissance matérielle est loin de suffire au bonheur? — 2. Le bonheur ne peut être autre chose que l'épanouissement de la vie et de ses énergies essentielles (ex. tirés de joies d'ordre inférieur, manger, sommeil, mouvement du corps ; plus haut, plaisir de savoir, d'admirer, etc. toutes correspondant à une force ou un besoin qui est en nous). — 3. Affadissement rapide de toutes les jouissances sensuelles. — 4. Soif de bonheur sans mesure et sans fin.

§ 30.

Car l'homme est attiré par l'idéal du vrai, du beau et du bien, c.-à-d. par la perfection spirituelle, et n'est réellement heureux que lorsqu'il obéit à cette noble tendance. C'est Dieu qui l'a créé avec cette impulsion qui n'est autre que la tendance vers lui, vérité absolue, beauté suprême, sainteté parfaite. Lors même que son égoïsme et en général sa vie animale ont à souffrir de cet effort pour s'élever vers Dieu, sa conscience dit à l'homme qu'il n'en est pas moins tenu de réaliser sa destinée supérieure. A l'égoïsme, mobile de la vie animale, est opposé l'*amour* de l'idéal, mobile de la vie spirituelle.

Sainteté vaut mieux que santé, bien faire que bien-être, science que jouissance, dévouement qu'agrément.

§ 31.

A la différence de l'animal, l'homme a donc un *devoir* à

Digitized by Google

réaliser. Dieu invite donc l'homme à viser à la perfection, en d'autres termes à s'unir à lui en lui devenant semblable.

L'animal n'a pas de *devoir*, le présent est tout pour lui. Il réalise tout ce qu'il désire être et tout ce qu'il peut être en vivant de sa vie toute physique. Il est pleinement heureux de manger, boire et dormir, et ne soupçonne rien au delà. Il n'a donc pas, comme nous, de *conscience morale* qui lui révèle la nécessité d'une vie supérieure.

§ 32.

Cette tendance de la nature humaine vers la perfection ou vers Dieu est la garantie de cette immortalité dont la sainte prévision s'est lentement dégagée de la conscience humaine.

1. Jamais, même dans les circonstances les plus favorables, l'homme n'a pleinement réalisé dans la vie actuelle les tendances essentielles de son être. — 2. Cet appel de Dieu adressé à toute âme humaine constitue une véritable promesse de l'Être immuable et tout-puissant. Les insondables obscurités qui voilent pour nous l'avenir d'outre-tombe ne sont nullement une raison de le révoquer en doute. Si la larve, qui vit sous terre, réfléchissait et qu'elle pût pressentir sa destinée, comment se représenterait-elle sa métamorphose en insecte ailé? — 3. Les contradictions douloureuses de l'existence actuelle, les iniquités sociales et privées, l'insuffisance des félicités terrestres sont aussi comme des prédictions de cet avenir mystérieux. L'homme est fait pour mieux encore que ce monde. — 4. Le devoir, c.-à-d. la réalisation de la vie spirituelle, exige maintes fois le sacrifice de la vie terrestre (martyres, dévouements, etc.). Comment en pourrait-il être ainsi, si la mort du corps entraînait aussi celle de l'homme en lui-même? L'homme, pour se réaliser, se détruirait-il? Ce serait contraire à la loi essentielle de toute vie. — 5. Notre corps, organe et manifestation actuelle de notre personnalité, réagissant sur notre esprit au point de l'affecter parfois très-gravement, n'est pourtant pas notre personne elle-même. La preuve en est que les

Digitized by Google

substances dont il se compose, soumises à une loi d'assimilation et d'élimination continues, entrant en nous pour en ressortir au bout d'un certain temps, se renouvellent totalement, à plusieurs reprises, dans le cours d'une vie ordinaire. Et cependant nous avons la claire conscience d'être toujours la même personne. D'autre part, l'affaiblissement de la vie spirituelle amené par la vieillesse est analogue à celui que cause l'assoupissement final de chaque jour : l'esprit alors se concentre, se replie sur lui-même, se préparant au réveil. Le vieillard, dont l'intelligence est obscurcie par l'âge, rêve plus qu'il ne veille.

6. La doctrine de l'immortalité personnelle est moins ancienne que la foi en Dieu. Dans la haute antiquité, l'on se représentait l'état des âmes après la mort comme un sommeil plus ou moins conscient, égal pour tous, et dont on fixait ordinairement le lieu dans les entrailles de la terre. C'est l'idée qui règne dans presque tout l'Ancien Testament (Comp. Job III, 13-19; X, 21-22; XXX, 23-24; Ps. LXXXVIII, 10-12; És. XXXVIII, 18, etc.).— 7. Puis la foi populaire proclama l'immortalité de certains héros, sages, prophètes exceptionnels (chez les Hébreux, Hénoch, Moïse, Élie). — 8. Enfin, et sans qu'on puisse assigner de dates à ce lent mouvement des esprits, l'homme comprit que l'immortalité était la destinée de tous. Mais il se la représenta d'abord sous une forme très-grossière (répétition, à peu de choses près, de la vie actuelle, résurrection des corps actuels dont on ignorait la composition constamment changeante, joies et peines matérielles, etc.).

9. Ce n'est pas seulement d'une *survivance* qu'il peut être question. L'homme étant appelé de Dieu à tendre à la perfection divine, c'est un progrès infini qui s'ouvre devant lui.

10. C'est aussi une erreur de penser que cet appel de Dieu vers la perfection ne concerne que l'humanité en général et non pas chaque homme en particulier : cet appel, en effet, retentit dans toute conscience individuelle et la concerne donc individuellement.

Digitized by Google

§ 33.

Par conséquent la religion pure consiste dans cette union intime avec Dieu, au-devant de laquelle l'homme s'élance, qu'il anticipe momentanément dans l'adoration et qu'il réalise graduellement par son perfectionnement spirituel. La religion pure est au fond le salut de l'homme.

1. L'adoration seule (mysticisme contemplatif) ressemblerait au plaisir d'un voyageur qui se transporterait par la pensée dans la demeure où il désire arriver, mais ne ferait pas un mouvement pour l'atteindre. — 2. Le salut ou le vrai bonheur d'un être vivant consiste dans la réalisation de sa destinée (§ 29).

§ 34.

La religion est donc un *devoir* (§ 31), qu'il faut accomplir nonobstant l'apathie ou la révolte de l'égoïsme charnel. C'est donc avant tout le sentiment du devoir qu'il faut développer pour être vraiment religieux. C'est aussi pourquoi, sans négliger aucunement le développement esthétique (sens du beau) et intellectuel (connaissance de la vérité), il importe d'assigner dans le perfectionnement humain la première place au développement *moral*.

1. Être religieux, c'est accomplir un devoir, le devoir suprême. — 2. Un très-grand nombre d'hommes se trouvent placés dans des conditions très-défavorables pour perfectionner leur sentiment du beau et leurs connaissances; mais, dans la plus humble condition, comme dans la plus haute, on peut, on doit toujours faire son devoir et notre conscience nous affirme avec une autorité inébranlable qu'on a toujours raison de le faire, toujours tort de le négliger. Faire notre devoir est donc la loi suprême de notre développement spirituel. — 3. Du reste, le développement de l'intelligence et du sens esthétique doivent contribuer à faciliter et à épurer le développement moral.

Digitized by Google

§ 35.

Puisque telle est la volonté de Dieu à l'égard de l'homme, puisque telle est la destinée qu'il lui a faite, il en résulte donc que Dieu *aime* l'homme, qu'il veut son bonheur en voulant son perfectionnement et avant tout sa sanctification. Par conséquent, aux perfections divines que nous avons énumérées dans le chapitre précédent, § 23, nous devons ajouter la *sainteté* et l'*amour*.

Aimer, c'est vouloir s'assimiler ce qu'on aime, s'unir à ce qu'on aime de manière qu'il y ait union parfaite.

Digitized by Google

CHAPITRE III.

Le Péché.

§ 36.

En déterminant le caractère spirituel et moral avant tout de la religion pure, nous sommes immédiatement frappés de la distance qui nous en sépare dans la réalité et de notre faiblesse pour la réaliser.

§ 37.

Le *péché* est ce qui nous empêche de nous unir à Dieu en nous empêchant de nous élever vers lui par l'adoration et l'obéissance (comp. § 33-34). Le péché est l'adversaire de la religion.

Bien distinguer ici le *péché* comme disposition et inclination au mal des *péchés* particuliers dont il est la source commune.

§ 38.

Il provient de l'égoïsme inhérent à notre nature animale et charnelle (§ 27) qui, bien que dépassée déjà par notre développement spirituel, exerce encore pendant toute notre vie un grand pouvoir sur notre cœur et notre volonté.

Digitized by Google

L'égoïsme ou l'amour exclusif de soi est la source de tous les péchés particuliers et de tous les vices (orgueil, mensonge, sensualité, avarice, etc., toujours contraires à l'amour de Dieu ou des hommes).

§ 39.

Par conséquent le péché ne provient pas seulement du caprice fortuit de notre volonté du moment. Le péché est *originel*, c'est-à-dire qu'il tient aux conditions mêmes par lesquelles l'humanité et chacun de nous débute dans la vie terrestre.

1. Telle est la vérité contenue dans le dogme traditionnel du *péché originel*. Ce dogme, tel qu'il fut définitivement élaboré au v^e^ siècle, enseignait deux erreurs, l'une qu'un état de perfection aurait précédé chez nos premiers parents une chute qui les aurait entraînés, eux et leur descendance, dans une corruption totale; l'autre que Dieu punit leurs descendants de la transgression commise en Éden.

Le premier point implique contradiction. Si Adam et Ève étaient parfaits avant la chute, comment donc ont-ils pu succomber si aisément à la tentation du serpent? Et que serait une perfection morale innée dans un être fini? Ce ne serait plus du tout une perfection morale. D'ailleurs le récit de la Genèse ne nous dit pas qu'Adam et Ève fussent *parfaits*, mais au contraire qu'ils étaient *innocents*, c.-à-d. ne connaissant encore ni bien ni mal. Ce ne fut qu'après avoir mangé le fruit défendu que *leurs yeux furent ouverts* (Gen. III, 7). Les punitions qui suivent aux v. 14-19 signifient que le mal moral ou le péché est la cause des plus grands maux dont nous ayons à souffrir. Il est évident, par les v. 1^er^ et 14, qu'il faut s'attacher à l'esprit et non à la lettre de ces vénérables traditions de l'antique Orient.

La seconde erreur signalée est évidemment contraire à la sainte justice de Dieu, qui ne *punirait* pas un être quelconque pour une faute qu'il n'a pas commise (Ézéch. XVIII; Rom. XIV, 12).

Digitized by Google

2. Du reste, pour bien comprendre toute la portée du beau récit de la Genèse, qui est une peinture toujours vraie de la conscience humaine, il faut se rappeler que l'état d'ignorance et d'innocence apparaît comme un état de bonheur complet comparativement à l'âge de la science et de la lutte. Dans le premier, en effet, l'homme est encore en harmonie avec lui-même, tandis qu'il est partagé et déchiré dans le second. Cela n'empêche pas pourtant qu'il faut considérer celui-ci comme supérieur au premier, puisqu'il est le chemin de l'ascension vers Dieu.

§ 40.

C'est pourquoi tous les hommes sont pécheurs.

1. En effet, si notre nature n'était pas pécheresse, nous devrions voir souvent des hommes qui n'auraient jamais péché. Ne vous reconnaissez-vous pas pécheurs vous-mêmes? Oseriez-vous prétendre devant Dieu que vous avez toujours obéi à sa volonté? N'est-il pas trop certain au contraire que vous l'avez mille foi transgressée? — 2. Absurde prétention des gens qui se croient irréprochables ou qui s'imaginent qu'il suffit d'être honnête homme pour avoir accompli son devoir. — 3. Il faut bien se garder de confondre la satisfaction à la loi civile avec la satisfaction à la loi divine. La société humaine, dont l'intérêt premier est de se conserver en protégeant la vie et la propriété de ses membres, a frappé les crimes s'attaquant à l'une ou à l'autre de peines d'autant plus graves qu'ils sont plus dangereux pour elle. Mais elle n'a pas à s'occuper des vices et des péchés qui n'ont pas de conséquences sociales immédiates ou qu'il est impossible de constater avec précision. On peut donc être parfaitement en règle avec les lois des hommes et ne pas l'être avec la loi de Dieu. Il est des spéculateurs sans scrupule, des ambitieux, des calomniateurs habiles et prudents, bien plus coupables devant Dieu que tel criminel frappé par la justice humaine.

Digitized by Google

§ 41.

Pour que l'homme ait conscience de son péché, aspire à la sainteté et se décide à faire le bien, il faut que la beauté du bien lui soit révélée (§ 30). C'est Dieu qui, par son saint Esprit (§ 22), agit ainsi sur l'homme pour que l'homme vienne volontairement à lui.

1. De même que la chaleur du soleil est nécessaire à l'éclosion de la fleur contenue dans le bourgeon, de même la grâce prévenante de Dieu est nécessaire au développement de la nature morale de l'homme. — 2. Toute réclamation de la conscience, tout appel intérieur au bien est donc une voix de Dieu parlant en nous-mêmes.— 3. Notre belle confession liturgique a raison : « Nous reconnaissons et nous confessons devant ta sainte Majesté » que nous sommes de pauvres pécheurs, nés dans la corruption, » enclins au mal, incapables par nous-mêmes de faire le bien. » — 4. Nous ne pouvons donc rien pour le bien que moyennant la grâce de Dieu : ce qui ne signifie nullement que nous soyons inactifs quand nous le faisons.

§ 42.

Quand la conscience du péché se forme en nous, elle produit un malaise et une tristesse involontaires, tenant à ce que nous nous sentons autres que nous ne devons être et s'accroissant encore du sentiment de notre *misère*, c'est-à-dire de notre dénûment moral. Nous reconnaissons toujours plus que nous ne possédons rien qui nous rende dignes de notre sublime destinée et que, livrés à nous-mêmes, nous sommes d'une faiblesse désespérante pour rompre victorieusement les liens du péché.

Esclavage du péché. — Rom. VII, 15-24.

Digitized by Google

§ 43.

A ce sentiment pénible s'ajoute le sentiment plus douloureux encore de la *coulpe* ou du *mécontentement de nous-mêmes*. Il nous semble alors que Dieu n'est plus qu'un juge irrité, dont l'inexorable justice nous poursuit et nous menace sans cesse : d'autant plus qu'à la conscience de notre inclination naturelle au péché se joint celle d'avoir volontairement cédé à cette inclination et de l'avoir renforcée par une lâche complaisance pour des impulsions que nous aurions dû combattre énergiquement.

1. Malédiction attachée au péché qui se fortifie et se multiplie indéfiniment par lui-même.—2. Déplaisir, repentir, remords, inimitié avec Dieu. — 3. Le remords qui ne s'empare des âmes grossières qu'à la suite de grands crimes se fait jour aussi chez les consciences délicates après tous les genres de faute. — 4. Les sacrifices expiatoires augmentant toujours d'intensité dans l'antiquité. — 5. Dieu nous apparait comme *offensé, courroucé,* prêt *à se venger* : c'est le résultat du trouble involontaire et inévitable qui résulte du sentiment de la sainteté absolue joint à celui de notre péché.

§ 44.

Le péché qui s'oppose à ce que nous réalisions notre destinée et notre vraie félicité, qui nous sépare de Dieu en nous empêchant de nous unir à lui par la religion pure, est donc le plus grand ennemi de notre bonheur. Non-seulement il empoisonne l'existence actuelle, mais encore en éloignant l'âme de Dieu qui est son seul vrai bien, il étend ses funestes conséquences dans la vie future dont il fait un *enfer* (voy. § 94, 4).

Digitized by Google

1. Les défauts, les vices, les crimes, *les péchés* particuliers sont *au péché* ce que les branches et les feuilles d'un arbre sont au tronc. — 2. C'est le péché qui est cause des haines, des vengeances, des convoitises, des meurtres, des guerres, des calomnies, des iniquités qui souillent la terre. — 3. Satan est la personnification de sa puissance. Souvent en effet le péché ressemble à une contagion ou à une fièvre qui s'empare de nous comme malgré nous. Mais il ne faut pas oublier qu'en réalité il est en nous, *car c'est du cœur*, etc. (Marc VII, 21-23). Un être absolument mauvais, comme Satan, s'il existait réellement, équivaudrait à une limitation de Dieu et nous ramènerait au dualisme.

§ 45.

Comme le mal physique (§ 20), le péché qui est le mal moral pose à la raison des problèmes dont la solution paraît, jusqu'à présent, au-dessus des forces de l'intelligence humaine. Mais cette impuissance de la raison ne saurait affaiblir le témoignage de la conscience qui condamne le péché et nous exhorte constamment au nom de Dieu à le combattre et à le vaincre.

Pourquoi l'homme naît-il avec une nature pécheresse? Dieu qui la lui a donnée aurait donc voulu qu'il pêchât? D'autre part, nous ne pourrions concevoir comment, sans le péché, l'homme passerait de l'état d'innocence à l'état de sainteté, puisque l'état d'innocence est un état de péché inconscient. En fait, en présence de tout enfant qui vient au monde, nous pouvons affirmer d'avance ces deux choses : s'il vit, *il pèchera* et *il se reprochera d'avoir péché*. Le péché est donc tout à la fois une *chose inévitable* et une *chose qui ne doit pas être*. Comme pour la souffrance, nous entrevoyons sa raison d'être, mais en tout cas, s'il a une raison d'être, c'est pour être combattu et vaincu. C'est de ce

Digitized by Google

dernier point où la conscience et la raison se rencontrent qu'il faut partir en toute assurance.

§ 46.

Si Dieu, par le seul fait qu'il ne cesse de nous appeler par la conscience à la sainteté, nous ordonne de lutter continuellement et nous permet de compter sur une victoire finale, le développement religieux de l'humanité nous montre, par l'*Évangile* ou le *Christianisme*, qui est la religion pure (§ 33) devenue puissance historique, qu'en effet Dieu veut que les hommes soient délivrés de la misère du péché.

Une idée, une vérité devient *puissance historique* lorsque, clairement enseignée et appliquée par un ou plusieurs hommes, elle acquiert une force qui fait qu'elle modifie l'histoire, s'emparant des générations qui se succèdent et imprimant sur les événements sa marque particulière.

Digitized by Google

CHAPITRE IV.

Le Christianisme.

§ 47.

Quand les temps furent accomplis, du sein du seul peuple de la terre où régnât le monothéisme, Dieu suscita Jésus de Nazareth, qui révéla aux hommes la religion pure en fondant le *Royaume de Dieu*.

La religion pure ne devait pas être imposée à l'humanité. Une religion imposée n'est pas une vraie religion, puisqu'elle ne repose pas sur l'assentiment libre de ceux qui la professent. Don par excellence de Dieu, la religion pure devait sortir des entrailles mêmes de l'humanité dirigée dans son développement séculaire par l'Esprit divin (§ 22). C'est pourquoi l'humanité devait traverser toutes les phases de la pensée religieuse, depuis le naturalisme le plus enfantin, avant d'arriver à la vérité définitive.

Voir le cours d'Histoire Religieuse pour l'histoire de la préparation du christianisme, Chap. I-III, et pour la nature du royaume de Dieu §§ 38 et 39.

§ 48.

Pour bien connaître le christianisme ou la religion de Jésus-Christ, il faut consulter les plus anciens documents

Digitized by Google

écrits par ses disciples et rassemblés dans le *Nouveau Testament*. Ce sont surtout les *Évangiles* et, en particulier, les trois premiers qui nous permettent de remonter jusqu'à la pensée personnelle du divin Maître.

1. Non pas, bien entendu, que les autres livres de ce recueil soient inutiles à consulter. Au contraire, ils nous aident puissamment à bien comprendre la nature et la portée de l'œuvre du Christ; mais il faut se rappeler, en les lisant dans un esprit de respect et de piété, que *le disciple n'est pas plus que le maître* (Luc VI, 40) et que parmi les chrétiens *il n'est qu'un seul docteur, le Christ* (Matth. XXIII, 10).

2. Quant aux évangiles, le quatrième, celui de Jean, bien qu'ayant conservé plusieurs données historiques fort précieuses et inconnues aux trois premiers, bien que supérieur à ceux-ci au point de vue de la rédaction et de la profondeur philosophique, ne pourrait toutefois être considéré comme nous ayant transmis une image aussi ressemblante du Christ réel que les trois premiers. En effet, il a subordonné l'histoire à un but dogmatique et son récit est le plus souvent symbolique et idéal. C'est comme un beau poëme évangélique sur une base historique. Si le Christ avait positivement agi et parlé comme il parle et agit dans le quatrième évangile, on ne comprendrait rien aux controverses dont l'Église apostolique fut le théâtre au premier siècle. Car Jésus parle dans cet évangile de la loi comme d'une chose étrangère et dépassée en fait comme en droit (p. e. X, 34; XV, 25). V. H. R., § 47.

3. Les trois premiers évangiles au contraire sont la représentation ingénue du caractère, de la vie et de l'enseignement de Jésus, tels que le souvenir s'en était conservé aux lieux témoins de sa courte et féconde vie. Écrits dans le genre des chroniques populaires, laissant à peine percer la personnalité et les tendances de leurs auteurs, ils nous présentent dans tous les cas le tableau exact de ce que la toute première Église croyait au sujet de son roi crucifié.

4. Les recherches persévérantes de la critique moderne ont démontré que ces trois évangiles — dits *synoptiques*, parce qu'ils

Digitized by Google

suivent à peu près le même plan et contiennent un grand nombre de récits parallèles — reproduisaient des documents plus anciens encore, parmi lesquels il faut citer surtout 1° un recueil d'enseignements du Christ, ~~recueillis~~ par l'apôtre Matthieu et incorporés par notre premier évangile dans un récit historique (ce qui a donné à cet évangile le nom de cet apôtre), contenu aussi en grande partie, mais plus disséminé, dans le troisième; 2° une série de *dits et gestes* de Jésus, rédigée par Marc, disciple de Pierre, dont notre évangile actuel de Marc est, à peu de choses près, la reproduction et qui se retrouve aussi presqu'en entier dans les évangiles de Matthieu et de Luc. — De là viennent ces nombreux fragments parallèles communs aux trois évangiles.

5. Il y avait dans l'antiquité chrétienne beaucoup d'autres évangiles en circulation. Toutefois nos quatre évangiles jouirent seuls d'une autorité universelle, évidemment parce que, d'un bout à l'autre de l'Église, on reconnut leur accord avec la conscience générale de la chrétienté.

6. Il faut savoir ici 1° que dans l'antiquité on n'attachait pas une aussi grande valeur qu'aujourd'hui à la propriété littéraire et à la stricte authenticité des noms d'auteurs; 2° que les résultats énoncés ci-dessus des recherches critiques se présentent avec un très-haut degré de probabilité, mais ne sont pas incontestables; 3° qu'au surplus la vérité et la valeur de l'histoire évangélique sont indépendantes des résultats, quels qu'ils soient, de ces recherches. Voyez le § suivant.

§ 49.

La vie, le caractère et l'enseignement de Jésus, tels qu'ils résultent de l'ensemble des écrits du Nouveau Testament, et principalement des trois premiers évangiles, sont revêtus de toute la certitude historique désirable.

1. Tous ceux qui ont étudié l'histoire conviendront aisément que les difficultés et les obscurités de détail dans une biographie

Digitized by Google

n'empêchent pas la vue d'ensemble d'être nette et arrêtée. Quel historien, p. e., hésitera à se prononcer sur le caractère et les idées de Socrate, bien que la vie de ce grand homme ne nous soit pas connue dans tous ses détails? Les documents évangéliques donnent lieu, sans doute, à des questions fort difficiles et même présentent des contradictions insolubles (comp., p. e., Matth. XXVII, 44; Marc XV, 32, et Luc XXIII, 39-43; Matth. XX, 29-33, et Marc X, 46-51); ils ont enregistré un certain nombre de traditions légendaires (p. e., Matth. XVII, 24 suiv.), en particulier dans leurs récits de la naissance du Christ (p. e., Luc I, 41; Matth. II, 1-12), et en général ils ont, conformément au goût universel de leur temps, accentué le merveilleux autant qu'ils ont cru pouvoir le faire dans l'histoire du Seigneur. Mais, s'il fallait rejeter une ancienne histoire pour de pareils motifs, il n'y aurait pas d'histoire possible.

2. En revanche, le fait même de leurs contradictions fait ressortir leur indépendance. Si leur témoignage était littéralement identique, on aurait le droit de se défier, comme en justice, on se défie des témoins trop bien d'accord. Le désintéressement dans lequel ils ont écrit est au-dessus de tout soupçon. Leur penchant pour le merveilleux rend plus admirable encore la sobriété de l'histoire évangélique, si on la compare aux légendes qui se formèrent dans la chrétienté sur la base de cette histoire, et dont nous avons connaissance par les évangiles apocryphes des second et troisième siècles. Si l'histoire évangélique était un produit de l'imagination, elle serait bien autrement remplie de prodiges. Il est impossible de contester le cachet de réalité vivante et d'originalité de ces nombreuses paroles et démarches du Christ qui sont en connexion étroite avec les coutumes, les idées, les préjugés, les partis, les événements, en un mot, la situation tout entière du temps où il vivait. La *couleur locale* est à chaque instant évidente. (Voy., p. e., Matth. XI, 2-19.)

3. Ajoutons que les faits principaux qui forment, pour ainsi dire, la charpente de cette histoire, trouvent leur confirmation en dehors d'elle. Ainsi, nous possédons des épîtres ou lettres de Paul, écrites dans les trente années qui suivirent la mort de

Digitized by Google

Jésus : elles suffiraient pour nous apprendre que Jésus a fondé la nouvelle alliance et comment il l'a fondée. — 4. L'historien païen Tacite sait seulement du christianisme qu'il doit son origine à *un Juif nommé Christus, crucifié sous Ponce-Pilate.* Mais, pour qu'un crucifié ait pu passer pour le Messie aux yeux de ses disciples juifs, pour qu'un Juif crucifié ait été accepté comme révélateur par ses disciples grecs et romains, il a fallu, de toute nécessité, que la gloire spirituelle dont rayonnait sa personne, compensât dans leur esprit le scandale et la folie de la croix (1 Cor. 1, 23). Le silence probable de l'historien juif Josèphe au sujet de Jésus et de l'Église chrétienne s'explique tout simplement par le fait avéré que cet écrivain, dans l'espoir de désarmer ses lecteurs païens fort mal disposés à l'égard de ses malheureux compatriotes, a déguisé systématiquement tout ce qui avait trait à leurs croyances messianiques. — 5. Dire, comme on l'a voulu (Strauss), que l'histoire évangélique a été imaginée par l'Église reportant sur un grand génie religieux, d'ailleurs inconnu, les idées qu'elle se faisait du Messie attendu, c'est prendre l'effet pour la cause; car, pour que l'Église vît le Messie attendu dans Jésus de Nazareth, il fallait donc que sa vie, très-peu conforme, après tout, aux idées populaires en fait d'attentes messianiques, eût motivé cette croyance de l'Église.

6. Enfin, une considération d'ordre supérieur doit nous suffire. Ou bien Jésus a vécu comme les évangiles, pris en général, nous le représentent, ou bien cette vie si divine, dont l'ineffable beauté dépasse tout ce que nous pouvons imaginer en fait de sublimité religieuse et morale, aurait été inventée pieusement. Dans ce dernier cas, c'est l'instant de s'écrier avec J.-J. Rousseau : « Ce » n'est pas ainsi que les hommes inventent, et l'inventeur d'une » pareille histoire en serait plus étonnant que le héros. »

§ 50.

Le christianisme révèle son caractère de religion définitive et pure, parce qu'il est en lui-même *spirituel, intérieur, moral, universel*, susceptible d'*applications indéfi-*

Digitized by Google

nies et *d'un développement illimité* sur sa base originelle.

1. La religion pure doit être *spirituelle*, puisqu'elle doit être la vraie voie de la communion avec Dieu qui est esprit (Jean IV, 24). Donc toute idée d'efficace magique, mécanique, irrationnelle, des lieux, des actes, des formules, des lustrations, des absolutions sacerdotales, etc., doit en être bannie.— 2. Donc elle doit être *intérieure* (Luc XVII, 21), c.-à-d. qu'elle doit être, avant tout, chose de l'âme, présente au cœur et à la conscience, et que la forme extérieure par elle-même n'est d'aucune valeur. — 3. Donc elle doit assigner la première importance au développement *moral* (§ 34), que notre être intérieur réclame comme la condition la plus essentielle du développement spirituel. — 4. Par conséquent, elle sera *universelle* ou du moins capable de l'être, puisqu'elle s'adressera à l'*homme* en général, à tous ceux qui ont la nature humaine en partage, à l'humanité, en un mot, et non pas seulement à tel peuple ou à telle autre catégorie d'hommes (Matth. XXV, 31 suiv.). — 5. C'est pourquoi elle se mêlera à la vie de tous les hommes dans tous les siècles et dans tous les lieux, pour purifier et sanctifier toutes les sphères légitimes de leur activité (Matth. XIII, 33). — 6. Enfin l'homme devant s'élever vers Dieu par un progrès constant et sans terme, la vraie religion doit lui fournir, non pas *toute* la vérité ni *toute* la sainteté en bloc, mais les *principes* dont le progrès dans la vérité et la sainteté est la conséquence éternelle (Matth. V, 48; Jean XVI, 13).

La Religion du Royaume de Dieu prêchée par Jésus-Christ réunit tous ces caractères. Voy. H. R. § 39.

§ 51.

C'est par ces caractères que le christianisme, monothéiste comme le judaïsme, se sépare de lui tout en *l'accomplissant*, c.-à-d. en mettant au grand jour et sur le premier plan les éléments éternels et divins de l'Ancien

Digitized by Google

Testament, mélangés auparavant avec un grand nombre d'éléments inférieurs et provisoires.

1. Matth. v, 17. Le judaïsme était universaliste par son monothéisme, mais par sa loi spéciale, par son culte rituel, par son messianisme égoïste, par son caractère exclusivement national, il ne pouvait devenir la religion de l'humanité. — 2. Matth. xi, 13. Gal. iii, 24. — 3. Ce qui est divin dans l'A. Testament, c'est ce qu'il contient de déjà chrétien.

§ 52.

Le christianisme a confirmé sa divine origine par ses rapides conquêtes et par les innombrables bienfaits qu'il a répandus et ne cesse de répandre dans le monde.

1. En trois siècles de combats acharnés, où il avait toujours été la victime de la force brutale, l'Évangile avait conquis l'empire romain; puis il subjugua les Barbares; il a de même dominé la société moderne, et il étend chaque jour sa suprématie dans le monde, soit en gagnant à lui les populations encore païennes, soit par l'ascendant toujours croissant des peuples chrétiens qui s'étendent désormais sur la terre entière. Rien qu'en se fondant sur des probabilités purement humaines, on peut affirmer que le moment viendra où le christianisme sera de fait, comme il l'est de droit, la religion de l'humanité entière.

2. Le christianisme, tel qu'il est sorti de la parole de son divin fondateur, est si haut et si pur qu'il ne faut pas s'étonner si les hommes en majorité sont encore incapables de le saisir dans tout son spiritualisme et de l'appliquer dans toute sa pureté. Le judœo-christianisme, le catholicisme et même plus d'un genre de protestantisme sont, à des degrés divers, la preuve de cette impuissance. Pendant longtemps on a vu commettre au nom du christianisme les iniquités les plus contraires à son esprit et même à ses préceptes originels les plus clairs (persécutions, tyrannies sacerdotales, guerres injustes, etc.).

Digitized by Google

3. D'autre part, c'est lui qui est l'inspirateur de tout ce qui s'est fait de bon et de beau dans l'humanité depuis qu'il existe. Les hommes eux-mêmes, qui se croient les ennemis du Fils de l'Homme, parce qu'ils le connaissent mal, mais dont l'esprit est religieux et le cœur généreux, ne peuvent se soustraire à l'influence de son saint esprit (comp. Matth. XII, 32). C'est lui qui a rendu la dignité et l'espérance à l'ancienne société qui se mourait dans sa corruption et son dégoût de toute chose. C'est lui qui a conservé les débris de la civilisation antique engloutie par l'invasion barbare. C'est lui qui a fait luire quelques rayons de vérité, de douceur et de haute moralité dans la sombre nuit du moyen âge. C'est lui qui, tenant éveillée la vie de l'esprit, même aux époques les plus grossières, a permis à nos ancêtres de profiter de la restauration des lettres et des sciences de l'antiquité (Renaissance du XVe siècle). C'est donc lui qui est le père de la civilisation moderne, à laquelle il a imprimé un cachet d'humanité et de sympathie pour toutes les douleurs inconnu au monde ancien. C'est lui qui, se dégageant par la Réforme du XVIe siècle des superstitions et de la tyrannie spirituelle du moyen âge, a ouvert à l'esprit humain la voie à toutes les libertés et l'a mis en état d'en user dignement et légitimement. C'est lui qui, pénétrant peu à peu les législations et le droit général, apprend à tous les hommes à se considérer comme frères, tous aimés du même Père céleste, et qui détruit insensiblement par là les oppressions et les misères de toute espèce (abolition de l'esclavage, protection de l'enfant et de la femme, éducation du peuple, soulagement éclairé des pauvres). Son œuvre, sous tous ces rapports, est loin d'être finie. La science, la liberté, l'aisance générale, la moralité et la félicité publiques sont intéressées au progrès du vrai christianisme. Et Dieu seul sait combien de nobles sentiments, de consolations, de repentirs profonds, de dévouements inconnus il a inspirés et inspire tous les jours sur la terre entière. C'est ici certainement le cas d'appliquer la règle proposée par le Christ lui-même : *On connaît l'arbre par le fruit* (Luc VI, 44).

Digitized by Google

CHAPITRE V.

Le Christ.

I. — LA PERSONNE DU CHRIST.

§ 53.

La croyance des Juifs en un *Christ* ou *Messie* qui devait venir servit de point de départ à la révélation de la religion universelle.

1. V. pour l'attente messianique, H. R. § 24, 4; 32, 5; 40.— 2. *Christ* est en grec ce que *Messie* est en hébreu et signifie *oint* (s.-ent. de Dieu). Les prêtres, les rois, et quelquefois les prophètes d'Israël recevaient l'onction d'huile en signe de consécration à leur ministère. Cette onction était censée donner à leurs personnes un caractère sacré et représentait l'effusion de l'esprit divin sur leurs têtes (Comp. I Rois XIX, 16; Ésaïe LXI, 1; I Samuel X, 1). — 3. C'est par sa doctrine d'un Messie qui devait, au nom du seul vrai Dieu, régner sur la terre entière, que le judaïsme commençait à sortir de son étroite enceinte et ramenait la destinée religieuse de l'humanité à un point de vue universel, bien que toujours fondé sur la supériorité exclusive des descendants de Jacob.

§ 54.

Jésus de Nazareth est le Christ parce que, révélateur de

Digitized by Google

la religion pure, il a accompli spirituellement l'œuvre du Messie attendu et montré dans sa courte et sublime carrière, à un degré unique, la réalité de cette union avec Dieu que figurait l'onction sainte.

1. Si tous les envoyés divins portent au front la marque de leur élection, la gloire de Jésus resplendit de toute sa personne (Jean I, 14). — 2. Jésus est le conquérant spirituel du monde, le roi des âmes, et attire à lui tous ceux qui le contemplent par l'idéale beauté dont il rayonne (Jean XII, 32).

3. Le nom de *Jésus*, qui signifie *sauveur*, était assez fréquent chez les Juifs de son temps. — 4. Il ne débuta pas dans son ministère en se faisant appeler *le Christ*, bien qu'il eût la claire conscience d'accomplir les prophètes (Matth. V, 17) et d'avoir reçu l'esprit de Dieu pour annoncer l'Évangile aux hommes (Luc IV, 18). Des raisons fort graves, politiques et religieuses, s'y opposaient (comp. Marc III, 12; VIII, 30). La conviction qu'il était le Christ qui devait venir se fit jour peu à peu dans l'esprit de ses disciples (Matth. XVI, 13-20), et, confirmée expressément par lui, elle devint l'article de foi fondamental de la première société chrétienne (H. R., § 40).

§ 55.

Jésus s'est appelé lui-même *le Fils de l'homme*, exprimant par là son profond amour des hommes, sa communauté d'origine et de destinée avec eux, et la mission, dont il se sentait chargé, de leur présenter la religion vraiment *humaine*, spirituelle, universelle, unissant réellement la nature humaine à Dieu.

1. Jésus n'explique lui-même nulle part dans les évangiles ce qu'il entend par cette dénomination qu'il s'appliqua de son chef, et certainement avec intention. Il faut donc en chercher le sens dans le rapport qu'elle doit avoir avec l'ensemble de ses paroles et de son œuvre, et non pas seulement dans une vague allusion

Digitized by Google

au passage où le prophète Daniel vit dans sa vision *comme un fils d'homme qui venait sur les nuées du ciel* (VII, 13). En hébreu, le mot *fils* exprime, en outre de son sens propre, la dérivation, l'appartenance, l'affinité matérielle ou morale; ex.: *les fils des prophètes* pour *leurs disciples* (2 Rois II, 3, etc.; comp. Matth. XII, 27), *fils de la mort* pour *destiné à la mort* (Ps. LXXIX, 11; CII, 20), *le fils de la flamme* pour *l'étincelle* (Job V, 7), etc. Le nom de *Fils de l'homme* a donc pour intention de faire ressortir l'affinité intime, profonde de Jésus et de son œuvre avec l'*homme*. Il indique ainsi tout à la fois la nature vraiment humaine de Jésus et sa position exceptionnelle dans l'humanité. Car il n'y avait que l'homme unique qui pût être désigné de cette manière parmi les hommes (comp. à ce point de vue le raisonnement du Seigneur sur le sabbat, Marc II, 27-28).

Par conséquent, en lui donnant après lui ce nom qu'il s'est choisi, nous proclamons aussi par là qu'il est le modèle accompli de l'homme tel qu'il doit être, l'homme par excellence.

En effet, la religion étant ce qu'il y a de plus nécessaire à l'homme et de plus haut dans sa destinée, celui qui a réalisé en lui-même la religion pure est l'homme entre les hommes, le type de l'humanité.

§ 56.

Jésus est *Fils de Dieu*, parce qu'il a vécu dans une communion filiale avec Dieu, basée sur un amour et une obéissance sans limites; *le Fils de Dieu* par excellence, à cause du caractère unique de cette communion constante.

1. Cette même signification d'appartenance et d'affinité se retrouve dans le nom de *Fils de Dieu*. L'Ancien Testament l'avait déjà donné à des créatures, anges ou hommes, en rapport spécial d'obéissance ou de proximité avec Dieu (Gen. VI, 2; Job I, 6; II, 1; Ps. LXXXII, 6; Osée I, 10). Dans le Nouveau, les hommes

Digitized by Google

sont appelés à devenir fils de Dieu (Matth. v, 9; Luc vi, 35; xx, 36; Jean i, 12; Gal. iii, 26). — 2. Voir comment, d'après Jean x, 33-36, Jésus redresse la fausse interprétation que les Juifs donnaient à ce nom par rapport à lui. — 3. Les frères et les sœurs du Christ, Marc iii, 34-35.— 4. Fils de Dieu par excellence, Jésus est par cela même *le Fils unique*.

5. La doctrine traditionnelle de la Trinité enlève à la divinité du Christ son caractère religieux et moral pour lui donner un caractère surhumain, sans analogie aucune avec la destinée humaine. D'après ce dogme — qui ne fut définitivement arrêté qu'au ve siècle après de longs débats et qui, depuis le xvie, est toujours plus contesté (H. R., § 53, 5 sv.),— Dieu existe en trois personnes, le Père, le Fils, le Saint-Esprit, chacune a ses attributs à part, et pourtant elles ne sont qu'un Dieu. De ces trois personnes, une seule, le Fils, s'est fait homme; c.-à-d. qu'il a uni, en s'incarnant, une véritable nature humaine à sa nature divine, de sorte qu'il est tout à la fois vrai homme et vrai Dieu.

6. Jésus sans doute a manifesté Dieu dans la chair, et l'intention qui a présidé à la formation de cette doctrine compliquée était louable : il s'agissait de glorifier le plus possible celui à qui l'humanité doit ce qu'elle a de plus précieux tout en restant fidèle au monothéisme. Mais il est visible qu'elle se perd dans ses contradictions. Ou les mots ne signifient rien, ou il est clair que trois personnes éternelles sont trois Dieux et non pas un; ou bien, si elles ne sont qu'un Dieu, elles ne sont plus trois personnes (Trithéisme ou Sabellianisme inévitables). Quant à voir dans Jésus un être à la fois homme et Dieu, c'est prétendre que quelqu'un peut être à la fois fini et infini, créature et créateur, changeant et immuable, souffrant et ne souffrant pas, ignorant certaines choses et sachant tout, renfermé dans un corps humain et présent partout, priant et prié, etc. Toutes les subtilités de la théologie n'ont jamais réussi à concilier ces innombrables contradictions. Le Nouveau Testament parle bien du Père, du Fils et du Saint-Esprit, mais il ne connaît pas la Trinité et partout il enseigne positivement l'infériorité du Fils relativement au Père (Matth. xii, 18; xxvi, 39-42; Marc x, 18; xiii, 32; Luc iv, 18;

Digitized by Google

Jean IV, 34; VI, 27; XII, 49; 1 Cor. III, 22; XI, 3; XV, 27-28; Phil. II, 5-11 [1]; Éph. I, 17 sv.; Col. I, 15; Hébr. V, 8 sv., etc.). Si donc, de l'aveu de tous ses disciples, ne faisant au surplus que se conformer aux déclarations expresses du Seigneur lui-même, le Fils, même glorifié comme dans les derniers passages cités, est toujours subordonné à Dieu son Père, il est impossible, sans faire tort au monothéisme chrétien, de regarder Jésus comme un être infini et absolu. — 7. Le passage 1 Jean V, 7, n'est pas authentique. — 8. La coutume d'adorer le Christ en lui adressant directement des prières comme à Dieu tout puissant est rationnelle chez ceux qui l'identifient avec le Créateur des cieux et de la terre, car c'est l'Être absolu qu'ils adorent en lui : elle ne l'est plus du moment qu'on est convaincu de son infériorité relativement à Dieu. Ajoutons que Jésus n'a jamais exhorté ses disciples à lui rendre le culte qu'il rendait lui-même à Dieu, et que l'ancienne Église réformée, dans un sentiment très-juste de la relation supposée entre Jésus et Dieu par l'œuvre rédemptrice du premier, n'autorisait pas non plus les prières adressées personnellement au Christ. — 9. Il nous faut prier Dieu *au nom*, c.-à-d. dans la communion, selon l'esprit *de Jésus-Christ*.

§ 57.

La sainteté pure de Jésus, qui éclate dans l'ensemble de son caractère et de ses œuvres, se manifeste spécialement en ceci qu'il a surmonté toutes les tentations qui auraient pu le détourner de sa mission spirituelle, et toujours maintenu victorieusement, contre tous les assauts qui purent momentanément l'obscurcir, la conscience sereine de son indissoluble union avec Dieu.

1. La sainteté pure de Jésus est supposée dans tout le Nouveau

[1] Le v. 6, mal traduit et ne présentant aucun sens dans nos versions ordinaires, doit se rendre ainsi : « Lequel, en possession d'une forme divine, n'a » pas voulu usurper (*litt.* n'a pas considéré comme une proie à ravir) l'égalité » avec Dieu. »

Digitized by Google

Testament et plus d'une fois exprimée formellement (Jean VIII, 46; Act. III, 14; Hébr. IV, 15; 1 Pierre II, 22; III, 18; 1 Jean III, 7). — 2. Cette sainteté est parfaite comme sainteté *humaine*, non comme sainteté *absolue* (Matth. XIX, 16-17) : Jésus, en effet, satisfait à notre conscience en déployant toute la sainteté dont la nature humaine est capable. Or cette sainteté est une sanctification éternelle (§ 30), et Jésus lui-même aspirait à être *accompli* (Luc XIII, 32; XII, 50; comp. Phil. II, 8; Hébr. V, 8 suiv.). — 3. La suprême beauté de son caractère résulte de l'harmonie qui unit en lui des qualités ordinairement opposées (humilité et dignité, douceur et énergie, pureté de mœurs immaculée et absence de rigorisme, horreur du péché et tendresse pour le pécheur, dévouement à sa cause et patience angélique, etc.). En même temps c'est par une lutte continuelle qu'il se maintient à cette hauteur céleste. Il rencontre en lui et autour de lui des tentations de toute sorte (Matth. IV, 1-10; comp. Luc IV, 13; Matth. XVI, 23; Jean XII, 27; Marc XIV, 32-39; XV, 34). — 4. Ce qui est extrêmement remarquable, c'est que jamais, dans ce qui nous est raconté de Jésus, nous ne surprenons en lui ce sentiment de la coulpe (§ 43) ni ces accents de repentir [1] qui sont si fréquents chez ses disciples les plus célèbres, Paul par exemple. Jésus a l'humilité, mais non l'humiliation. Il faut donc qu'il fût déjà parvenu à ce degré de perfection religieuse et morale où la conscience du péché a disparu dans celle de la communion avec Dieu. Ignorant sa vie antérieure à son apparition sur la scène de l'histoire, il nous est impossible d'indiquer les phases successives de son développement personnel. Ce côté de la personne du Christ est un des plus mystérieux. Que nous réussissions ou non à nous en rendre compte, nous pouvons toujours nous réjouir avec l'Église de ce que, dans le Christ à nous connu, l'idéal moral a resplendi sur la terre et que l'amour illimité de Dieu et des hommes n'est pas seulement le premier des commandements, mais une réalité vivante en Jésus-Christ.

[1] On n'en saurait dire autant des fondateurs d'autres religions, tels que Bouddha ou Mahomet, même en adoptant les traditions de leurs disciples.

Digitized by Google

5. Jésus ne *savait* pas tout (Marc XIII, 32). Sa perfection religieuse et morale n'entraîne pas cette perfection intellectuelle qui ne pourrait résulter que d'une lente acquisition des connaissances scientifiques. Jésus n'a pas cherché à dépasser le niveau général de son temps et de son pays sous le rapport scientifique. Là n'était pas sa mission : il est venu pour nous rendre religieux de la vraie religion, et non pour nous enseigner la physique, l'astronomie ou la médecine. La vraie religion étant donnée, la vraie science devait venir ensuite, parce que l'amour pur de la vérité était donné avec elle (§ 50).

6. Sous le rapport de la sainteté Jésus ne sera pas dépassé : car nous ne pouvons concevoir rien de plus grand que de donner sa vie pour que l'humanité soit unie à Dieu, et lors même qu'il se rencontrerait par la suite un être aussi dévoué et aussi sublime, le fait seul que, venant après Jésus, il ne pourrait être que son imitateur, lui assignerait nécessairement le second rang.

§ 58.

Par son excellence religieuse et morale Jésus est *un* avec Dieu.

1. Deux êtres personnels sont *un* lorsque leur volonté concorde et que l'amour les unit. — 2. Nous aussi nous devons devenir *un* avec Dieu comme Jésus et aux mêmes conditions. — 3. C'est cette unité toute *religieuse et morale*, sur laquelle le quatrième évangile insiste particulièrement (Jean X, 30; XVII, 11, 21, 22), que le dogme de la Trinité transforme en unité *numérique*, confondant ainsi le Père et le Fils que pourtant il veut distinguer.

§ 59.

Par conséquent, dans l'univers à nous connu, le Christ est le point culminant de la Révélation.

1. Qui l'a vu a vu Dieu (Jean XIV, 9-11). — 2. Dieu se révèle progressivement à nous dans la nature et dans la conscience

Digitized by Google

(§ 13 et 35). Mais on ne peut savoir sûrement et définitivement ce que celle-ci contient qu'en examinant la conscience personnelle de Jésus-Christ : à peu près comme on ne peut bien savoir ce que renferme le calice d'une fleur que lorsqu'elle est épanouie.

§ 60.

L'apparition du Christ est un fait admirable, mais non pas isolé dans l'histoire. Elle a été précédée d'un long travail préparatoire de l'esprit de Dieu dans l'humanité, travail dont le résultat est la venue du Fils de l'homme. Quelle que soit l'obscurité qui recouvre les voies de Dieu dans l'histoire, et lors même qu'il reste toujours dans la personne du Christ quelque chose de mystérieux qui se dérobe à nos explications, nous devons, d'un côté, maintenir la pleine réalité de sa nature humaine ; de l'autre, écouter en lui le Verbe ou la Parole éternelle de Dieu se faisant entendre à l'humanité.

1. Dieu agit dans l'histoire comme dans la nature par les lois qui les dirigent l'une et l'autre. — 2. L'humanité réalise un plan divin dans son lent développement, et c'est à l'esprit de Dieu agissant dans le monde (§ 22) qu'il faut attribuer l'apparition des puissances morales qui l'élèvent au-dessus de sa vie matérielle et grossière vers la vie spirituelle et céleste, à plus forte raison une apparition comme celle du Christ. — 3. Si Jésus n'était pas vraiment homme, semblable à nous en toute chose, sauf le péché (Hébr. II, 17), sa perfection religieuse et morale n'aurait aucun sens pour nous et nous serait inutile.

4. Le fait incontestable d'une présence, d'une action exceptionnelle de l'esprit de Dieu en Jésus-Christ a donné lieu aux diverses explications théologiques de ce fait mystérieux et dont le Nouveau Testament nous offre déjà plusieurs types.

5. Ainsi l'évangile de Marc et le livre des Actes, se plaçant à un point de vue analogue à celui des généalogies du premier et

Digitized by Google

du troisième évangile (Matth. I, 1-14; Luc III, 23-37) voient en Jésus le fils de Joseph et de Marie, sur qui le Saint-Esprit est descendu lors de son baptême au Jourdain, qui s'est montré au peuple comme *un homme prophète, puissant en œuvres et en paroles*, et que *Dieu a fait Christ et Seigneur* (Marc I, 1-12; Act. II, 22, 30, 36; III, 22-23; X, 38). — 6. Le sentiment que sa sainteté et ses prérogatives spirituelles ne dataient pas seulement de ce baptême, que celui-ci n'était que la manifestation d'un état de choses antérieur, en un mot que son caractère divin était le déploiement d'un don inné, est à la base de la tradition insérée dans le premier et dans le troisième évangile sur la naissance miraculeuse de Jésus *conçu du Saint-Esprit dans le sein de la vierge Marie*. Cette tradition se rattache à la notion hébraïque de la vertu ou du péché quand on veut les décrire comme inhérents à la personne elle-même depuis qu'elle se connaît (comp. Job XXXI, 18; Ps. LI, 5; Luc I, 15). La vierge pure fécondée par l'esprit divin, c'est l'humanité pure, plus précisément encore la substance pure d'Israël (Apoc. XII). Il n'est encore ici aucunement question de préexistence. — 7. Les Épitres de Paul joignent l'idée d'un Christ homme, élevé par l'esprit au rang de fils de Dieu (Rom. I, 3; 1 Tim. II, 5), d'un second Adam inaugurant l'humanité spirituelle comme le premier avait commencé l'humanité charnelle (Rom. V, 12-18; 1 Cor. XV, 45-49), premier-né de beaucoup de frères (Rom. VIII, 28), possédant les traits de l'image divine, s'élevant à la gloire suprême, non pas en faisant un usage orgueilleux de cette prérogative, mais par son obéissance et son abaissement volontaire (Phil. II, 6-11; comp. Éph. I, 20 suiv.), et dont nous devons reproduire aussi l'image (Rom. VIII, 28), en qui la plénitude de la divinité a habité corporellement (Col. II, 9), afin que nous en soyons remplis en lui (v. 10[1]); en un mot, l'idée d'un Christ, qui, tout haut qu'il soit, ne dépasse pas la hauteur suprême à laquelle la nature humaine est capable d'atteindre — avec l'idée d'un Christ décidément surhumain, premier-né de toutes les créatures et créateur en sous-ordre du monde

[1] *Litt.* « et vous en êtes remplis en lui ».

Digitized by Google

(1 Cor. VIII, 6; Col. I, 15 suiv.). C'est à peu près la même idée que reproduit l'épitre aux Hébreux qui parle aussi de Jésus comme du créateur après Dieu (I, 2-3; II, 9-10 suiv.), et qui pourtant le décrit comme s'étant élevé à la gloire suprême par son obéissance et sa fidélité sur la terre (II, 9; III, 2; V, 8 suiv., XII, 2). Il se pourrait fort bien qu'en vertu d'une conception rabbinique du temps, cette *préexistence* attribuée à Jésus ne fût qu'une manière de se représenter sa *prééminence* dans l'humanité: le but, en effet, ou le point culminant d'un développement en est la *cause finale*, existe, dans l'esprit de celui qui le dirige, antérieurement aux êtres intermédiaires qui le précéderont en réalité. Si je fais un livre, p. e., ce livre préexiste dans mon esprit à tout ce qui devra être fait avant que ce livre paraisse. C'est en ce sens que le Christ, gloire et couronne de l'humanité, préexiste en Dieu à la création et à l'humanité antérieure à lui, laquelle n'a été appelée à l'existence par la volonté divine qu'en vue de lui et pour lui (comp. Éph. I, 10. Voy. aussi Apoc. XIII, 8, où Jésus est présenté comme «immolé dès la fondation du monde»). D'autre part, cette manière de représenter le côté divin de la personne du Christ se rapproche toujours plus d'une théorie philosophique très-répandue aux premiers siècles, celle du *Verbe* ou de la *Parole* de Dieu, considérée comme distincte de Dieu, comme un demi-dieu que le Père infini projeta hors de lui-même pour créer le monde par son intermédiaire (Voy. H. R., § 34, 3; 59). — 8. L'Apocalypse célèbre dans ses poétiques symboles l'apothéose de l'Agneau, dont le nom est *la Parole de Dieu* et à qui les attributs divins sont conférés en récompense de sa victoire, en attendant qu'ils le soient aussi à ses rachetés (XIX, 11-13; XXII, 4). — 9. Enfin le quatrième évangile offre à nos méditations la théorie la plus philosophique. Il distingue en Dieu son Verbe ou sa Parole, c.-à-d. le côté révélable et révélateur de la Divinité (§ 13), laquelle, toujours présente à Dieu et inséparable de Dieu, participe à son essence (I, 1), a fait toutes choses (v. 3), déposant dans l'univers la vie, et dans cette vie la lumière (conscience) qui éclaire tout homme venant au monde (4, 9). Cette lumière, émanée de la Parole éternelle, circulant dans le monde, mais méconnue par le monde

Digitized by Google

pécheur et même par le peuple d'Israël, accessible seulement aux hommes de l'esprit, est devenue chair (homme) en Jésus-Christ, c.-à-d. a pris une personne et une vie humaines pour l'organe de sa pleine et pure manifestation (5, 10-14). Telle est la grande idée qui plane sur tout le récit du quatrième évangile, lequel toutefois nous laisse dans l'indécision sur le rapport précis de la Parole divine avec la personne de Jésus. Tantôt cette personne semble comme absorbée par la Parole au point qu'on dirait que c'est elle qui parle comme un être personnel par la bouche de Jésus (p. e. VIII, 58; XVII, 5); tantôt la personnalité humaine et distincte de Jésus en est clairement différente (p. e. I, 51; XI, 35; XII, 27, etc.).

10. Quoi qu'il en soit, il est facile de voir que la Parole ou le Verbe éternel n'est autre au fond que l'esprit de Dieu agissant dans le monde (§ 22) en tant qu'il révèle Dieu aux êtres spirituels. Si les cieux, la terre et l'histoire font entendre à notre conscience religieuse une infinité de paroles divines, Jésus est la parole entre les paroles, le point d'arrivée et, en quelque sorte, la condensation sur la terre de la Parole éternelle. Ce point de vue exprime philosophiquement la même chose que les premiers disciples de Jésus exprimaient tout simplement en disant qu'il était un homme rempli du Saint-Esprit.

11. Du reste, il ressort de cet exposé que l'Église chrétienne a eu bien tort de vouloir imposer à tous ses membres comme marque constitutive et indispensable de la foi chrétienne un dogme arrêté sur cette question qu'il a plu à Dieu de laisser ouverte.

§ 61.

Jésus-Christ est donc le fondateur de la religion universelle, Fils de l'homme par son amour des hommes, Fils de Dieu par son amour de Dieu, un avec Dieu par sa sainteté, et son révélateur par excellence dans l'humanité.

Digitized by Google

II. — L'ŒUVRE DU CHRIST.

§ 62.

L'œuvre du Christ consiste en ce que, pour amener les hommes au salut, il leur a communiqué l'esprit dont il était lui-même animé, afin de les élever avec lui à la communion avec Dieu.

1. Le salut de l'homme ou sa vraie félicité dépend de la réalisation de sa destinée spirituelle (§ 33). Pour qu'il y parvienne, il faut que le péché soit vaincu (§ 37 et 44). — 2. Un esprit, c.-à-d. une puissance immatérielle, se dégage d'un certain nombre de faits et de paroles provenant d'une ou plusieurs personnalités : il modifie ensuite, selon qu'il est plus ou moins puissant, les idées, les sentiments, la conduite de ceux qui vivent dans l'atmosphère créée et propagée par lui. C'est ainsi que l'on peut parler de l'esprit d'un siècle, d'une école, d'une église. P. e., le spiritualisme austère de Calvin se montra dans toutes les branches et à travers toutes les variations de l'Église réformée. — 3. L'œuvre du Christ, pour employer son langage, est à proprement parler la fondation du royaume de Dieu. Mais ce royaume de Dieu n'a pas d'autre but que d'attirer à lui tous les hommes pour les faire jouir du salut ou de la communion avec Dieu. — 4. Le Christ a créé autour de lui un foyer de vie spirituelle qui, depuis lors, s'étend sans cesse, transformant graduellement l'humanité en la pénétrant de sa chaleur vivifiante et de sa douce lumière. Matth. XIII, 33; Luc XII, 49. — 5. C'est cette manière de comprendre son œuvre qui seule rend raison de sa méthode. Il n'a pas laissé de doctrine arrêtée, il n'a pas fondé d'Église organisée, il n'a pas écrit lui-même ni ordonné d'écrire. Mais il a jeté dans la conscience de l'humanité, comme le semeur dans la terre végétale, *la parole du Royaume* (Matth. XIII, 19), c.-à-d. les principes aussi simples que féconds qui formaient la base de sa vie spirituelle à lui-même, en montrant les consé-

Digitized by Google

quences et les applications selon que l'occasion du moment et du lieu l'y appelait. — 6. C'est pourquoi aussi l'esprit général de l'Évangile est supérieur à la lettre des passages isolés de l'histoire évangélique (p. e. Matth. v, 39-40; Luc xiv, 26; comp. 2 Cor. iii, 6).

Ce caractère tout spirituel de son œuvre, joint à l'absence de toute condition autre que des dispositions religieuses et morales pour s'en assurer les bienfaits, constitue un caractère essentiel du christianisme (§ 50).

§ 63.

Cet esprit du Christ a pour tendance fondamentale *l'amour de Dieu* et *l'amour des hommes*, double amour qui, au fond, n'en fait qu'un, et qui se concentre dans le sentiment que Dieu est notre Père à tous.

1. L'évidence qui remplit la conscience religieuse du Christ et qui se maintient à travers toutes ses afflictions et toutes ses douleurs, c'est qu'il est en rapport *filial* avec Dieu et que nous devons aussi reconnaître ce rapport en nous, c'est que Dieu est *son Père* et *notre Père céleste* (céleste = infini et parfait, le ciel représentant à la fois l'immensité, la suprématie absolue et le séjour de la perfection). — 2. En effet si l'homme est appelé par Dieu à s'élever à sa ressemblance et à la communion avec lui, c'est donc qu'il y a entre le Créateur et nous une affinité, un rapport de parenté qui autorise et justifie ce doux nom de *Père céleste*. — 3. L'amour de Dieu et l'amour des hommes se réunissent dans l'amour de l'idéal ou de la perfection spirituelle qui *est* en Dieu et qui *doit être* en l'homme (§ 30). C'est pour cela que l'amour de Dieu est *le premier* et celui dont l'autre dérive, bien que ce ne soit en fait qu'un seul et même amour. — 4. A l'amour que Dieu nous inspire par sa perfection absolue correspond le sentiment que Dieu nous aime et nous appelle à lui par ses sollicitations intérieures et paternelles. Plus nous revêtirons l'esprit de

Digitized by Google

Jésus-Christ, plus aussi, comme à lui, Dieu nous apparaîtra comme notre Père céleste.

§ 64.

L'esprit du Christ est donc un esprit de spiritualisme, de pureté morale, d'espérance, de confiance, d'énergie, de fraternité et de charité dévouée, qui délivre l'homme de la servitude de la chair, de la tristesse morale et du péché. C'est pourquoi l'œuvre du Christ est une *rédemption*, c.-à-d. une *délivrance*.

1. En effet, Dieu est esprit et il faut que ceux qui l'adorent, etc. (Jean IV, 24). — 2. Aimer Dieu, la perfection idéale, le vrai, le beau, le bien absolu, c'est avoir le cœur, c.-à-d. le désir, pur et le dégoût des jouissances qui ternissent et souillent l'âme (Matth. V, 8). — 3. C'est espérer et se confier en Dieu, quelles que soient les amertumes de la vie, comme l'enfant qui sait son ignorance et sa faiblesse, se confie en son père dont il ne comprend pas toujours les desseins, mais à l'amour duquel il croit toujours (Rom. VIII, 15). — 4. C'est par conséquent travailler avec empressement et avec joie à l'œuvre que nous avons à faire ici-bas, quelque humble et modeste qu'elle soit, afin de la rapprocher le plus que nous pouvons de la perfection (Jean V, 17). — 5. C'est enfin aimer les hommes en frères, puisque nous sommes tous les enfants du même Père céleste (Matth. XVIII, 14). — 6. Ce sont là aussi les caractères généraux de la vie du Christ.

L'esprit du Christ fait donc venir le royaume de Dieu en chacun de nous et le fait venir en général dans l'humanité à mesure qu'il la pénètre et la transforme.

§ 65.

C'est en manifestant cet esprit dans ses paroles et dans ses actes, que le Christ l'a communiqué à l'humanité. Quand il ne lui fut plus possible de le faire par sa vie, il le fit encore plus puissamment par sa mort.

Digitized by Google

1. Le don de sa vie que le Christ a dû faire à l'humanité (§ 68) est donc la rançon de notre délivrance (Matth. xx, 28).—2. Dans sa mort volontairement acceptée comme résultat inévitable de sa mission courageusement remplie, l'amour de Dieu et des hommes qui inspirait sa vie entière trouve sa manifestation la plus éclatante.

§ 66.

L'amour de la personne du Christ, entretenu par le souvenir de sa vie et de sa mort, maintient et renouvelle constamment l'influence de son esprit parmi les hommes.

1. De là le sens et l'utilité de la sainte Cène qui nous représente constamment, sous une forme aussi vénérable que touchante, son sacrifice concentré dans sa mort, le sacrifice de la Nouvelle Alliance. — 2. L'esprit rédempteur ou libérateur du Christ se communique parfois à des hommes qui se croient en opposition avec la personne de Jésus qu'ils connaissent mal. Respirant une atmosphère chrétienne, ils en subissent l'influence plus qu'ils ne pensent et sont ainsi bien souvent chrétiens sans le savoir, parlant contre le Fils de l'homme, mais non contre son saint esprit (Matth. xii, 32). Mais cela n'ôte rien à la vérité énoncée ci-dessus ou plutôt la confirme. — 3. La chrétienté se réforme et se purifie constamment en se retournant vers son fondateur.

§ 67.

Ne possédant qu'imparfaitement l'esprit du Christ, *nous sommes justifiés par notre foi en lui*, c.-à-d. que confiants dans sa révélation de l'amour du Père Céleste, nous saisissons en lui l'assurance de notre pardon et de notre perfectionnement et travaillons, dans cette assurance, à la réalisation de notre destinée.

1. La *justice* serait la conformité exacte, *juste*, de notre état religieux et moral avec la volonté divine (anal. à la *droiture* ou à la *rectitude*). Être *justifié* en ce sens, c'est devenir juste en s'appuyant sur la confiance en Dieu que Jésus nous inspire. — 2. Si

Digitized by Google

nous possédions parfaitement l'esprit du Christ, nous serions justes comme lui. — 3. Le pardon de Dieu est garanti par Jésus à tout pécheur qui s'amende, c.-à-d. qu'à l'encontre des angoisses et des doutes engendrés par le péché (§ 43), la conscience sainte et pure de Jésus proclame la volonté éternelle de Dieu de sauver les hommes en les élevant à lui. Plus nous nous approprions l'esprit de Jésus, plus la même certitude se fait jour dans nos âmes (Jean VII, 17). La sainteté du Christ ne permet pas d'attribuer cette précieuse assurance à une illusion favorisée par la frivolité ou la complaisance pour le péché. — 3. La doctrine de l'assurance du salut, bien comprise, est loin d'être immorale, comme le prétendent les hommes superficiels. Cette assurance ne peut être le partage que de ceux qui sont animés de l'esprit de Jésus-Christ et qui par conséquent sont entrés dans la voie de la sanctification. Du reste pour faire le bien, il faut croire au bien; pour triompher dans une bataille, il faut croire à la victoire; pour être sauvé, il faut croire au salut. Toute puissance spirituelle provient d'une foi (science, art, patriotisme, etc.).

§ 68.

Le Christ est mort à cause de sa perfection même, victime du péché de l'humanité; d'autre part, une œuvre personnelle comme la sienne était nécessaire pour que l'humanité fût transformée par son esprit. Le Christ s'est donc sacrifié à l'ordre moral, conformément à la volonté de Dieu.

1. L'ordre moral résulte de l'action combinée des lois divines qui régissent le monde moral comme le monde visible. Ainsi, le juste souffre au milieu des pécheurs à cause de sa supériorité morale; le mal moral a pour conséquence le malheur de celui qui l'a commis ou de ses proches, en tout cas, tout mal amène son malheur, — voilà des lois régissant le monde moral et aussi certaines que celles de la pesanteur et de la lumière. — 2. Telle est la vérité contenue dans le dogme traditionnel de la Rédemption

Digitized by Google

par la satisfaction donnée à la justice de Dieu. V. ci-dessous.

3. *Il faut que le Fils de l'homme souffre beaucoup et qu'il soit mis à mort* (Matth. XVI, 21; Marc VIII, 31; Luc IX, 22). — 4. Il ne faut pas s'imaginer que l'odieuse politique d'un Caïphe (Jean XI, 49-50) ou la condescendance lâche d'un Pilate soient les causes réelles de la mort du saint et du juste. Partout où il eût vécu avec sa religion si pure, sa vie si sainte, sa parole si hardie et si franche, Jésus eût succombé. Ce qui l'a tué, c'est le péché conspirant sous plusieurs formes contre son divin adversaire, c'est l'égoïsme de tous attaqué de front par sa parole et gêné par sa vie, c'est le formalisme hypocrite (Pharisiens), le traditionnalisme servile (Scribes), l'orgueil sacerdotal (sacrificateurs), la politique frivole ou intéressée (Hérode, Sadducéens, Caïphe), le matérialisme religieux (peuple juif), le scepticisme religieux (Pilate), qui se sont coalisés finalement pour l'accabler. A défaut des meurtriers historiques de Jésus, il se fût trouvé évidemment d'autres représentants de ces funestes tendances qui n'ont jamais cessé de se partager le cœur des hommes. La mort du Christ est donc l'inévitable résultat du conflit engendré par sa présence au milieu d'un monde pécheur et même au sein du peuple de la terre le mieux préparé à le recevoir. Nous portons tous en nos cœurs les germes au moins des tendances dont le prolongement a cloué le Christ sur sa croix. — 5. Pourtant c'était à ce prix que la délivrance religieuse et morale de l'humanité devait s'opérer. Il est clair que le salut des êtres moraux ne peut pas s'effectuer par une force magique, sans rapport avec la conscience, ni par une simple révélation déclaratoire de la volonté divine. C'est une sainteté personnelle et vivante qui seule pouvait créer un esprit sanctifiant (§ 65).

6. Le rapport entre le sacrifice de Jésus et notre salut a toujours préoccupé la pensée chrétienne, bien que pendant les premiers siècles il n'y eût rien d'arrêté dans la croyance de l'Église sur ce point. Le Nouveau Testament attribue souvent à la mort du Christ le caractère d'un grand sacrifice expiatoire, non pas, comme on l'a dit, parce que les écrivains sacrés voulaient s'accommoder aux idées juives et païennes en matière de sacrifices,

Digitized by Google

mais parce que le fait lui-même se prêtait à cette analogie qui se présentait promptement à des esprits juifs de langage et d'éducation (Rom. III, 24; 1 Jean II, 2; 1 Pierre I, 2, etc.). Du reste il n'est pas facile de préciser l'idée exacte que les auteurs attachaient à ce caractère. Ailleurs, en effet, ils lui appliquent des images ou des notions différentes; parfois même, comme dans les discours des apôtres rapportés par le livre des Actes, la mort de Jésus n'a aucune signification transcendante. Ajoutons aussi que jamais dans le Nouveau Testament il n'est parlé d'un changement apporté par la mort du Christ dans les dispositions divines à notre égard. Si l'homme avait besoin d'être réconcilié avec Dieu, il n'est jamais dit que Dieu devait l'être aussi avec l'homme. Tout vient toujours de l'amour de Dieu voulant sauver l'homme.

7. C'est l'apôtre Paul surtout qui a insisté sur la mort du Christ comme base du salut universel. D'un côté, selon cet apôtre, elle a lieu *à notre place* (Rom. VIII, 3; 2 Cor. V, 21; 1 Tim. II, 6); de l'autre, ses fruits ne sont acquis au fidèle qu'à la condition de s'identifier par la foi avec le Christ mort et ressuscité au point de vivre en lui, d'être crucifié avec lui, de ressusciter avec lui (Rom. VI, 4-6; VIII, 17; 2 Cor. V, 14 suiv.; Gal. II, 19 suiv.; V, 24; Éph. II, 5 suiv.; Col. III, 3 suiv.). C'est une doctrine profondément mystique et qu'il faut toujours avoir présente à l'esprit pour bien comprendre les enseignements du grand apôtre des Gentils.

8. Dans les siècles suivants, le dogme le plus répandu et qui pouvait s'appuyer sur quelques passages tels que Col. I, 13 suiv.; II, 15; Hébr. II, 14; comp. 1 Jean III, 8; 1 Cor. XV, 55, enseigna que Jésus en mourant, ou bien avait vaincu Satan, ou bien s'était donné en rançon à Satan dont nous étions les esclaves par le fait du péché et que Dieu, dans sa parfaite justice, ne pouvait déposséder sans lui accorder un équivalent. Ce dogme, pour ainsi dire mythique, signifiait au fond que Jésus, en succombant corporellement sous les coups du péché (Satan), nous en délivrait en même temps. Puis ce dogme se raffina en ce sens que, comme Jésus n'était pourtant pas resté entre les mains de Satan, on pensa que celui-ci avait été la dupe dans le marché accepté par lui, idée

Digitized by Google

blasphématoire dans laquelle la conscience de l'Église ne pouvait s'arrêter.

9. Ce fut au XIe siècle qu'apparut avec Anselme de Cantorbery la théorie de la *satisfaction*, adoptée et développée par les théologiens qui le suivirent. Elle consiste essentiellement en ceci : En Dieu la justice et l'amour étaient en conflit relativement au sort des hommes, la justice exigeant leur punition, l'amour désirant leur pardon. Jésus, homme-Dieu, prit sur lui les châtiments que nous avions mérités, subit à notre place une peine — infinie, disent les uns; finie et jugée acceptable par Dieu, disent les autres, — de telle sorte que, la justice ayant reçu satisfaction, l'amour put avoir un libre cours. Cette théorie se matérialisa souvent au point que l'on attribua *au sang*, littéralement entendu, que Jésus avait répandu sur la croix, l'efficacité de son œuvre rédemptrice.—10. Outre que Jésus lui-même ne nous autorise nulle part à envisager sa mort de cette manière, il faut observer *a*) que la perfection absolue de Dieu s'oppose à ce que l'on accepte cette idée d'un conflit, d'un déchirement intérieur de l'Être divin qui ne recouvrerait l'accord avec lui-même que grâce à un événement terrestre; *b*) que la justice n'est nullement satisfaite par la souffrance, même volontairement acceptée, d'un innocent se substituant aux coupables; *c*) que Jésus était tenu, pour lui-même et en tant qu'homme, d'obéir à Dieu en vivant et en mourant comme Dieu le voulait, et qu'ainsi sa *justice* n'est pas quelque chose de surérogatoire qui peut suppléer ce qui manque à d'autres; *d*) que l'amour de Dieu ne se manifeste plus s'il est vrai qu'un autre a remboursé pour nous la créance que nous ne pouvions acquitter : la justice en pareil cas exige la libération du débiteur et l'amour est exclus; *e*) que le pardon divin n'est plus *gratuit*, comme il convient à l'infinité de la miséricorde divine, mais acheté, etc., etc.

11. La réaction, engendrée par le caractère irrationnel et contradictoire de cette doctrine, fit plus tard que l'on rabaissa la grandeur de l'œuvre du Christ en ne voyant plus en lui qu'un législateur et un saint exemple. Il faut, pour bien saisir le sens et la portée de cette œuvre, laisser de côté les idées et

Digitized by Google

les fictions juridiques, empruntées à la sphère imparfaite de la justice sociale, considérer les faits en eux-mêmes dans l'histoire évangélique et dans l'histoire de l'Église, et l'on arrive alors au point de vue que nous avons résumé ci-dessus. A ce point de vue, l'œuvre du Christ faisant partie du plan divin de délivrance et de salut, est la plus saisissante démonstration de l'amour éternel (§ 35).

§ 69.

Le Christ est donc notre Sauveur, puisqu'il s'est sacrifié pour nous communiquer son esprit d'amour qui délivre du péché.

Digitized by Google

CHAPITRE VI.

Le Saint-Esprit.

§ 70.

L'esprit de Dieu, qui agit dans le monde pour développer les êtres conformément à la volonté de Dieu (§ 22), s'appelle particulièrement le Saint-Esprit quand il agit dans l'âme pour l'élever à l'union avec Dieu. L'esprit du Christ est la manifestation la plus puissante du Saint-Esprit. Dieu a donc répandu par Jésus-Christ le Saint-Esprit sur l'humanité.

§ 71.

Les fruits du Saint-Esprit sont tous ces bons sentiments, ces exaltations saintes, ces nobles résolutions, ces consolations, ces espérances, ces réformes salutaires, ces institutions bienfaisantes que nous devons à l'œuvre du Christ sur la terre. — Parmi ceux qui réclament ici un examen spécial, nous en distinguons deux : l'un individuel, l'*inspiration;* l'autre général, l'*Église.*

I. — L'INSPIRATION.

§ 72.

L'inspiration est un privilége des âmes qui se dévelop-

Digitized by Google

pent sous l'influence du Saint-Esprit. L'âme inspirée voit mieux la vérité religieuse et morale, la sent plus vivement et l'exprime d'une manière plus saisissante.

1. Le Saint-Esprit développe l'âme, soit en faisant jaillir de ses profondeurs des sentiments auparavant confus ou même ignorés; soit en la rendant plus sensible au contact de la vérité religieuse et morale. — 2. Il résulte de cet énoncé, ce que d'ailleurs l'observation constate, c'est qu'il y a des degrés dans l'inspiration et qu'elle peut être chez le même homme inégale et intermittente. — 3. Tout vrai chrétien a sa part d'inspiration et ce sont nos meilleurs moments que ceux où la vérité religieuse nous apparaît douce, puissante, radieuse, où « Dieu est sensible au cœur. » — 4. Il en résulte par conséquent aussi que l'inspiration ne confère pas l'infaillibilité. Elle peut s'associer à des erreurs de l'intelligence, mais alors ces erreurs n'affectent pas le sentiment lui-même et ne sont pas essentielles à la vérité qui remplit l'âme inspirée. Ainsi les psalmistes hébreux ont pu doter la postérité d'hymnes vraiment inspirées sans posséder la vérité religieuse plus complète et plus pure qu'un autre âge devait connaître. — 5. La religion n'est pas le seul domaine de l'esprit où il puisse être question d'inspiration. La poésie, l'art, la science elle-même (Archimède, Colomb, J. Newton) ont aussi leur inspiration ou plutôt c'est uniquement elle qui fait les grands poëtes, les grands virtuoses, les grands inventeurs. Le génie est fils de l'inspiration. De telles inspirations doivent être aussi attribuées à l'esprit de Dieu; l'inspiration religieuse et morale l'est spécialement au Saint-Esprit (§ 70). — 6. Ajoutons enfin que l'inspiration du Saint-Esprit suppose un degré correspondant de sanctification et de piété et qu'il serait absurde de l'attribuer à des êtres immoraux ou impies.

§ 73.

L'inspiration a la puissance de se faire sentir aux âmes moins richement dotées, mais accessibles au sentiment de la grandeur et de la vérité religieuses.

Digitized by Google

1. C'est de la même manière que, dans l'art et dans la poésie, les grands maîtres commandent l'admiration de ceux qui ont en quelque mesure le sentiment du beau, lors même que ces derniers ne sauraient pas se rendre compte de leurs impressions. — 2. Plus on est sincèrement religieux, plus on devient sensible à la beauté religieuse et on la découvre souvent alors là où on ne la voyait pas auparavant.

§ 74.

Le Saint-Esprit inspire continuellement la chrétienté sous diverses formes et de différentes manières (§ 71). Puisqu'il se confond avec l'esprit du Christ et afin de discerner ses inspirations réelles de suggestions provenant d'une source moins pure, il faut nourrir sa pensée religieuse et former son sentiment chrétien par l'étude assidue des livres du Nouveau Testament qui nous présente, en outre de la parole du Christ lui-même, les monuments les plus antiques de la piété chrétienne.

1. Plus on remonte vers la source d'un fleuve, plus il est facile de discerner les eaux provenant de cette source de celles que des affluents ont pu y mêler. Le Nouveau Testament, dont la plupart des livres étaient reconnus par toute la chrétienté comme livres sacrés dès la fin du second siècle, est pour nous le résumé et en quelque sorte la condensation de la pensée chrétienne primitive. On peut distinguer parmi les livres qui le composent des doctrines et des tendances notablement différentes. C'est en vain, p. e., que l'on voudrait identifier la doctrine d'un Jacques et celle d'un Paul, la tendance de l'Apocalypse et celle du quatrième évangile. Si donc la primitive Église les a tous acceptés, c'est que leurs traits communs lui ont voilé ou permis de négliger les différences qui les distinguaient les uns des autres. L'esprit du christianisme primitif, authentique, est là, sous ses différentes formes, et peut nous servir de pierre de touche pour apprécier la légitimité des phénomènes ultérieurs. — 2. Peu importe

Digitized by Google

à ce point de vue que la science moderne conteste l'authenticité d'un ou plusieurs livres du Nouveau Testament. Il suffit pour nous qu'à l'époque où l'Église commença à se replier sur elle-même pour se rendre compte de ce qu'elle était et de ce qu'elle avait, ces livres furent généralement acceptés comme exprimant la vérité chrétienne. (Se rappeler ici ce que nous avons dit § 48, vers la fin, relativement aux questions d'authenticité.)

3. Les livres du Nouveau Testament sont inspirés. Cela résulte de l'élévation et de la beauté habituelles des enseignements qui y sont contenus, et du fait lui-même que, depuis tant de siècles et en tant de lieux, ils ont fourni tant de précieux aliments à la piété de tant d'âmes, ignorantes et savantes, affligées et heureuses, faibles et fortes. Notre expérience à nous mêmes ne nous en rend-elle pas témoignage?—4. Cela ne veut pas dire qu'ils sont infaillibles ni surtout qu'ils reproduisent une dictée divine dont toutes les expressions et toutes les idées auraient été communiquées par Dieu lui-même (théopneustie absolue). Cette fausse idée est insoutenable (variantes, divergences entre les livres, différences de doctrine et de tendance, incertitudes quant aux auteurs, silence complet des écrivains eux-mêmes). — 5. Cela ne veut pas dire non plus qu'ils sont inspirés partout. Il n'y a pas d'inspiration, p. e., dans les généalogies du premier et du troisième évangile (Matth. I, 1-14; Luc III, 23-31), dans tel raisonnement arbitraire et rabbinique de saint Paul (Gal. IV, 24), ou telle étrange assertion des Actes (V, 15; XIX, 12). Mais elle existe à un degré vraiment incomparable là où nous sentons nous-mêmes notre cœur ému, notre confiance en Dieu plus profonde, notre joie d'adorer plus intense, p. e. dans les pages précieuses qui contiennent le Sermon de la montagne ou la description de la charité (1 Cor. XIII), dans les remontrances simples et austères d'un Jacques, dans les mystiques élans du quatrième évangile, et dans une foule d'autres passages qui sont comme les perles du Saint-Esprit. — 6. La coutume de choisir un texte dans les livres canoniques pour en faire le thème des discours religieux a l'avantage de rattacher la pensée chrétienne de nos jours, avec ses formes et ses exigences particulières, à la pensée chrétienne primitive :

Digitized by Google

c'est un lien qui unit sans enchaîner. — 7. Ce que nous disons du Nouveau Testament s'applique aussi à l'Ancien dans la mesure où celui-ci prépare et contient déjà le Nouveau. Les Psaumes, Job, les pieux élans des prophètes nous offrent à chaque instant des témoignages du Saint-Esprit, bien qu'ils y soient mêlés avec des éléments inférieurs et périssables.

8. L'erreur a été aussi de limiter l'inspiration au Nouveau Testament comme si, depuis que le dernier livre en fut écrit, la source du Saint-Esprit eût été tarie dans la chrétienté. Tout hymne qui élève l'âme vers Dieu, tout discours qui force l'auditeur à rentrer en lui-même, toute résolution, toute institution qui a pour but d'avancer le règne de Dieu, sont du Saint-Esprit (§ 71).

II. — L'ÉGLISE.

§ 75.

L'esprit de Jésus-Christ est un esprit de fraternité, et par conséquent d'association. Les hommes à qui cet esprit se communique aiment à mettre en commun leurs sentiments et leurs espérances et à avancer ainsi le règne de Dieu en eux-mêmes et autour d'eux. Ainsi le Saint-Esprit a inspiré la formation de l'Église chrétienne ou société de tous ceux qui croient en Jésus-Christ.

1. Il n'est pas bon que l'homme soit seul : cela est vrai aussi au point de vue religieux. Notre nature est telle que notre vie spirituelle s'accroît par l'association, diminue dans l'isolement prolongé. — 2. L'Église est provenue du sentiment chrétien comme la société humaine en général de la tendance sociale inhérente à la nature humaine. Elle est donc un fruit du Saint-Esprit. Jésus l'a fondée en répandant son esprit autour de lui, mais ne l'a pas organisée.

§ 76.

L'Église chrétienne est donc semblable à un corps dont

Digitized by Google

le Christ est l'esprit et sa mission est de réaliser la pensée du Christ en poursuivant son œuvre (§ 62).

1. Rom. XII, 5; 1 Cor. X, 17; XII, 27; Éph. I, 23, etc. — 2. Un corps en effet n'a pas autre chose à faire que de servir d'organe à la volonté de l'esprit qui l'anime. — 3. Dans la mesure où l'esprit du Christ se retire de l'Église, dans la même mesure elle se rapproche de la mort.

§ 77.

L'Église dans sa généralité est divisée en Églises particulières, dont l'unité invisible est celle de l'esprit chrétien et qui correspondent à divers degrés du spiritualisme chrétien.

1. Il en est de même de la *société humaine* qui, une en soi, se divise en nations différentes. Telle est la distinction entre *l'Église invisible* comprenant tous ceux qui ont part à l'esprit de Jésus-Christ, quelle que soit leur dénomination particulière, et *les Églises visibles*, telles que l'Église grecque, catholique-romaine, réformée, etc., qui ont leurs principes et leur organisation à part. — 2. De même que, sous l'influence de l'esprit de fraternité, les peuples tendent désormais à se regarder comme autant de peuples-frères, de même les haines d'Église à Église doivent disparaître pour laisser place au support et à la discussion fraternelle, en attendant le jour, encore bien éloigné, où l'unité de l'esprit chrétien paraîtra à tous le lien suffisant de la société chrétienne : ce qui ne doit pas être un motif d'indifférence pour les progrès et le triomphe de la vérité. Ce jour n'arrivera, en effet, que lorsque l'esprit pur du Christ aura pénétré et vivifié toute la masse chrétienne. Il faut donc travailler, par des moyens légitimes et pacifiques, à écarter les obstacles qui, dans le sein de la chrétienté même, nuisent à l'action du Saint-Esprit sur les âmes (superstitions, formalisme, immoralité, autorités asservissantes, ignorance, irréligion, traditionnalisme servile et goût frivole des nouveautés). — Comp. § 52, 2.

Digitized by Google

§ 78.

On distingue aujourd'hui trois grandes communions chrétiennes : l'Église grecque, l'Église romaine et l'Église protestante.

1. Les deux premières représentent, l'une en Orient, l'autre en Occident, le compromis qui s'opéra entre le paganisme et le christianisme, lorsque celui-ci, vainqueur en droit, fut en fait trop élevé, trop spirituel pour les populations qu'il avait conquises (§ 52, 2). Toutes deux se fondent sur le principe d'une autorité traditionnelle dont il faut recevoir sans discussion les décrets soi-disant infaillibles.

2. L'Église grecque (*orthodoxe*), qui domine en Grèce, en Russie, en Turquie et en général dans l'Orient chrétien, est la plus ancienne, puisque l'Évangile se répandit d'abord en Orient dans des pays de langue grecque. A peu près anéantie par l'invasion musulmane, elle s'est beaucoup relevée depuis le moyen âge, surtout en suite des progrès de l'empire russe et de la décadence de l'empire turc. Elle reconnaît l'autorité des conciles œcuméniques antérieurs à sa rupture avec Rome (Photius, IX^e^ siècle) et patronne à peu près autant de superstitions et d'abus que sa rivale d'Occident. L'état arriéré de la grande majorité de ses adhérents s'est, jusqu'à présent, opposé à toute réforme sérieuse, bien que plus d'un indice permette d'espérer qu'un travail salutaire d'épuration s'opérera dans son sein. Elle n'a pas de pape: le patriarche de Constantinople jouit seulement d'une primauté d'honneur. Dans chaque pays grec, l'Église nationale est dirigée par un synode supérieur (en Russie très-dépendant du czar). Le mariage des prêtres est admis. L'Église grecque rejette la suprématie de l'église de Rome, le purgatoire, le culte des statues (non des images), la confession auriculaire et permet la lecture de la Bible en langue vulgaire. 80 millions d'adhérents. — 3. Églises orientales moins importantes, telles que l'*Église cophte* (Égypte, Éthiopie) ou *monophysite*, l'*Église arménienne* (Turquie, Russie méridionale), les *Nestoriens* du Kurdistan, l'*Église d'Abyssinie*, très-superstitieuse, etc.

Digitized by Google

4. L'Église (*catholique-*) romaine domine en Italie, en Autriche, dans l'Allemagne méridionale, en Pologne, en France, en Belgique, en Irlande, en Espagne, en Portugal et dans l'Amérique du Sud (ayant désormais à côté d'elle, à peu près partout, des minorités protestantes). Elle reconnaît l'autorité suprême du pape ou évêque de Rome, qu'elle regarde comme le successeur de saint Pierre, institué, dit-elle, par Jésus-Christ comme son vicaire et le chef des autres apôtres. Elle reconnaît aussi l'autorité des conciles œcuméniques (le dernier est celui de Trente, 1545-1563), bien que ses docteurs ne soient pas d'accord sur les droits respectifs du pape et du concile (*ultramontains* et *gallicans*). Ayant perdu beaucoup de territoire et de prestige depuis la Réforme du XVIe siècle, encore très-puissante toutefois par sa force numérique et son organisation, elle a surtout à souffrir du progrès continuel des principes de la société moderne (liberté de la conscience, du culte, de la presse, de la science, séparation du spirituel et du temporel, indépendance du pouvoir civil, et en général tendance libérale qui rend de plus en plus difficile la soumission aveugle à l'autorité sacerdotale). A chaque instant, de nos jours, le catholique-romain civilisé doit permettre ou faire ce qui, selon la doctrine de son Église, est absurde ou criminel. 160 millions d'adhérents. — 5. Quelques milliers de *Jansénistes* ou *anciens catholiques* en Belgique et en Hollande (limitation du pouvoir du pape, épiscopalisme, piété plus simple d'allures et inclinant un peu vers la piété protestante).

6. L'Église protestante (*évangélique*) domine en Prusse, dans l'Allemagne du Nord, en Suisse, en Hollande, en Danemark, en Suède, en Norwége, en Finlande, en Angleterre, en Écosse, dans l'Amérique du Nord, dans l'Afrique méridionale et en Australie (à peu près partout, sauf dans les pays scandinaves, avec de fortes minorités catholiques-romaines). Elle s'est constituée au XVIe siècle par suite du refus de l'Église romaine de consentir à une réforme suffisante dans le sens évangélique. A la tradition actuelle du catholicisme romain, elle oppose la tradition primitive contenue dans le Nouveau Testament (§ 74) et nie le droit que s'arroge l'Église de Rome d'imposer à la chrétienté des doc-

Digitized by Google

trines ou des institutions sans fondement dans les Livres Saints. Elle reconnaît le Christ pour chef unique et permanent de l'Église, voulant lui rester unie sans intermédiaire par le lien de l'esprit. Le centre commun de ses croyances est le dogme évangélique de la *justification par la foi*, qui peut être développé de bien des manières, mais qui revient toujours à l'idée que nous saisissons en Jésus-Christ cette foi au pardon et à l'amour divin qui est à la base de la vraie sanctification et du salut (opposit. au salut par les œuvres de l'Église romaine). Comp. § 66 — 7. Par suite de sa formation à peu près simultanée en différents pays, par suite aussi de sa rupture avec le principe traditionnel (équivalant à la revendication du principe de libre examen), elle est partagée en plusieurs confessions, dont les principales sont: 1° l'*Église anglicane*, qui a conservé l'épiscopat (Angleterre et pays de langue anglaise); 2° l'*Église de la Confession d'Augsbourg* ou *luthérienne*, du nom de son grand réformateur (Allemagne, Alsace et pays scandinaves); 3° l'*Église réformée* (Suisse, France, Italie du Nord, partie de l'Allemagne, Hollande, Angleterre, Écosse, États-Unis, etc.). Le spiritualisme protestant, supérieur aux rivalités confessionnelles, tend à dépasser les entraves opposées à l'union des esprits par la différence de dogme et d'organisation. Les Églises luthérienne et réformée sont réunies en Prusse et en d'autres pays allemands, et entretiennent ailleurs les rapports les plus pacifiques. Plusieurs communautés se groupent autour de l'Église réformée, dont elles sont, pour ainsi dire, des rameaux particuliers (Universalistes, Baptistes, Arminiens ou Remonstrants, Unitaires, Méthodistes, etc.), 90 millions de protestants. Leur nombre augmente considérablement, surtout à cause de l'extension rapide de l'émigration protestante dans des pays hier encore déserts et qui s'élèvent ou ne tarderont pas à s'élever au rang de nations puissantes (États-Unis, Afrique du Sud, Australie, etc.) Mère de la société moderne, l'Église protestante ne peut que gagner à son développement dans tous les sens.

§ 79.

Des trois grandes communions chrétiennes, l'Église

Digitized by Google

protestante est celle qui répond le mieux aux exigences du spiritualisme chrétien et qui favorise le plus le progrès dans la connaissance de la vérité.

1. Stagnation de la pensée et de la science religieuses en dehors d'elle. — 2. Elle doit cette supériorité à son retour à l'Évangile primitif et spécialement à son rejet du mérite des œuvres extérieures : ce qui diminue naturellement la propension pour les cérémonies pompeuses et les formes superstitieuses. Elle le doit aussi à son indépendance vis-à-vis des traditions du passé et à son émancipation du joug clérical. — 3. Ne pas confondre toutefois la *tendance* avec la *possession*. On peut dire du protestantisme ce que nous avons dit du christianisme en général, § 52, 2. Le formalisme superstitieux, l'esprit sacerdotal et traditionnaliste se retrouve aussi trop souvent dans le sein du protestantisme. Mais du moins on peut, on doit les y combattre d'accord avec les principes mêmes de l'Église protestante.

4. Le catholicisme romain, qui répondit un jour à l'état encore inculte de l'esprit humain, est infidèle à l'esprit du vrai christianisme *a*) par son *matérialisme religieux*, qui fait attribuer à des actes tout physiques une puissance magique sur l'âme (sacrements, exorcismes, absolution sacerdotale, eau bénite, rosaires, indulgences, reliques, etc.) ; *b*) par le *polythéisme* de fait auquel il ramène ses adhérents par le culte des images, des saints, et surtout de la vierge Marie, dont il fait une véritable déesse, Christ féminin qui a presque éclipsé le vrai Christ, dont elle n'est qu'un gracieux, mais pâle reflet; *c*) par le *joug illégitime*, qu'il fait peser sur les intelligences et les volontés au nom d'une tradition immuable interprétée par un clergé réputé infaillible, joug incompatible avec l'esprit de liberté qui pénètre l'Évangile, étouffant tout essor, tout mouvement, tout progrès des esprits, et assoupissant les peuples et les âmes dans un sommeil léthargique. Les prétentions des papes et des conciles à l'infaillibilité sont sans fondement dans l'Évangile et démenties par l'histoire qui a enregistré leurs variations et leurs contradictions. — 5. Son refus persistant de modifier autre chose, dans les erreurs du moyen âge, que des

Digitized by Google

abus insignifiants ou superficiels, a rendu la séparation du XVI^e^ siècle nécessaire et légitime.

6. Les Églises protestantes, lors de leur formation, formulèrent leurs croyances dans des documents appelés *symboles* ou *confessions de foi*, (confessions d'Augsbourg, Trente-Neuf articles de l'Église anglicane, confessions de la Rochelle, helvétique, néerlandaise, etc.). Il serait contraire aux principes du protestantisme d'attribuer à ces formulaires une autorité restrictive de la liberté des générations suivantes (H. R., § 69). Ils doivent simplement servir de point de départ historique à chacune des Églises issues de la Réforme. En respectant les règlements et coutumes religieuses en vigueur dans chaque Église constituée, tout en cherchant à redresser les abus s'il y a lieu, le protestant doit avoir assez de foi dans la puissance intrinsèque de la vérité pour penser qu'elle ne souffrira ni dans ses progrès, ni dans sa pureté de la pleine liberté laissée au développement de la pensée chrétienne. Sur la base immuable de l'amour de Dieu et des hommes inspiré par l'esprit de J.-C., la prédication et l'enseignement religieux doivent se mouvoir en toute assurance et ne se montrer exclusifs qu'à l'égard de ce qui est en contradiction avec cet amour, c.-à-d. immoral et irréligieux. — 7. Le spiritualisme protestant est opposé à l'esprit sectaire ou *séparatiste*. En général et sauf les cas exceptionnels, le protestant doit aimer son Église comme sa patrie spirituelle; s'il souffre des maux qui l'affligent, des abus qui s'y révèlent, il tâche d'y porter remède, mais ne rompt pas avec elle et, s'il échoue, patiente, confiant dans l'avenir et dans l'esprit du Seigneur.

§ 80.

D'après la véritable idée de l'Église chrétienne, il n'y a pas de *sacerdoce spécial* ou de *prêtres* formant caste dans la chrétienté. Tout chrétien est prêtre dans la mesure de l'esprit qui est en lui. D'autre part, le *ministère spécial* de de certains membres de l'Église, à qui certaines fonctions

Digitized by Google

publiques sont dévolues pour le bien général, est une institution salutaire et conforme à l'esprit de l'Évangile.

1. Sacerdoce universel, Act. II, 17 suiv.; Hébr. VIII, 11; 1 Pierre II, 9; Apoc. I, 6; Matth. XXIII, 8 suiv. — 2. L'idée essentielle du sacerdoce, c'est que le prêtre est l'intermédiaire obligé entre l'homme et Dieu et le dispensateur des grâces célestes. Il est donc en rapport immédiat avec Dieu, tandis que les autres hommes, les laïques, ne peuvent l'être que par lui. Le sacerdoce des prêtres romains et grecs est un emprunt aux idées juives et païennes.— 2. Dans toute société bien organisée, il faut une direction et des fonctions spéciales. Nous pouvons tous avoir des connaissances hygiéniques, pourtant les médecins de profession sont nécessaires; nous avons tous le sentiment du juste et de l'injuste et une certaine connaissance des lois, pourtant nous avons besoin de jurisconsultes. De même, dans l'Église, tout chrétien a le droit et le devoir d'évangéliser, de conseiller, d'exercer la bienfaisance; mais, pour que la société religieuse soit bien ordonnée, il faut qu'il y ait parmi ses membres des hommes que leurs capacités reconnues autorisent à exercer au nom de l'Église les charges de l'enseignement religieux, de la direction ecclésiastique, du service des pauvres (pasteurs, anciens et diacres). — 3. Éph. IV, 11-16. Le Christ en se choisissant des apôtres, la première Église en se donnant des *anciens* ou *évêques* ont obéi à cette même nécessité de spécialisation des fonctions. — 4. Dans l'Église protestante les fonctions ecclésiastiques doivent être, sous une forme ou une autre, une délégation du peuple chrétien. C'est là qu'elles puisent leur droit divin.

§ 81.

L'Église chrétienne dans son ensemble a deux *sacrements* ou signes extérieurs, exprimant le contenu essentiel de sa foi et conférant à ceux qui les reçoivent le titre de membres de cette Église, le *Baptême* et la *Sainte Cène*.

Digitized by Google

1. Le sacrement est le signe visible de la grâce invisible accordée à la foi sincère. — 2. L'Église romaine a ajouté sans droit à ces deux sacrements, les seuls qu'ait connus l'Église apostolique, cinq autres qui sont la Confirmation, la Confession, l'Ordre, le Mariage, l'Extrême-Onction. — 3. Dieu seul peut savoir si, à la marque extérieure du chrétien, correspond la possession intérieure du caractère chrétien, et toute discipline qui prétend séparer les membres de l'Église en *dignes* ou *indignes*, élus ou réprouvés, est : 1° attentatoire en droit à la conscience individuelle; 2° impuissante en fait. Matth. XIII, 24-30; Jacq. IV, 12; Luc VI, 37.

§ 82.

Le Baptême est le sacrement de l'entrée dans l'Église ou de l'incorporation dans le corps de Jésus-Christ. Il représente la nouvelle naissance du chrétien (§ 86), sa purification du péché et sa participation au Saint-Esprit.

1. Comme l'eau purifie le corps, ainsi l'esprit du Seigneur purifie l'âme. — 2. Le sens symbolique du baptême était plus visible dans l'ancien temps, lorsque le baptisé était plongé tout entier dans l'eau (baptiser = plonger), d'où il ressortait comme s'il y eût laissé le vieil homme, et lorsqu'il n'était administré qu'après une confession volontaire de la foi. — 3. Substitution graduelle du baptême des nouveaux-nés au baptême des adultes (générale depuis le V^e^ siècle) et de l'aspersion à l'immersion. Peu importe la forme matérielle, pourvu que l'esprit reste. On voulait assurer à l'enfant le bienfait d'une éducation chrétienne, mais aussi on craignait que, s'il mourait sans baptême, il ne fût privé de la béatitude céleste. — 4. A la Réforme, et de nos jours encore, des raisons fort graves commandaient le maintien du baptême des petits enfants sous sa forme séculaire. Les parents chrétiens aiment à consacrer à Dieu l'enfant qu'il leur confie et à maintenir ainsi la solidarité de la famille chrétienne. Seulement la Réforme élagua les idées superstitieuses qui se mêlaient à cette touchante cérémonie, et, pour en conserver l'esprit, elle

Digitized by Google

institua la *Confirmation des catéchumènes*, où le baptisé confirme de son plein gré les engagements pris jadis en son nom. Au point de vue du spiritualisme chrétien, le schisme des Baptistes est sans raison suffisante. —5. Votre baptême, catéchumènes, a engagé vos parents plutôt que vous-mêmes jusqu'à présent, il n'est pas encore achevé, vous serez complétement baptisés le jour où vous aurez promis, en connaissance de cause, fidélité à Jésus-Christ.

§ 83.

La Sainte Cène est le sacrement de l'union permanente du fidèle avec le Christ et avec ses frères.

1. Aussi doit-elle être répétée périodiquement, tandis que le baptême n'est donné qu'une fois. — 2. De là aussi la rupture du même pain entre tous et la distribution de la même coupe à tous. — 3. Diverses manières de comprendre la sainte Cène. *a*) *Dogme catholique-romain :* Au moment où le prêtre prononce les paroles de consécration, le pain et le vin, sans changer d'apparence, deviennent le corps et le sang réels de Jésus-Christ. *Transsubstantiation.* — *b*) *Dogme luthérien :* Le pain et le vin restent ce qu'ils étaient, mais le corps et le sang réels du Christ s'y mêlent d'une manière mystérieuse. *Consubstantiation.*— *c*) *Dogme réformé :* Le pain et le vin sont les symboles du corps et du sang du Seigneur et le fidèle, qui participe au repas sacré, élève son cœur pour s'unir spirituellement à la sainte personne du Christ. — 4. Le dogme luthérien est une tentative peu heureuse de corriger ce qu'il y a d'absurde dans le dogme catholique sans abandonner l'idée d'une présence corporelle réelle. Mais un corps invisible, impalpable, échappant à toutes les conditions d'un corps, est-il un corps? Ce dogme n'ajoute pas moins aux simples paroles de l'institution et tombe aussi dans des contradictions aussi intenables qu'inutiles. — 5. Le dogme catholique, lequel ne date sous sa forme arrêtée que du XIe siècle, est aussi contraire au bon sens qu'aux textes. Il suppose que le même corps

Digitized by Google

peut être présent en plusieurs lieux à la fois, que la substance peut totalement changer sans que les accidents (couleur, forme, dimensions, saveur, odeur, etc.) éprouvent le moindre changement; que, Jésus-Christ présent, ses apôtres assis à la même table ont pris et mangé leur Maître, etc., etc. Et quelle inutilité dans ce miracle monstrueux! — 6. Les paroles de l'institution : *Ceci est mon corps* ROMPU, *mon sang* RÉPANDU (1 Cor. XI, 24; Luc XXII, 20; Marc XIV, 24; Matth. XXVI, 28), prononcées par Jésus la veille de sa mort, ne peuvent comporter que le sens figuré. Combien de phrases analogues ne pourrait-on citer (Jean XIV, 6; X, 7; XV, 1; Matth. XIII, 37-39, etc.)! Jésus a évidemment proposé à ses disciples un touchant mémorial de son sacrifice (1 Cor. XI, 24-26). Le passage Jean VI, 53-56, souvent allégué, n'a pas de rapport avec la Sainte Cène, si ce n'est que Jésus y exprime en paroles ce qu'il représente par des symboles dans le dernier repas. C'est l'union personnelle avec lui, une union tellement intime qu'elle équivaut à une incorporation en lui, qui procure le salut. Tel est le sens naturel de ce passage et le seul qui concorde avec le v. 63. — 7. C'est le matérialisme religieux du moyen âge qui a engendré le dogme de la transsubstantiation, lequel constitue la partie essentielle de la *messe* où le prêtre sacrifie de nouveau, chaque fois qu'il la célèbre, le corps du Christ caché sous les apparences de l'hostie. C'est aussi dans un intérêt clérical que l'Église romaine a retranché la coupe au peuple pour la réserver au prêtre seul.

§ 84.

L'Église chrétienne, dans ses grandes fêtes rattachées à certains points saillants des récits évangéliques, a consacré les vérités éternelles qui soutiennent la vie religieuse de tous ceux qui participent à l'esprit de Jésus-Christ.

1. La fête de *Noël* ou de la naissance du Christ au sein de l'humanité pécheresse est la fête de l'*espérance joyeuse* qui, confiante dans la divine promesse, proclame la fidélité de Dieu

Digitized by Google

à la vue du rayon rédempteur annonçant dans la nuit les clartés de l'aurore. Puisque le Christ est né dans l'humanité, il naîtra aussi en chacun de nous. — 2. En fait, on ne sait pas en quel moment précis de l'année Jésus est venu au monde; mais cela importe peu à celui qui cherche l'esprit et non la lettre des choses religieuses.

3. Le *Vendredi saint* rappelle au monde le grand sacrifice auquel le monde est redevable de sa délivrance spirituelle et proclame devant tous que le chemin qui mène à Dieu est celui du *renoncement* et de l'*amour*.

4. La fête de *Pâques* est celle de la *vie éternelle* victorieuse de la douleur et de la mort, de la vérité et du bon droit triomphant finalement de l'injustice et de l'erreur, la fête de Jésus ressuscité des morts, la fête de notre immortalité à tous. — 5. Telle est aussi la grande et sublime idée, laquelle se confond avec la foi en Dieu tout puissant et tout bon, que chaque *Dimanche* annonce à chaque semaine.

6. L'*Ascension* représente en Jésus-Christ montant au-ciel pour s'asseoir à la droite de Dieu, *notre destinée*, ascensionnelle aussi, la royauté du Fils de l'homme fondée sur sa perfection spirituelle et notre royauté future à nous-mêmes fondée sur notre transformation par son Saint-Esprit.

7. La *Pentecôte* est la fête du *Saint-Esprit* communiqué par Jésus à ses disciples, rattachée au souvenir de sa première grande manifestation commune.

Digitized by Google

CHAPITRE VII.

La vie chrétienne.

§ 85.

La vie chrétienne est la vie déterminée par le Saint-Esprit ou l'esprit de Jésus-Christ.

Elle est pour chacun de nous la seule preuve légitime de notre participation au Saint-Esprit. Matth. VII, 21; Luc VI, 46; Jac. II, 17.

§ 86.

La vie chrétienne a pour condition la *conversion*, pour but la *perfection*, pour mobile l'*amour*.

1. La nécessité de la *conversion* ou *changement de sens* résulte de ce que nous savons de l'homme, de sa nature animale avant d'être spirituelle, de la puissance originelle du péché qui est en lui (§§ 24, 38-39). Pour que l'homme vive de la vie chrétienne, il faut que la *naissance de l'esprit*, ou *d'en haut*, ou la *seconde naissance* soit accomplie en lui; en d'autres termes, que l'Adam spirituel se dégage victorieusement de l'Adam charnel (1 Cor. XV, 45-47; Marc I, 15; Jean III, 3-5). — 2. Cette conversion peut être *brusque* ou *lente* selon les personnes ou leurs antécédents. Il en est de même, peut-on dire, de la virilité, qui chez les uns

Digitized by Google

se déploie avec une promptitude étonnante après une adolescence maladive et prolongée, chez les autres arrive graduellement sans crise marquée. Au premier âge de l'Église et quand il s'agissait de rompre avec tout son passé religieux (juif ou païen), elle se manifestait plus aisément sous la forme d'une révolution intérieure instantanée, et il en est de même, quoique à un moindre degré, aux époques d'agitations et de réformes religieuses. Cependant, en règle générale, il faut préférer la conversion graduelle et paisible que facilite l'éducation chrétienne. Rien de plus faux que de s'imaginer qu'une conversion, pour être réelle, doit nécessairement être subite et radicale. — 2. La conversion n'est jamais tellement accomplie qu'elle ne doive toujours être continuée : c'est le travail de toute la vie (§§ 38, 66). — 3. Le signe de la conversion qui s'opère ne peut être que l'amour plus intense pour Dieu et pour les hommes. Sa condition, c'est le *renoncement* aux choses qui flattent notre égoïsme et notre sensualité du moment qu'elles sont contraires aux exigences de la vie spirituelle. (Renoncement *à nous-mêmes*, en tant qu'égoïstes et charnels; à notre *volonté propre*, en tant que contraire à celle de Dieu. Matth. XVI, 24; Luc XIV, 33).

4. En vertu de la conversion qui détourne nos cœurs et notre volonté des choses finies, charnelles, plaisant uniquement à notre égoïsme, nous tendons vers le but réel de notre existence qui est l'union parfaite avec Dieu ou la perfection spirituelle (§§ 30, 31, 33, 41).

5. L'*amour*, c.-à-d. l'amour de la perfection ou de l'idéal, devient donc le principe fondamental et le mobile de la vie chrétienne. — 6. Se rappeler la supériorité du perfectionnement *moral* parmi les éléments divers du perfectionnement spirituel (§ 34), ainsi que dans la religion et dans l'œuvre de Jésus-Christ (§§ 50, 62).

§ 87.

La morale chrétienne est l'ensemble des préceptes dérivant du principe de la vie chrétienne.

Digitized by Google

1. Le caractère propre de la morale chrétienne, c'est qu'elle n'est pas, comme une loi rituelle ou arbitraire, composée d'ordonnances sans lien nécessaire entre elles et avec la conscience et imposées à l'homme du dehors avec des menaces; elle découle tout entière, comme un fleuve de sa source, du principe intérieur de l'amour. Une seule chose est nécessaire. 1 Cor. XIII. — 2. Telle est la grande différence entre la justice qui vient de la *loi* et celle qui vient de la *foi*, différence sur laquelle l'apôtre Paul a tant insisté. Le vrai chrétien fait le bien, non parce que le bien lui est commandé par une puissance redoutable, mais parce qu'il est heureux de le faire et de suivre ainsi les impulsions de l'amour qui est en lui. C'est une différence analogue que l'on peut signaler chez l'homme qui sert son pays uniquement pour ne pas désobéir à des lois dont il redoute la sanction pénale et chez le citoyen dévoué qui le fait par patriotisme.

§ 88.

L'amour chrétien a pour objet à la fois Dieu et les hommes (§ 63). Les deux grands commandements *amour de Dieu* et *amour des hommes* donnent lieu à deux grandes classes de devoirs : 1° Devoirs envers Dieu; 2° Devoirs envers les hommes, auxquelles s'ajoute une troisième, contenant les préceptes dont l'observation nous rend capables de remplir les deux premières; 3° Devoirs envers nous-mêmes.

1. Marc XII, 28-34. — 2. Observer que cette division n'est pas tout à fait rigoureuse et qu'on l'emploie surtout pour sa commodité. En un sens tout devoir est envers Dieu, tout devoir est envers nous-mêmes.

§ 89.

Les devoirs envers Dieu résultent de ce que suppose ou inspire l'amour de Dieu. Les principaux sont la pureté du

Digitized by Google

cœur, la confiance, la soumission et l'adoration (culte et prière).

1. Avoir le cœur pur, c'est désirer les biens spirituels et repousser avec dégoût ce qui souille l'âme. La noblesse du désir, l'affection pour les choses qui sont en haut, l'attrait vers l'idéal en toute chose, vers cet idéal qui est la splendeur de Dieu même, est donc la marque et le résultat le plus immédiat de l'amour de Dieu. — 2. Aimer un Être tout-puissant et tout bon, cela implique la *confiance* la plus entière dans ses desseins et leur exécution. Défiance et amour se contredisent. Quelles que soient les contradictions du présent, les obscurités de l'avenir, l'homme religieux se confie en Dieu (Ps. LXXXIV, 12). — 3. Par conséquent il *se soumet* entièrement à la volonté de Dieu telle qu'elle se révèle à lui dans sa destinée. Rien n'arrive que Dieu ne l'ait voulu. Que Dieu ôte ou qu'il donne, qu'il enrichisse ou appauvrisse, que le ciel soit d'azur ou chargé de nuages, que nous soyons en un mot heureux ou malheureux, notre vœu doit toujours être : Que ta volonté soit faite sur la terre comme au ciel! Nous devons donc accepter comme voulue de Dieu la destinée qu'il nous fait sur la terre, pour autant qu'elle ne dépend pas de notre volonté. Notre profession peut être obscure, monotone, pénible : il nous faut la rehausser par le sentiment que telle est la tâche que Dieu nous impose dans la société humaine où toutes les fonctions répondent à des besoins qui doivent être satisfaits. Depuis l'humble femme de ménage qui tient en ordre la maison de ceux qui l'emploient, depuis le laboureur qui creuse son sillon, depuis l'ouvrier de la fabrique, jusqu'au savant, jusqu'à l'artiste, jusqu'au souverain, tous doivent s'acquitter de leur tâche fidèlement, activement, joyeusement, parce que tout peut être fait à la gloire de Dieu. 1 Cor. x, 31; 1 Pierre IV, 11. C'est la coopération de tous qui fait l'harmonie du tout. Pour que le royaume de Dieu vienne sur la terre, il faut, entre autres conditions, que chacun s'attache à viser à la perfection dans tout ce qu'il fait. C'est à ce point de vue qu'il faut se placer pour juger la civilisation moderne.

Digitized by Google

4. De la soumission à Dieu se déduit celle que nous devons à nos parents et à nos supérieurs en général. La raison nous dit que l'enfant ignorant et faible doit être soumis à la volonté affectueuse, plus éclairée et plus puissante que la sienne, de ceux qui lui ont donné le jour. Elle nous dit aussi que tout pays doit avoir ses lois et ses magistrats. Or nous ne choisissons ni notre famille, ni notre patrie. C'est de Dieu que nous recevons l'une et l'autre. L'enfant docile à ses parents se soumet donc à Dieu et, lorsque l'âge de l'émancipation arrive pour lui, il doit jusqu'à la fin entourer d'honneur et de respect ceux que Dieu lui a donnés pour père et pour mère.—5. De même le citoyen doit obéissance aux lois de son pays et à ceux que ces mêmes lois investissent du droit de la requérir de lui. — 6. Le devoir de la soumission envers Dieu nous montre aussi l'impiété du *suicide* volontaire, lequel n'est autre chose qu'un refus absolu de subir les épreuves que Dieu veut que nous supportions.

7. L'amour de Dieu ne peut régner dans une âme sans lui inspirer le désir de l'adoration. C'est par elle que l'homme ouvre son cœur aux sentiments religieux (§ 2) et cherche à les exprimer du mieux qu'il peut; comme il fait, du reste, pour tous les sentiments qui l'émeuvent fortement. Nous avons besoin de représenter nos sentiments par des paroles et des actes, si nous ne voulons pas qu'ils s'affaiblissent et disparaissent. De là le devoir de rendre un culte à Dieu qui n'en a pas besoin, mais dont, *nous*, nous avons besoin.

8. Le culte est ou *privé* ou *public*. Dans le culte public, l'Église entretient et développe la vie spirituelle de ses membres par la prière commune, le chant commun, la méditation simultanée de la vérité religieuse. Nous sentons plus fortement le souffle de l'esprit divin quand nous lui ouvrons nos âmes de concert avec nos semblables. Cela résulte d'une loi de notre nature en vertu de laquelle nos sensations, émotions et affections s'accroissent par l'association, décroissent dans l'isolement (ex. spectacles, enthousiasme populaire, plaisir du voyage, etc.). C'est de là que le chant religieux tire sa convenance, l'uniformité de la mesure, du son, de la pensée, en outre du charme propre de l'expression

Digitized by Google

musicale, répondant d'une manière toute spéciale à l'harmonie des âmes qui s'unissent en Dieu. C'est pourquoi le chant grave, simple, accessible à la foule, est le plus religieux de tous. La même règle nous permet d'apprécier les vrais rapports de l'art avec le culte public. Plus un art est en possession de produire une impression simultanée sur une multitude rassemblée, plus il est religieux. Ainsi l'architecture, la musique, l'éloquence sont des arts très-religieux; la statuaire et la peinture ne peuvent servir qu'à la méditation privée. — 9. La prière, bien que faisant partie nécessaire du culte public, est cependant plus nécessaire encore et produit encore de meilleurs fruits comme acte privé (Matth. VI, 6-13). La prière individuelle est le moyen le plus immédiat de l'union avec Dieu dans l'adoration. Son but doit être avant tout de réveiller et de vivifier en nous la conscience du rapport filial qui nous unit à Dieu. C'est la rabaisser que d'y voir un moyen magique de changer la volonté de Dieu, toujours souverainement bonne et sage, au gré de nos désirs égoïstes et si souvent imprudents. Nous ne devons demander sans réserve à Dieu que ce que nous savons conforme à sa volonté, son Saint-Esprit et toutes les grâces qui en découlent (§ 64). Pour le reste, nous devons nous en remettre humblement à sa sagesse infinie. La prière d'ailleurs ne doit pas se borner à la demande, elle doit être aussi un acte de louange (glorification) et de reconnaissance (action de grâces). Sa parfaite sincérité, par conséquent sa brièveté, en fait le prix. Absurdité des longues et vaines redites (chapelets, roues tournantes du Bouddhisme). Prier souvent vaut mieux que prier longtemps. Il est doux et bon de prendre l'habitude de la prière intérieure fréquente. — 10. L'adoration en général et spécialement la prière ne doivent pas absorber la vie, mais la purifier et la fortifier en vue de l'action (§ 33).

§ 90.

Les devoirs envers nos semblables résultent de ce que suppose ou inspire l'amour des hommes. Ils se subdivisent

Digitized by Google

en deux classes : 1° *Devoirs négatifs* se rapportant au principe : Ne pas faire aux autres ce que nous ne voudrions pas qu'ils nous fissent ; 2° *Devoirs positifs :* Faire aux autres ce que nous voudrions qu'il nous fût fait.

1. 1° Les premiers sont inscrits, quant au principal, dans la seconde table du Décalogue : Ne pas tuer, ne pas dérober, ne pas déshonorer ni calomnier son prochain. Rien de plus clair dans chaque cas particulier que l'application de cette règle qui nous interdit avec la même autorité le mensonge, l'intrigue, la hauteur méprisante, le despotisme, la dureté, la colère, la médisance, etc.

2. 2° Les devoirs positifs ne sont pas moins clairs. La bienfaisance, la protection du faible, de l'opprimé, du calomnié, de l'ignorant, la tolérance des opinions religieuses différentes des nôtres, seul titre à celle que nous réclamons des autres, le sacrifice de notre intérêt particulier à celui de tous, l'esprit fraternel, la douceur et la bienveillance envers tous, l'énergie dans le redressement des torts faits à autrui, le dévouement, le pardon facile, l'amour de ceux-là mêmes qui nous haïssent (Matth. v, 44-48) — cette fleur épanouie de la moralité chrétienne — sont les principaux devoirs de cette catégorie. — 3. Distinguer seulement l'exception *apparente* causée par le cas où nous ne ferions pas le vrai bien de nos semblables en cédant à leurs désirs (aumônes étourdiment jetées à la paresse ou au vice, indulgence paresseuse pour les écarts de ses serviteurs, etc.). La vraie charité a sa fermeté salutaire (Gal. II, 11).

4. Du grand devoir de l'amour des hommes, tous enfants du même Dieu, résulte le caractère anti-chrétien de *l'esclavage*. Tous les arguments cités en faveur de cette odieuse institution et que l'on va chercher dans l'ordre des intérêts pécuniaires et industriels, seraient aussi forts qu'on le prétend (et l'expérience a déjà prouvé qu'ils ne l'étaient pas), que l'on n'aurait pas encore le droit de ravir à un homme la propriété de lui-même pour s'enrichir par ce vol inique. L'infériorité de la race nègre, en la supposant irrémédiable, ne donnerait pas plus le droit de l'as-

Digitized by Google

servir que l'infériorité d'un grand nombre de blancs ne confère aux autres blancs la faculté de leur ravir leur liberté. Lors même qu'il serait démontré que les nègres appartiennent physiquement à une autre espèce que la nôtre, cela ne changerait rien à notre thèse, puisqu'on ne peut pas les exclure du genre humain (§ 24). — 5. Du même principe souverain résulte l'immoralité du *duel*. En elle-même cette coutume est absurde, puisque le bon droit peut tout aussi bien succomber que l'iniquité dans un combat tout matériel. Au point de vue moral elle est criminelle, puisqu'elle autorise l'homme à sacrifier la vie de son semblable à ses passions ou à sa soif de vengeance. Si on veut estimer dans le duel une preuve de courage, il faut réfléchir qu'il y a plus de courage réel à braver les préjugés qu'à s'y soumettre. — 6. Le *serment* n'est pas nécessaire au chrétien. Qu'il jure ou qu'il ne jure pas, son *oui* est toujours *oui*, son *non* toujours *non*. (Matth. v, 37). Mais si l'État, eu égard à la moralité générale, croit nécessaire de l'exiger dans certaines circonstances, le chrétien peut le prêter sans scrupule et doit le prêter par obéissance à la loi. Immoralité des *restrictions mentales*. — 7. Nous avons aussi des devoirs envers les *animaux*, en ce sens qu'ils sont nos semblables sous le rapport de la *sensibilité physique*. Il est donc immoral de les tourmenter inutilement, d'autant plus que la dureté envers les animaux ne tarde pas à endurcir aussi envers les hommes.

8. L'amour de la famille, de la cité, de la patrie sont comme trois cercles concentriques dans lesquels nous sommes appelés par Dieu à aimer l'humanité. Idée fausse qui ferait consister l'amour chrétien dans l'amour vague de l'humanité impersonnelle et négliger nos devoirs envers ceux que Dieu lui-même a faits *nos prochains*. Ce serait le meilleur moyen de n'aimer personne sous prétexte d'aimer tout le monde.

§ 91.

Les devoirs envers nous-mêmes, dont l'observation doit nous mettre en état de remplir les autres, se rapportent soit à notre corps, soit à notre âme, et ont pour but de diriger

Digitized by Google

l'un et l'autre dans un sens conforme à leur destinée réciproque.

1. Le corps est l'organe de l'âme pendant la vie actuelle. Il est donc irrationnel d'en condamner comme mauvais en eux-mêmes les désirs et les mouvements naturels, ainsi que l'ont fait les ascètes des diverses religions (fakirs de l'Inde, derviches musulmans, ermites et moines catholiques, grecs et bouddhistes). Le suicide est la conséquence logique; l'extravagance, la conséquence pratique de cet ascétisme contre nature qui voit dans la douleur en elle-même, dans la diminution de la vie, la voie de la perfection (jeûneurs visionnaires, trappistes taciturnes, stylites, etc). Le devoir est plutôt de maintenir son corps dans un état de santé qui lui permette de servir activement la volonté. A ce point de vue, la recherche de l'aisance est légitime et doit être conseillée à tous [1]. C'est pourquoi aussi l'intempérance, l'impureté, la débauche, sous quelque forme que ce soit, doivent être soigneusement évitées, puisqu'elles tuent le corps en souillant l'âme (§ 89, 1).

2. Mais le corps n'est que le serviteur de l'âme. Si donc il y a conflit entre l'intérêt du corps et le devoir, c'est à celui-ci que la prééminence est due, et la santé, le bien-être, la vie physique doivent toujours, le cas échéant, être subordonnés à l'accomplissement du devoir supérieur (ex., si nous ne pouvons sauver quelqu'un d'un grand malheur qu'en exposant notre santé, notre bien-être ou notre vie).

3. Les devoirs qui concernent notre âme ont en vue l'exercice et le développement de la vie spirituelle. Ainsi nous devons, autant que possible, développer notre intelligence, garder notre imagination pure en nous écartant de ce qui la souillerait et en lui donnant de préférence pour aliments la Bible et les chefs-d'œuvre de l'esprit humain dans la littérature et dans les arts;

[1] Certaines différences, que le bon sens indique, doivent être signalées ici entre nos climats septentrionaux dans lesquels la nature abrutirait l'homme, si celui-ci ne savait pas se défendre avec succès contre elle, et les chauds climats de l'Orient où la nature donne beaucoup à l'homme ayant besoin de peu.

Digitized by Google

fuir par conséquent les mauvaises compagnies et — ce qui revient au même — les mauvaises lectures ; entretenir en nous le foyer de la vie spirituelle pour ne pas tomber dans le gouffre mortel du matérialisme et de l'égoïsme ; contracter des habitudes religieuses (prière, méditation, culte public et privé), et l'habitude aussi de la fermeté de la volonté dans sa résistance aux entraînements aveugles.

Digitized by Google

CHAPITRE VIII.

La vie éternelle.

§ 92.

La vie chrétienne, ou la vie déterminée par le Saint-Esprit, est le commencement de la vie éternelle.

1. La vie éternelle ou la vie des cieux n'est pas seulement une existence sans fin, c'est aussi une vie de bonheur résultant du déploiement normal des facultés spirituelles, c'est le *salut* (§§ 29 et 33). — 2. Les principes et les mobiles qui déterminent la vie chrétienne, savoir la tendance vers la perfection, laquelle se décompose en amour de Dieu et en amour des hommes, dépassent la sphère du monde actuel et se prolongent infiniment. Aimer Dieu, et, en vertu d'un tel amour, tendre à toute perfection, est un principe de bonheur éternel; car la mort ne peut rien contre cet amour (1 Cor. XIII, 8-13). — 3. Il est donc vrai de dire que la vie du ciel ou le royaume des cieux commence dès aujourd'hui, dans l'âme humaine, dans la mesure où elle est pénétrée du Saint-Esprit. C'est pourquoi les évangiles parlent maintes fois du Royaume des Cieux ou de la vie éternelle comme d'un état déjà présent (Matth. V, 3, 10; Luc XVII, 21; Jean V, 24; VI, 40, 47, 54-57; X, 28; XI, 25-26, etc.).

§ 93.

Tant que dure l'existence actuelle, la lutte inévitable et

Digitized by Google

nécessairement douloureuse entre le monde pécheur et nos inclinations égoïstes, d'un côté, notre nature spirituelle, de l'autre, nous empêchent de jouir pleinement du salut. Au point de vue chrétien, la mort doit donc être saluée d'avance comme une libératrice.

1. 1 Cor. xv, 55 ; Apoc. xxi, 4. — 2. Cette considération n'a pas toutefois pour conséquence légitime que nous devions mépriser l'existence actuelle et nous éloigner de tout ce qui ne serait pas en rapport direct avec la vie future. Il y aurait de l'ingratitude à ne pas reconnaître les joies réelles, bien que bornées, que ce monde nous offre aussi, et ce serait aller en sens inverse du but que l'on voudrait atteindre que de se retirer du monde sous prétexte de se donner tout entier à Dieu (Jean xvii, 15). Le chrétien se prépare à vivre de la pleine vie spirituelle précisément en accomplissant activement sa tâche et ses devoirs terrestres. Le renoncement au monde du moine, de l'ermite, est un égoïsme d'un genre particulier qui ne peut préparer réellement au salut (§ 92).

§ 94.

En vertu de la loi inhérente à tout ce qui a vie, la résistance de l'homme aux sollicitations du Saint-Esprit, sa persistance dans le péché que sa conscience réprouve, le plongent dans un état de misère et de tourment.

1. De même, en effet, que tout être vivant qui obéit à sa vraie destinée est heureux (p. e. le poisson de nager, l'oiseau de voler, le corps animal de manger, boire et dormir), de même il souffre dans la mesure où il s'en éloigne. Nous savons quelle est la vraie destinée de l'homme (§§ 31, 33). — 2. Comme le ciel, l'enfer commence donc dès ici-bas dans le cœur du pécheur obstiné. — 3. C'est en cela que se montre la *justice* de Dieu, que l'homme ne puisse pas être réellement heureux dans et par le péché (§ 29). — 4. Comme le ciel aussi, l'enfer ou l'état de misère amené par l'endurcissement dans le péché acquiert après la mort une inten-

Digitized by Google

sité nouvelle. En effet, tant que l'homme vit de la vie terrestre, il peut, jusqu'à un certain point, s'étourdir dans les jouissances et le bruit de la terre, et ne pas sentir le ver qui le ronge sans mourir, le feu qui le brûle sans s'éteindre (Marc IX, 44). Mais malheur à lui quand le moment du réveil sera venu ! Il n'est pas de sentiment plus affreux, plus insupportable, que la honte et le dégoût de soi-même (Jean III, 36, § 43).

§ 95.

Le salut est avant tout chose intérieure, dépendant avant tout de ce que nous sommes bien plus que des circonstances extérieures au milieu desquelles nous pourrions être transportés.

1. Cela résulte évidemment du § 92. — 2. Il ne faut donc pas le chercher dans un *paradis* local dans lequel nous serions *transportés* et où des jouissances d'ordre supérieur seraient à la disposition de ceux qui en obtiendraient l'*entrée*. De deux hommes dans un même *lieu*, l'un peut être en enfer, l'autre en paradis. — 2. Par conséquent, toute attente égoïste et charnelle du salut, toute spéculation intéressée sur les joies futures, toute œuvre accomplie comme *méritoire*, sont absurdes. Il n'y a pas de salut en dehors de l'amour de Dieu. — 3. Par conséquent aussi, les conditions arbitraires du salut posées par les Églises et les sacerdoces sans rapport nécessaire avec l'état intérieur de l'âme (croyance à certains dogmes, accomplissement de certains rites) sont illégitimes. — 4. Se rappeler ici que le langage biblique concernant la vie future a dû être emprunté aux formes populaires sous lesquelles la théologie juive se représentait cette vie future. Nous savons qu'elles étaient encore charnelles et grossières (§ 32, 8 et H. R. § 32, 6). C'est ici surtout qu'il faut chercher l'esprit sous la lettre.

§ 96.

Le jugement de Dieu consiste en ceci que l'homme est

Digitized by Google

soumis à une loi en vertu de laquelle il ne peut éviter, soit d'aller vers le salut par la conversion et ses conséquences (§ 86), soit de marcher vers son malheur en persévérant dans le péché.

1. Le *jugement*, dans le langage biblique, est proprement une *séparation* des contraires momentanément réunis. L'homme porte en effet les deux tendances en lui-même pendant un temps plus ou moins long. — 2. Cette séparation est toute intérieure et spirituelle, mais elle se laisse bien représenter sous la forme populaire d'un jugement divin analogue aux jugements terrestres. — 3. Le jugement *universel* ou *dernier* (Matth. xxv, 31-46) signifie que, tous les hommes sans exception étant soumis à cette loi supérieure, on peut se représenter tous les jugements individuels comme ne formant qu'une seule et même masse. — 4. La nature humaine ayant pour loi le développement de l'esprit, il arrive nécessairement un instant où l'homme prend conscience de son état réel et doit en subir les conséquences.

§ 97.

Nous ignorons entièrement quel pourra être, dans une existence dont nous n'avons et ne pouvons avoir aucune expérience, notre mode de vivre et d'agir, il est oiseux et dangereux de chercher à pénétrer ces insondables mystères, et nous devons nous en rapporter pieusement à l'amour tout-puissant de Dieu.

1. Toutes les recherches faites dans le but d'arracher ses secrets à la vie future ont toujours été vaines, et il est bon qu'il en soit ainsi pour conserver au désir du salut le caractère religieux et désintéressé qu'il doit avoir, §§ 92 et 95. — 2. Le danger de telles recherches provient précisément de leur complète impuissance; on se lance alors, pour faire compensation, dans le fantastique, au risque d'oublier les saines et fortifiantes réalités de la vie religieuse. — 3. Le dogme de la *Résurrection des corps*,

Digitized by Google

passé de la synagogue dans l'Église, n'a d'autre valeur que d'exprimer une vérité qui s'impose d'elle-même, savoir que notre esprit ne sera pas après la mort du corps un être sans organes, autrement dit sans puissance et sans vie. De même qu'il possède actuellement un organisme approprié au monde où nous vivons, de même il en aura un autre en rapport avec la vie nouvelle qui sera son partage. Cet organisme sera-t-il absolument nouveau? Ou bien, conformément à cette loi du développement graduel des choses et de leur dégagement successif l'une de l'autre qui semble dominer toute la création vivante, est-il déjà en germe dans le corps actuel? Cette dernière idée paraît avoir été celle de l'apôtre Paul (1 Cor. xv, 35-56). Êtres intermédiaires entre le règne de la chair et celui de l'esprit, nous accomplirions alors dans une sphère supérieure, invisible, une métamorphose parallèle à celle que, dans des sphères inférieures, certains animaux accomplissent sous nos yeux (insectes, amphibies). Nous ne pouvons que conjecturer, mais rien affirmer. — 4. En tout cas ce ne sera pas le corps actuel qui survivra à sa mort. Il n'appartient que passagèrement à notre personnalité (§ 32, 5) et ses éléments rentrent à la mort dans les diverses substances terrestres, de sorte qu'ils font partie ensuite d'autres organismes vivants. — 5. Quand le Christ (Luc xx, 36) assimile l'état futur à celui *des anges du ciel*, non-seulement ses paroles antérieures s'opposent à ce qu'on attribue à la vie d'outre-tombe les rapports qui dérivent précisément de notre constitution terrestre, mais de plus, en nous faisant penser aux anges tels que les concevait le judaïsme — êtres purs et joyeux qui se plaisent à glorifier Dieu et à exécuter continuellement ses volontés — il nous donne l'idée la plus positive à la fois et la plus haute que nous puissions avoir de cet état mystérieux. — 6. C'est donc par une confiance pleine et entière dans l'amour tout-puissant de Dieu qu'il nous faut répondre aux questions que nous ne pouvons nous empêcher de nous poser en face de la mort. Ainsi retrouverons-nous ceux qui nous aiment et que nous avons aimés? Le sentiment chrétien répond affirmativement, lors même que nous sommes incapables de deviner le *comment* de cette réunion bienheureuse. L'amour est immortel (§ 92). Nous

Digitized by Google

l'emportons avec nous. Tandis que les liens qui rattachent les animaux entre eux ne durent que le temps exigé par les besoins physiques que ce rapprochement doit satisfaire (p. c., l'amour maternel, pourtant si fort et si dévoué chez beaucoup d'animaux), l'homme, et surtout l'homme dont l'âme est développée, conserve jusqu'à la fin de son existence terrestre l'amour de ceux que la mort lui a ravis. Cette persistance de l'amour une fois éveillé dans l'âme est une révélation et une promesse de Dieu. — 7. La croyance au *règne de mille ans*, que ses partisans fondent sur Apoc. xx, 1-7, et d'après laquelle le Christ reviendrait visiblement sur la terre pour y régner avec les siens et les faire jouir d'un parfait bonheur dans un monde transfiguré, est un legs de la synagogue à l'Église et, sous sa forme littérale, n'est qu'un appendice aux croyances charnelles du judaïsme que le spiritualisme chrétien ne saurait admettre. Toutefois, dans son sens spirituel, cette croyance répond à l'idée fort juste que l'humanité et la vie humaine se rapprocheront toujours plus de la félicité sur la terre elle-même à mesure que le règne du Christ ou du Saint-Esprit les pénétrera et les purifiera. L'incontestable supériorité de la civilisation chrétienne sur toutes les autres est une confirmation partielle de cette sainte espérance.

§ 98.

La capacité pour chaque âme de jouir de la vie éternelle est proportionnelle à l'usage qu'elle fait de ses facultés religieuses et morales dans les circonstances où Dieu l'a placée.

1. C'est l'enseignement de l'Évangile, conforme aux notions de la justice (Luc xii, 48). C'est aussi la conséquence nécessaire du caractère intérieur du salut que nous avons reconnu § 95. Le salut de chacun est donc proportionnel à *l'effort* de chacun. La même énergie est exigée de l'homme deux fois plus faible pour soulever un fardeau deux fois moindre et de l'homme deux fois plus fort pour soulever le double, et c'est cette énergie, et non

Digitized by Google

pas le résultat visible extérieur, qui est la vraie mesure de l'état intérieur. — 2. Par conséquent, la question jadis si souvent posée du salut des païens se résout d'elle-même dans le sens où saint Paul la comprenait déjà (Rom. II, 11-16). — 3. Nous devons appliquer la même mesure à tous ceux qui ne partagent pas nos opinions religieuses en dehors et en dedans de la chrétienté. Dieu seul sait jusqu'à quel point l'erreur est un malheur ou une faute. — 4. Le dogme catholique : *Hors de l'Église, pas de salut,* est en contradiction manifeste avec le fait visible que le Saint-Esprit se communique et porte des fruits bénis indépendamment et en dehors de l'Église. — 5. Il se peut que par ignorance et quelquefois en conséquence du tort que les chrétiens font au christianisme, un homme parle contre le Fils de l'homme sans parler contre le Saint-Esprit (§ 52, 3; Matth. XII, 32). C'est ici aussi qu'il convient d'appliquer le grand précepte (Matth. VII, 1).

§ 99.

Si les âmes soumises au malheur spirituel ne sauraient redevenir heureuses tant qu'elles ne voudront pas se convertir à Dieu, notre foi en l'amour éternel et tout-puissant nous autorise à croire au salut final de toutes les créatures spirituelles.

1. Comment en effet concilier avec l'amour infini le malheur infini d'une créature quelconque? L'épreuve qui régénère et purifie est conforme à l'amour divin tel qu'il nous est révélé par la destinée humaine, § 35; mais une épreuve éternelle serait une idée contradictoire. — 2. Ou bien l'esprit de Dieu n'agirait plus sur les *damnés* (§ 30 et 41); mais alors comment souffriraient-ils moralement? Ou bien il continue d'agir sur eux dans le sens immuable de l'ascension vers Dieu; mais comment concevoir que son action soit éternellement impuissante? Le Christ, l'esprit, la volonté de Dieu peuvent-ils échouer? — 3. Comment aussi la félicité des *élus* serait-elle pure si elle était accompagnée de la conscience que beaucoup de ceux qu'ils ont dû *aimer, comme eux-*

Digitized by Google

mêmes sont condamnés à un malheur sans terme? Au contraire, nous pouvons concevoir qu'ils acceptent l'épreuve avec reconnaissance.

4. Le dogme traditionnel des peines éternelles sans mesure et sans fin a sa vérité relative dans le sens où il veut exprimer l'horreur infinie que doit nous inspirer le mal moral. Pour l'âme sanctifiée le mal moral est un abîme épouvantable. Mais il est erroné quand il veut transformer l'horreur infinie en temps infini. — 5. On a tort de vouloir le considérer comme une partie intégrante de l'enseignement évangélique. La question, dans le sens où nous l'envisageons, ne paraît pas s'être posée à la pensée des auteurs du Nouveau Testament. Il ne faut pas se laisser tromper par des consonnances de mots. L'adjectif que nos versions rendent par *éternel* n'avait pas dans leur langue le sens déterminé qu'il a dans la nôtre. Il répondait plutôt aux mots *à venir, de l'autre monde.* Les juifs divisaient l'histoire en deux parties séparées l'une de l'autre par la venue du Messie. La première, celle où ils vivaient, était le *présent siècle;* la seconde, celle du royaume de Dieu établi sur la terre et du jugement, était *le siècle futur,* le siècle *à venir, le siècle* par excellence. Et tout ce qui devait avoir lieu dans ce *siècle à venir* était désigné par cet adjectif qui signifiait sans doute aussi *éternel,* puisque ce siècle ne devait pas finir, mais qui pouvait s'appliquer à des choses temporaires pourvu qu'elles appartinssent à cette période future, p. e. le jugement (Hébr. VI, 2). — 6. Marc. IX, 44 indique la *continuité* et non *l'éternité* du tourment. Matth. XII, 32 enseigne la *certitude* d'une punition inévitable, mais ne dit rien de sa *durée.*

7. D'autre part, le Nouveau Testament ne manque pas d'enseignements dont la conséquence immédiate au moins, sinon le sens premier lui-même, est la sainte espérance que nous proclamons ici : Matth. XIII, 33; XVIII, 34; Jean XII, 32; XVII, 21; Rom. XI, 32; 1 Cor. XV, 22, 26-28; 1 Tim. II, 4; 1 Pierre III, 19-20; IV, 6.

8. Cette espérance serait-elle, comme on l'a dit, dangereuse pour la moralité en diminuant les salutaires terreurs que doit inspirer la perspective d'un enfer éternel? Autant vaudrait dire

Digitized by Google

que l'Évangile a diminué la moralité générale en substituant le Père de miséricorde au redoutable Jehovah de l'Ancien Testament et la justification par la foi aux conditions effrayantes d'un salut gagné par les œuvres. Plus nous découvrons l'étendue de l'amour divin, plus nous sommes portés au bien, et d'ailleurs la doctrine du salut universel ne diminue en rien l'axiome religieux et moral que *quiconque fait le mal fait son malheur*.

§ 100.

Au Roi des siècles, éternel, invisible, à Dieu seul sage, soient honneur et gloire aux siècles des siècles!

Digitized by Google

RÉSUMÉ

DU COURS DE DOCTRINE RELIGIEUSE.

I

Introduction. — La religion répond à l'un de nos besoins innés les plus impérieux et il nous importe de connaître autant que possible la vérité religieuse.

II

Chapitre I. — Dieu est l'être parfait et infini, le créateur et le conservateur de l'univers, présent partout, éternel, unique, immuable, esprit pur, tout-puissant, tout sage, dirigeant toutes choses par son esprit afin de réaliser sa volonté souveraine : telle est la révélation simultanée de la nature et de l'âme religieuse.

III

Chapitre II. — L'homme est un être qui, partant de la vie animale par laquelle il débute dans son existence, a pour destinée de s'élever à la vie de l'esprit et par là à la communion avec Dieu : cette destinée garantit son immortalité en même temps qu'elle révèle la *sainteté* et l'*amour* de Dieu.

IV

Chapitre III. — Tous les hommes sont enclins au péché qui les tient éloignés de la communion avec Dieu et qui est le plus grand ennemi de

Digitized by Google

leur bonheur, puisqu'il les rend malheureux et coupables et les empêche d'atteindre leur sublime destinée.

V

CHAPITRE IV. — Le christianisme est la religion pure communiquée aux hommes par Jésus de Nazareth. C'est dans le Nouveau Testament et spécialement dans les évangiles qu'on en doit prendre connaissance, et il porte les caractères qui conviennent à la religion éternelle.

VI

CHAPITRE V, 1. — Jésus de Nazareth est le Christ, le Fils de l'homme et le Fils de Dieu, dont la sainteté pure révèle l'union indissoluble avec Dieu et en qui nous saisissons le Verbe ou la Parole éternelle de Dieu se révélant à l'humanité.

VII

CHAPITRE V, 2. — Jésus-Christ est notre Sauveur, parce qu'au prix de ses souffrances et de sa mort douloureuse, il a communiqué à l'humanité son esprit qui délivre du péché.

VIII

CHAPITRE VI. — Par cette communication de l'esprit de Jésus, le Saint-Esprit a été répandu sur l'humanité.

IX

CHAPITRE VI, 1. — L'inspiration est un don du Saint-Esprit qui ouvre l'âme au sentiment plus vif et à l'intelligence plus prompte des choses religieuses. Les livres du Nouveau Testament en sont pour nous le monument par excellence.

X

CHAPITRE VI, 2. — L'Église est la société ou le corps dont Jésus-Christ est le chef et dont la mission est de poursuivre son œuvre parmi les hommes.

XI

Ibid. — Des diverses communions chrétiennes l'Église protestante est

Digitized by Google

celle qui, par ses principes et son développement, se rapproche le plus de l'Église telle qu'elle doit être sous l'influence de l'esprit de Jésus-Christ.

XII

Ibid. — Le Baptême et la Sainte Cène sont les deux sacrements ou signes extérieurs de la chrétienté, le premier représentant la nouvelle naissance, la seconde représentant l'union permanente du fidèle avec Jésus-Christ.

XIII

Chapitre VII. — La vie chrétienne, ayant pour point de départ la seconde naissance, est la pénétration de notre existence entière par les deux grands principes de l'amour de Dieu et de l'amour des hommes auxquels tous nos devoirs se rattachent.

XIV

Chapitre VIII. — La vie éternelle est la vie bienheureuse et sans fin à laquelle conduisent les principes de la vie chrétienne, tandis que l'endurcissement dans le péché condamne le pécheur obstiné à un malheur inévitable et sans fin, tant qu'il ne se convertit pas à Dieu.

Digitized by Google

QUESTIONNAIRE.

INTRODUCTION. — 1. Pourquoi devons-nous être religieux? — 2. Qu'est-ce qui montre que la religion répond à un besoin inné de notre être? — 3. Que faisons-nous quand nous adorons? — 4. Que trouvons-nous dans le sentiment religieux?

5. Qu'entendez-vous par l'*absolu*? — 6. Pourquoi faut-il chercher la vérité religieuse et à quelles lumières devons-nous recourir dans cette recherche?

CHAPITRE I. **Dieu.** — 7. L'homme peut-il comprendre Dieu? — 8. Dieu est-il absolument inconnu à l'homme? — 9. Qu'entendez-vous en disant que Dieu est personnel?

10. Qu'entendez-vous en disant que Dieu est le Créateur? — 11. Quelque chose peut-il exister en dehors de Dieu? — 12. Dieu est-il seulement au-dessus du monde? — 13. En quoi consiste l'erreur du déisme? et celle du panthéisme?

14. Dieu a-t-il une fois commencé d'être? — 15. L'univers nous révèle-t-il quelque chose de Dieu? — 16. D'où savons-nous qu'il n'y a qu'un seul Dieu? — 17. Dieu est-il un être changeant? — 18. Pourquoi est-il absurde de vouloir représenter Dieu sous une forme visible?

19. L'univers nous révèle-t-il la toute-puissance de Dieu? Citez des exemples. — 20. Comment l'univers nous révèle-t-il la sagesse de Dieu?

21. Que pensez-vous de la souffrance? — 22. Échappons-nous jamais au regard et à la providence de Dieu?

23. Qu'entendons-nous par l'esprit de Dieu? — 24. Résumez ce qu vous connaissez dès maintenant de Dieu. — 25. La révélation de Die est-elle achevée?

Digitized by Google

CHAPITRE II. **L'Homme.** — 26. L'homme n'a-t-il aucun rapport avec les animaux? — 27. Est-il apparu sur la terre avant ou après eux? — 28. Par quel état a-t-il débuté sur la terre? — 29. Par quelles facultés spéciales se distingue-t-il complétement de l'animal? — 30. Qu'entendez-vous par l'*âme* ou l'*esprit* de l'homme? — 31. Quel est le mobile essentiel de la vie animale?

32. L'homme qui ne songerait qu'à jouir matériellement serait-il heureux? — 33. Qu'est-ce qui attire l'homme au-dessus de la vie matérielle? — 34. Quel est le mobile opposé à celui de la vie animale? — 35. A quoi donc l'homme doit-il tendre?

36. Quelle est la garantie de son immortalité? — 37. Énoncez quelques considérations de nature à affermir notre foi dans une vie future. — 38. La doctrine de l'immortalité a-t-elle toujours été claire et bien comprise?

39. En quoi consiste la religion pure? — 40. Pourrait-elle consister dans l'adoration pure et simple? — 41. Qu'est-ce que le *salut* d'un être vivant? — 42. Qu'y a-t-il de plus nécessaire dans le développement spirituel?

43. Quelles autres perfections divines la destinée de l'homme nous révèle-t-elle?

CHAPITRE III. **Le Péché.** — 44. Réalisons-nous la religion pure? — 45. Qu'est-ce que le péché? — 46. D'où provient-il? — 47. Qu'entendez-vous en disant qu'il est *originel?* — 48. Que faut-il penser du dogme traditionnel du péché originel? — 49. Pourquoi l'âge d'innocence paraît-il si heureux? — 50. Le péché est-il universel parmi les hommes? — 51. Suffit-il d'obéir aux lois et convenances sociales pour être sans péché?

52. Qu'entendez-vous en disant que le Saint-Esprit doit agir sur notre âme pour que nous nous détachions du péché? — 53. Est-ce peu de chose que de porter en soi la conscience du péché? — 54. Que pensez-vous donc du péché en rapport avec notre bonheur? — 55. Qu'est-ce que Satan?

56. Si le péché pose des questions jusqu'à présent non résolues, de quoi pourtant sommes-nous certains à son sujet? — 57. D'où pouvons-nous conclure que Dieu veut que nous en soyons finalement victorieux?

CHAPITRE IV. **Le Christianisme.** — 58. Pourquoi la religion

Digitized by Google

pure n'a-t-elle pas été donnée tout de suite aux hommes ? — 59. A qui la devons-nous ?

60. Quelles sont les sources où il faut puiser la connaissance exacte du christianisme ? — 61. En quoi le quatrième évangile se distingue-t-il généralement des trois premiers ? — 62. D'où proviennent les ressemblances et les divergences des trois premiers évangiles ? — 63. N'y a-t-il jamais eu dans l'Église d'autres évangiles que les nôtres ?

64. Avons-nous des motifs rationnels d'admettre la réalité de l'histoire évangélique ? — 65. Que faut-il penser des obscurités et des contradictions que présente cette histoire dans nos évangiles ? — 66. Leurs récits en général portent-ils les marques de la réalité historique ? — 67. Quelles sont les confirmations que l'histoire évangélique trouve en dehors d'elle-même ? — 68. Pourrait-on dire que l'Église a fait le Christ au lieu de provenir de lui ? — 69. Peut-on admettre que la vie de Jésus a été inventée par l'imagination pieuse ?

70. Quels doivent être les caractères de la religion pure et définitive ? — 71. Qu'entendez-vous en disant qu'elle doit être spirituelle ? — 72. D'où vient qu'elle doit être intérieure et morale ? — 73. A quelle condition sera-t-elle universelle ? — 74 Que doit-elle être par rapport à la vie et aux occupations de chaque jour ? — 75. Comment doit-elle mener l'homme en toute vérité et en toute sainteté ? — 76. Montrez-nous que la religion de Jésus-Christ satisfait à toutes ces exigences.

77. En quoi le christianisme se rapproche-t-il et s'éloigne-t-il du judaïsme ? — 78. Où trouvons-nous la confirmation de la divine origine du christianisme ? — 79. Faut-il lui attribuer tout ce qui s'est fait en son nom ? — 80. Mentionnez quelques-uns des grands bienfaits que nous devons au christianisme.

CHAPITRE V. **Le Christ.** — 81. Quel a été le point de départ historique de la religion universelle ? — 82. Que signifie le nom de Christ ? — 83. Pourquoi Jésus de Nazareth est-il le Christ ? — 84. De quel ordre sont sa grandeur et ses conquêtes ? — 85. Que signifie le nom de Jésus et comment ses disciples arrivèrent-ils à croire que Jésus était le Christ ?

86. Que signifie le titre de Fils de l'homme ? — 87. Dans quel sens les juifs employaient-ils le mot *fils* ? — 88. Pourquoi Jésus est-il le fils de Dieu ? — 89. De ces deux noms, *Fils de l'homme* et *Fils de Dieu*, quel est celui qui, dans le Nouveau Testament, n'est appliqué qu'à Jésus-Christ ?

Digitized by Google

90. Quelle est la doctrine traditionnelle de la Trinité? — 91. Que faut-il penser de cette doctrine? — 92. Le Nouveau Testament enseigne-t-il l'égalité de Jésus et de Dieu? — 93. Devons-nous adorer Jésus comme Dieu?

94. En quoi la sainteté pure de Jésus se révèle-t-elle à nous? — 95. Cette sainteté excluait-elle la tentation et la lutte? — 96. Qu'est-ce qui constitue la suprême beauté de son caractère? Citez des exemples. — 97. Jésus souffrait-il comme nous de la conscience du péché? — 98. Jésus possédait-il la science universelle? — 99. Qu'entendez-vous en disant que Jésus est un avec Dieu? — 100. Jésus est-il le seul qui soit appelé à être un avec Dieu?

101. Comment Jésus est-il le révélateur par excellence de Dieu? — 102. Jésus-Christ est-il apparu sans préparation dans l'histoire? — 103. Jésus a-t-il été vraiment homme?

104. N'y a-t-il dans le Nouveau Testament qu'une seule et même doctrine sur la nature de Jésus-Christ? — 105. Que signifie le récit traditionnel de sa naissance miraculeuse? — 106. Quelle est la doctrine de saint Paul sur la nature du Christ? — 107. Quelle est celle du quatrième évangile? — 108. En quel sens Jésus est-il la Parole incarnée de Dieu? — 109. Résumez ce que vous savez de Jésus-Christ.

110. En quoi a consisté l'œuvre de Jésus-Christ? — 111. Qu'entendez-vous par un esprit qui se communique? — 112. Comment Jésus a-t-il répandu son esprit autour de lui? — 113. Pourquoi Jésus n'a-t-il pas lui-même fixé sa parole par l'écriture? — 114. Que pensez-vous du spiritualisme chrétien?

115. A quoi l'esprit du Christ nous mène-t-il? — 116. Quelle était la persuasion religieuse fondamentale de Jésus-Christ? — 117. A quoi se rattache en nous la foi en un Père céleste? — 118. Comment se fait-il que l'amour de Dieu et l'amour des hommes ne sont qu'un, et pourquoi cependant l'amour de Dieu est-il le premier?

119. Quelles sont les dispositions que nous inspire l'esprit du Christ? — 120. De quoi l'œuvre du Christ nous délivre-t-elle? — 121. L'œuvre de Jésus ne fut-elle pas arrêtée par sa mort? — 122. Qu'est-ce qui renouvelle et entretient constamment son esprit parmi les hommes? — 123. Qu'est-ce que *la justice* au sens évangélique? — 124. Comment sommes-nous justifiés par la foi? — 125. Comment le pardon de Dieu est-il garanti par Jésus-Christ? — 126. Que pensez-vous de la doctrine de l'assurance du salut?

127. Pourquoi le Christ, si bon et si pur, est-il mort sur la croix? —

Digitized by Google

128. Qu'entendez-vous par l'ordre moral? — 129. Quelles sont au fond les vraies causes déterminantes de la mort du Christ? — 130. Notre salut eût-il pu s'opérer autrement?

131. Qu'enseigne le Nouveau Testament relativement à la mort du Christ? — 132. Quel est l'enseignement spécial de l'apôtre Paul? — 133. Quelle idée se forma-t-on de la rédemption pendant les premiers siècles de l'Église? — 134. Qu'est-ce que le dogme de la satisfaction et quand se forma-t-il? — 135. Que faut-il penser de la théorie qui lui sert de base? — 136. Comment la mort du Christ nous montre-t-elle l'amour de Dieu? — 137. Pourquoi Jésus-Christ est-il notre Sauveur?

CHAPITRE VI. **Le Saint-Esprit.** — 138. Qu'entendons-nous par le Saint-Esprit? — 139. Quels sont les fruits principaux du Saint-Esprit?

140. En quoi consiste l'inspiration? — 141. Est-elle la même partout et pour tous? — 142. Confère-t-elle l'infaillibilité? — 143. Ne peut-il être question d'inspiration que dans le domaine religieux? — 144. L'inspiration du Saint-Esprit et l'immoralité peuvent-elles coexister dans la même âme? — 145. L'inspiration borne-t-elle son action à l'âme inspirée?

146. Où trouvons-nous le monument par excellence de l'inspiration du Saint-Esprit? — 147. L'inspiration des livres du Nouveau Testament a-t-elle eu pour effet d'y faire régner sur tous les points une doctrine identique? — 148. Qu'est-ce qui fait la valeur incomparable de ce recueil? — 149. Les questions de critique et d'authenticité ont-elles une importance religieuse? — 150. Où voyons-nous se manifester l'inspiration du Nouveau Testament?

151. Les livres du Nouveau Testament sont-ils inspirés littéralement et partout? — 152. Pourquoi la prédication chrétienne a-t-elle coutume de proposer toujours un texte pris dans les Livres saints? — 153. En quoi cette idée de l'inspiration est-elle applicable à l'Ancien Testament et l'inspiration est-elle exclusivement renfermée dans la Bible?

154. Comment l'esprit de Jésus-Christ a-t-il conduit à la formation de l'Église chrétienne, et qu'est-ce que cette Église chrétienne? — 155. Les chrétiens auraient-ils pu ne pas se réunir ainsi? — 156. Qu'entendez-vous en disant que l'Église chrétienne est le corps de Jésus-Christ?

157. L'Église chrétienne est-elle restée une extérieurement? — 158. Qu'est-ce que l'Église invisible comparée aux Églises visibles? — 159.

Digitized by Google

Faut-il être indifférent ou intolérant dans la manière d'envisager ces divisions de la chrétienté? — 160. Quelles sont les trois grandes divisions de la chrétienté actuelle et en quels pays chacune dominet-elle?

161. Parlez-nous de l'Église grecque orthodoxe. — 162. De l'Église catholique-romaine. — 163. Quels sont les origines, les principes et les branches les plus importantes de l'Église protestante? — 164. Quel est l'avenir de l'Église protestante?

165. Quels sont les titres de l'Église protestante à la supériorité sur les autres parties de la chrétienté? — 166. Quels sont nos principaux griefs contre le catholicisme romain? — 167. Quelle est la valeur des symboles primitifs des Églises protestantes? — 168. Que faut-il penser de la tendance séparatiste?

169. Quelle est la prétention d'un sacerdoce spécial? — 170. Y a-t-il des prêtres dans la véritable Église chrétienne? — 171. Est-il bon qu'il y ait dans l'Église un ministère spécial? — 172. L'institution du ministère spécial est-elle conforme à l'esprit du christianisme primitif? — 173. Quelle est la source de l'autorité des divers ministères dans l'Église protestante?

174. Qu'est-ce que les sacrements? — 175. Combien y en a-t-il de communs à toute la chrétienté? — 176. L'Église romaine n'en reconnaît-elle pas davantage? — 177. Avons-nous le droit de juger de la dignité ou de l'indignité des membres de l'Église?

178. Quel est le sens du baptême? — 179. Comment baptisait-on dans les premiers temps? — 180. Pourquoi a-t-on bien fait de conserver le baptême des petits enfants? — 181. Quel est le but et le sens de la confirmation des catéchumènes?

182. Quel est le sens de la Sainte Cène? — 183. En quoi consiste le dogme luthérien de la Sainte Cène? — le dogme catholique romain? — le dogme réformé? — 184. Que faut-il penser du dogme luthérien? — 185. Pourquoi le dogme catholique romain est-il inacceptable? — 186. Qu'est-ce qui constitue essentiellement la messe et quel changement arbitraire l'Église romaine a-t-elle introduit dans l'administration de la Sainte Cène?

187. Quelle est la signification spirituelle des grandes fêtes chrétiennes?

CHAPITRE VII. **La vie chrétienne.** — 188. Qu'est-ce que la vie chrétienne? — 189. Pourquoi la conversion est-elle nécessaire? — 190. Faut-il qu'elle soit brusque ou graduelle? — 191. Est-elle jamais com-

Digitized by Google

plète et quel en est le seul vrai signe? — 192. Quelle est la condition et quel est le résultat de la conversion? — 193. Quel est le mobile de la vie chrétienne?

194. Qu'est-ce que la morale chrétienne? — 195. La morale chrétienne est-elle simplement une loi s'imposant avec menaces à la volonté rebelle? — 196. A quelles catégories diverses de devoirs donne lieu l'amour de Dieu et des hommes?

197. Quels sont les principaux devoirs envers Dieu? — 198. En quoi consiste la pureté du cœur? — 199. la confiance en Dieu? — 200. la soumission à sa volonté? — 201. Faut-il murmurer contre notre sort terrestre? — 202. Pourquoi devons-nous être soumis à nos parents et à nos supérieurs? — 203. Que faut-il penser du suicide volontaire? — 204. Pourquoi devons-nous rendre un culte à Dieu? — 205. Pourquoi devons-nous participer au culte public? — 206. Quel est le rapport de l'art avec le culte public? — 207. Quelle est la meilleure prière et comment devons-nous prier? — 208. Faut-il absorber la vie tout entière dans des actes d'adoration?

209. Comment se divisent nos devoirs envers nos semblables? — 210. Quelles sont les applications principales du précepte *négatif*? — 211. et du précepte *positif*? — 212. Que faut-il penser de l'esclavage au point de vue chrétien? — 213. du duel? — 214. du serment? — 215. N'avons-nous aucun devoir à observer envers les animaux?

216. Quel est le but que nous devons poursuivre dans l'observation des devoirs envers nous-mêmes? — 217. Que faut-il penser de l'ascétisme? — 218. Que faut-il faire quand l'intérêt du corps et celui de l'âme sont en présence? — 219. Que faut-il faire en vue du développement de la vie spirituelle?

Chapitre VIII. **La vie éternelle.** — 220. Quel rapport y a-t-il entre la vie chrétienne et la vie éternelle? — 221. Qu'est-ce que la vie éternelle ou le salut? — 222. Pourquoi la vie chrétienne, par ses principes, est-elle éternelle? — 223. Comment faut-il envisager la mort au point de vue chrétien? — 224. Faut-il se retirer du monde pour se mieux préparer à la vie future?

225. A quoi s'exposent ceux qui persistent dans le péché? — 226. En quoi la justice de Dieu se montre-t-elle à nous? — 227. En quoi la mort aggrave-t-elle l'état du pécheur obstiné?

228. Le salut est-il un bien qu'on possède parce qu'on est entré dans

Digitized by Google

un lieu où il est à la disposition de ceux qui y pénètrent? — 229. Que faut-il penser des œuvres méritoires et des conditions de salut enseignées par certaines Églises?

230. En quoi consiste le jugement de Dieu? — 231. Que signifie le jugement universel ou dernier? — 232. Pouvons-nous échapper au jugement de Dieu?

233. Quel sentiment doit remplir notre âme devant les insondables mystères de la vie future? — 234. Est-il bon de vouloir lui arracher ses secrets? — 235. Quelle est la valeur du dogme de la résurrection des corps? — 236. Quelle image le Christ emploie-t-il Luc xx, 36, pour représenter notre état futur, et quelle en est la valeur? — 237. Pouvons-nous espérer de rejoindre ceux que nous avons aimés? — 238. Quelle est la valeur du dogme du règne de mille ans?

239. Sur quelle base conforme à la stricte justice le jugement de Dieu s'applique-t-il à chaque âme? — 240. Quelle application faut-il faire de ce principe aux païens et en général à ceux qui nous paraissent errer dans leurs idées religieuses? — 241. Que faut-il penser du dogme catholique romain : *Hors de l'Église pas de salut?*

242. Avons-nous des motifs d'espérer le retour à Dieu et le salut final de tous les hommes sans exception? — 243. Quelle est la valeur du dogme traditionnel des peines éternelles? — 244. Le Nouveau Testament enseigne-t-il l'éternité des peines aussi positivement qu'il le semble à première vue? — 245. L'espérance du salut universel est-elle dangereuse pour la moralité?

246. Quel sentiment nous doit inspirer la contemplation de l'œuvre de Dieu dans la nature, dans l'histoire et dans l'âme?

FIN.

Digitized by Google

Digitized by Google

TABLE ALPHABÉTIQUE.

A

Aaron, page 40.
Abdias, 65.
Abel, 14, 34.
Abraham, 33, 36.
Absalon, 47.
Absolu, 174.
Abyssinie, 106, 234.
Achab, 49.
Actes des Apôtres, 112.
Adam, 34.
Adonaï, 21.
Adoration, 174, 248.
Agneau pascal, 40.
Ahriman, 27.
Albigeois, 130.
Alexandrin (Judaïsme), 74.
Allégorie, 16.
Ame, 187.
Amos, 64.
Amour, 188, 220.
Anabaptistes, 134.
Anciens, 62, 107.
Anges, 68, 69, 258.
Angleterre, 138.
Animal, 186.
Antiochus, 58.
Apis, 21.
Apocalypse, 113.
Apocryphes, 67, 114.
Apostolique (Église), 92.
Apôtres, 83, 94.
Arabie, 119.
Arche de l'alliance, 42, 60.
Arianisme, 110.
Arméniens, 123, 234.
Arminiens, 147.
Aryas, 16, 19.
Ascension, 243.
Ascètes, 252.
Ases, 22.
Assyriens, 49.
Astarté, 21.
Astrologie, 22.
Athalie, 53.
Avignon, 130.

B

Baal, 21, 36, 44, 49.
Babel, 35.
Babylone, 35, 54. — (Captivité de), 56.
Balaam, 44.
Baptême, 239.
Baptistes, 148.
Barak, 45.
Barbares, 117.
Barthélemy (Saint), 140.
Benjamin, 38.
Bèze (Th. de), 136.
Bonheur, 188.
Boniface, 118.
Bouc émissaire, 61.
Bouddha, 29.
Bouddhisme, 28.

Digitized by Google

Brahmanisme, 19.
Brès (Gui de), 139.
Buisson Ardent, 40.

C

Caïn, 14, 34.
Caïphe, 88.
Caleb, 44.
Calvin (J.), 136.
Cananéens, 44.
Canon, 62.
Cantique des cant., 66.
Cathares, 130.
Catholique (Anc. Église), 106.
Catholique romaine (Église), 123, 125, 153, 235, 237.
Catholiques (Épîtres), 113.
Celtes, 23.
Célibat, 125.
Cène (Sainte), 88, 129, 135, 239, 241.
Chaldéens, 54, 55.
Cham, 35.
Chamites, 32.
Champs Élysées, 23.
Chérubins, 60.
Chinois, 18.
Christ, 208.
Christianisme, 102, 114, 117, 200, 204, 206.
Chroniques, 66.
Circoncision, 37, 42.
Conciles, 107, 129.
Confession d'Augsbourg, 135.
Confessions de foi, 145, 238.
Confirmation des catéch., 240.
Constantin, 105.
Constantinople, 122.
Conversion, 244.
Cophte (Église), 123, 234.
Coran, 120.
Corps, 187, 189.
Couvents, 116.
Cranmer, 138.
Croisades, 121.
Culte, 248.
Cyrus, 57.

D

Dalaï Lama, 30.
Danemark, 140.
Daniel, 66.
David, 46, 52, 66.
Déborah, 45.
Décalogue, 41.
Déisme, 152, 178.
Déluge, 34, 35.
Démons, 68, 69.
Descente aux enfers, 109.
Deutéronome, 63.
Devoir, 188, 191. — envers Dieu, 246. — envers les hommes, 249. — envers nous-mêmes, 251.
Diacres, 107.
Dieu, 175, 184, 192. — Adorable, 176. — Créateur, 178. — Esprit pur, 180. — Éternel, 179. — Fidèle, 180, — Fort, 36. — Immuable, 180. — Incompréhensible, 176. — Jaloux, 42. — Offensé, 197. — Omniscient, 183. Père, 81. — Personnel, 177. — Présent partout, 178. — Réellement existant, 174. — Saint et aimant, 192. — Tout-puissant, 181. — Tout sage, 183. — Un, 179.
Dimanche, 243.
Doctrine religieuse, 9.
Dordrecht (Synode de), 147.
Druides, 23.
Duel, 251.

E

Ecclésiaste, 66.
Écosse, 139.
Éden, 34, 185, 194.
Édit de Nantes, 141. — (Révoc. de l'), 144.
Église, 232.
Égoïsme, 187, 193.
Égypte, 38, 39.
Égyptienne (Religion), 20.
Éhud, 45.
El, 21.
Élie, 49.
Élisée, 49.
Élisabeth, 138.
Élohim, 36.
Empire romain, 102.
Enfer, 197, 255. — Enfers, 71.
Épître aux Hébreux, 113.

Digitized by Google

Épîtres de Paul, 112. — Catholiques, 113.
Ermites, 115.
Ésaïe, 55, 64. — (Second), 65.
Esclavage, 250.
Esdras, 57. — (Livre d'), 66.
Espagne, 121, 137.
Esprit de Dieu, 184. — (Saint), 228. — du Christ, 219.
Esséniens, 73.
Ester, 66.
Étienne, 95.
Évangélique (Alliance), 150. — (Église), 150, 235.
Évangile, 78, 80, 199.
Évangiles, 112, 201.
Ève, 32.
Évêques, 107.
Exode, 43.
Exorcismes, 70.
Expiations (Jour des), 61.
Ézéchias, 53.
Ézéchiel, 55, 65.

F

Farel, 135.
Fétichisme, 17.
Fils de Dieu, 33, 109, 210.
Fils de l'homme, 209.
Formalisme, 52, 72.
France, 138, 140.

G

Galilée, 152.
Gallicane (Église), 142.
Gédéon, 45.
Genèse, 63.
Genève, 135.
Gentils, 60.
Germains, 22, 117.
Gethsémané, 88.
Gnosticisme, 108.
Grâce, 136, 196.
Grecque (Église), 124, 150, 234.
Grecs, 24, 33.
Grégoire VII, 125.
Guèbres, 27.
Gustave-Adolphe, 143.

H

Habakuk, 65.
Hagiographes, 63.
Haggée, 65.
Hammonites, 37.
Hauts lieux, 37, 54.
Héli, 45.
Henri IV, 140.
Hérétiques, 111.
Hérode, 59, 77. — Antipas, 78, 79, 88, 99.
Héros, 25.
Histoire religieuse, 8.
Homme, 185.
Huss (J.), 131.

I

Idéal, 188.
Idolâtre, 13.
Idolâtrie, 43.
Imitation de J.-C., 132.
Immortalité, 189.
Incrédulité, 17.
Indépendants, 148.
Indiens, 19.
Indulgences, 128.
Infini, 174.
Innocent, 125.
Inquisition, 127.
Inspiration, 228.
Interdit, 125.
Isaac, 37.
Isis et Osiris, 20.
Islamisme, 119, 121.
Ismaël, 37.
Israël, 38. — (Roy. d'), 48.
Israélites, 39, 56.
Italie, 138.

J

Jacob, 37. — (Douze fils de), 38.
Jacques, 101.
Jansénisme, 142, 235.
Japhet, 35.
Jean, 94, 101.
Jean-Baptiste, 76, 78.
Jehovah, 39.
Jephté, 36, 45.
Jéroboam I, 48. — II, 50.

Digitized by Google

Jérusalem, 46, 55, 99.
Jésuites, 142.
Jésus-Christ, 76, 208. — Baptême, 79. — Évangile, 80, 82, 165. — Fils de Dieu, 210. — Fils de l'homme, 209. — Fils unique, 210. — Messie, 82, 209. — Naissance et enfance, 75, 216. — Noms, 74, 208. — Œuvre, 84, 219. — Passion, 86, 223. — Résurrection, 89. — Sainteté, 212. — Sauveur, 227. — Sort terrestre, 83. — Tentation, 80. — Un avec Dieu, 214. — Vie, 203.
Joas, 53.
Job, 66.
Joël, 64.
Jonas, 65.
Josaphat, 53.
Joseph, 38.
Josias, 54.
Josué, 44, 64.
Juda (Roy. de), 48, 53.
Judœo-christianisme, 97.
Judaïsme, 56, 59.
Judas Iscariote, 87.
Judée, 58, 59.
Jugement, 256. — dernier, 257.
Juges, 45, 64.
Juifs, 56.
Julien, 105
Junon, 25
Jupiter, 24.
Justification, 222, 236.

K

Kings, 19.

L

Langues (Don des), 92.
Lévites, 42.
Léon X, 133.
Loi, 41, 63.
Lois naturelles, 179.
Lot, 37.
Louis XIV, 143.
Luther (M.), 133.

M

Malachie, 65.
Maccabées, 58.
Mages, 22. — Magie, 18.
Mahomet, 120.
Manassé, 54.
Manne, 43.
Marie, 77, 129, 237. — la Sanglante, 138. — Stuart, 139.
Matthieu, 101, 166.
Mélanchthon, 134.
Mennonites, 148.
Mer d'airain, 60.
Mer Rouge, 40.
Messe, 242.
Messie, 52.
Messianique (Espérance), 68, 70.
Métempsycose, 20.
Méthodisme, 149.
Mexicains, 23.
Michée, 64.
Mille ans (Règne de), 259.
Minerve, 16.
Ministère, 238.
Misère, 196.
Missions, 151.
Moabites, 37.
Moines, 125.
Moïse, 38.
Moloch, 21, 36, 44.
Monothéisme, 12. — Sémitique, 32.
Montanisme, 108.
Morale, 245.
Moraves, 148.
Mystères, 26.
Mysticisme, 191.
Mythe, 16, 33, 38.
Mythologie, 18.

N

Nahum, 64.
Naziréat, 45.
Nébucadnetzar, 54.
Néhémie, 66.
Neptune, 25.
Néron, 96, 114.
Nestoriens, 123, 234.
Nicée (Conc. de), 110.
Nirvâna, 29.
Noël, 242.

O

Odhin, 22.

Digitized by Google

Oracles, 25.
Orange (Princes d'), 139, 144.
Ormuzd, 27.
Orthodoxie, 108, 127. — protestante, 145.
Osée, 64.
Othniel, 45.

P

Paganisme, 15.
Païen, 13.
Panthéisme, 178.
Papes, 123, 125.
Pâques, 40, 61, 243.
Paradis, 71, 256.
Parents, 248.
Parias, 19.
Parole de Dieu, 75, 217.
Parques, 26.
Patriarcats, 108.
Paul, 95, 225.
Pays-Pas, 139.
Péché, 193,198. — inévitable, 198. — originel, 111, 194. — universel, 195.
Peines éternelles, 261.
Pentateuque, 42.
Pentecôte, 61, 92, 243.
Perfection, 174.
Persécutions, 104, 127.
Perses, 24.
Péruviens, 23.
Pharaon, 21, 38, 39.
Pharisiens, 72, 86.
Philistins, 45.
Philon, 75.
Philosophie, 103.
Pierre, 94, 98.
Pilate, 88, 99.
Pluton, 25.
Pologne, 140.
Polythéisme, 17, 28.
Possédés, 70.
Préexistence, 217.
Presbytériens, 148.
Prière, 129, 249.
Prophètes, 51, 63, 84. — (Écoles de), 46, 62.
Prophétesses, 23.
Prosélytes, 74.
Protestante (Église), 235, 237.
Protestants, 134.
Proverbes, 66.
Providence, 184.
Psaumes, 63, 65.
Purgatoire, 129.
Purim, 67.
Puséisme, 149.

Q

Quakers, 148.

R

Rabbins, 68.
Rebecca, 37.
Rédemption, 221, 224.
Réforme, 129, 133, 137.
Réformée (Église), 136, 144, 236.
Religion, 7, 173. — Diversité, 12, 175. — monothéiste, 12. — Origine, 11, 172. — polythéiste, 12, 15. — pure, 191. — universelle, 11, 172.
Reliques, 129.
Remonstrants, 147.
Renaissance, 133.
Résurrection, 71, 257.
Révélation, 179.
Roboam, 48, 53.
Rois (Livre des), 64.
Romains (Rel. des anc.), 26.
Rome, 101, 108.
Roues de prières, 30.
Rousseau, 204.
Royaume de Dieu, 79, 165, 200.
Ruth, 64.

S

Sacerdoce, 238. — Lévitique, 60.
Sacrements, 239.
Sacrifices, 13. — humains, 22.
Sadducéens, 72, 73, 86.
Saint des saints, 60.
Saints, 128.
Salmanasar, 50.
Salomon, 47.
Salut, 191, 256, 260.
Samarie, 49.
Samaritains, 57.
Samuel, 46, 64.
Sanhédrin, 57, 87, 88.
Sara, 37.

Digitized by Google

Satan, 69, 198, 225.
Satisfaction, 127, 226.
Saül, 46.
Scandinaves, 22.
Scheol, 71.
Science religieuse, 7.
Scribes, 67, 86.
Sédécias, 55.
Sem, 35.
Sémites, 32.
Sémitique (Polythéisme), 21.—(Monothéisme), 31.
Séparatisme, 238.
Septante (Version des), 75.
Serment, 251.
Serpent, 33. — d'airain, 44.
Servet, 136.
Seth, 34.
Shamans, 18.
Simon le Magicien, 99.
Slaves, 118.
Sociniens, 147.
Sodome, 37.
Sophonie, 62.
Sorciers, 18.
Souverain sacrificateur, 60.
Souffrance, 183.
Spener, 149.
Strauss, 204.
Suède, 139.
Suicide, 248.
Superstition, 17.
Symbole des apôtres, 108.
Synagogue, 62.

T

Tabernacle, 42.—Tabernacles (Fête des), 61.
Talmud, 68, 100.
Tartare, 25.
Taureau, 21.
Temple de Jérusalem, 47, 60, 100.
Testament (Ancien), 33, 62, 232.—(Nouveau), 112, 230.
Théocratie, 124.
Théodose, 105.
Thérapeutes, 75.
Tradition, 17.
Transsubstantiation, 129, 241.
Trente (Concile de), 142.
Trente ans (Guerre de), 143.
Trimourti, 20.
Trinité, 111, 211.

U

Ulphilas, 117.
Ultramontains, 235.
Unitaires, 110, 147.
Univers, 181.
Universalistes, 149.

V

Valhalla, 22.
Vaudois, 131.
Veau d'or, 36, 44, 49, 50.
Védas, 16, 19.
Vendredi saint, 243.
Verbe, 75, 215, 218.
Vie éternelle, 254.
Vie future, 68, 70, 257.
Viret, 135.
Voltaire, 152.
Voyants, 51.

W

Wartbourg, 134.
Wessel (J.), 132.
Wyklyffe, 132.

Z

Zacharie, 57, 65.
Zend Avesta, 27.
Zoroastre, 27.
Zorobabel, 57.
Zwingli (U.), 135.

Digitized by Google

ERRATA

Son éloignement du lieu d'impression n'a pas permis à l'auteur d'apporter à la correction des épreuves toute la sévérité qu'il eût désirée. Il pourrait toutefois, sans inconvénient, abandonner au bon sens de ses lecteurs le redressement des quelques fautes qui restent encore, et le ferait s'il s'agissait d'un livre sans destination spéciale. Mais dans l'intérêt des jeunes gens qui s'en serviront, il vaut mieux signaler ces *errata* en les engageant à les corriger eux-mêmes aux endroits indiqués.

Page	**3,**	**ligne**	**1**	**d'en haut,**	***au lieu de***	**faut surtout,**	***lisez :***	**Il faut surtout.**
»	32,	»	19	—	—	émites,	»	Sémites.
»	54,	»	7	—	—	fendu,	»	fondu.
»	63,	»	31	—	—	sous forme,	»	d'une manière.
»	64,	»	33	—	—	XV-LX,	»	XL-LXVI.
»	65,	»	10	—	—	*id.*	»	*id.*
»	100,	»	31	—	—	XV-27,	»	XV-29.
»	123,	»	14	—	—	fut le seul qui offrit,	»	fut le seul terrain qui offrit.
»	125,	»	6	—	—	Innocent II († 1143),	»	Innocent III († 1216).
»	137,	»	9	—	—	entraînaient,	»	entraînait.
»	152,	»	19	—	—	hostile l'Église,	»	hostile à l'Église.
»	160,	»	13	—	—	Quelle,	»	Quel.
»	185,	»	8	—	—	Gen. I, 1 ; II, 3,	»	Gen. I, 1—II, 3.
»	202,	»	4	—	—	recueillis,	»	réunis.
»	*ibid.*	»	6	—	—	contenu,	»	recueil contenu.

Il y a encore quelques incorrections dans les n^{os} divisant les paragraphes, mais sans importance et que l'on pourra corriger à mesure qu'elles se présenteront.

Digitized by Google

Digitized by Google

TABLE DES MATIÈRES.

Pages.

OBSERVATIONS RELATIVES A L'USAGE DE CE MANUEL. 1

ABRÉVIATIONS. 6

PRÉLIMINAIRES. 7

1re PARTIE.

HISTOIRE RELIGIEUSE.

CHAPITRE I. Origine et diversité des Religions. 11

— II. Les Religions polythéistes. 15

— III. Le Monothéisme sémitique. 31

— IV. Le Mosaïsme. 41

— V. Le Judaïsme. 56

— VI. L'Histoire évangélique. 76

— VII. L'Église apostolique. 92

— VIII. L'Église chrétienne sous l'empire romain. . . . 102

A. Lutte du christianisme et du polythéisme. . . »

B. L'ancienne Église catholique. 106

— IX. L'Église du moyen âge. 117

A. Propagation du Christianisme. — L'Islamisme. »

B. Le Catholicisme romain. 123

— X. La Réforme et les temps modernes. 133

QUESTIONNAIRE.. 154

Digitized by Google

2e PARTIE.

ENSEIGNEMENT DE JÉSUS.

			Pages.
Ier GROUPE.		La Loi nouvelle.	166
IIe	—	La Propagation du Royaume.	168
IIIe	—	La Génération incrédule.	»
IVe	—	Les Paraboles du Royaume.	169
Ve	—	Grands et Petits, Dignes et Indignes. . . .	170
VIe	—	Malédiction de l'hypocrisie.	171
VIIe	—	Derniers avertissements.	»

3e PARTIE.

DOCTRINE RELIGIEUSE.

INTRODUCTION 173
CHAPITRE I. Dieu. 176
— II. L'Homme. 185
— III. Le Péché. 193
— IV. Le Christianisme. 200
— V. Le Christ. 208
1. La personne du Christ. . . . . »
2. L'œuvre du Christ. 219
— VI. Le Saint-Esprit. 228
1. L'inspiration. . . . . »
2. L'Église. 232
— VII. La Vie chrétienne. 244
— VIII. La Vie éternelle. 254
RÉSUMÉ. 263
QUESTIONNAIRE. 266
TABLE ALPHABÉTIQUE. 275

SAINT-DENIS. — TYPOGRAPHIE DE A. MOULIN.

Digitized by Google

Digitized by Google

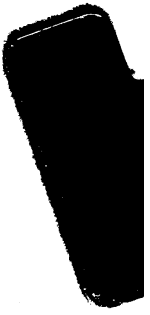
SAINT-DENIS. — IMPRIMERIE DE A. MOULIN.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

YB 22108



Digitized by Google

Digitized by Google